LE CONCEPT MODERNE / EDITIONS

LA LEVENTINA:

ESSAI SUR LA TERRITORIALITE D'UNE VALLEE DU SUD DES ALPES

Ruggero CRIVELLI

1986

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41545903_0007

La Leventina: essai sur la territorialité d'une vallée du Sud des Alpes

Thèse présentée à la Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève

par
Ruggero Crivelli
pour l'obtention du grade de
Docteur ès sciences économiques et sociales
mention géographie

Membres du jury de thèse

M. Claude Raffestin
professeur, Genève, directeur de thèse

M. Peter Tschopp
professeur, Genève, président du jury

M. Antoine Bailly
professeur, Genève

M. Angelo Turco
professeur, Milan

M. Jean-Claude Vernex
professeur, Genève

Thèse No. 317
Le concept moderne/Editions
Genève - 1987

La faculté des sciences économiques et sociales, sur préavis du jury, a autorisé l'impression de la présente thèse, sans entendre, par là, émettre aucune opinion sur les propositions qui s'y trouvent énoncées et qui n'engagent que la responsabilité de leur auteur.

Genève, le 21 novembre 1986

Le doyen:
Peter Tschopp

Impression d'après le manuscrit de l'auteur

Copyright by Le concept moderne/ Editions Genève - 1987
ISBN 2-88242-005-6

AVANT-PROPOS

La géographie d'aujourd'hui est difficile à cerner. Plus on la pratique et plus on s'y perd. Bien sûr, il existe une "géographie scolaire", celle dont l'image nous a été léguée par l'école secondaire: cette géographie qui nous a appris où coulent les rivières, où se situent les capitales et les activités économiques des pays. Tout un savoir qu'on s'est empressé d'oublier, sitôt l'examen passé.

Mais c'est à Genève que j'ai "débarqué" et je me suis retrouvé dans un Département qui proposait une géographie plus "souple": d'autres disciplines venaient compléter ou remplacer ce que "la" géographie - celle de l'école- avait négligé (sociologie, histoire, économie). Pour les étudiants que nous étions, cela nous allait fort bien: encore touchés par les derniers parfums du Mai, nous étions surtout intéressés à comprendre le fonctionnement de la société dans laquelle nous étions - et nous sommes - plongés: c'est ainsi que nous construisions nos débats, avec d'autres sources, d'autres auteurs et d'autres "méthodes" que ceux dits "classiques" de la géographie. C'est ainsi que nous commencions à construire <u>notre</u> géographie.

Rentré au Tessin, j'ai eu la chance de m'insérer dans un "courant" d'enseignants qui n'en voulaient plus de cette géographie de manuel: si à l'Université nous avions commencé à goûter à d'autres disciplines, dans l'enseignement scolaire, nous pouvions véritablement construire un discours autour de l'espace en y intégrant les approches proposées par ces autres disciplines. C'était bien plus qu'enseigner la géographie, c'était carrément la faire. C'est ici que je me dois de remercier trois personnes en particulier: le Directeur de l'école de Giornico, M. Rudi Herold qui, grâce à sa constante disponibilité, m'a permis d'engager cette thèse; M. Athos Simonetti, méthodologue, véritable "fer de lance" de ce nouveau "courant" de l'enseignement de la géographie au Tessin; et M. Raffaello Ceschi, ancien méthodologue d'histoire et ancien Directeur des Archives,

qui a su me donner, le premier, le plaisir de la recherche sur les documents du passé. Ma reconnaissance va, aussi, à toutes ces personnes, habitants dans la vallée, avec qui j'ai pu m'entretenir et, en particulier, à M. Alberto Celio de Ambrì qui m'a fourni beaucoup d'informations utiles, ainsi que des adresses me permettant de les compléter. Je n'oublierai pas non plus de remercier mes anciens élèves de l'école de Giornico, surtout Flavia Celio et Francesca Coppa que j'ai retrouvées ici à Genève: nos échanges ont aussi joué un rôle dans la poursuite de ma recherche.

Mais c'est à Genève et sous la direction de Claude Raffestin que j'ai véritablement achevé cette première phase de maturation intellectuelle. Grâce à ses conseils, sa disponibilité, sa cordialité et sa rigueur, j'ai pu donner forme à des idées qui n'étaient que des ébauches: je lui exprime ma profonde gratitude pour m'avoir plongé dans un milieu stimulant - celui du Département, surtout - grâce aux échanges qui se sont tissés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je n'oublierai pas de remercier tous ceux qui ont bien voulu me "supporter" pendant ces années de travail: les étudiants, avec qui j'ai souvent eu des discussions profitables, le personnel administratif (Jacques Cocquio, Danielle Jolimay, Doris Martin) et les professeurs pour leur sympathie et disponibilité, ainsi que mes collègues, avec qui les échanges et leur collaboration ne sont pas étrangers à la réussite de cette thèse. Je remercierai, plus particulièrement, Charles Hussy, avec qui les contacts ont toujours été enrichissants.

Remercier est toujours difficile: on "oublie" forcément trop de personnes. Les pages qui vont suivre sont, peut-être, le meilleur témoignage de gratitude.

J'exprime encore ma gratitude, ici, à mes parents et à tous ces amis qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont soutenu dans une tâche, qui a toujours été riche en satisfactions et plaisir.

Une recherche n'est jamais un sacrifice, à moins de concevoir la vie comme en étant un.

INTRODUCTION GENERALE

L'idée de faire une thèse sur la vallée de la Leventina nous est venue quand nous étions encore enseignant à l'école secondaire de Giornico, un de ses villages. Les programmes de géographie, dans l'enseignement secondaire tessinois (surtout celui de la première année), sont souvent intégrés à l'histoire et reposent sur l'étude de l'échelle locale. Si pour d'autres "régions"[1] ou vallées tessinoises il existait déjà quelques ouvrages synthétiques (surtout d'histoire sociale), pour la vallée de la Leventina, il n'y en avait pratiquement pas. Quelques études locales, certes, mais jamais d'études, récentes, sur la vallée dans son ensemble. La raison réside, peut-être, dans le fait que, contrairement à des vallées comme celles de Maggia ou de Verzasca - où la pauvreté, le dépeuplement et l'assaut touristique ont suscité de nombreuses recherches - la vallée de la Leventina a pu maintenir une vitalité démographique et économique qui n'a pas mis à nu les contradictions d'une société en profonde transformation.

Cela nous a donné envie de risquer le pas: sans, pour autant, prétendre combler une lacune. En effet, nous savons trop bien qu'aujourd'hui, personne n'oserait plus se lancer tout seul dans une de ces grandes études "globales", ces "Histoire de la Suisse" ou ces "Géographie du Canton ...", etc. La réalité est bien plus complexe que celle décrite par les grandes "fresques" historiques ou géographiques d'il y a quelques décennies encore et, surtout, on a pris conscience que la description de cette réalité est toujours partielle. Notre thèse se veut, donc, une contribution, un essai et rien de plus.

Cela explique pourquoi avoir choisi la Leventina, mais non pas le pourquoi d'une thèse.

Le canton du Tessin - nous connaissons mal la situation dans d'autres cantons - est particulièrement fécond en études locales: sur l'église de ... dans la ville de ...; ou

---

(1) Ici, le mot <u>région</u> est à prendre dans son sens très large (et très flou) à savoir, portion de territoire.

encore, sur les gestes de Monsieur Untel ou de la Société des Amateurs de ..., etc. Pardonnez-nous ce petit moment d'ironie qui ne se veut pas polémique, mais uniquement plaisanter sur la pléthore de publications qui sont, souvent, des opérations plus commémoratives que scientifiques. Nous ne voulons pas être polémique parce que, au-delà du fait que même ces études "mineures" peuvent, parfois, amener de l'information intéressante et utile, dans la République de langue italienne, il existe aussi des chercheurs rigoureux. Ecrire une thèse, pour nous, c'était, donc, entamer une étude sous la direction de quelqu'un qui pratique la recherche, faire un apprentissage, en somme, du travail scientifique: une manière d'échapper à cette pratique sur laquelle nous ironisons ci-dessus.

Mais, entamer une thèse, c'est aussi expliciter les objectifs que l'on souhaite atteindre et la démarche que l'on souhaite adopter. Notre étude repose sur les raisons-mêmes qui nous ont encouragé à l'entreprendre: le "mariage" entre la géographie et l'histoire. D'une part, ce qui nous intéresse c'est de parler d'une portion de Terre (la Leventina, pour nous) dans ses implications spatiales multiples. De dérouler, en somme, un discours sur plusieurs échelles spatiales(2). Ce qui veut dire considérer la vallée qui nous occupe comme étant un territoire ouvert et en relation avec un contexte plus vaste. Et d'autre part, se rapprocher de l'histoire signifie pouvoir adopter une perspective temporelle: juxtaposer geographie et histoire, c'est, donc, se donner les moyens d'observer le <u>devenir</u> des problèmes actuels et cerner une réalité actuelle, à la fois à travers son déroulement temporel et dans le cadre d'un contexte spatial complexe. Avec cette thèse, nous voulons montrer, surtout pour la Leventina, l'apparition et l'affirmation progressive de cette modernité industrielle que connaissent les Alpes à partir du XIXe siècle. Une modernité qui ne touche pas que le domaine économique, mais

---

(2) Pour les définitions d'échelles, cf. plus loin.

aussi celui de la politique: c'est, aussi, l'affirmation, sous des formes différentes dans l'espace européen, de la démocratie issue de la Révolution française. C'est pourquoi, notre étude part du début du XIXe siècle et, surtout, de 1803, date de la fondation du canton du Tessin. Une modernité - économique et politique - qui se répercute aussi dans le domaine de la vie sociale: le cadre de vie habituel, quotidien[3] se modifie. L'argent devient moyen d'échange quotidien, le travail salarié fait son apparition quotidienne; la médecine s'affirme et les relations qu'entretiennent les hommes et les femmes avec la naissance et avec la mort se modifient aussi.

Voilà, en gros, sans vouloir trop anticiper, notre objectif: montrer, à travers l'étude de quelques faits, l'avènement de cette modernité sur un territoire où nous avons vécu pendant quelques années. Un territoire qui n'est pas très différent de tant d'autres, certes, mais qui présente des événements concrets aptes à nous faire comprendre, en partie, la vie actuelle. Evénements que nous avons pu cerner à travers quelques documents, d'archive essentiellement, ou en s'appuyant sur un certain nombre d'ouvrages - publiés ou simplement ronéo-typés - traitant des problèmes qui nous intéressaient. Ou, encore, en nous appuyant sur la mémoire de quelques personnes que nous avons eu l'occasion de connaître et avec qui nous avons dialogué: des personnes, pour la plupart, sans responsabilités spéciales, ni politiques ni professionnelles, de manière à pouvoir récolter des brins d'information proches du quotidien et "déshabillés" de leur veste officielle. Peu de gens, une vingtaine, environ, choisis sans critère scientifique: une option délibérée car notre protos n'était pas de prouver quoi que ce soit en les interrogeant, mais uniquement d'illustrer notre discours avec des exemples individuels. Par ailleurs, nous demeurons convaincu qu'une enquête systématique, un sondage ou autre, n'aurait pas

---

(3) Pour la définition du <u>quotidien</u>, cf. plus loin.

apporté davantage à notre explication: elle aurait pu, certes, ajouter d'autres informations et orienter autrement la thèse. Une voie à adopter, peut-être, dans le cadre d'une prochaine recherche, mais que nous avons laissée de côté dans celle-ci.

Des faits, des événements, disions-nous ci-dessus, que nous avons sélectionnés, c'est-à-dire retenus ou abandonnés: sur quelle base? Si, lors d'une recherche, la masse d'informations est importante, et si les éléments de cette information sont toujours disparates, ce qui reste dans un texte final est toujours inférieur à ce qui a été récolté en cours de route: ce passage d'une information "brute" (mais qui n'est jamais si brute que cela) à une information structurée, apte à construire un discours sur un objet, nous l'avons opéré sur la base d'une problématique. Une problématique, dont le but est de mesurer l'importance qu'il faut accorder aux différents éléments informationnels afin de les charger de sens. Derrière toute recherche, en somme, il y a une problématique: faut-il ou, simplement, peut-on l'expliciter dès le départ? Et une problématique géographique (en admettant, par hypo-thèse, qu'elle existe) de quoi peut-elle se mêler? De l'espace? Du temps? Du quotidien?

Voilà, deux groupes de questions que nous allons traiter dans la première partie de notre travail, une partie essentiellement théorique, visant à poser les jalons d'une interprétation de l'information, en particulier, de celle qui concerne la vallée de la Leventina.

PREMIERE PARTIE: L'HOMME FORGE ET TRANSFORME SON ENVIRONNEMENT

1. INTRODUCTION: PROBLEMATIQUE IMPLICITE OU EXPLICITE?

Est-ce possible d'expliciter dès le départ tous les éléments interprétatifs d'une étude? N'y a-t-il pas, aussi, dans toute recherche, des éléments sous-jacents ou pour mieux dire, implicites?

Répondre à ces questions, c'est aussi définir ce que nous entendons par recherche et, plus particulièrement, par recherche en géographie. C'est expliquer, en somme, ce qu'elle peut prendre en compte: "peut" et non pas "doit" prendre en compte, car ma géographie - comme dirait Claude RAFFESTIN (1983) ce n'est pas la géographie, mais plus simplement une géographie.

Il n'est pas rare d'entendre que ce qui compte sont les faits et que la réflexion préalable est inutile: réflexe plus ou moins conscient qui consiste à refuser l'idée que toute action est en réalité précédée d'une réflexion(1), et donc, à refuser l'idée que derrière toute affirmation il y a déjà une vision du problème. Or, c'est justement cette vision du problème qui nous fera choisir, parmi les faits que nous allons rencontrer au fur et à mesure que la recherche se déroule, ceux à retenir. C'est cette même vision sous-jacente des choses qui va nous permettre de privilégier tel événement et de négliger tel autre événement et qui va, en fin de compte, déterminer le résultat de l'analyse. D'où la nécessité d'expliciter au préalable le cadre théorique qui sous-entend une recherche et qui est censé justifier la sélection des éléments informationnels composant la réalité factuelle.

Cependant, il faut aussi admettre qu'il n'est pas facile - pour ne pas dire impossible - d'expliciter clairement et dès le départ tous les critères d'une recherche. Cela n'est,

---

(1) "... tout chercheur va de théories en théories en passant par les faits et non pas de faits en faits par l'intermédiaire de théories ..." (NICOLAS-OBADIA, cité par FERRIER Jean-Paul, 1981, p. 164).

en fait, pas possible, car une recherche sur un thème est en même temps une recherche sur soi-même. "Je ne cherche pas, je trouve"[2] signifie-t-il qu'à travers la recherche (acte de chercher) je trouve (je découvre) les raisons et les critères qui fondent mon raisonnement, mes préoccupations sous-jacentes, moi-même, en somme?

RAFFESTIN (1980) retient trois significations pour le terme problématique:

> "a) Ensemble de problèmes propres à un thème, par exemple la problématique urbaine intéresse les problèmes spécifiques à la ville.
>
> b) Manière de poser un ensemble de problèmes relatifs à une question particulière.
>
> c) Démarche qui consiste à déterminer, préalablement à toute analyse, le statut d'intelligibilité capable de rendre compte d'un système." (RAFFESTIN, 1980, p. 25)

Trois définitions qui, en partie, se superposent: il optera - et nous partageons son choix - pour la troisième, car il s'agit d'un processus d'explicitation d'un "corps de concepts" qui permettra de se détacher "des ambiguités de la connaissance immédiate" des faits (RAFFESTIN, 1981, P. 25). L'idéologie personnelle du chercheur n'est pas évacuée: au contraire, elle apparaît dans ce processus d'explicitation. Et cela n'est pas génant, car il est possible à quiconque de "contrôler" la logique du discours. Ce qui est gênant, par contre, c'est l'idée qu'un auteur puisse être séparé de son propre discours: nous l'avons affirmé plus haut, chercher est, aussi, se chercher.

En définitive, donc, et pour répondre à la question du départ, une recherche ne peut se fonder, à notre avis, que sur les deux types de problématique à la fois:

- explicite, car dès le départ il faut essayer d'expliciter le plus de critères possibles;

---

(2) PICASSO, cité par FERRIER Jean-Paul, 1981.

- implicite, car il faut, aussi, accepter l'idée qu'un certain nombre de paramètres restent sous-jacents et peuvent faire surface en cours de route, ou encore que, posés au départ, ils se préciseront par la suite.

Une recherche apparaît, donc, comme étant un processus d'explicitation de notions et de concepts qui prend son départ sur un corps de notions et de concepts explicités: elle peut, ainsi, être considérée comme étant une étape dans un processus de connaissance.

Que signifie-t-il, alors, faire une recherche dans le domaine de la géographie?

2. LA RECHERCHE GEOGRAPHIQUE: UN REGARD SUR LA QUOTIDIENNETE?

Tout le monde, en géographie, s'accorde plus ou moins pour affirmer que l'objet de cette discipline est l'étude des pratiques des hommes dans l'espace: nous pourrions, alors, définir la recherche en géographie comme étant un processus d'explicitation de notions et de concepts qui prend son départ sur un corps dont le centre est l'espace.

Cependant, les divergences entre chercheurs, géographes ou autres, commencent dès que l'on pose la question: "Qu'est-ce que l'espace?" Nous ne voulons pas entrer dans cette polémique, car, souvent, c'est bien de cela qu'il s'agit: contentons-nous d'expliciter notre idée.

Si la géographie est, en quelque sorte, un regard sur les choses qui se concentre sur les problèmes spatiaux, est-ce que ce regard serait le propre des seuls géographes? Nous ne le pensons pas: et cela pour deux raisons.

Premièrement, parce qu'il suffit de donner un coup d'oeil à cet univers scientifique représenté par l'Université ou par l'ensemble des chercheurs , pour se rendre compte que les géographes ne sont pas les seuls à s'occuper de problèmes spatiaux: architectes, sociologues et anthropologues par exemple, sont souvent nos "compagnons de route".

Mais la réponse est négative, aussi, pour une deuxième raison et, peut-être, la plus intéressante, car ce "regard géographique" sur les choses, en définitive, est le propre de tout le monde et non seulement des spécialistes[3].

En effet, tous les jours, notre regard se pose sur cette représentation de l'espace que sont les plans des parcours des bus et des trams; tous nos déplacements, urbains ou autres, nous les faisons en nous référant constamment à un "plan" - mental, dans la plupart des cas - de la ville ou de la région: faute de quoi, nous tournerions en rond comme les Dupond dans le désert[4].

> "Supposons que nous devions nous rendre chez une personne qui habite un lieu inconnu de nous. La personne en question va nous donner un nombre très restreint d'informations, mais jugé comme suffisant pour nous permettre d'arriver chez elle. Que fait-elle en somme? Elle découpe dans l'ensemble des éléments réels un sous-ensemble pertinent qu'elle nous communique. Si le découpage est cohérent et pertinent l'action d'aller chez cette personne sera possible et réussie. Pourtant, par rapport à la réalité, la représentation communiquée est extraordinairement pauvre et élémentaire. Cela n'empêchera pas une action efficace. Il y aura «oubli» volontaire d'une foule de détails que nous découvrirons lors du trajet réel. (...)" (RACINE, RAFFESTIN, RUFFY, 1980, pp. 87-94)

"Oubli volontaire": processus d'appauvrissement de la réalité, de construction d'un modèle, en somme, avec lequel nous organisons nos actions, même les plus banales, comme celle rapportée ci-dessus.

Etudier les pratiques de l'homme dans l'espace signifie alors - en ce qui nous concerne - étudier ses pratiques quotidiennes: des pratiques qui se déroulent, à la fois,

---

(3) Ce qui semble propre à ces derniers, c'est, peut-être, d'en chercher une définition explicite.

(4) Cf. HERGE, 1971.

dans l'espace et dans le temps. C'est, ici, que nous touchons à un point sur lequel il faut qu'on s'arrête.

3. ESPACE ET TEMPS

Affirmer, comme nous l'avons fait, que l'action de l'homme se déroule dans l'espace et dans le temps, laisse planer une ambiguïté de fond: temps et espace seraient deux entités extérieures à l'homme, deux simples "supports" à son action. Essayons d'enlever cette ambiguïté.

3.1. Espace et territoire

Imaginons, pour un moment, d'être sur un alpage. Autour de nous, une prairie entourée de sapins (un peu comme la tonsure d'un moine) qui descend le long d'un versant. Un sentier sort de la forêt et monte, avec un large détour, jusqu'à une bâtisse en pierre; sur la prairie, des vaches.

Voilà un espace bien précis, un espace sur lequel s'est fixé le travail de l'homme: il a rasé des arbres pour en faire une clairière, il a rassemblé des pierres pour en faire un refuge; ses pieds, d'abord, et ses mains, ensuite, ont marqué cette prairie d'un parcours. Cet espace est, bel et bien, un produit humain.

Sur cet alpage, les vaches mangent de l'herbe et répandent du fumier: l'herbe continue de pousser. Des hommes arrachent des buissons, réparent une fontaine, un bout du toit de la maison ou, encore, travaillent au sentier. En somme, pour que l'alpage puisse continuer à remplir sa fonction, il engendre des activités: il est, à la fois, le produit des activités que les hommes exercent et l'"instigateur" de leurs activités. Il a été produit par leurs activités quotidiennes tout en les engendrant.

A chaque fois, cet espace est un support sur lequel les hommes vont exercer leur travail et, à chaque fois, aussi, il est le résultat de leur travail: imperceptiblement des fois, violemment d'autres, des changements sont introduits.

Il est, à la fois, produit et productible. Et ce qui médiatise ces deux caractères de l'espace, c'est le travail humain.

RAFFESTIN (1981/82), dans son cours de Géographie Sociale, propose d'utiliser le terme d'espace pour le premier et de territoire pour le deuxième: l'espace étant la "matière première", l'"extériorité" sur laquelle un sujet - individuel ou collectif - mène une action et le territoire étant le résultat de cette action.

Distinguer ces deux termes, qui ne sont rien d'autre que deux faces d'une même médaille, nous semble très utile, car cela comporte plusieurs conséquences.

Cette distinction permet de mettre l'accent sur l'action du sujet, sur le comment l'homme transforme son environnement et, de là, sur le pourquoi. Autrement dit, cela permet de mettre l'accent sur la relation existant entre l'homme et son extériorité. L'espace et le territoire apparaissent, alors, comme des produits sociaux: une interface, en somme, sur laquelle coexistent des éléments de nature biologique et des éléments de nature sociale, agencés en fonction d'un projet humain.

Mais, mettre l'accent sur l'action de l'homme, c'est aussi prendre en compte cette deuxième dimension de la vie sociale et individuelle qu'est le temps. Tout travail s'effectue dans le temps aussi: le temps entendu comme suite d'instants (de treize heures à seize heures de l'après-midi, par exemple), mais aussi le temps entendu comme époque historique.

3.2. Temps et histoire

Aborder ce thème en géographie peut poser quelques problèmes: d'abord, parce que la géographie est souvent considérée comme la science des pratiques spatiales, parfois celle des paysages (cf. p. ex. RICHARD J-F, 1975, surtout sa Fig. no. 6, p. 90) et, ensuite, parce que le temps (et l'histoire) sont, un peu, le monopole des historiens. En

fait, nous admettons volontiers cette difficulté: si nous l'abordons, ce n'est pas parce que nous nous sentons sûrs de nous-mêmes dans ce domaine, mais, bien au contraire, parce que cette insécurité et les doutes qui l'accompagnent, nous incitent à en parler et à essayer, à travers la confrontation, de clarifier le problème.

Ci-dessus, nous avons distingué deux types de temps: un temps en tant que suite d'instants et un temps en tant qu'époque historique. Pour être plus précis, le premier pourrait être assimilé au temps de l'individu en tant qu'être singulier (pour utiliser un terme emprunté à HELLER, 1975) et le deuxième à celui de l'individu en tant qu'être social.

a) Le temps individuel

Posons l'hypothèse que le temps est inhérent à toute forme de vie: tout être vivant a un début et une fin. Pris individuellement, il s'insère sur une ligne qui l'amène de la naissance à la mort: deux notions, celles de naissance et de mort, qui peuvent changer de signification selon les options morales ou politiques de chacun. Nous n'entrerons pas dans ces discussions: limitons-nous à relever que la nature physiologique de ce temps individuel n'en est pas moins sociale. C'est un temps qui existe "malgré nous", certes, mais qui existe aussi "grâce à nous": pensons, par exemple, à l'augmentation de l'espérence de vie qui passe des 30-40 ans du XIXe siècle aux 60-70 ans de nos jours. Augmentation due au développement de la médecine, à l'amélioration de l'hygiène, de l'alimentation, des conditions de travail, etc. Ce temps - physiologique - ne nous intéresse, donc, pas en tant que ligne allant de la naissance à la mort mais dans ce qu'il a de social, dans sa relation à la société.

b) Le temps social

Il y a, donc, un autre aspect du temps que nous avons soulevé: celui du temps en tant qu'époque historique. Un

temps éminemment social: et quand nous parlons de social, nous ne voulons pas effacer l'individu, bien au contraire. Le temps social est la résultante de l'interrelation de temps individuels. Mais comment le cerner? Prenons deux exemples.

Dans nos tournées touristiques, une des choses que nous faisons le plus souvent, c'est, par exemple, de visiter les espaces dit "typiques" d'une ville. Espaces "typiques" qui sont, bien souvent, les centres de nos villes européennes, les "vieilles-villes" en somme. Histoire de nous plonger dans un espace à la façade "ancienne", de consommer, en quelque sorte, un signe qui nous fasse basculer un moment, avec l'imaginaire, vers le Moyen-Age, l'époque romaine ou la Grèce antique ou, plus simplement, à l'aube d'une révolution moderne. Cependant, personne ne pourra nier qu'il s'agit là de simples signes d'une époque et non pas de l'époque elle-même, car les routes sur lesquelles nous marchons ont été goudronnées, et même si elles ont gardé leur aspect original, elles cachent des égouts, des câbles téléphoniques, des conduites du gaz, de l'électricité, etc. En d'autres termes, l'espace préexistant a été "labouré" pour créer un territoire (comme nous l'avons défini plus haut) adapté à nos "besoins".

On pourrait nous reprocher que cet exemple, somme toute, est plus spatial que temporel. Nous retrouverions d'autres exemples dans le Droit. En effet, beaucoup de règles juridiques actuelles (sur les héritages, par exemple), bien qu'adaptées aux exigences de notre vie quotidienne actuelle, plongent leur origine dans le droit romain.

Que ce soit dans l'espace/territoire d'une ville, ou dans un espace plus abstrait comme celui du droit, nous rencontrons la même caractéristique: à savoir la présence de quelque chose de préexistant qui a été modifié et adapté à d'autres fonctions. Notre vie quotidienne, tout en n'étant plus celle d'autrefois, a ses racines dans un passé qui, tout comme pour l'"espace", se présente comme "matière

première" que l'action de l'homme transforme en "produit fini".

> "Sur les barricades, la douleur est passées. La transformation est complète, achevée par un cri venu des toits: «Les soldats avancent» Soudain il n'y a plus rien à regretter. Les barricades s'élèvent entre ceux qui se battent et la violence qui leur a été faite tout au long de leur vie. Il n'y a plus rien à regretter parce que c'est la quintessence de leur passé à visage découvert qu'ils affrontent à présent. De leur côté de la barricade c'est déjà le futur." (BERGER J, 1978, G, Paris, Maspéro, cité par BERGER, MOHR, 1981, p. 104)

Un exemple au caractère romantique, mais qui illustre bien le sens de notre discours. D'un côté, des soldats avec derrière eux un gouvernement et, de l'autre, des rebelles. D'un côté, des dominants et de l'autre, des dominés qui font face à une longue période de domination. D'un côté, le passé, de l'autre, le futur: entre les deux, une barricade. D'un côté, le temps des dominants et de l'autre, celui des dominés: si les soldats gagnent, c'est le temps des dominants qui aura le dessus; si les rebelles gagnent, c'est leur temps qui sera imposé à la société. D'un côté, l'histoire faite, des hommes qui ont fait leur histoire: de l'autre, l'histoire à faire ou, si l'on préfère, des hommes qui ont été faits par l'histoire des premiers et qui veulent faire la leur. Ils s'opposent à celle qui a été l'histoire jusqu'à ce moment-là.

> "Toute protestation révolutionnaire se présente comme une protestation <u>contre le fait d'être un objet de l'histoire</u>(5). Et lorsqu'on arrive à sentir, au terme d'une telle protestation (même désespérée), qu'on n'est plus cet objet, <u>l'histoire cesse d'avoir le monopole du temps</u>." (BERGER, MOHR, 1981, p. 15)

L'"histoire - le temps de la classe dominante ou du groupe dominant - cesse d'avoir le monopole du temps" (celui

---

(5) Souligné par nous.

des autres classes ou groupes - ou individus - composant le reste du corps social). Ce n'est qu'une interprétation parmi d'autres, certes: mais qui nous pousse à faire la proposition de distinguer histoire et temps (cf. aussi CRIVELLI R., in RAFFESTIN, 1983, pp. 131-140).

Appelons, alors, histoire le temps qui est imposé à une société par son groupe ou sa classe dominante et temps tout court, le temps particulier de tout autre groupe ou classe du reste de la société: histoire et temps (au pluriel) qui sont en relation entre eux et qui peuvent entrer en conflit et, à des moments particuliers, se substituer l'un à l'autre. La révolte est, alors, un moment - tragique, la plupart des fois - où un sujet reprend la maîtrise de son propre temps (de ses valeurs, en somme), en le soustrayant au monopole de l'histoire.

L'exemple cité est, certes, spectaculaire; cependant, des révolutions comme celle industrielle ou française n'ont pas été moins tragiques. Deux révolutions qui, sous des formes et des contenus différents, ont marqué une prise de conscience de la part d'une nouvelle classe sociale, la bourgeoisie, qui n'a pas cessé de prendre de l'importance depuis la Renaissance. Elle s'est opposée à l'histoire, celle de l'aristocratie et de la noblesse de l'Ancien Régime, pour s'affranchir de son monopole et imposer son propre temps qui est, du moins en Europe occidentale, l'histoire actuelle. Une imposition qui n'a pas été sans heurts: un processus qui semble durer tout le XIXe siècle et qui va bousculer, par exemple, les communautés traditionnelles de nos Alpes, dans le sens où leurs valeurs vont être remises en cause: déclin de l'activité agricole, laïcisation de la société, séparation des pouvoirs politique et économique, etc., pour ne mentionner que quelques éléments.

Cette distinction du temps social en deux facettes, comme nous l'avons fait pour l'espace, n'est peut-être pas tout à fait "orthodoxe" pour un historien. Si nous l'avons opérée,

c'est parce que nous pensons qu'un géographe ne peut pas négliger la dimension temporelle. Quatre conséquences, au moins, sont à relever:

- cette distinction permet de détérminer l'existence de plusieurs sujets (acteurs) sociaux dans la composition du corps social: les relations et les rapports sociaux déterminent la spécificité de ce corps social. L'histoire, tout comme l'espace, est le produit de ses hommes;
- elle permet, aussi, d'analyser les rapports entre collectivités: par exemple, les rapports entre des minorités linguistiques ou raciales et le reste de la société, ou encore, les rapports entre une communauté alpine et le monde industriel et capitaliste auquel elle se confrontera, surtout au XIXe siècle;
- elle permet, aussi, l'articulation de sujets individuels avec des sujets collectifs. Un individu qui ne respecterait pas les règles de la communauté ou du groupe auquel il appartient (village, famille, club ou autre) se trouverait confronté à cette dernière. Confrontation qui peut se resoudre, soit par l'expulsion du premier, soit par sa soumission à la deuxième (intégration, en somme), soit, encore, par l'adoption par le groupe ou la communauté de ce dont l'individu était porteur (innovation ou invention, par exemple: nous aurons l'occasion de reprendre cela au prochain point);
- ensuite, elle permet de poser le problème en termes de relation entre un sujet (individuel ou collectif) et une extériorité: de là, aussi, son intérêt et sa pertinence dans le cadre d'une étude sur la territorialité.

Nous avons parlé de temps qui se confrontent: c'est, là, non seulement admettre une multiplicité des sujets, mais aussi la possibilité d'une comparaison. Les sujets agissent dans l'espace et dans le temps (aux sens définis): admettre une comparaison, c'est admettre une possibilité de mesurer

des - appelons-les comme cela - "rayons d'action" des sujets.

3.3. Une mesure: les échelles d'espace et de temps

a) Echelles d'espace

Reprenons l'exemple de la personne qui doit se rendre chez quelqu'un dans un lieu qui lui est inconnu. Nous pouvons en déduire que la réalité nous "bombarde" avec une foule de détails que, peut-être, nous mémorisons, mais desquels seule une petite partie est retenue pour mener une action. Autrement dit, d'une quantité R d'éléments du réel, seule une quantité $rR<R$ nous est suffisante pour réussir une initiative: nous pouvons, alors, imaginer de <u>mesurer</u> le rapport rR/R.

En généralisant cette idée, nous l'exprimerions sous la forme d'un rapport S/T, où S (pour rester dans l'exemple cité) serait la surface de l'espace de l'action et T un espace de référence, par exemple la Terre. En fait, un rapport exprimé en ces termes pose un certain nombre de problèmes et HAGGETT (1973, p. 15) nous l'explique clairement: il est difficilement généralisable, car tous les géographes n'utilisent pas les mêmes unités de mesure (miles carrés, kilomètres carrés, acres, hectares, etc., pour ne citer que les plus utilisés). La comparaison des rapports exprimés dans ces différentes unités devient impossible: et la transformation de chaque unité en une autre n'est pas aisée. D'où, la nécessité de pouvoir disposer d'un étalon comparable, donc relativement semblable pour toutes les unités de mesure.

Mais, d'abord, pourquoi vouloir mesurer l'échelle et disposer d'une mesure de comparaison?

> "La persistence des effets d'échelle et le problème que pose le besoin de se référer, pour des régions de tailles différentes, à une unité de mesure commune donnent à penser qu'un étalon de comparaison pourrait être utile dans toutes les situations." (HAGGETT, 1973, p. 15)

Or, les "effets d'échelle" dont parle l'auteur sont bien réels. En voilà deux exemples.

Le premier nous est suggéré par l'erreur de conception commise par un de nos étudiants en géographie. Il avait imaginé de mesurer une potentialité au chômage en comparant les actifs, les emplois et les mouvements migratoires dans le Canton de Genève. Si l'idée, en soi, présentait un certain intérêt, en réalité, elle ne se révéla pas pertinente car le problème avait été posé à l'échelle communale. En effet, le déséquilibre entre emplois et actifs dans une Commune n'est pas significatif, car la mobilité permet de faire face au manque local d'emplois: habiter à Onex, en somme, ne signifie pas être plus exposé au chômage qu'habiter à Genève. Par contre, le problème aurait été plus pertinent, si les unités spatiales comparées avaient été des régions[6]: la distance étant plus importante, la mobilité décroît. Le problème change, ainsi, de signification selon l'échelle.

Un deuxième exemple nous est suggéré par une anecdocte. Vers la fin des années Soixante-dix, la Radio tessinoise effectua des tournées dans le Canton pour discuter de problèmes régionaux avec les populations et les responables politiques locaux. C'était l'époque des plans de développement des régions de montagne dans le cadre d'une loi fédérale (LIM). Dans une de ces tournées, elle eut l'occasion d'interroger un élève de l'école de Giornico, ainsi que le maire de ce village, au sujet du passage de l'autoroute. L'appréciation donnée par les deux interrogés fut très significative:

- pour l'élève, l'autoroute était un élément extrêmement négatif
- pour le maire, elle représentait un élément positif.

---

(6) Par exemple, les Sous-Régions du Marché du Travail (SRMT), ou les Cantons, etc.

Négative, l'autoroute, parce qu'elle coupait son village en deux parties; positive, parce qu'elle permettait de se rapprocher du reste de la Suisse et de faciliter, ainsi, les échanges et les activités économiques.

Pour comprendre la réaction de l'élève, il faut imaginer ce qu'une autoroute provoque, lorsqu'elle traverse un territoire villageois. Le territoire communal est l'espace de jeu de l'enfant: il s'y déplace (avec son vélo ou à pied, par exemple) d'un point à l'autre. L'autoroute, justement, coupe en deux ce territoire et les passages d'une partie à l'autre de la Commune ne peuvent plus se faire qu'en deux ou trois endroits bien précis. L'autoroute avait destructuré son espace de jeu et sa mobilité, sa liberté, en somme.

Pour le maire, il était "impossible" de comprendre cela, car depuis longtemps il ne joue plus aux mêmes jeux que cet enfant: sa pratique - et son regard - étaient, donc, différents. Deux appréciations, en somme, fort divergentes, dues à la différence d'échelle de leurs pratiques. Laquelle est la juste? En tout cas, pas celle du maire quand il a ajouté que l'enfant se trompait et ne voyait pas les "vrais" problèmes.

Si on ne peut pas en tirer une loi précise, nous indiquant qu'à telle échelle correspond tel problème, on peut, en tout cas, affirmer que les problèmes changent avec les changements de l'échelle.

En collaboration (cf. HAGGETT, 1973, p. 15) avec deux autres auteurs (CHORLEY et STODDART) en 1965, HAGGETT propose une échelle de mesures appelée <u>echelle G</u> qui repose sur le principe d'un rapport entre la superficie de la Terre (Ga) et celle de la région étudiée (Ra) exprimé en termes logarithmiques:

$$G = \mathrm{Log}(Ga/Ra)$$ (7)

---

(7) HAGGETT, 1973, p. 17.

L'avantage de ce système?

> "L'avantage de l'échelle G, en tant que système de référence géographique, provient de quatre caractéristiques: 1. elle emploie un étalon naturel, la surface de la terre, de préférence aux étalons arbitraires existants; 2. du fait qu'elle est logarithmique, elle réduit une très vaste étendue de valeurs à une échelle simple, qui va par exemple de 0 (la terre) à 10 (approximativement la surface de Trafalgar Square) et même à des unités plus petites; 3. elle permet de comparer facilement l'importance relative des surfaces, en ce sens que des régions dont les surfaces sont dans un rapport de 1 à 10 ont sur l'échelle G des valeurs différant d'une unité, des régions dont les surfaces sont dans un rapport de 1 à 100 ont sur l'échelle G des valeurs différant de 2 unités, et ainsi de suite; 4. elle simplifie la situation actuelle, rendue confuse par la diversité des étalons traditionnels (...) et lui substitue une échelle plus simple de valeurs naturelles (...)" (HAGGETT, 1973, pp. 17-18)

En effet, pour ce qui est de ce quatrième point, il suffit d'observer le tableau 1.2. de HAGGETT (1973, p. 17) pour se rendre compte que l'échelle G rapproche les différentes unités de mesure traditionnelles en les rendant plus facilement comparables.

TABLEAU NO. 1: UNITES DE SURFACES TRADITIONNELLES ET ECHELLES G [8]

UNITES	ECHELLE G
mile carré	8.29
kilomètre carré	8.71
héctare	10.71
acre	11.10

Les différences de valeurs (entre miles carrés et kilomètres carrés, par exemple) sont réduites.

---

[8] Source: HAGGETT, 1973, p. 17.

Est-il possible, maintenant, de disposer d'une mesure du temps qui soit comparable à celle proposée par HAGGETT (1973)? Car, si l'action de l'homme se déroule dans l'espace et dans le temps (comme nous l'avons affirmé) et qu'il est possible de mesurer le premier, il devrait être possible de mesurer le deuxième aussi. Et cela, dans les mêmes termes afin d'éviter d'avoir ... pour deux poids, deux mesures.

b) Echelles de temps

Dans son cour de géographie sociale (1981/82), Raffestin nous en propose une, intéressante, qui repose sur le même principe que celui de la mesure de l'échelle G de HAGGETT (1973), à savoir, le rapport entre un élément de référence constant (spatial, pour HAGGETT, temporel, ici) et un élément d'étude plus réduit.

RAFFESTIN propose, comme élément temporel de référence, le temps écoulé depuis l'apparition de l'homme: un million d'années. Pour en faciliter l'application et réduire des rapports qui, autrement, seraient numériquement trop grands, il est aisé d'utiliser l'échelle logarithmique.

Echelle T = Log (1Mio/temps)[9]

Un phénomène de durée x serait, ainsi, réduit à une mesure comparable à celle que nous fournit l'échelle G. Voici quelques exemples tirés du cours cité.

---

(9) Source: RAFFESTIN, 1981/82.

TABLEAU NO. 2: EXEMPLES D'ECHELLES TEMPORELLES (10)

PHENOMENE	ET/OU DUREE	ECHELLE T
humanité	1 Mio d'années	0.
agriculture	10'000 ans	2.
villes	6'000 ans	2.22
année	1 an	6.
journée	1 jour	8.56
heure	1 heure	9.93

Echelle G et échelle T ne sont, peut-être, pas des mesures directement opératoires: cependant, leur comparaison nous semble intéressante pour mieux saisir une société. Prenons un exemple proche du thème de notre recherche.

Dans une communauté alpine comme celle située dans la vallée de la Leventina - au moment où les activités prédominantes étaient agricoles - le travail se déroulait sur une échelle G variant de 6.01 pour la vallée entière, à 8.19 pour Calonico, la Commune la plus petite. Le temps, rythmé par les saisons, plaçait ses activités à une échelle T qui variait entre 6 pour l'année, 6.6 pour la saison et 8.50 pour la journée. Avec les transformations technologiques et le passage à la modernité (nous reviendrons, plus loin, sur ce terme), l'homme moderne (même celui de nos vallées) est placé sur des espaces relationnels très grands (échelles G très petites) et son rythme passe de celui de la saison à celui de la montre (échelle T plus grande): les échelles G et les échelles T se dilatent, en somme.

Nous ne pouvons en déduire aucune loi: on peut, cependant, se demander si cette dilatation des échelles, sur lesquelles nos activités s'exercent, n'est pas source de problèmes.

Le conflit à propos de l'énergie nucléaire, par exemple, nous semble particulièrement parlant. En effet, depuis que

---

(10) Source: RAFFESTIN, 1981/82.

des usines électriques ont été inventées, on a construit des centrales (mot significatif, d'ailleurs) toujours plus puissantes afin de desservir des territoires (portions concrètes de la planète et espaces abstraits de la consommation) toujours plus vastes: les centrales nucléaires s'insèrent dans ce processus. En terme d'échelles spatiales, cela signifie une tendance à la diminution de la valeur G. Devant les problèmes que pose cette dernière génération d'usines électriques, les milieux écologistes préconisent - entre autre - l'utilisation de systèmes solaires, agissant surtout au niveau d'immeubles, ou de petites centrales de quartier. En d'autres termes, cela revient à proposer une échelle G, dont les valeurs seraient plus élevées. Ne pourrait-on pas qualifier ce genre de propositions comme étant une forme de résistence face à la dilatation des échelles d'action de l'homme et de réajustement vers des échelles plus faciles à contrôler par nous tous (niveaux de capitaux et de technologies plus accessibles)? Le dernier "accident" nucléaire, celui de Tchernobyl en URSS, pose lui aussi un problème d'échelle, comme par ailleurs - et depuis bien longtemps - les accidents d'autres centrales nucléaires ou, encore, ceux de l'industrie chimique (Seveso, Bhopal, etc.). Nous sommes en train de construire une société qui semble bien maîtriser (ou du moins, vouloir maîtriser) les accidents: une maîtrise que permet l'emploi de l'informatique et de méthodes de simulation. Mais, si cette maîtrise porte sur les accidents, elle engendre une nouvelle forme de dangers: celui des catastrophes. La modernité actuelle - dans certains domaines - semble, donc, réduire les accidents, cependant, quand ils surviennent, ils prennent vite, de par leur ampleur, une allure catastrophique. L'accident moderne est un accident à petite échelle: petite échelle spatiale de par les immenses surfaces impliquées (nuage radioactif touchant de vastes territoires de la planète); petite échelle temporelle (longue durée des conséquences); petite échelle sociale de

par le nombre de personnes concernées (milliers de morts à Bhopal, milliers de gens évacués ou contaminés lors d'"accidents" nucléaires, etc.).

Toujours dans le même ordre de problèmes, l'actuel mouvement pacifiste (qui ne regroupe pas que des anti-militaristes) ne serait-il pas, aussi, l'indicateur d'une volonté de ramener l'échelle d'intervention des puissances à des limites moins incontrôlables afin d'éviter d'être sacrifiés sur l'autel d'intérêts qui nous échappent?

Mais nous pouvons trouver, aussi, des exemples inverses: dans la médecine, dans l'informatique ... Beaucoup de perplexités se manifestent, aujourd'hui, à leur sujet: les débats sur l'euthanasie, sur les techniques utilisées par une médecine très spécialisée et un certain regain d'intérêt pour une médecine préventive (alimentation, santé, etc.) ou aux goûts étrangements exotiques (acupuncture, relaxation) ne sont-ils pas aussi l'expression d'un besoin de revoir l'approche du corps? Non plus l'organe singulier ou la cellule, mais la personne, l'individu dans son ensemble? Les perplexités face à l'informatique, ne sont-elles pas aussi le symptôme que l'on accepte mal cet instrument permettant de travailler en de temps infiniment petits et dont la complexité nous éloigne de sa compréhension?

Nous avons utilisé, abondamment, le terme "aussi" dans nos questions, car toutes les perplexités sont toujours des ambiguïtés, des paradoxes, parfois. En fait, elles expriment <u>aussi</u> la "peur" des transformations, en montrant que, malgré tout, la modernité ne s'est pas complètement imposée à la société: nous avons encore besoin de voir les nouveautés faire la preuve de leur utilité pratique avant de les accepter.

En définitive, les concepts d'échelle <u>G</u> et d'échelle <u>T</u> nous montrent que, comparés, ils peuvent mettre en lumière des problèmes sociaux: mais, surtout, ils montrent que les échelles d'action de l'homme sont fonction de ses finalités.

C'est l'homme, donc, qui forge son environnement ou, si l'on préfère, qui forge la nature dans laquelle il vit.

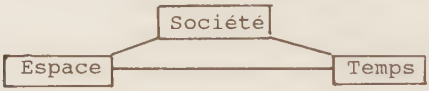
4. L'HOMME FORGE SON ENVIRONNEMENT

4.1. Nature et culture

a) L'idéologie du défi

Ce qui précède a montré que la vie humaine se déroule sur deux dimensions fondamentales: l'espace et le temps. Et aussi, que l'action humaine modifie, au gré des finalités, les échelles d'espace et de temps sur lesquelles elle s'exerce. En d'autres termes, l'homme façonne l'espace et le temps qui, à leur tour, le façonnent: il est, ainsi, au centre d'un système de relation comme celui représenté par la figure no. 1.

FIGURE NO. 1: LES ELEMENTS DU SYSTEME DE RELATION (11)



C'est à l'intérieur de ce système qu'il construit ses villes, cultive ses campagnes, modifie ses technologies. En un mot, c'est à l'intérieur de ce système qu'il construit son propre environnement, sa nature: c'est en ce sens que l'on peut être d'accord avec Serge MOSCOVICI (1977) quand il affirme que toute culture est naturelle et que toute nature est culturelle, que l'homme, en somme, est partie intégrante de la nature.

> "L'homme s'inscrit dans le milieu cosmique comme un de ses agents, et le milieu cosmique est un immense champ ouvert à ses entreprises. Pourtant, cette qualité d'agent lui est ordinairement refusée. Du moment qu'il a atteint

---

(11) Source: RAFFESTIN, 1974, pp. 23-24.

> le stade de l'homo sapiens, on lui dénie les fonctions reconnues à la totalité des êtres vivants. En même temps, on estime que la place qu'a prise, parmi ses préoccupations, le perfectionnement des organes sociaux, l'a séparé définitivement de la communauté des autres forces matérielles.
>
> Certes, les changements biologiques et sociaux ont renouvelé les rapports entre notre espèce et les diverses puissances organiques et inorganiques. La substitution à un lien antérieur d'un lien qualitativement différent n'autorise cependant pas à raisonner comme s'il n'existait pas. De tels sauts se produisent dans le processus évolutif de tous les êtres, marquant la naissance d'activités et de métabolismes nouveaux. Considérons le phénomène d'apparition de la vie. Des organismes capables de subsister sans oxygène ont préparé la voie à des organismes qui ont constitué des échanges inédits avec les corps chimiques, en consommant et en produisant de l'oxygène libre en quantité suffisante. Le passage de la première forme de relation à la seconde a été un pas important dans la constitution du milieu matériel planétaire. Pouvons-nous parler uniquement de la première comme d'une forme matérielle, en refusant ce caractère à la seconde?
>
> Il en va de même pour l'homme. Ses intéractions avec la matière se sont profondément modifiées depuis plus d'un million d'années, et non pas seulement depuis l'individuation de l'homo sapiens. Grâce à quel critère infaillible pouvons-nous décider que seules ses intéractions antérieures autorisent à les placer dans la nature, à le regarder sous l'angle naturel, et que nous devons changer de perspective, compte tenu des intéractions qui nous sont actuellement familières?[12] (...)" (MOSCOVICI, 1977, pp. 33-34)

La question que nous avons soulignée dans la longue citation, même si elle n'exige pas une réponse, résume, à notre avis très bien, un état d'esprit dominant: l'homme se serait affranchi de la nature. Combien de fois, en effet, les journaux, les livres, la radio et nous-mêmes employons

---

(12) Cette dernière phrase est soulignée par nous.

le mot "dominer la nature"? Combien de fois n'a-t-on pas trouvé cette idée que les hommes qui nous ont précédés (ceux du Moyen-Age, ceux du Néolithique, etc.) étaient soumis à la nature et qu'aujourd'hui nous sommes en mesure de maîtriser - du moins en grande partie - ses forces?

C'est, justement, cela que MOSCOVICI (1977) conteste[13]: et que nous partageons volontiers. Il est, peut-être, intéressant de s'y arrêter un moment.

b) Nature et culture

Qu'est-ce que la nature, en définitive?

MOSCOVICI remarque (cf. 1977, pp. 29 ss), tout d'abord, l'existence d'une ambiguïté entre les mots <u>matière</u> et <u>nature</u>.

> "Le terme de matière dénote des processus, des forces - chimiques, gravifiques, nucléaires, etc. - et des structures organiques ou inorganiques, régis par des lois propres. (...) La nature se rapporte à la matière d'un point de vue particulier. Elle désigne l'organisation des puissances matérielles." (MOSCOVICI, 1977, pp. 29-30)

En somme, et c'est sa conclusion:

> "la matière se réfère aux catégories d'éléments ou de mécanismes obéissant à des lois particulières, et la nature à la combinaison de ces éléments ou de ces mécanismes lorsqu'ils entretiennent des rapports directs, nécessaires et déterminés." (MOSCOVICI, 1977, p. 31)

En d'autres termes, la matière peut être considérée comme l'ensemble des éléments ou des mécanismes particuliers et la nature comme étant un système de relations entre ces

---

(13) "De l'accroissement de la puissance de toute sorte d'engins et de l'accumulation des publications, on conclut à une maîtrise équivalente sur la sphère naturelle. La comparaison est ici raison. Comme l'avare, à la vue de l'or thésaurisé, crie au triomphe de sa vertu, l'humanité, devant la réunion de tant de science, acclame la toute puissance de son esprit." (MOSCOVICI, 1977, p. 19)

éléments. Or, l'homme entre dans ce système de relations à travers le travail et la technique[14]: en s'appropriant d'autres éléments matériels et en les combinant sous diverses formes, il la modifie. "La nature c'est l'homme avec la matière, et ce ne peut être rien d'autre" (MOSCOVICI, 1977, p. 39).

Le passage d'une forme à l'autre caractérise ce que MOSCOVICI appelle le passage d'un état de nature à un autre. L'état de nature peut, ainsi, être défini comme étant la trame dessinée par les interactions entre les éléments et, plus particulièrement, par la forme de la relation entre l'homme et les autres constituants de la nature.

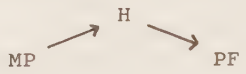
MOSCOVICI (cf. 1977, pp. 82 ss) distingue trois états de nature ou, si l'on préfère, trois grands types de relations entre l'homme et les autres éléments naturels: l'état de nature organique, l'état de nature mécanique et l'état de nature cybernétique (MOSCOVICI, 1977, p. 84).

L'état de nature organique se caractérise par le fait que, d'un côté, la source d'énergie employée dans le travail - et, donc, dans la relation à la matière - est l'homme lui-même ou les animaux et que, de l'autre, les instruments qu'il utilise sont des prolongements directs de ses propres organes (la main, le bras, etc.). En somme, pour obtenir un produit fini (un objet de travail, une statue, une plante commestible, peu importe) l'homme fait intervenir une somme d'énergie de nature organique et utilise des objets de travail (caillou, marteau, etc.), dont la fonction est d'augmenter l'efficacité de ses propres organes. Nous pouvons formaliser cela dans le schéma suivant:

---

(14) "Ainsi l'homme n'entre pas en rapport avec la nature simplement par le fait qu'il en est lui-même partie (...), mais activement par le travail et la technique." (GRAMSCI Antonio, 1959, Oeuvres Choisies, Paris, p. 52, cité par MOSCOVICI, 1977, p. 33)

FIGURE NO. 2: LE RAPPORT DE L'HOMME A LA MATIERE DANS L'ETAT DE NATURE ORGANIQUE



Où MP est la matière première, composée par l'ensemble des éléments naturels pris en compte dans le processus de travail; H, l'homme; et PF le résultat de son travail, le produit fini, au sens large du terme.

L'état de nature mécanique, par contre est un système de relations dans lequel les rapports entre les éléments sont médiatisés par la machine: celle-ci peut être définie comme un instrument qui "capture" les gestes des hommes et se substitue à eux, en réduisant ces derniers à des "appendices" (KUCZYNSKI Jürgen, 1967, pp. 41 ss.). En d'autres termes, l'homme devient une puissance matérielle parmi d'autres. La matière dans l'état de nature organique est, essentiellement, "matière première" (c'est-à-dire, matière que l'homme modèle): ici, elle peut devenir source d'énergie (l'eau, le vent, la vapeur, etc.), sans, bien entendu, perdre de son caractère de matière première.

FIGURE NO. 3: LE RAPPORT DE L'HOMME A LA MATIERE DANS L'ETAT DE NATURE MECANIQUE

Où H est l'homme; MP la matière première; PF, le produit fini, E l'élément énergetique, et M la machine.

Le troisième, l'état de nature cybernétique, se caractérise par la recomposition de la matière. A partir de matières préexistantes, on en crée d'autres: autrement dit, on recompose les liens existant entre les éléments matériels

afin d'en créer de nouveaux et obtenir ainsi de nouveaux produits (par exemple, du pétrole aux fibres synthétiques). Cet état de nature se caractérise, aussi, par l'emploi de machines auto-régulatrices, c'est-à-dire, des machines qui sont en mesure de se régler sans l'intervention directe de l'homme et, parfois aussi, de se coordonner entre elles (systèmes d'automation). En somme, cet état de nature implique une autre conception de la matière et des moyens d'intervention sur celle-ci (les instruments de travail, par exemple): matière[15] et instruments sont conçus comme étant des systèmes. De là, le nom de cybernétique.

Ici, le rapports de l'homme à la matière est à nouveau modifié. Il passe toujours par une machine, tout comme pour l'état de nature mécanique, certes, mais une machine qui, dans son fonctionnement, ne demande plus l'intervention directe de l'homme. Celui-ci entre en jeu uniquement comme élément dernier de contrôle. Pour sa part, la matière, tout en gardant son rôle de source énergétique, comme pour l'état mécanique, intervient en tant que matière décomposable/recomposable: c'est la machine-système qui opère cette décomposition/recomposition.

FIGURE NO. 4: LE RAPPORT DE L'HOMME A LA MATIERE DANS L'ETAT DE NATURE CYBERNETIQUE.

Où MP serait la matière première; S la machine-système; H l'homme et PF le produit fini: PF1, PF2, PF3, autant de

---

(15) Nous pensons que, dans cette optique, une molécule ou un atome peuvent être considérés comme étant des systèmes de relations: l'homme intervient pour les modifier et créer, ainsi, d'autres atomes ou molécules (par exemple, le passage de l'Uranium au Plutonium dans les surgénérateurs).

variantes possibles que l'on pourrait obtenir d'une décomposition/recomposition de MP.

Selon MOSCOVICI (1977), ces trois états de nature se succèdent l'un à l'autre:

- le premier est présent depuis l'apparition de l'homme et, surtout, depuis le Néolithique[16] jusqu'au XVIe siècle;
- le deuxième irait du XVIe siècle à la fin du XIXe siècle;
- le troisième serait, actuellement, en phase de formation et débuterait au XXe siècle.

Nous pouvons supposer que ces passages sont à prendre dans leurs grandes lignes: en fait, à l'intérieur d'un état de nature peuvent subsister des caractères de l'état précédent, ou encore, se manifester des éléments d'un des états suivants. Cependant, le passage d'un état à un autre n'est pas sans conséquences pour l'homme et pour son travail: conséquences étroitement liées, car l'un n'est pas concevable sans l'autre et, aussi, parce que (nous l'avons vu) c'est avec le travail que l'homme réalise ses finalités et construit sa propre nature. A un type particulier de travail correspond, alors, un type particulier d'homme: un homme qui serait dépositaire de ce rapport à la matière particulier qui fonde un état de nature particulier. En somme, un sujet naturel, ou, pour utiliser les termes de MOSCOVICI (1977), une catégorie naturelle. Il en distingue essentiellement cinq (cf. MOSCOVICI, 1977, pp. 82-170): chasseur, agriculteur, artisan, ingénieur et scientifique. Si le passage du chasseur à l'agriculteur et à l'artisan ne change fondamentalement pas les rapports des hommes à la matière, le passage de l'artisan à l'ingénieur modifie, petit à petit mais radicalement, ce rapport. A une société d'agriculteurs/artisans succède, dans le temps, une société d'ouvriers/ingénieurs, ou, si l'on préfère, une société de créateurs de machines (les ingénieurs) et d'appendices

---

(16) Est-ce à cause de la rareté des documents avant cette période?

(humaines) de celles-ci. A ce type de société en succède, d'après MOSCOVICI (1977), un autre, où l'homme semble se libérer des tâches du travail: une société d'opérateurs[17]/contrôleurs et de créateurs de nouveaux systèmes. Essayons de formaliser ces passages.

Dans les rapports organiques, l'homme fournit, à la fois, l'énergie nécessaire à la transformation de la matière et son savoir-faire, l'information, en somme. Le travail est ainsi composé de deux éléments ou, pour utiliser les mots de Claude RAFFESTIN et de Mercedes BRESSO (1979), d'un "couple" d'éléments: "énergie et information".

En utilisant les termes de $\mathcal{E}$ pour indiquer le travail, de pour indiquer l'homme, de E pour symboliser l'énergie et de I pour l'information, tant en ce qui concerne l'homme qu'en ce qui concerne son médiateur à la matière (le travail), l'état de nature organique peut être formalisé de la façon suivante:

$$\mathcal{H} = H_{E+I} \qquad \text{et} \qquad \mathcal{E} = E + I$$

où H pourrait être un individu (l'homme singulier).

Dans l'état de nature mécanique, le rapport entre l'homme et la matière est médiatisé par la machine: le corps social se divise, ainsi, en hommes "appendices-de-la-machine", ne fournissant à cette dernière que l'énergie nécessaire et en hommes "créateurs-de-machines" qui construisent ces

---

(17) C'est, peut-être, ici, dans cette catégorie que nous retrouvons les nouvelles "appendices" humaines que déjà l'état mécanique avait générées. Des appendices, dont les conditions de travail ne serait, sans doutes, meilleures que celles des appendices précédentes: si l'ouvrier de l'état de nature mécanique est une "appendice" d'une machine, celui de l'état cybernétique l'est d'un système. Il lui sera, alors, plus difficile de se tailler des territoires autonomes dans son espace de travail: la tendance en ce sens apparaît dans le malaise que provoque l'introduction de l'informatique dans le travail d'usine, de bureau, etc.

instruments de travail à partir de l'observation et de la mesure des gestes des premiers, ne fournissant, donc, que l'information. Autrement dit:

$$\mathcal{H} = H_E + H_I$$

ou, encore

$$\mathcal{E} = ((L=E) + (L=I))$$

où L serait le travail individuel, le travail concret, pour utiliser un terme cher à MARX.

L'état de nature mécanique pourrait, à notre avis, être aussi défini comme un processus (un "long" processus[18]) de dissociation du couple énergie-information.

Dans l'état de nature cybernétique, le problème est plus difficile à saisir, parce qu'il s'agit d'un état de nature en formation: nous y sommes immergés. D'après ce que nous avons dit plus haut, l'énergie fournie au système de relation à la matière provient entièrement de celle-ci: à l'homme ne resterait plus qu'à fournir l'information. Et encore, car une partie de celle-ci est déjà transférée à la machine (automation, par exemple). Dans ce cas, alors:

$$\mathcal{H} = H_I \quad \text{et} \quad \mathcal{E} = I$$

---

(18) Un processus portant sur une petite échelle temporelle, si on veut se référer à une notion développée plus haut.

En prolongeant cela dans un futur "utopique"[19] on écrirait alors:

$$\mathcal{H} = H_{I->0}$$ [20]

A l'homme il ne resterait plus que le temps pour se consacrer aux loisirs, à des actes créatifs, aux arts, peut-être[21]. Ou même, à sombrer dans toute sorte de choses vers lesquelles l'ennui ou le manque d'autonomie dans le travail pourront le pousser.

Revenons à notre problème. Ce que nous voulons mettre en évidence, surtout, c'est que le travail s'est transformé. Composé d'un couple d'éléments (énergie et information) étroitement liés entre eux et au producteur (agriculteur et artisan), il a éclaté et, petit à petit, il s'est introduit dans les machines: l'énergie d'abord, et, demain peut-être, l'information aussi. Cette séparation des éléments du couple énergie-information ne va pas sans conséquences sur les

---

(19) Mais est-ce vraiement si u-topique? Beaucoup d'applications informatiques actuelles nous prouveraient le contraire.

(20) En réalité, quand on pense que l'introduction de l'informatique, par exemple dans les processus de travail des usines ou dans le travail de bureau des secrétaires, au lieu d'améliorer la qualité de leur travail en augmente les aspects répétitifs et réduit leurs territoires d'autonomie, nous ne sommes pas loin de créer des catégories d'hommes (et de femmes) à qui on ne demandera plus de l'information, mais uniquement de l'énergie. Energie psychologique, plus qu'énergie physique: les maux de tête, les stress, etc., ne sont-ils pas le résultat d'une énorme "dépense" d'énergie? Et, donc, une nouvelle forme d'exploitation du travail humain? Dans ce cas, il ne resterait plus (dans le travail) que $= H_E$. La nature cybernétique, dans les actuels rapports sociaux de travail, serait-elle en train de recréer, sous d'autres formes, les mêmes caractéristiques (sur le plan social) que la nature mécanique?

(21) A exercer des activités au caractère organique, mécanique ou cybernétique, selon les goûts du moment ou de sa personnalité.

rapports que les hommes entretiennent entre eux: le pouvoir, ou du moins son exercice, ne se fonde-t-il pas, surtout, sur la maîtrise de l'information? Information dans le sens de connaissances et de savoir-faire aptes à recombiner les rapports à la matière: celui qui contrôle cette faculté, dispose, certainement, d'un atout sur les autres. En somme, au-delà des catégories naturelles, on voit s'imbriquer des catégories sociales: les premières provenant de ce que MOSCOVICI (1977, pp. 117 ss.) appelle la "division naturelle" du travail, les deuxièmes relevant, plutôt, de la division sociale du travail.

En fait, à la lecture de l'ouvrage de MOSCOVICI (1977) il est difficile de savoir si la division sociale découle directement de la division naturelle: mais, cela aurait-il de l'importance? Il apparaît, par contre, que relation il y a, même s'il s'agit de deux notions rendant compte de deux niveaux différents: la première rend compte de la répartition de la richesse à l'intérieur d'une société; la deuxième du rapport que les hommes ont avec la matière, ou, comme on le verra de suite, rendant compte des talents inventifs et des talents reproductifs.

Comment passe-t-on d'un état de nature à l'autre?

c) Les passages d'un état de nature à un autre

> "Le processus de renouvellement des rapports naturels revêt la forme générale d'une imprégnation et d'une communication de savoir-faire, de talents, dans le temps et dans l'espace. D'une génération à l'autre, le ciel, l'ordonnance des champs, le cours des eaux, les musées, les laboratoires, les usines, les langages, les instruments ou les livres contribuent au croisement et au remplacement des individus. L'imitation des gestes, des recettes, des modes de pensées, l'implantation des habitudes, motrices et réflexives d'un individu à l'autre, marquent visiblement la biographie de l'initiateur et de l'initié, chacun prenant le relais d'une lignée. (...) Le transfert d'un pays à l'autre, d'un groupe à un autre de connaissances et d'aptitudes par le truchement d'écrits, d'outils, d'échantillons ou

> d'immigrants[22] est le canal par lequel se propagent les capacités de travail. Pour la collectivité qui accueille cette capacité, elle équivaut à une invention provoquant le jaillissement d'un milieu différent, la multiplication d'individus dont le comportement et la pensée se chargent de qualités inédites dans un monde renouvelé." (MOSCOVICI, 1977, p. 63)

Cette citation recouvre implicitement plusieurs aspects qui nous semblent intéressants. Nous pensons à trois idées surtout:

- l'idée d'une transmission spatiale et inter-générationnelle du savoir;
- l'idée d'invention;
- l'idée de vie quotidienne.

D'une génération à l'autre les savoir-faire se transmettent, ou pour mieux dire, se reproduisent par les gestes, les instruments, les langages ou les livres: la génération précédente est le réservoir de savoir dans lequel la génération suivante va puiser. Ces gestes, ces langages, ces instruments, ces rites aussi, sont, au fond, les vecteurs d'une vie quotidienne[23]. Mais chaque individu, outre le savoir qu'il a acquis de par son apprentissage, transmet à l'individu suivant sa propre habileté personnelle. Ainsi, à travers l'échange - inter-générationnel ou intra-générationnel - il y a accumulation de savoir-faire, c'est-à-dire, un brin de nouveauté que le producteur ajoute à ce qu'il connaît pour améliorer la

---

(22) Et de la conquête, ajouterions-nous. Par exemple, la sousmission des "barbares" par les romains ou, plus tard, l'inverse, qui se solde par un mélange/adoption de savoir-faire.

(23) Nous cernerons plus loin cette notion: pour l'instant, contentons-nous de l'appréhender de manière intuitive.

prestation de son travail[24] (gagner du temps, diminuer les dangers, faire moins d'efforts, etc.). Il y a, ainsi, toujours dans la sphère de la vie quotidienne, invention.

Nous pouvons, alors, relever deux caractères du travail humain, ou, si l'on préfère, deux caractères dans les rapports entre l'homme et la matière: l'invention et la reproduction.

> "L'invention désigne les méthodes par lesquelles l'homme ajoute des habiletés, des connaissances, des réflexes à ceux qui existaient déjà, forçant les phénomènes du monde matériel à interférer entre eux et avec son organisme. (...)
>
> Le second processus, la reproduction, assure pour un groupe humain la liaison entre ses capacités et les principes matériels correspondant, entraînant la permanence de son ordre naturel et son expansion dans l'espace." (MOSCOVICI, 1977, pp. 55-56)

Le rapport entre invention et reproduction peut être synthétisé par un joli proverbe chinois cité par MOSCOVICI (1977, p. 56): "Donne à un homme un poisson, il mangera un jour. Apprends-lui à pêcher, il mangera le reste de ses jours".

Reproduction et invention sont deux caractères simultanément présents; cependant, seule l'invention peut modifier la forme des relations à la matière: l'apprentissage de la pêche est une invention pour l'homme du proverbe car il apprend à avoir un autre type de relation avec ... le poisson. Pour ce personnage, le pêcheur qui lui apprend l'art d'attraper les poissons, c'est le détenteur d'un nouveau savoir: il y aura reproduction quand le nouveau-pêcheur aura accepté et assumé le savoir de son "inventeur".

---

(24) Combien d'inventions apparaissent-elles quotidiennement, sans qu'elles soient officiellement brevetées, et combien d'elles disparaissent avec leurs auteurs? (cf. MOSCOVICI, 1977, pp. 154 ss.)

En somme, un groupe humain reproduit et invente tout au long de son existence: tant que l'invention reste dans les mêmes types de rapports que ceux de la reproduction, ou tant que l'invention, reposant sur de nouveaux rapports à la matière, ne montre pas encore sa supériorité à répondre à des besoins, il n'y aura pas de passage d'un état de nature à un autre. C'est seulement quand les inventeurs appartenant à un nouveau type de rapport à la matière arriveront à s'imposer ou à imposer au reste du corps social leurs propres principes de travail, qu'il y aura passage à un autre état de nature.

Le passage d'un état de nature à un autre s'opère, donc, quand le travail d'une nouvelle catégorie naturelle, reposant sur de nouveaux rapports à la matière, cesse d'être fondé sur le seul caractère d'invention, pour acquérir, aussi, celui de reproduction: c'est en ce sens que, petit à petit, le corps social change les fondements de son rapport à la matière.

Plus haut, nous avons laissé entendre que la reproduction et l'invention se déploient dans l'activité quotidienne. En d'autres termes, cela signifie qu'une "fraction de la vie de millions d'individus" (MOSCOVICI, 1977, p. 156) est consacrée à l'invention: faire un tour au Salon des inventions[25] de Genève montre bien - même si la tendance actuelle du salon est à sa professionalisation progressive[26] - que souvent les inventeurs sont des

---

[25] Le terme de Salon des Inventions est, parfois, utilisé improprement: beaucoup de réalisations présentées ne sont que de simples améliorations techniques (innovations) et non pas des techniques nouvelles: et même, parfois, il nous est arrivé de voir proposés des produits qui sont déjà en commerce depuis quelques temps déjà.

[26] Comme déclaré par les organisateurs lors d'une transmission à la Radio Romande (en 1984).

personnes consacrant leur temps à la recherche, au-delà de l'activité professionnelle[27]

> "Sans arracher une parcelle de temps à celui que la société exige et retribue, soumis à la contrainte d'un groupe professionnel ou savant, mûs par le besoin d'élargir leur être, ces hommes engendrent pour ainsi dire un autre temps[28], où leur virtuosité se développe selon d'autres règles, espère le succès, subit l'échec. Aux yeux de la plupart ils peuvent passer pour des amateurs. Ils ont parfois nom Fermat, Descartes, Boyle, Cavendish[29], mais le plus souvent ils demeurent anonymes." (MOSCOVICI, 1977, p. 156)

En gros, au-delà du travail (appelons-le) "officiel" fourni par le travailleur, il y en a un autre, "marginal", non - ou mal - reconnu par la collectivité et que le travailleur fournit, parfois, en cachette[30]. Des hommes et des femmes[31] qui, "aiguillonés par une difficulté ou par l'appât du gain, attirés par l'étrangeté d'un phénomène ou la nécessité de compléter le cycle de certaines productions courantes" (MOSCOVICI, 1977, p. 156) s'"engouffrent dans la voie de la recherche". Leurs inventions peuvent se perpétuer ou, au contraire, disparaître avec eux. Elles peuvent passer ou ne pas passer du stade de l'invention à celui de la reproduction: ce passage semble se faire (selon MOSCOVICI,

---

(27) Cf., aussi, l'article sur Xavier THEURILLAT, horloger jurassien, inventeur et astronome pendant son temps "libre", in L'Hebdo, 1982, no. 30, par Olivier PAVILLON.

(28) S'affranchissent-ils, pendant un moment, du monopole du temps que détient l'histoire, dont nous parlions plus haut?

(29) Einstein, ...

(30) Pensons, par exemple, aux premiers pas de la médecine quand l'époque ne permettait pas encore l'étude sur des cadavres.

(31) Ce sont elles qui ont inventé le tissage, la poterie, la cuisson des aliments, la culture des plantes: entraînant, ainsi, l'humanité dans de nouveaux rapports aux éléments matériels. (cf., aussi, MOSCOVICI, 1977, pp. 155-156)

1977) de façon aléatoire et être provoqué par ce travail inventif marginal ("complémentaire", dirait MOSCOVICI, ou encore, "quasi-ressource") qui "rend inadéquats les rapports du système de reproduction avec les ressources matérielles, le rapport qui lie les qualités humaines prévalentes aux forces matérielles" (MOSCOVICI, 1977, p. 158).

Cette sorte de "déséquilibre" (cf. MOSCOVICI, 1977, pp. 158-159) entre l'activité de reproduction et celle d'invention sera résorbé quand les "quasi-ressources" se transformeront en ressources, quand l'invention deviendra reproduction. Le contexte social et historique, de son côté, joue un rôle important dans ces transformations: la tolérence exercée par certaines villes au long de l'histoire (et au XVIe siècle, en particulier) n'a-t-elle pas favorisé le développement d'arts et de métiers dans certaines localités? La distribution des richesses, aussi, n'est pas étrangère à l'affirmation ou à la disparition de ses "quasi-ressources": si le maître prend une partie trop importante, le pauvre n'aura plus de temps à disposition pour se consacrer à d'autres activités que celles lui permettant de survivre, et quand la survie n'est plus assurée (parce que le maître est trop exigeant) la famine qui pourrait s'en suivre correspond à une destruction de ressources.

En somme, le rapport de l'homme à la matière est un rapport qui change au cours du temps (passage d'un état de nature à un autre). Ce changement s'opère parce que, dans la vie quotidienne, une parcelle du temps social (des parcelles de temps individuels) est consacrés à une activité d'invention, à la production - si l'on préfère - de "quasi-ressources". Cependant, à notre avis, c'est le contexte historique (social, moral, politique, etc.) qui détermine, en fin de compte, le "destin" de ces quasi-ressources: leur affirmation, leur refus, leur tolérence, dépendant des normes de la communauté dans laquelle elles prennent naissance ou dans laquelle elles sont introduites. Dans le cas (et la Leventina en est un) de nos communautés alpines,

la pénétration de nouveaux systèmes techniques (métallurgie, mécanique, chimie, etc.) reposant sur de nouveaux rapports à la matière a pu se faire sans trop de résistences, probablement parce que ces communautés n'existaient déjà plus en tant que communautés autonomes: la vallée de la Leventina, au Moyen-Age, est une communauté à qui on reconnaît une autonomie dans la gestion de certaines activités (cf. MEYER, 1977), tandis qu'au XIXe siècle (au moment où le système industriel commence sa "conquête" des Alpes) elle n'est plus qu'un district, une unité administrative sans plus aucune personnalité sur le plan politique ou juridique. Les valeurs sociales existant dans ces communautés sont, de manière plus ou moins accentuée, celles que l'on retrouve au niveau du système politique et économique dans lequel elles s'insèrent: l'argent, tout en n'étant pas encore "monnaie courante", circule déjà dans une certaine proportion, la notion de propriété privée, celle de domicile (séparée de celle d'origine) sont aussi présentes, pour ne citer que quelques exemples. En somme, un assez long processus de transformation les avaient préparées à "accepter" le passage d'un état de nature organique à un état de nature mécanique et cybernétique: nous verrons dans la troisième partie de notre thèse comment cela s'est opéré.

Ce qui nous semble encore important de relever, par rapport à la relation entre talents inventifs et talents reproductifs, c'est que cette relation permet de comprendre le passage d'un état de nature à un autre (quand les premiers, par exemple, deviennent seconds), mais elle n'explique pas la répartition des richesses (et du pouvoir) à l'intérieur d'une société. En effet, être dépositaire de talents inventifs, sur le plan du travail, ne signifie pas être dépositaire de richesse matérielle ou de pouvoir, sur le plan social: les esclaves romains, artisans, restaient toujours esclaves; les femmes ont inventé l'agriculture, la cuisine: ce n'est pas pour autant qu'elle ont acquis une position sociale plus confortable ou prédominante. On

pourrait, alors, émettre l'hypothèse qu'une catégorie naturelle révolutionnaire, lors d'un changement d'état de nature, si elle est socialement subordonnée, elle a de fortes chances de rester telle et de continuer à se reproduire dans cette position. Ce sera, seulement, en prenant conscience de cette subordination, qu'elle peut entreprendre un travail inventif sur le plan social, c'est-à-dire proposer (par revendication verbale ou par la pratique) de nouvelles formes de rapports sociaux(32). La sphère de la vie quotidienne est, à la fois, le siège où se déroulent les rapports à la matière et les rapports sociaux. C'est ce dernier aspect que nous allons essayer de cerner dans la suite.

4.2. La quotidienneté

Agnès HELLER (1975) définit la vie quotidienne comme "l'ensemble des activités qui caractérisent la reproduction des hommes singuliers et qui créent à leur tour la possibilité de la reproduction sociale" (HELLER, 1975, p. 21: notre traduction de l'italien).

Une sphère d'activité, donc, dans laquelle un individu naît et dans laquelle il doit apprendre à se mouvoir, une sphère qui préexiste à sa naissance, dans laquelle les parents lui apprennent à marcher, à tenir une cuillère dans la main, à dire ceci ou à ne pas dire cela, à faire ceci ou à ne pas faire cela selon qu'il soit de sexe masculin ou féminin.

Reproduction des individus qui est, aussi, reproduction sociale: à travers un système de relations, souvent, anonymes, anodines même, où l'imitation des gestes et des mots "satisfait", c'est-à-dire remplit sa fonction de

---

(32) Un exemple d'invention dans le domaine du social, bien qu'il ne s'agisse pas d'une révolution sociale, a été celui de la gestion, par les travailleurs, de l'entreprise horlogère LIP de Besançon, en France, pendant quelques mois entre 1973 et 1974.

permettre l'existence individuelle au sein de la société. Voilà le quotidien: l'"humble et le solide, ce qui va de soi, ce dont les parties et fragments s'enchaînent dans un emploi du temps" (LEFEBVRE, 1968, p. 51). Ce qui est et doit être, en somme, parce que c'est ainsi: mais ce dont l'absence peut devenir intolérable (cf. RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 186). Le lieu où connaissance et pratique se confondent (cf. RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 187), où, en somme, tout l'apprentissage (de la vie, d'un métier, peu importe) se fait essentiellement à travers l'expérience, où les connaissances sont filtrées par les pratiques. Lieu de la tradition, comme RAFFESTIN et BRESSO appellent, justement, ce processus d'apprentissage de connaissances à travers l'expérience pratique.

Cependant, "tradition" n'est pas synonyme de "reproduction". Déjà avec MOSCOVICI (1977) nous avons vu que, quotidiennement, le travail est parachevé à travers l'acte d'inventer. L'histoire de la nature est là pour nous montrer que l'homme a modifié ses rapports avec la matière: l'histoire de la société est là pour nous montrer que les rapports entre les hommes ont changé, eux aussi. Il y a, donc, invention, même du social: les passages d'une forme de rapports à une autre[33] sont - à notre avis, les signes de cette activité d'invention. Activité qui peut se solder par l'élimination (physique, émigration, récupération, etc.) des individus inventeurs, ou par l'acceptatsion de l'invention par la société. Si l'ancien système de relations est trop rigide, le changement se fait par la violence; s'il est plus élastique, il peut se faire plus "doucement": ce qui ne veut pas dire sans drames.

Dès lors, le terme de tradition ne s'applique pas forcément à la quotidienneté, de même que son "versus" le terme de modernité que RAFFESTIN et BRESSO définissent comme

---

(33) Par exemple, le passage des rapports de type personnel de la féodalité, à celui de type contractuel de la modernité.

étant un "processus de fission" (entamé, dans la pensée occidentale, entre le XVIe et le XVIIe siècle) des connaissances et des pratiques. Tradition et modernité sont deux termes qui s'appliquent au système de relations qui sous-tend la quotidienneté: système de relations qui - forcément - marque cette dernière et que les deux auteurs appellent la "territorialité".

Ce que nous voulons dire, essentiellement, c'est que la quotidienneté est une sphère de pratiques, pratiques reproductives et pratiques inventives. Dans la quotidienneté, les connaissances sont implicites: elles sont essentiellement confondues aux expériences et transmises à travers celles-ci, filtrées par celles-ci. Cependant, même si la plupart de nos apprentissages de la vie reposent sur la transmission de pratiques (imitation de gestes et de mots), il y a des secteurs (et des moments) où la modernité pénètre et caractérise la quotidienneté. Pensons, par exemple, à l'écolier ou à l'apprenti: ils apprennent (dans une mesure différente) des connaissances en déhors de toute expérience pratique[34]. Par conséquence, et c'est une hypothèse de plus, nous pouvons penser qu'à l'intérieur d'une communauté, il existe des individus pour qui la quotidienneté sera plus ou moins proche de la modernité, donc du système de relations qui la sous-tend.

Cela nous amène à supposer, aussi, que ce qui est déterminant pour caractériser la quotidienneté d'un individu est, à la fois, le type de travail et l'importance que ce dernier revêt pour lui. Pour la plupart des individus, à la fin de l'apprentissage ou de l'école, la part de connaissances accumulées en dehors des pratiques est minime. Autrement dit, après l'apprentissage ou l'école, où l'on a appris des gestes à travers des connaissances, pour le reste du temps l'ensemble des activités de la plupart parmi nous est une accumulation de connaissances apprises à travers les

---

(34) Bien entendu, ils ont une ... pratique d'apprentissage.

gestes. N'est-ce pas cela, par ailleurs, qu'on recherche en suivant des cours de loisirs dans différentes Ecoles-Club, à travers la pratiques d'activités agricoles à temps partiel (petit bétail, jardin potager, etc.) ou, encore, dans la possession d'une résidence secondaire? Entre la sphère des pratiques et le système de relations qui les sous-tend se crée une distance qui n'est peut-être pas étrangère à la crise de valeurs qui persiste dans nos sociétés.

C'est le moment, nous croyons, de cerner ce qui fonde nos pratiques quotidiennes: la territorialité.

4.3. La territorialité

a) Derrière nos pratiques banales

Je suis assis à une table de Café; sous la main, un journal que je feuillette en parcourant les titres et les sous-titres: parfois, mon attention s'arrête sur un article, mais le plus souvent, elle glisse d'une page à l'autre. Dans l'autre main, je tiens une tasse de café que je goûte de temps en temps.

Voilà un moment banal, d'une journée quelconque, qui exprime assez bien un des multiples caractères de la quotidienneté: des actes juxtaposés dans le temps, sans pourquoi apparent, inscrits dans un système de relations,

> "(..) relations précises aux êtres et aux choses. (...) à l'Autre: «l'Autre», c'est-à-dire tout cet extérieur (ce qui n'est pas moi, ce qui n'est pas nous) physique et humain, tout cet extérieur organique et inorganique. Toute cette face relationnelle qui sous-tend la quotidienneté c'est la territorialité[35].
>
> (...) Alors que la quotidienneté est une concaténation, la territorialité est un réseau: la quotidienneté est concrète, on l'a dit, la territorialité est abstraite car elle est tissée de relations qu'on appréhende mal et difficilement." (RAFFESTIN, BRESSO, 1982, pp. 186-187)

---

(35) Souligné par nous.

La territorialité nous permet de cerner, à la fois, la structure fondamentale de nos relations et la complexité du réseau sur lequel elles reposent. Voyons, d'abord, ce dernier aspect.

b) La territorialité: "dimension latente de la quotidienneté"(36)

Revenons à notre pause matinale décrite ci-dessus. Je suis assis à une table, en face de moi un journal, dans une main, une tasse de café... en somme - rien que pour cela - j'ai devant moi trois éléments au moins: une table et une chaise, un journal, une tasse de café.

Pourtant, derrière ces trois éléments se cachent d'autres sujets et d'autres éléments. En vrac:

- les constructeurs de chaises et de tables, les fournisseurs de bois, ...;
- les imprimeurs de journaux, les journalistes, les moyens de transmissions ...;
- les garçons de café qui me préparent et m'apportent ma tasse, des écoles de restauration ....

Un véritable système de relations, complexe, car derrière les constructeurs de tables, il y a tout un ensemble de sujets, de gestes, de mots qui les ont forgés; tout un ensemble de codes et de médiateurs qui permettent à la table d'être devant moi et de tenir debout...

c) La territorialité en tant que structure relationnelle

Parler de territorialité signifie parler de ce système de relation, du "réseau", en somme, sans lequel la "concaténation" de nos actes quotidiens ne serait pas possible, mais dont la connaissance n'est pas indispensable - heureusement, peut-être? - à leur déroulement.

D'autre part, parler de territorialité signifie mettre en évidence la structure essentielle des relations qui composent ce système.

---

(36) RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 186.

RAFFESTIN et BRESSO (1982) nous parlent de "relations précises aux êtres et aux choses". Pour mieux comprendre cette relation à l'altérité, parcourons brièvement l'histoire du mot territorialité.

Le mot est assez récent et il contient celui de territoire, certes plus ancien, qui n'apparaît qu'au XVIe siècle, en même temps que l'Etat moderne (cf. RAFFESTIN, 1981/82): en sortant, petit à petit, de la féodalité, le lien personnel envers le Seigneur est remplacé progressivement par un lien territorial. Cependant, dans la langue française, l'emploi courant du mot territoire ne se fait qu'à partir de la moitié du XVIIIe siècle (cf. RAFFESTIN, 1981/82).

Le terme de territorialité, quant à lui, n'apparaît que plus tard: vers 1845, il s'institutionnalise et prend, surtout, le sens de système juridique, par lequel une loi s'applique aux personnes établies sur un territoire, sans distinction d'origine. La loi est, ainsi, un médiateur entre sujets et territoire (RAFFESTIN, 1981/82). Mais le mot territorialité va être employé, surtout, dans des études concernant les animaux, en particulier dans celles s'occupant de l'intéraction entre l'animal et son environnement. Sans entrer dans les détails, disons que la première mention faite dans ce genre de recherches (portant, surtout, sur les oiseaux) est celle de WILLUGBY, vers 1662 (RAFFESTIN, 1981/82) et qui constate que le rossignol, une fois pris possession d'un territoire, ne tolère plus d'intrus, à l'exception de sa compagne. Avec le temps, les études se précisent: le terme "territory" entre dans le langage (en 1774, avec GOLDSMITH) et la notion de distance commence à prendre sa place dans ces études (en 1800, environ, avec NAUMANN) (cf. RAFFESTIN, 1981/82).

En somme, ces recherches montrent, essentiellement, l'existence d'un être vivant face à un territoire sur lequel il mène une action, exerce un pouvoir.

En 1868, ALTUM relève le rôle des chants et des cris dans les relations entre les oiseaux, surtout afin de maintenir les distances entre les couples: c'est la notion de médiateur qui fait son apparition (RAFFESTIN, 1981/82).

La relation se précise, en mettant en évidence trois termes: un sujet, un médiateur et un territoire. Trois composantes d'un système de relations qui remplit trois fonctions:

- l'adaptation de l'animal à son milieu;
- la communication entre sujets;
- la régulation du sujet: en particulier, la régulation démographique.

Trois fonctions vitales que nous pouvons retrouver chez l'homme aussi, certes, mais ce transfert depuis les études portant sur des animaux à celles portant sur les hommes (qui, dans les études de territorialité, s'opère avec A. H. HESSEN vers les années Cinquante: cf. RAFFESTIN, 1981/82) ne peut se faire directement. S'il est vrai que l'homme s'adapte à son milieu, il est vrai, aussi, qu'il le modifie et qu'il a les moyens de le modifier plus radicalement que tout autre être vivant. S'il est vrai que son comportement démographique peut dépendre des réactions du milieu (par exemple, une carestie due à la sécheresse), il est vrai, aussi, que souvent c'est la distribution de la richesse à l'intérieur du corps social qui en est la cause. En somme, dans les systèmes de relations humains, beaucoup de facteurs sont fonction du sujet lui-même. En plus, si la conduite de l'animal est manifeste, celle de l'homme ne l'est, souvent, pas: "l'homme peut se cacher derrière une conduite symbolique" (RAFFESTIN, 1981/82). C'est, justement, l'existence, chez l'homme, de cet "environnement symbolique" qui empêche de parler de la territorialité humaine dans les mêmes termes que celle des animaux: cependant, nous pouvons retenir la forme essentielle de nos relations, à savoir, un sujet, un médiateur et une extériorité.

Le sujet peut être individuel ou collectif, un acteur, en somme, avec une finalité qu'il peut expliciter ou ne pas expliciter: c'est, par ailleurs, la "conduite symbolique" qui lui permet de cacher cette finalité.

Le médiateur (ou, pour mieux dire, les médiateurs), c'est l'ensemble de moyens - concrets ou abstraits - qui permettent à un sujet d'agir: la langue, les valeurs sociales, les instruments de travail, le travail lui-même...

L'extériorité: "(...) il peut s'agir tout autant d'une «topie», d'un lieu que d'une collectivité, d'un autre être ou encore d'un espace abstrait tel qu'un système institutionnel, etc." (RAFFESTIN, 1977, pp. 123-134).

La territorialité peut, ainsi, être définie comme étant une notion qui nous permet d'appréhender, à la fois, l'ensemble du réseau relationnel qui gouverne nos pratiques quotidiennes et la structure essentielle de nos relations aux autres.

Système de relations et relations que nous reproduisons et que nous réinventons dans le temps. La manière dont nous reproduisons ou réinventons marque le caractère de la territorialité, un caractère qui peut être traditionnel ou moderne.

d) Territorialité traditionnelle et territorialité moderne

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de tradition et de modernité (cf. point 4.2.): voyons, de plus près, comment ces deux notions s'appliquent à la territorialité.

Pour comprendre le caractère de la territorialité (traditionnel ou moderne), il faut se concentrer sur le médiateur, car c'est lui qui "règle" le processus de relation: or, parmi la multitude de médiateurs que nous pouvons imaginer dans nos rapports sociaux (langages, gestes, autres systèmes comme la religion, par exemple ...), il y en a un qui est fondamental, le travail. C'est à travers cette activité que l'homme produit ce dont il a besoin et se produit - en tant que société et en tant que

nature -. Nous pouvons définir le travail comme un ensemble de gestes et de mots, dont la finalité est d'organiser la matière de façon à satisfaire les besoins (économiques, politiques, sociaux, etc.) de l'homme. C'est une activité individuelle et sociale à la fois: individuelle dans le sens où chaque individu est chargé d'une activité spécifique (ce qu'on pourrait appeler le travail concret (MARX)), qu'il exerce au sein d'une collectivité; sociale dans le sens où l'ensemble des travaux concrets forme le travail social, cette activité abstraite à travers laquelle l'homme crée sa propre nature et ses propres rapports sociaux. Le passage d'un état de nature à un autre (cf. point 4.1.) n'est pas, uniquement, une modification des rapports à la matière: c'est, aussi, une modification du travail, du travail abstrait et, en même temps, du travail concret. Le passage de l'état de nature organique à l'état de nature mécanique ouvre un processus - irréversible, jusqu'à maintenant - d'éclatement du couple "énergie-information": processus qui amène l'information à s'autonomiser par rapport à l'énergie. Cela se répercute - tant sur le plan individuel/concret que sur le plan social/abstrait - sur la transmission du travail d'une génération à l'autre ou d'un territoire à l'autre: jusqu'au XVIe siècle, connaissances et pratiques restent confondues, l'apprentissage - long - se fait par la transmission des gestes et des mots appropriés[37]; à partir du XVIe/XVIIe siècle, la mesure - et son langage privilégié, la mathématique (cf. RAFFESTIN, BRESSO, 1982) - envahit le travail et sépare les pratiques des connaissances, en rendant ces dernières explicites, autonomes donc. En d'autres termes, ce qui "allait de soi" cesse d'être tel: la tradition est remise en question par les "pourquoi" de la mesure.

---

(37) Sans oublier que pratiques et connaissances "voyagent" (de ville en ville, par exemple) avec leur détenteur.

Ce processus de transformation - ce passage de la tradition à la modernité - est très lent car, s'il débute au XVIe/XVIIe siècle, sa diffusion générale dans le corps social ne se fait qu'à partir du XIXe siècle et, surtout, depuis sa moitiée, quand le mot "modernité" apparaît, par exemple, dans la langue française (cf. RAFFESTIN, BRESSO, 1982). Cette transformation fait basculer le référentiel, à savoir cet ensemble de normes implicites ou explicites qui règlent la conduite sociale et individuelle et qui nous permettent de nous situer à l'intérieur d'une communauté sociale. En effet, dans la tradition, c'est le connu, l'implicite, la pratique/connaissance qui se transmet: autrement dit, ce qui a été accumulé par l'expérience individuelle et sociale. Le référentiel se situe, à la fois, dans le concret et dans le passé. On apprend une pratique: elle contient en elle-même l'information, la connaissance.

> "Dans la tradition, la «pratique» est actualisée tandis que la «connaissance» qui en assure la cohérence est potentialisée." (RAFFESTIN,BRESSO, 1982, p. 188)

Dans la modernité, c'est la connaissance que l'on transmet, c'est à travers elle que l'on organise la pratique: le référentiel change, n'est plus dans le concret, mais dans l'abstrait, dans le futur. Il devient u-topique, déterritorialisé: il est, en somme, élevé à principe général, se croyant libéré des contraintes posées par la finitude (désormais devenue infinitude) du monde (cf., aussi, RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 189).

> "La tradition contraint à la répétition de schèmes opératoires semblables et très voisins, la modernité permet d'imaginer des schèmes opératoires totalement inédits." (RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 189)

Dans la tradition, où le référentiel est concret, le nouveau n'est pas exclu, mais il doit passer par le filtre de la pratique, il doit faire ses preuves avant d'être admis

dans le travail. La pratique détermine, à la fois, ce qu'on doit produire et la manière dont on doit produire: dans la tradition, l'"information fonctionnelle"[38] est présente en même temps que l"information régulatrice"[39], elles sont confondues, car connaissance et pratique le sont.

Dans la modernité, où le référentiel est imaginaire, et où, donc, les rapports de l'homme à la matière sont, théoriquement, infinis, l'information régulatrice se trouve potentialisée et l'information fonctionnelle actualisée. Autrement dit, on vise l'objectif à atteindre, on vise une efficacité, mais sans tenir compte du système dans son ensemble, ce système où l'homme est immergé[40].

C'est, ainsi, que tout le système de relations qui sous-tend la quotidienneté (la sphère de la vie concrète, individuelle) s'imprègne de l'un ou de l'autre de ces deux caractères, la tradition et la modernité: les relations à l'Autre (personne, communauté, lieu, ressource, etc.) se trouvent, alors, orientées vers des référentiels concrets ou imaginaires, selon les cas, vers une conception "finie" ou vers une conception "infinie" du monde. Le médiateur de la relation, le travail en particulier, est caractérisé par un rapport déterminé entre connaissances et pratiques, entre information et énergie, entre information fonctionnelle et information régulatrice. Tout cela, affecte la vie concrète,

---

(38) "L'information fonctionnelle est constituée par tout ce qui est mis en oeuvre pour produire quelque chose (objectif à atteindre). L'information fonctionnelle est polarisée sur la productivité, sur le coût de l'output." (RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 190)

(39) L'information régulatrice peut être définie comme étant l'ensemble de règles admises dans la pratique: ce qui règle la manière de produire, ou encore, ce qui règle le processus de production afin d'en permettre la transmission dans le temps (la réactualisation). En un mot, tout ce qui permet de garder l'équilibre du système productif. (cf. RAFFESTIN, BRESSO, 1982)

(40) "... la modernité pure fait la part belle au résultat au détriment du processus" (RAFFESTIN, BRESSO, 1982, p. 190)

la quotidienneté: et cela sans que les hommes en soient nécessairement conscients.

Ces considérations nous permettent de définir deux termes: celui de société moderne et celui de société traditionnelle.

Pour nous,

- une société est dite traditionnelle quand ses rapports à la matière (l'état de nature) sont de nature organique ET sa territorialité empruntée à la tradition (confusion entre connaissances et pratiques, confusion entre information fonctionnelle et régulatrice, référentiel concret orienté vers le passé, c'est-à-dire transmis par la pratique des générations précédentes);
- une société est dite moderne quand ses rapports à la matière sont de nature mécanique ou cybernétique ET sa territorialité empruntée à la modernité (énergie et information séparées, autonomisation des connaissances, référentiel imaginaire et orienté vers le futur, etc.).

Peut-on cerner, dans une étude de cas, le processus d'affirmation de la modernité à travers ces notions et ces définitions?

5. PREMIERES CONCLUSIONS

Après ces pages, où nous avons essayé de développer les principales notions et concepts qui, par la suite, nous serviront à interpréter les "faits" (à donner un sens à l'information factuelle), il nous semble nécessaire de tirer des conclusions afin de nous rapprocher du sujet qui nous préoccupe, la vallée de la Leventina.

a) Nature, quotidienneté et territorialité

L'idée principale, celle qui sous-tend tout notre discours, est, donc, l'hypothèse qu'il n'y a pas de dichotomie et, par là, d'opposition nature/culture. La nature est une notion humaine qui exprime un ensemble

particulier de rapports entre l'homme et la matière. Il n'y a pas de nature située en dehors de l'homme, mais uniquement une nature avec l'homme. Ce qui revient à dire que la vie d'un paysan des Alpes du XIXe siècle, n'est pas plus naturelle (ou plus proche de la nature) que celle d'un ingénieur en informatique de nos jours: elle est, tout simplement, différente. En termes peut-être plus provocatoires, un champ de céréales n'est pas plus naturel qu'une centrale nucléaire[41]. Dire cela, signifie affirmer que le choix entre un champs de céréales et une centrale nucléaire se pose, pour nous, en termes de finalités, et non pas au nom d'une soi-disante nature, qui, selon les optiques, ne serait qu'une sorte d'Extériorité à soumettre, ou bien, à laquelle se soumettre. C'est, en somme, refuser le débat en termes de Bien ou de Mal et l'ouvrir sur des choix conscients: le déclin de la nature organique et l'affirmation de la nature mécanique ou cybernétique, en Leventina aussi, n'est pas à interpréter en termes de valeurs. Il devrait, par contre, servir à donner une clé de lecture pour évaluer la réalité factuelle actuelle.

Dire que c'est l'homme qui forge sa propre nature, signifie se poser le problèmes des pratiques à travers lesquelles il la crée (ou elle se crée, si l'on préfère). Nous avons vu que cet ensemble de pratiques représente la quotidienneté, une sphère de gestes et de mots qui s'enchaînent dans le temps et qui se déroulent dans l'espace. Qui s'enchaînent dans le temps et qui se déroulent dans l'espace, mais aussi, qui créent l'espace et le temps. Un ensemble de pratiques banales, sans pourquoi apparent, qui "vont de soi", derrière lesquelles se dessine un réseau de relations abstraites: ce réseau de relations à la matière et de relations entre les hommes, c'est la territorialité.

---

(41) Par ailleurs, devant certaines méthodes de culture intensive modernes, il devient difficile de savoir lequel de ces deux éléments est le plus dangeureux.

La notion de nature (ou d'état de nature) nous permet de cerner les rapports à la matière. La notion de quotidienneté nous permet d'apprehender l'ensemble des pratiques des hommes. La notion de territorialité, enfin, nous semble celle qui peut rendre compte, à la fois, des rapports à la matière et des rapports entre les hommes: peut-être parce qu'elle cerne, à la fois, le temps et l'espace.

b) La vallée de la Leventina

Il est indéniable que les propos tenus dans les pages ci-dessus, revêtent un caractère général. Dans l'étude de la vallée de la Leventina, nous ne retrouverons pas toutes les considérations développées plus haut. Nous n'étudierons pas, par exemple, la Leventina de l'état de nature organique, sa quotidienneté et sa territorialité: cela aurait necessité un travail d'équipe. Par contre, nous essaierons, en parcourant le temps et à l'aide de quelques faits que les sources diverses nous ont permis de reconstituer, de montrer l'affirmation de la nature mécanique et cybernétique, de montrer quelques aspects de quotidienneté qui, forcément, les accompagnent et de cerner le système de relations sur lequel se déroule la vie dans la vallée. Un système de relations où le sujet est, essentiellement, un sujet collectif, mal défini, dans le sens où il est représenté par les habitants qui résident sur cette portion de territoire: qu'ils y résident de longue date (les originaires) ou qu'ils viennent d'y arriver (les immigrants), peu importe. Un système de relations où l'extériorité est tout aussi difficile à cerner: c'est peut-être la modernité elle-même, ou l'avenir incertain, si on prend les temps actuels. Un système de relation où le médiateur est, aussi, complexe, où il faudrait, peut-être, parler de médiateurs, au pluriel. Médiateur complexe, car il peut assumer, selon les moments, le rôle-même de sujet (les émigrants qui retournent chez eux, après une période d'absence, les notables locaux, les immigrants, apportés par la modernité, etc.), ou

d'extériorité (celle à laquelle se confrontent les habitants d'une époque donnée). Sujets et extériorités qui se confondent: et c'est, peut-être pour cela, qu'ils assument un rôle de médiateur, c'est-à-dire d'éléments intermédiaire et transformateur dans les relations.

Si nous voulons vraiement et par commodité d'étude définir les éléments de notre territorialité, nous pouvons dire que le sujet, ce sont les habitants (au sens général du terme) de la vallée elle-même; l'extériorité, c'est la modernité industrielle apportée par le XIXe siècle; et le médiateur, cet élément qui, nous le disions plus haut, détermine le système de relations, ce serait le chemin de fer[42].

En fait, la vallée de la Leventina fait partie du Canton du Tessin depuis 1803, date à laquelle ce dernier a accédé à l'indépendance. Elle constitue l'un de ses huit districts. Un district situé aux pieds du Saint Gothard, composé de deux grandes parties: la vallée de Bedretto, qui du col du Nufenen (à la frontière avec le Canton du Valais) s'étale sur une quinzaine de kilomètres en direction SW-NE, et la vallée de la Leventina proprement dite, qui depuis Airolo et en descendant trois grandes marches en direction NW-SE, suit la "Strada delle Genti" sur trente-cinq kilomètres, environ, jusqu'à la plaine de la Riviera.

Un véritable "couloir" en forme d'arc de cercle, d'une largeur moyenne inférieure à dix kilomètres pour une surface totale de 480 kilomètres carrés. Un district, dont le chef-lieu est Faido (situé en position centrale) et composé de 21 Communes (cf. figure no. 5): un district de montagne traversé par le chemin de fer, une route de trafic

---

(42) Lors de l'arrivée du chemin de fer, d'autres médiateurs ont déjà agi; cependant, si la modernité n'est pas étrangère à notre vallée, de par son ouverture sur les trafics passant par le Gothard, le chemin de fer représente un médiateur puissant de la modernité industrielle et de son implantation dans la vallée.

international et, maintenant complètement, par l'autoroute N2 (cf. figure no. 6).

Rien que ce dernier fait nous permet de comprendre comment la Leventina soit imbriquée dans un système de relations à plusieurs échelles spatiales: principalement, celles cantonale, nationale et internationale (cf. figures nos 7 et 8). Ce qui se passe dans la vallée est, ainsi, intimement lié à ce qui se passe ailleurs: ce qui nous intéresse - nous l'avons déjà anticipé dans l'introduction - c'est de montrer la génèse de cette liaison, toujours plus puissante, de la Leventina avec ses contextes extérieurs, une génèse qui est, aussi, l'affirmation de la modernité dans le système de relations qui sous-tend la quotidienneté de ses habitants. Cette génèse, cette insertion dans le contexte relationnel plus vaste et multiscalaire, s'opère, dans le cas de la Leventina, par un médiateur particulier: le chemin de fer. En effet, si la Leventina a toujours été traversée par une voie de trafic d'importance européenne (en tout cas depuis le XIIIe siècle), le chemin de fer est le premier moyen de communication moderne[43] . C'est pourquoi, dans un premier temps, nous allons montrer son rôle et sa nature. Dans un deuxième temps, notre attention portera, surtout, sur les transformation autour de cette modernité, engendrée par ce puissant médiateur.

---

(43) Nous verrons, dans la deuxième partie de notre recherche, en quoi le chemin de fer est moderne.

FIGURE No. 5 : Les communes du district de Leventina

1. AIROLO
2. ANZONICO
3. BEDRETTO
4. BODIO
5. CALONICO
6. CALPIOGNA
7. CAMPELLO
8. CAVAGNAGO
9. CHIGGIOGNA
10. CHIRONICO
11. DALPE
12. FAIDO
13. GIORNICO
14. MAIRENGO
15. OSCO
16. PERSONICO
17. POLLEGIO
18. PRATO Lev.
19. QJINIO
20. ROSSURA
21. SOBRIO

FIGURE No. 6 : La Leventina et ses voies de communication

La position des voies est indicative

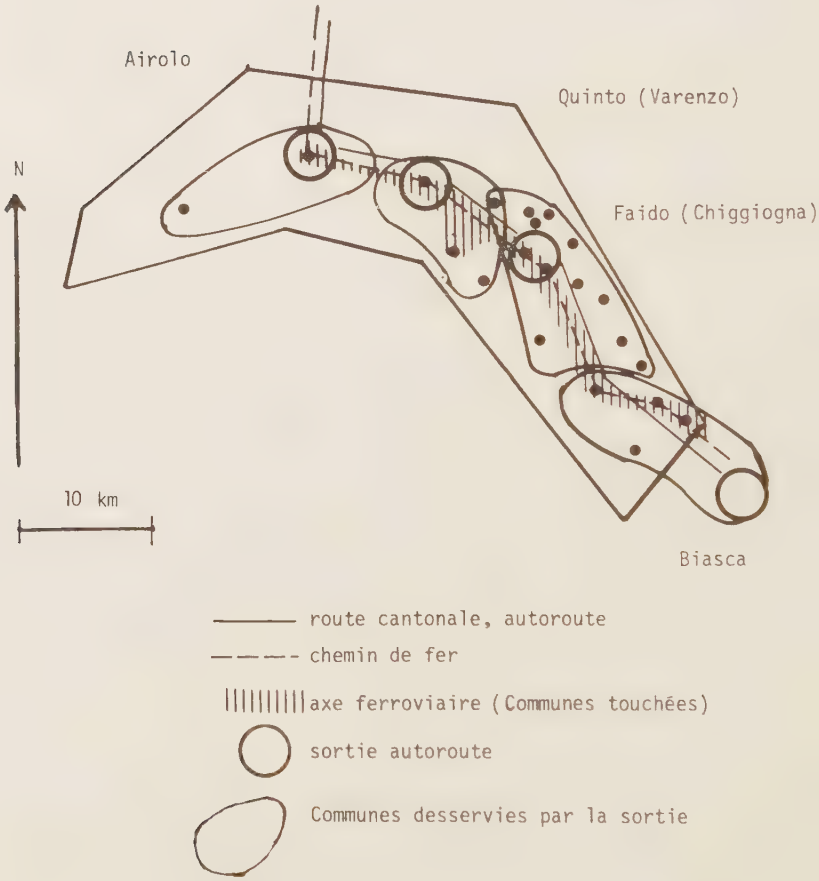


FIGURE No. 7 :

LA VALLEE DE LA LEVENTINA
dans le contexte spatial de la Suisse

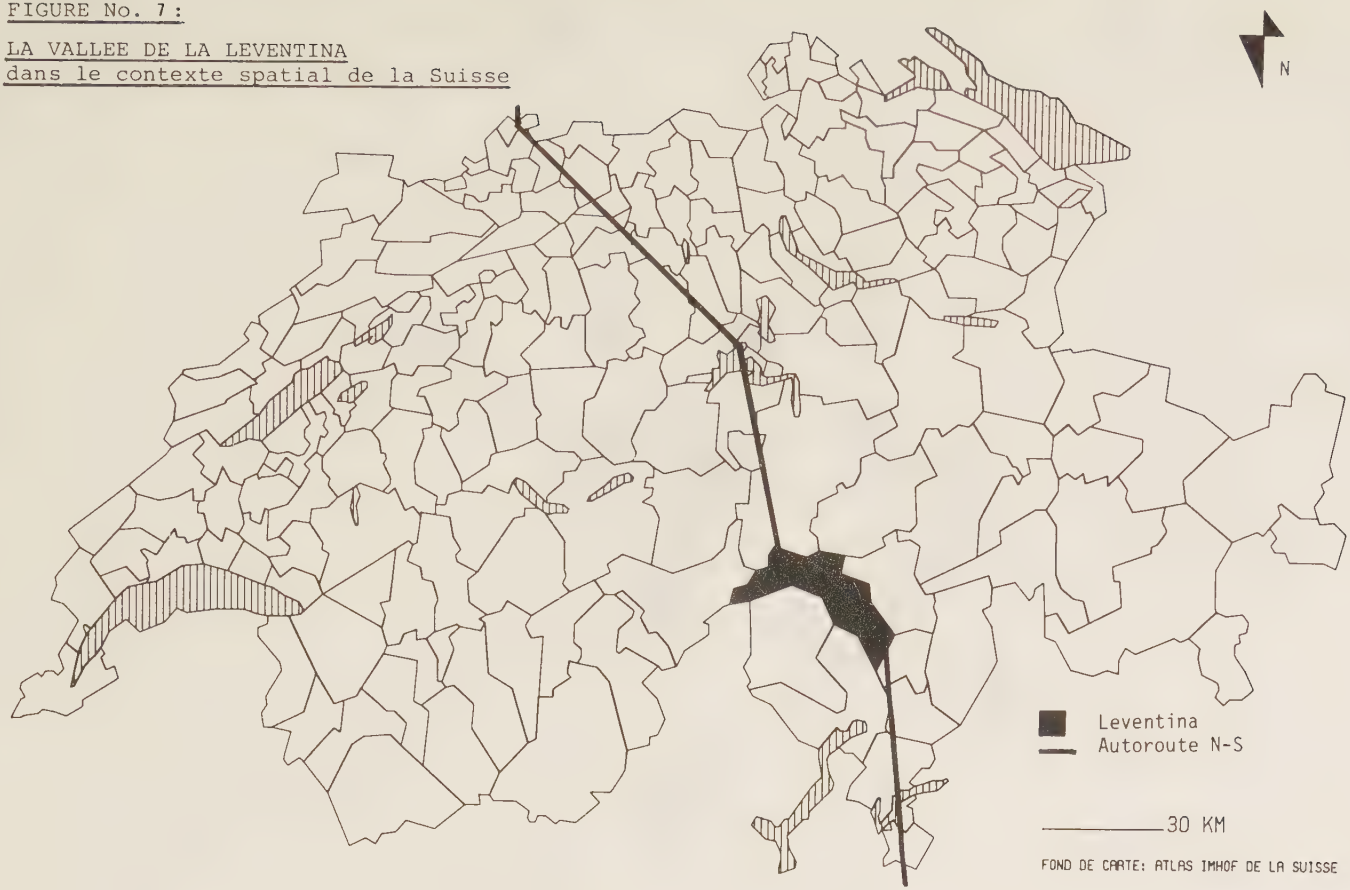
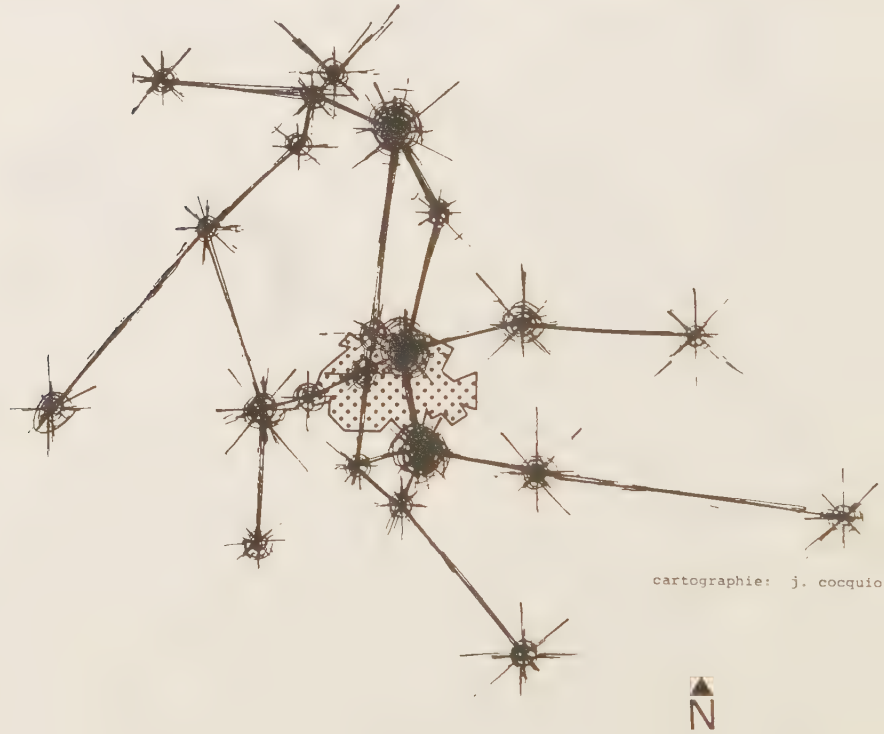


FIGURE No. 8 :

La situation de la vallée dans le contexte des échanges internationaux



DEUXIEME PARTIE: LE CHEMIN DE FER, MEDIATEUR DE LA MODERNITE' EN LEVENTINA

1. INTRODUCTION

Nous avons déjà mentionné et illustré, dans les pages qui précèdent, la position de la Leventina. Position marginale, certes, par rapport aux grands centres urbains et industriels européens, mais aussi située sur un des principaux axes de communication entre le Nord et le Sud des Alpes. Un axes, celui du Gothard, qui a toujours eu une grande importance dans les échanges depuis - en tout cas - le XIIIe siècle. La Leventina voyait, ainsi, depuis longtemps, passer des gens, des marchandises, de l'information, en somme. Avec ses corporations de transporteurs, ses "manoeuvres" chargés de tenir la route ouverte pendant l'hiver, ses restaurateurs, la location des champs pour nourrir les bêtes des "caravanes", etc., elle pouvait directement participer à ce trafic. L'extériorité entrait en contact avec la vallée par l'intermédiaire de l'axe de communication et ses habitants participaient, dans une certaine mesure, à l'ensemble de ces échanges: la vallée de la Leventina était, ainsi, activement insérée dans un jeu d'échelles multiples.

Avec le chemin de fer, l'axe de passage remplit, une fois de plus, son rôle de médiateur, mais son contenu change. Le chemin de fer est un moyen de communication moderne (au sens de la modernité définie dans la partie précédente), un moyen de communication de la société industrielle, celle de la nature mécanique, celle de l'ingénieur: en un mot, celle de la mesure. Mesure qui réifie le temps et l'espace, en les réduisant à de simples variables, à des contraintes extérieures, à des obstacles à surmonter. Et réifiant, ainsi, les hommes aussi.

Le chemin de fer est un médiateur complexe, à tel point que nous préférons lui donner le sens de <u>système médiatique</u>. Il est complexe dans la mesure où, derrière l'objet "chemin-de-fer", il y a des hommes et des relations de pouvoir (nous le verrons ci-dessous): des hommes et des relations modernes, agissant sur petite échelle, pour lesquels la

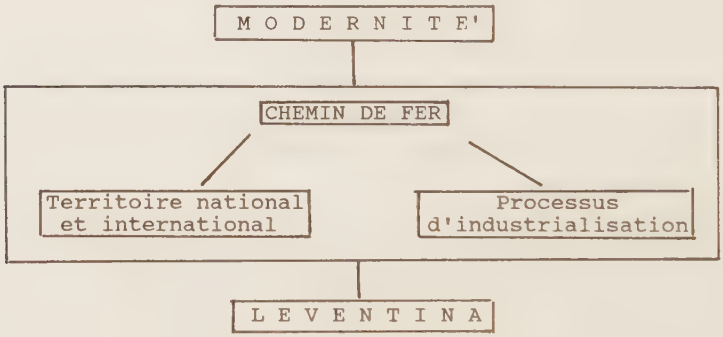
Leventina n'est rien d'autre qu'un couloir à explorer et à traverser.

Mais sa complexité s'exprime, aussi, par rapport à notre vallée car elle s'accompagne d'une double conséquence:

- celle de placer la Leventina dans un système de relations (modernes) national et international;
- celle de donner naissance à un processus d'industrialisation interne à la vallée.

Le chemin de fer est un système médiatique dans le sens illustré par la figure suivante:

FIGURE NO. 1: LE "MEDIATEUR" DE LA TERRITORIALITE LEVENTINAISE



Nous pouvons, donc, imaginer que si la modernité est une extériorité abstraite, celle-ci se manifeste - par rapport à la vallée - sur deux plans:

- le <u>plan extérieur</u>: où la Leventina se retrouve ainsi imbriquée dans un système de relations national et international. Elle est entourée de territoires modernes, en somme;
- le <u>plan intérieur</u>: où la modernité s'implante à l'intérieur de la vallée, en se manifestant à travers le processus d'industrialisation.

Le chemin de fer est, alors, un intermédiaire qui insère la vallée dans ces deux contextes: le processus d'industrialisation (que nous aborderons dans la troisième partie de la thèse) est, en quelque sorte, l'"antenne" que la modernité place à l'intérieur du district.

C'est dans cette partie que nous étudierons le rôle du chemin de fer dans le processus d'insertion de la vallée sur un système de relations à plus petite échelle et son impact immédiat à l'intérieur du district.

2. LE SYSTEME DE RELATIONS DU CHEMIN DE FER

2.1. Le chemin de fer: symbole d'un changement

> "Partout, les gares étaient décorées, partout on nous accueillait avec musique et fleurs. Partout - mais surtout à Bellinzona et à Lugano - des discours en abondance (...)"

Ainsi s'exprimait le Conseiller Fédéral Simon Bavier (cité par CARONI, in AST, 1980, no. 84, p. 511) dans ses mémoires. Cependant, il ne pouvait pas s'empêcher de songer à ce qui s'était passé auparavant:

> "A la gare de Amsteg, il y avait un drapeau noir, et les pauvres gens de ce village n'avaient pas tort. En effet, l'ouverture de la ligne ferroviaire mettait un terme aux transports avec les animaux qui, exercés actuellement avec plus de 400 chevaux chargés quotidiennement, assuraient à la population locale d'importantes recettes."

Ces deux témoignages symbolisent assez bien l'impact provoqué par l'arrivée de ce nouveau moyen de transport que nous pouvons résumer en deux mots: espoir et désillusion.

D'un côté, les discours, les drapeaux et les fleurs symbolisent l'espoir dans un changement, dans le développement, dans le progrès, la sortie d'un monde où la pauvreté et l'émigration étaient deux des éléments les plus caractéristiques. De l'autre, ils symbolisent aussi l'affirmation définitive d'un système technique moderne,

celui de la houille du fer et de la vapeur sur l'ancien, celui du bois et de l'eau (RAFFESTIN, CRIVELLI, 1985). Système technique nouveau et moderne, où la figure prédominante était celle de l'ingénieur et où les ressources financières étaient désormais liées à la finance internationale.

Le chemin de fer, oeuvre des villes et surtout de celles ayant acquis un rôle de centralité industrielle, représente l'affirmation, sur les régions alpines, d'un pouvoir extérieur qui finira par entamer l'ensemble de la vie locale. Les gens de Amsteg l'avaient bien perçu. Pour eux, le chemin de fer ne représente pas d'espoirs mais, au contraire, la fin d'une activité, dont le fonctionnement était intimement lié aux rythmes du monde rural (cf. CARONI, in AST, 1980, no. 84). Un système de transport, le leur, "structurellement lié aux lois de l'agriculture" (CARONI, in AST, 1980, no. 84, p. 518), "autonome" (cf. LE MOIGNE, in Géopoint 84, 1985, pp. 3-18), puisqu'il fournissait des ressources qui permettaient à la communauté locale de continuer à fonctionner de façon cohérente: en un mot, de se reproduire et de garder sa vitalité. Cela, même si ce système de trafic, ancien et traditionnel, ne fut jamais totalement indépendant des décisions des commerçants urbains.

Le chemin de fer, pour sa part, opère un changement d'échelle de l'autonomie: il crée de nouvelles ressources (industrielles, commerciales) qui, en investissant des espaces à plus petite échelle, ne peuvent plus s'intégrer dans la communauté rurale. Loin de nous l'idée que le chemin de fer soit <u>le</u> responsable du changement: cependant son apparition marque une rupture, une discontinuité, un moment-clé. Il marque la destructuration irréversible des communautés locales - qui, dans le cas du Tessin déjà, sont déjà en crise - et la restructuration d'une nouvelle territorialité.

2.2. Le chemin de fer: symbole de la modernité industrielle

Personne, aujourd'hui, ne conteste l'importance de la ligne du chemin de fer du Saint-Gothard: et pourtant, paradoxalement, le tunnel ferroviaire, et toute la ligne donc, ne sera ouvert qu'en 1882, cinquante ans après l'inauguration de la ligne Liverpool-Manchester (cf. LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 65-69) et une trentaine après celle (alpine, cette fois-ci) du Semmering (cf. WANDRUSZKA, in GUICHONNET et al., Vol I, p. 397). En somme, une ligne qui arrive à terme après d'autres lignes, et même après d'autres tunnels alpins. Un retard qui ne peut pas être entièrement attribué, à notre avis, aux seuls problèmes techniques et, en particulier, à ceux d'un percement aussi long. En effet, si les travaux du percement n'ont débuté qu'en 1872, la Conférence Internationale qui se réunit à Berne et qui donna lieu à la signature, en 1871, de l'accord entre la Suisse, l'Italie et l'Empire allemand, ne fut convoquée qu'en 1869. La phase "opératoire" débute, donc, relativement tard. Par ailleurs, jusqu'au milieu des années Soixante (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 29 ss.), le Lukmanier et le Splügen se disputaient encore les projets d'une ligne reliant le Nord et le Sud des Alpes, sans être inquiétés par le Saint-Gothard (cf. plus bas).

Si le cas du Gothard nous semble important, c'est parce qu'il intéresse trois grands plans: le plan politique, où le choix du tracé apparaît en rapport avec les vicissitudes politiques de l'Europe et de la Suisse; le plan technique, où la figure la plus typique est celle de l'ingénieur; et le plan économico-scientifique, où le choix de cet itinéraire s'appuiera sur des études prospectives de marché.

Trois plans étroitement liés que nous essaierons de distinguer dans la mesure du possible et qui mettent en lumière le caractère de modernité qui accompagne la construction de cette pénétrante, l'esprit qui animait l'époque, en somme.

a) L'aspect politique

Sur ce plan, la Suisse et l'Italie du Nord jouent un rôle prépondérant. Quand nous parlons d'Italie du Nord, c'est au sens historico-géographique: Piémont et Lombardie en sont les deux constituants majeurs. Le Piémont renvoie au Royaume de Sardaigne et la Lombardie à l'Empire autrichien.

L'attitude de ce dernier est empruntée à la défense de son propre commerce, à la recherche des voies les plus courtes entre les Indes et Vienne (privilège du port de Trieste) et à l'organisation d'un réseau favorisant la capitale (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983). Son objectif d'empêcher que la Lombardie ne soit attirée "dans un système d'itinéraires conditionnés par des gouvernements rivaux" (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 34), est explicite à tel point que Cavour parle ouvertement de "mauvaise volonté" (CAIZZI, 1983, p. 34). L'Autriche, en fait, en matière ferroviaire visait le passage du Brenner: le tracé passant par le Splügen (plus à l'Ouest) ne retenait - paraît-il - qu'une attention de "pure circonstance" (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 35).

Pour Turin le but était, surtout, celui de favoriser le port de Gênes: c'"était le port méditerranéen le plus à l'intérieur du continent européen et pouvait apparaître naturellement prédestiné, s'il disposait de bonnes relations avec l'intérieur, à devenir un des terminaux des lignes passant par Suez, dont à l'époque on attendait beaucoup." (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 33). La politique de la Maison de Savoie en matière de transports ferroviaires transalpins abordera un tournant décisif avec Cavour, pour qui l'objectif principal était celui de contraster l'Autriche et de s'assurer le contrôle du parcours le plus long sur son propre territoire.

Nous passerons, forcément, sur beaucoup de détails, en renvoyant directement à la communication de Bruno CAIZZI. Relevons seulement, ici, que beaucoup sont les études et les projets de tracé qui se succèdent dans le temps avec des fortunes diverses: dans leur ensemble, ils sont le reflet de

l'esprit qui dominait dans les sociétés européennes de l'époque. Limitons-nous à reprendre les grandes lignes du problème.

L'attention du Piémont est tournée vers le Lukmanier: ce choix, d'un côté, lui permettait d'avoir un parcours sur une bonne partie de son territoire, ainsi que de connecter le port de Gênes; et de l'autre, le Lac de Constance assumait le rôle de "lieu présupposé d'irradiation du commerce méditerranéen vers les plus riches et attrayants marchés allemands" (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 35). Tout autre débouché, pensait-on, aurait mis Gênes en concurrence avec d'autres ports (français ou autrichiens). Le Lukmanier gardera sa primauté sur les autres passages jusqu'au milieu des années Cinquante, période vers laquelle seulement, on commencera à parler, timidement, du Gothard. Carlo Cattaneo entrera bientôt dans le débat en appuyant ce dernier passage alpin se basant pour cela sur des critères de défense nationale (avantages d'une ligne assez éloignée de la frontière autrichienne), des critères économiques et démographiques (avantages dus à l'existence d'une communauté d'intérêts italiens et suisses et présence d'une population plus nombreuses que dans le bassin de Coire, etc.). Cela n'empêcha pas Cavour, encore en 1856, de faire voter à Turin des subventions en faveur de l'itinéraire du Lukmanier.

En 1860, sur un échiquier politique italien entièrement modifié, une nouvelle commission est créée. Elle est chargée d'étudier, à nouveau, et sur la base des nouvelles données, le tracé le plus intéressant. Plusieurs cols seront pris en considération (Grimsel, Grand Saint-Bernard, Septimer, entre autres) (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 51) et la votation finale donnera la faveur, une fois encore, au Lukmanier: il "récolta six voix contre trois pour le Splügen et, naturellement, aucune pour le Gothard" (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 52). Comment expliquer ces positions?

> "Sur les membres de la commission pesèrent beaucoup les pressions du président Paleocapa qui mit son autorité au service du Lukmanier

> (...) La circonstance, en plus, qu'une délégation d'un groupe intéressé à obtenir la concession pour le Lukmanier - composée par La Nicca, l'Ingénieur-chef Michel, directeur technique de l'Union des Chemins de Fer de Suisse Orientale et par Nethame Giles, représentant le constructeur anglais Thomas Brassey - put prendre contact avec la commission et expliquer ses propres plans techniques, en dit assez sur l'orientation de ces experts." (CAIZZI, 1983, p. 52).

Le Lukmanier était désormais à la veille de sa réalisation, mais il ...perdit le "train" car le groupe de Saint-Gall n'arriva pas à constituer, dans les délais, un fond provvisoire de Fr. 500'000.- (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 53).

Par ailleurs, les travaux d'une sous-commission qui avait proposé une ligne visant à isoler Milan, provoqua la vive réaction de cette ville qui réaffirmera, alors, son choix pour le Splügen et, même, pour le Septimer. Carlo Cattaneo ne resta plus indifférent à ces propositions car elles ne prenaient jamais en compte les aspects économiques et démographiques. Il affirmera, non sans ironie: "... une nouvelle (polémique) s'ouvre avec la proposition d'autres ingénieurs consistant à tourner le dos à toutes les prérogatives et merveilles du Lukmanier, pour attribuer le palmarès de la beauté à un autre désert qui s'appelle Septimer, au sommet duquel on devrait y arriver à travers une longue série de montagnes élevées et désertiques." (CATTANEO, cité par CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 55).

Pour sa part, le canton du Tessin semble, en règle générale, favorable au Lukmanier, sans pour autant être opposé au Gothard: ses préoccupations se manifesteront à l'occasion de la proposition du trajet passant par le Splügen ou par le Septimer car celle-ci aurait enlevé la ligne au canton suisse italien. Les préoccupations s'apaisèrent en juillet 1863 quand le Conseil Fédéral (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 59) prit position en

faveur d'un tracé passant par le canton en excluant toute éventuelle participation au cas où d'autres choix s'opéreraient.

Un pas important vers le Gothard sera fait, en 1864, avec la publication d'un rapport réalisé par Koller, Schmidlin et Stoll (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983), lesquels, s'appuyant sur une étude commerciale, montrèrent ainsi la supériorité de ce passage. Ils avancèrent même des prévisions (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 61): 180'000 passagers et bagages, 200'000 tonnes de marchandises (dont beaucoup de charbon allemand). En Italie, entre temps, la polémique continuait et, enfin, en 1866 Jacini publiait un rapport où - fait intéressant - le Lukmanier ne récolta plus aucune adhésion. Parallèlement, Rombeaux, commissaire technique des Chemins de fer de Toscane, avait montré que le débouché du Lac de Constance n'était qu'une légende (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 62).

Par ailleurs, le problème du Saint-Gothard s'inscrit aussi dans celui de la création des voies ferrées en Suisse. Roland RUFFIEUX (in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 97 ss.) distingue trois grandes phases qui sont autant de contextes politiques.

La <u>première phase</u>, allant de 1848 à 1861, est celle où la libre entreprise prévaut encore à côté de l'autonomie des cantons, même si (déjà avant 1848) l'on admet l'intervention de la Confédération dans certains domaines comme la bonification des sols, les routes, etc. (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 99). En 1848, quand "la nouvelle Constitution autorise par son art. 21, des subventions fédérales en matière de travaux publics, les «pères fondateurs» pensent aux chemins de fer" (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 99). En réalité, deux courants s'affrontent: celui des centralisateurs qui attribuaient à la Confédération un rôle déterminant et celui des partisans de l'autonomie cantonale et de l'initiative privée qui attribuaient aux cantons et à cette dernière la charge de "dessiner" la carte du réseau ferroviaire.

A partir de 1852 (date de création d'une loi sur les voies ferrées) et grâce à l'existence de capitaux initiaux, un réseau important mais anarchique commence à se créer: promoteurs privés ou cantons (dans des cas, surtout, où la rentabilité semble moindre, ou, encore, quand il s'agit d'une opération de prestige) en sont les acteurs principaux.

> "Le résultat en est une inflation de projets et de réalisations dépassant les prévisions inspirées par le libéralisme le plus débridé: alors que l'on a prévu la construction de 750 Km entre 1852 et 1860, le réseau existant à cette date dépasse 1000 Km mais le rendement des capitaux engagés est très inférieur aux prévisions de Koller." (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 102)

En fait, la situation (vers 1860) peut être résumée ainsi (cf. RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 102-103): 1300 Km de rails, une dizaine de Compagnies que l'on peut classer sous deux grandes catégories: celle des Compagnies privées aidées par les cantons, rentables; et celles des chemins de fer d'Etat, non rentables.

Le Gothard commence à manifester sa présence dans ce contexte et seul un changement dans "l'organisation plus ample du crédit, à laquelle les banques d'affaires fournissent un nouveau type avec le Crédit mobilier en France et le Crédit suisse" (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 103) pouvait en assurer la réalisation.

S'ouvre ainsi une <u>deuxième période</u> qui, de 1862 à 1871, porte, petit à petit, à l'accord international sur le Gothard et à un rôle encore timide, mais accru, de la Confédération dans la politique nationale. Le Comité du Gothard - avec Escher en tête (un des fondateurs du Crédit Suisse) - regroupe en 1863 "les deux tiers des Etats de la Confedération et plus de trois quarts de la population" (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 104). Sa supériorité réside surtout dans sa capacité à réaliser des études approfondies prenant en compte les retombées économiques et commerciales, mais aussi dans le fait que "les nouvelles banques d'affaires suisses, agissant d'ailleurs avec des

concours étrangers" (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 105) interviennent comme nouveaux partenaires.

Le conflit entre partisans du centralisme et ceux de l'autonomie cantonale est relancé en 1865, avec le débat sur la révision de la Constitution: cela concerne les voies ferrées aussi. Le résultat confirmera la situation de 1848. Mais ce n'est que partie remise:

> "Lorsque le Conseil fédéral cite, dans le rapport de gestion de 1867, le problème devenu urgent des liaisons ferroviaires à travers les Alpes, il évoque déjà un arbitrage au niveau international et propose une doctrine de l'intérêt national qui est approuvée par une majorité à la Chambre populaire." (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 107)

Avec les accords internationaux qui suivront et leur ratification de la part de la Confédération, surgissait une question (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 107): la Confédération appliquait-elle une loi existante, ou bien, en signant, s'arrogeait-elle un "monopole de fait"? Les discussions à ce sujet montrent à quel point les tâches assignées à l'Etat fédéral ne faisaient pas l'unanimité. Quoi qu'il en soit, les pétitions de citoyens de Vaud et de Saint-Gall (visant à défendre les particularismes cantonaux) se heurtèrent à la réaction de l'Autorité fédérale qui réaffirma l'idée de l'intérêt national: "la Suisse ne peut, pour satisfaire des intérêts locaux, sacrifier l'intérêt supérieur du pays et renoncer à un système moderne de communication" (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 108). Par ailleurs, à partir de 1871, la Confédération pourra octroyer des concessions, alors que, jusqu'à cette date, les compétences cantonales ne lui permettaient que de les approuver.

> "La création d'un Département fédéral des chemins de fer et du commerce, puis l'adoption d'un nouvel article 26 dans la Constitution révisée de 1874, reflètent la nouvelle doctrine d'un interventionnisme modéré de la Confédération en matière ferroviaire, conception

> dont la génèse doit beaucoup à l'aboutissement du projet du Gothard." (RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 109)

"Interventionnisme modéré" dans la mesure où, pour le moment, on ne parle pas d'étatisation des chemins de fer. Cela n'arrivera que pendant la troisième phase. En effet, si dans une première période (comme nous l'avons vu) le problème des chemins de fer se pose dans un cadre de relations régionales et que dans une deuxième, les aspects internationaux priment, parallèlement à un rôle plus marqué de la Confédération sur le plan national, la troisième phase voit cette dernière s'affirmer davantage dans le contexte politique suisse. C'est, en somme, l'affirmation de l'Etat national, symbole de la modernité dans le domaine du politique. Le chemin de fer du Gothard (qui connaîtra, pour sa part, de grosses difficultés à partir de 1877, consécutives à la crise économique de 1875) est un élément de la politique nationale, un élément que la Confédération peut utiliser tant sur le plan interne qu'international (cf. RUFFIEUX, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 114). La politique des transports devient, ainsi, un des éléments constitutifs de l'idée d'"intérêt national" ou d'intérêt "supérieur".

Nous avons, certes, négligé beaucoup de détails. Cependant, il nous importait de montrer comment la création du Gothard a été, entre autre, un fait politique lié aux rapports de forces entre puissances internationales, à la formation des Etats nationaux et aux modifications de l'échiquier international. Par ailleurs, la Suisse n'échappe pas à cette "modernisation" du Politique: le Gothard débute à la veille de la nouvelle Constitution fédérale et l'idée d'intérêt supérieur s'affirme de plus en plus, en donnant à la Confédération les instruments pour gommer les intérêts particuliers. Elle s'attribue, en somme, des compétences qui, en se répercutant dans le domaine économique, stimulent un changement de l'échelle d'intervention des opérateurs: la diffusion des connaissances (avec les Ecoles fédérales) et

une infrastructure de transport moderne, en sont deux exemples.

b) Les aspects techniques et économico-scientifiques

Le Gothard intéresse, aussi, les aspects techniques et économico-scientifiques. Deux aspects qui, tout en étant liés à celui que nous venons d'esquisser, présentent une solidarité plus marquée.

Dans le débat sur le chemin de fer, et encore plus dans celui des chemins de fer alpins, l'ingénieur est la figure de proue, celui qui cherche la solution aux problèmes posés par les pentes et par les rayons des courbes du tracé. Cependant, il entraîne très vite d'autres figures: politiciens en particulier, économistes et, même, hommes de lettres (par exemple, Giovanni Di Castro, devenu rédacteur de la revue Politecnico de Cattaneo). Recherches techniques et évaluation de l'impact de leurs applications, s'accompagnent souvent dans les tentatives de franchir les Alpes. Voyons cela de plus près.

Le relief montagneux pose deux grands types de problèmes: la pente (supérieure, par endroit à 20 o/oo) et les courbes, dont le rayon n'aurait pas dû dépasser les 300 mètres) (cf. LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 80). Pour augmenter l'adhérence on coupla les roues motrices et, pour dépasser l'obstacle représenté par les courbes à plus petit rayon, on rendit indépendantes les couples de roues. Mais ce sont surtout trois grandes idées qui retiennent l'attention des ingénieurs.

Une <u>première idée</u> (cf. LACAITA, 1983,pp. 67 ss.) pour franchir ces difficultés fut celle des "plans inclinés": le convoi était tiré, à l'aide d'une corde métallique, par une machine située à l'une des extrémités. Cette solution fut proposée en 1829 pour la ligne Liverpool-Manchester, elle fut adoptée en 1831 sur la Philadelphie-Columbia et Stephenson l'appliqua aussi à la Londres-Blackwall. Le même Stephenson (en collaboration avec Swiburne) suggéra aux Suisses d'utiliser ce système (intégré avec d'autres moyens

de transport et d'autres types de chemin de fer) pour le franchissement des Alpes: comme source de traction, les deux techniciens anglais proposèrent d'utiliser la force hydraulique. Nous sommes vers le milieu du XIXe siècle et le problème des grands tunnels restait encore sans solution.

Un deuxième ordre de projets peut être classé sous le nom d'"adhérence artificielle" (LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 68): système de rails dentés ou, encore, de rail central sur lequel deux roues horizontales faisaient adhérence. Plusieurs brevets en ce sens (anglais, suédois ou français) se succèdent (1830, 1840, 1846, par exemple). Mais il faudra attendre 1863 pour que l'ingénieur Fell (d'origine anglaise) soit capable de "construire une locomotrice à adhérence artificielle en mesure d'être rentable dans beaucoup de cas" (LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 68).

Un troisième type de solution était représenté par la tentative d'exploiter l'air comprimé ou raréfié. Berrens (Chemins de fer Lombardo-Vénétiens), Daigremont, Edwards, sont les noms liés à ce type de projets, dont nous laissons l'amusante description à LACAITA (in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 77). On prévoyait

> "d'appliquer le système pneumatique pour traverser les Alpes en fermant les tronçons les plus en pente dans des tunnels (construits en dur pour Edwards et Daigremont, en tôle pour Barrens), dans lesquels le convoi était poussé par la pression exercée par un piston situé en queue du convoi et dont la section correspondait à celle du tunnel. En 1864 on expérimenta ce système qui jouissait de l'appui de Rammel et d'autres. Mais la difficulté de fermer un long tronçon de ligne dans un tunnel ou dans un tuyau et les pertes d'air rendaient cette proposition difficile dans sa réalisation pratique".

Trois grands types de solutions, en somme, dont l'objectif restait toutefois encore celui de franchir la montagne par le col, en montant par un versant et en redescendant par l'autre (cf. LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 68).

Parallèlement, les ingénieurs se penchent sur le problème du percement des tunnels et, en particulier, sur celui avec deux seuls points d'attaque. En effet, en montagne, les perforations verticales pour la ventilation atteignaient vite les 500 ou 1000 mètres de profondeur. Parallèlement, le besoin de connecter les lignes ferroviaires séparées par la chaîne alpine poussait à la recherche d'une solution. Déjà en 1840, l'on avait imaginé un système de perforation mécanique, mais ce sera en 1851 qu'un ingénieur réalisera un percuteur à air comprimé. Quatre ans plus tard, l'anglais Bartlett en réalisa un autre qui, mû par la vapeur, était "en mesure d'effectuer 2-300 coups par minute et d'imprimer au scalpel un mouvement rectiligne et circulaire à la fois (...)" (LACAITA, 1983, p. 69). Cependant, tous ces systèmes étaient employés surtout à ciel ouvert.

Pendant ce milieu du XIXe siècle, disons entre 1853 et 1857 (cf. LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 70), deux idées vont converger pour résoudre le problème de la perforation mécanique en tunnel. Celle du physicien genevois Colladon, qui présente un mémoire à l'Académie des Sciences de Turin et celle d'un ingénieur milanais (G.B. Piatti), présentée en 1853 au Gouvernement de Turin, qui proposent d'exploiter l'utilisation de l'air comprimé pour la perforation et pour l'aération. En 1857, on expérimenta ces méthodes, mises en pratique par Sommeiller qui les appliquera ensuite, à partir de 1861, au percement du Frejus. Cela va permettre "de terminer la construction des environ 13 Km de tunnel en 1871, après 14 années de travaux contre les 25 et plus prévues au départ" (LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 71).

Nous arrivons, ainsi, à la veille de l'ouverture des chantiers du Gothard, avec une technologie qui enlève le caractère utopique d'une telle entreprise. Au-delà des détails, il est indéniable que la figure principale, celle qui joue le rôle majeur, c'est l'ingénieur. Un inventaire - intéressant à réaliser - de leurs noms nous indiquerait certainement la présence d'un nombre considérable d'Anglais,

originaires du pays où la Révolution industrielle prit naissance. On pourrait presque parler d'une territorialité des voies ferrées, d'un système de relations, dont la centralité est représentée par l'Angleterre et où les médiateurs, surtout dans le rapport entre l'homme et la matière, sont représentés par les connaissances acquises dans les écoles techniques ou polytechniques.

A côté des aspects techniques (ou peut-être dans le sillage de ces derniers) s'affirme le besoin de mesurer l'opportunité économique et commerciale de telles entreprises. Trois de ces études, cités par LACAITA (in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 85-93) sont particulièrement intéressantes car, par leurs méthodes et par leurs préoccupations, elle révèlent une attitude de modernité, un état d'esprit propre à l'époque, en somme. Voyons-les brièvement.

Deux, les itinéraires qui entrent en compétition: Lukmanier et Saint-Gothard, auquels s'ajoutera le Splugen. L'étude de Koller, Schmidlin et Stoll (cf. LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 89) que nous avons déjà mentionnée auparavant, avait montré que le Lac de Constance ne représentait pas un bon débouché pour le commerce car il s'agissait d'une région agricole, relativement pauvre et, en plus, trop proche de la zone d'influence du Brenner. "Situé à équi-distance entre le Mont-Cenis et le Brenner, le Gothard jouissait d'une aire commerciale plus vaste que celle de son rival" (LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 69). A l'appui de leur thèse, ils utilisèrent des données et des calculs statistiques sur le commerce international et sur celui de transit, essayant aussi de prévoir les coûts et les recettes de la mise en exercice de la ligne. On objecta vite à cette étude d'avoir oublié qu'en montagne les coûts sont plus importants qu'en plaine (La Nicca avançait un coéfficient de 2.5, de façon que le Lukmanier apparaissait de nouveau comme étant le plus avantageux); ou encore (de la part de Lommel), qu'il était nécessaire de poser le problème en terme de coûts et de recettes kilométriques (LACAITA, in

CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 89-90). Rombaux, chargé par Jacini, confirmera, pour finir, l'idée que le Lac de Constance n'était pas un terminal souhaitable et que le Gothard était l'itinéraire - et cela est nouveau - à équidistance par rapport aux coûts des lignes du Mont-Cenis et du Brenner: le terminal étant, alors, la zone rhénane. L'étude de la Commission commerciale (Jacini), pour sa part, confirma le Gothard: de façon que le 10 février 1866, pendant la votation finale, il sortira vainqueur en éliminant complètement le Lukmanier. Seul le Splügen continuait à assurer une timide présence.

Ces trois études - Koller et al., Rombaux ainsi que celui de la Commission commerciale instituée par Jacini - sont intéressantes parce qu'elles adoptent, dans leur approche du problème, une méthode scientifique. Les critères y sont explicités: c'est l'affirmation d'une démarche "généralisante", visant, en somme, à généraliser les critères fondant une action et à considérer l'espace (dans notre cas, l'espace commercial international) comme étant homogène. Généralisation que permet l'emploi des formules mathématiques, tant dans les calculs des rendements que dans celui des pentes du relief. Cela devient possible parce que nous sommes en présence d'une nouvelle territorialité du Capital: la création de chemins de fer, quand elle demande le concours de la finance internationale (mais aussi des Etats-nation), symbolise cette nouvelle territorialité. Cette homogénéisation était possible si tout le monde acceptait les mêmes critères: cela l'était car les intérêts économiques et nationaux s'inséraient dans un système de relations qui dépassait les frontières nationales et les particularités locales.

Le chemin de fer est un véritable symbole de modernité dans la mesure où il a permis à une multitude d'ingénieurs civils de mettre en pratique les connaissances acquises dans les écoles polytechniques et permis, aussi, de diffuser une manière de travailler (cf. LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 94-95): c'est un système de connaissances qui se

substitue à un autre. A cet égard, la figure de Pasquale Lucchini, ingénieur tessinois "sans formation académique, mais doué de remarquables intuitions scientifiques et capacités pratiques" (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 43) et qui, par ailleurs, projeta un passage par le col du Gothard dans plusieurs mémoires écrits entre 1852 et 1860, est aussi le signe de la fin d'une époque et de l'affirmation de la modernité.

> "Avec le développement des voies ferrées, les ingénieurs s'habituèrent à aborder des travaux à haute complexité technique qui demandaient des niveaux de préparation technico-scientifiques et des capacités à contrôler des séries multiples de connexions et d'interdépendances jusque là inconnus." (LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 95)

Cela contribua à diffuser dans la société "une mentalité scientifique et technologique" (LACAITA, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 95).

Si, dans l'ensemble, le chemin de fer reprenait les parcours des grands itinéraires routiers anciens, comme s'il y avait un "génie des lieux" pour reprendre une idée de Jean-Paul FERRIER (1981), leur signification n'était pas la même (cf. CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 37-38). Le monde des diligences, comme celui des "somieri" (les transporteurs dont on a parlé au début de ce chapitre, ceux de Amsteg, par exemple), etc., d'une manière plus ou moins marquée, faisait partie d'une économie et d'une société locale. A l'arrivée du chemin de fer, c'est un monde "que la révolution industrielle avait déjà agressé et contraint à la défensive" (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 39). Un monde déjà en crise, entamé par l'intervention de l'Etat qui, désormais, s'occupe de la gestion des routes (auparavant, prérogative des communautés locales).

L'ancien système routier était une réalisation qui intégrait plusieurs niveaux (du Seigneur aux villes, en passant par les marchands et les communautés locales) (CAIZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 38) et qui"laissait

beaucoup d'ouvertures à la petite entreprise de vallée" (CAIZZI, idem). Le chemin de fer repose sur d'autres logiques: rapidité, limitation des points de rupture de charge, matériaux (fer-houille-charbon), capitaux imposants. Une série de facteurs, en somme, que le monde traditionnel ne possède pas.

Mais le chemin de fer repose aussi sur d'autres "piliers": en particulier, celui de la rationalisation du travail.

> "Les compagnies ferroviaires sont à l'origine des premiers organismes bureaucratiques imposants, avec de solides structures administratives, fortement hiérarchisées, malgré leur dislocation géographique. (...) (Elles) se présentent comme des appareils bureaucratiques complexes, précurseurs de ceux qui prospèrent aujourd'hui dans tous les secteurs de notre vie. (...): grâce à la spécialisation du personnel, au fait que chacun travaille dans un secteur particulier, (...) on obtient l'ordre et la rapidité du procès de travail. (...) Elles sont, en outre, les premières à introduire dans les sociétés l'organisation rationnelle du temps." (BUSINO, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 26-27)

La rationalisation est réalisable dès lors qu'il est possible de prévoir l'"utilisation du temps" (BUSINO, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p.27).

C'est une territorialité véritablement nouvelle qu'organise le chemin de fer. En fait, il réordonne la territorialité alpine, en lui enlevant un des éléments essentiels de sa structure et de son fonctionnement (le système de transport). La territorialité alpine traditionnelle, ainsi privée de ce constituant essentiel, voit sa crise s'accélérer. Son fonctionnement, sa logique, ne peuvent pas s'intégrer dans la nouvelle, celle qui se construit autour de ce nouveau système de transport et qui repose sur la rentabilité économique du Capital. Rentabilité qui s'exprime à travers de nouveaux rythmes du travail, à travers la rapidité: la variable "temps", celle de la montre et non plus celle du soleil. Le monde traditionnel et le monde moderne se trouvent, ainsi, superposés et se côtoient

pendant un certain temps encore: le premier devant céder la place au second.

Comment se manifeste-t-elle, dans le cas de Leventina, la confrontation immédiate de ces deux mondes?

3. LE PREMIER IMPACT DE LA MODERNITE

La modernité, que le chemin de fer traîne derrière lui, présente un caractère passionant, certes, car elle conditionne un vaste débat entre techniciens, politiciens, hommes de lettres et journalistes. Toute une société, en somme. Mais dès qu'on change d'échelle, qu'on glisse des aspects internationaux aux aspects locaux, la signification du mot passionant prend une autre coloration: tragique, parfois. Surtout, parce qu'elle touche à la quotidiennneté de milliers de gens: celle des acteurs anonymes dont les principaux sont les ouvriers et les habitants de la Leventina, spectateurs impuissants et perplexes de cette grande machine industrielle.

3.1. La quotidienneté des travailleurs du Gothard

a) Les conditions dans le travail

Un regard sur l'évolution de la population résidente dans le canton, nous permet de saisir les dimensions du problème: entre 1871 et 1880[1], la population d'origine suisse diminue de 0.5 %, tandis que celle d'origine étrangère augmente de 135.7 % (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 278). Il s'agit, en majorité, d'ouvriers provenant d'Italie du Nord, pour la plupart Piémontais. Surtout des saisonniers à qui les autorités cantonales accordaient des permis semestriels: "les chiffres les plus élevées (concernant ces derniers) se situent, normalement, entre juin et octobre" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 284), comme le montre la figure no. 2. La figure suivante (figure no. 3) nous permet de confirmer cet aspect

(1) Les travaux du percement durent de 1872 à 1882.

FIGURE No. 2:

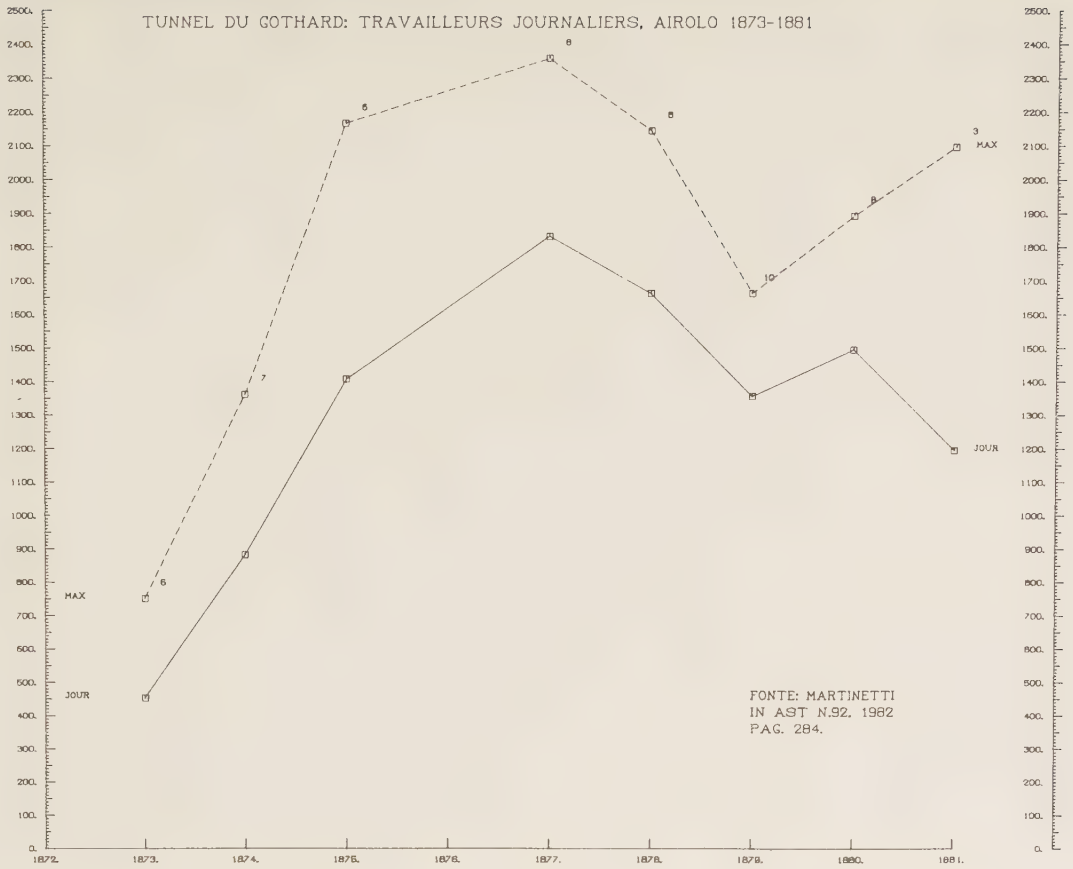
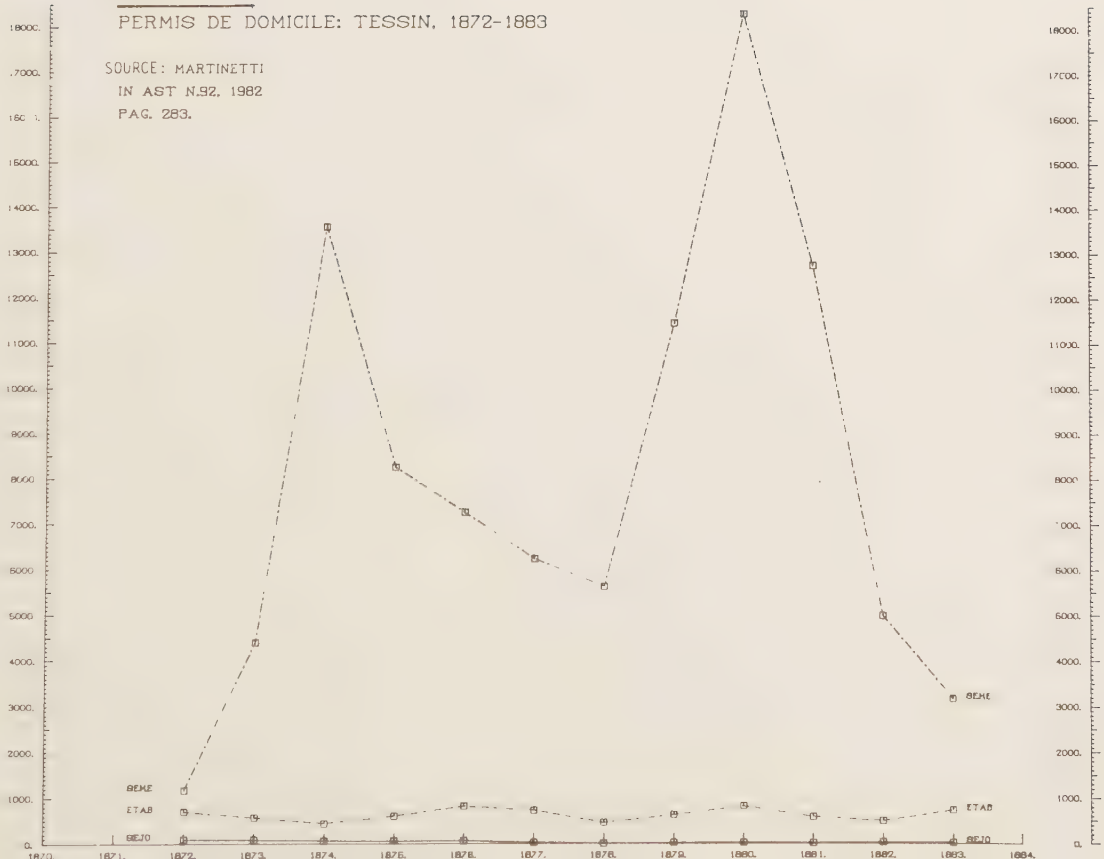

TUNNEL DU GOTHARD: TRAVAILLEURS JOURNALIERS, AIROLO 1873-1881
MAX
JOUR
FONTE: MARTINETTI
IN AST N.92, 1982
PAG. 284.
1872.
1873.
1874.
1875.
1876.
1877.
1878.
1879.
1880.
1881.

FIGURE No. 3:

PERMIS DE DOMICILE: TESSIN, 1872-1883

SOURCE: MARTINETTI
IN AST N.92, 1982
PAG. 283.



provisoire, voire précaire, de la situation: peu de permis d'établissement, encore moins de séjour, mais une proportion très élevée de permis semestriels. La droite représentant ces derniers, nous indique l'existence de deux grandes vagues d'arrivées, correspondant à deux grandes phases de travaux: la première entre 1873 et 1874, la deuxième entre 1878 et 1881 (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 283).

Le nombre élevé d'ouvriers crée une situation de concurrence qui se répercute sur les salaires: en 1879, d'après le journal radical IL DOVERE, cité par MARTINETTI (1982), ils variaient en moyenne entre Fr.2.20 et Fr. 2.80 par jour sur la ligne, voir Fr. 3.60 dans les tunnels. Quatre ans auparavant, le Commissaire fédéral Hold (chargé de l'enquête après les troubles sanglants de Göschenen) rapportait des salaires variant de Fr. 3.50 à Fr. 4.- . Ces chiffres sont un peu moins élevés que ceux reportés par le Département fédéral des postes et des chemins de fer: entre Fr. 3.40 et Fr. 5.75 en 1880 (cf. MARTINETTI, 1982, op. cit., pp. 290-291). Les valeurs sont purement indicatives et ne donnent qu'un ordre de grandeur car ils pouvaient varier d'un chantier à l'autre: selon le type de chantier, mais, sans doute aussi, selon l'entreprise qui embauchait. En effet, le réseau cantonal fut divisé en de nombreux tronçons et confié à plusieurs entreprises:

- le tunnel fut confié au Genevois Louis Favre;
- le tronçon de Airolo à Biasca, assez difficile, fut attribué à quatre entreprises seulement;
- celui de Biasca-Bellinzona-Locarno, confié à une douzaine d'entreprises;
- celui du Monte Ceneri à une seule;
- celui de Lugano à Chiasso, à une dizaine d'entreprises;
- etc.

"De ces salaires (bruts), l'entreprise enlevait ensuite un pourcentage pour l'utilisation de son matériel et pour la caisse de secours." (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 291). Par exemple, Fr. 5.- pour l'utilisation d'une lampe à

huile et 30 cts par jour pour l'huile: en somme, l'emploi d'instruments autres que sa propre force de travail, représentait un coût pour le travailleur.

Les salaires en soi ne sont pas suffisants pour se faire une idée des conditions de vie des ouvriers de l'époque: une comparaison avec le prix (au kilo) de certaines denrées alimentaires est, certes, plus intéressante. Le pain revenait à 56 cts, le beurre à Fr. 2.60, le café Santos à Fr. 2.90, le fromage suisse à Fr. 1.40, le lard à Fr. 1.30, le maïs à 36 cts, les pâtes alimentaires à 76 cts et le sucre 90 cts (MAFFIOLETTI, 1975, p. 107). Si l'on songe que pour la plupart il s'agit de travailleurs italiens et que les pâtes alimentaires[2] pouvaient coûter l'équivalent d'environ un quart du salaire , de même que le lard n'était pas loin de la moitié[3], on se rend vite compte des conditions d'existence: déduire du salaire ces prix de l'alimentation, en plus de ceux du matériel et du logement, nous permet de parler davantage de subsistance que d'existence. Nous laissons au lecteur l'exercice qui consiste à imaginer le "coût de la vie", en le calculant sur la base de son propre salaire et en y appliquant les proportions mentionnées ci-dessus.

Les heures de travail dans le tunnel étaient de huit, tandis qu'à l'extérieur, sur la ligne, elles pouvait aller jusqu'à douze, avec un salaire tout de même inférieur de Fr. 1.- à Fr. 2.- (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 291). Cependant les huit heures n'étaient qu'une illusion de plus:

> "il (l'ouvrier) était destiné aux travaux internes du tunnel et chaque jour, pendant 10 mois de suite, sauf quelques jours par mois de foire, il travaillait 8 heures (par jour) dans le tunnel. Le travail se distribuait comme cela:

---

(2) A ce propos il est intéressant de remarquer qu'à Ambri, localité de la commune de Quinto, se développe (surtout à partir de la période des travaux) une fabrique de pâtes alimentaires grâce à l'initiative d'un immigré (entretien avec M. CELIO Alberto et Mme CELIO Giuseppina).

(3) La viande de porc était un aliment très important, surtout pour les ouvriers des carrières.

> pendant un mois, il entrait dans le tunnel à 20 heures et arrivait sur le lieu de travail à 22 heures, il arrêtait son activité à 6 heures du matin suivant pour être à l'extérieur du tunnel à 8 heures. Le mois suivant, il entrait dans le tunnel à 4 heures et atteignait son poste à 6 heures, il travaillait jusqu'à 14 heures, pour revenir à l'extérieur à 16 heures. Le mois suivant, il entrait de nouveau avec ses camarades à midi pour travailler à 14 heures et, après un travail de 8 heures, il arrêtait à 22 heures. Ensuite, on recommençait à nouveau comme pendant le premier mois et ainsi, avec cette alternance de dispositions pour le travail, il resta sur place pendant 10 mois. Il m'a en outre déclaré que si le travail était intense, pour doubler le salaire ou même pour le tripler, au lieu de 8 heures par jour il en faisait même 16, et cela pendant plusieur jours de suite, presque toujours pendant le premier mois."

Cette longue citation est un extrait d'un rapport de M. Perroncito (1910) et que MARTINETTI (in AST, 1982, no. 92, p. 294) cite pour expliquer les conditions qui ont conduit au développement de la maladie du Gothard (sur laquelle nous reviendrons plus loin): par rapport à ce qui nous intéresse ici, nous pouvons relever que les huit heures de travail étaient bien au nombre de huit, mais sans compter le temps de déplacement. La journée devient alors (normalement) de 12 heures. On comprend, ainsi, pourquoi - surtout au début de son installation - l'ouvrier pouvait chercher à doubler son temps de travail: en plus des nécessités de salaires (nous avons vu ci-dessus le coût des aliments), avec ce système, il pouvait réduire le rapport entre le temps perdu pendant le déplacement et celui consacré au travail (4 heures sur 8, contre 4 heures sur 16). Cependant, d'après ce qu'on peut en déduire, cela n'a pas duré longtemps, un mois tout au plus: les conditions devaient être trop dures pour permettre de pratiquer systématiquement cette opération.

Le percement du tunnel, par ailleurs, introduit dans notre vallée un changement dans la signification sociale du temps (JUNGER, 1970): il modifie, en somme, le système de

relation car le temps que les travaux sur la ligne du chemin de fer introduisent, c'est le temps de l'industrie, le temps linéaire, opposé au temps circulaire (lié à la trajectoire du soleil) de l'activité agricole, activité jusqu'alors prédominante en Leventina. Cette nouvelle dimension s'introduit dans la vallée avec la quotidienneté des travailleurs et, une fois la vague passée, la trace (le chemin de fer) restera. Mais revenons au sujet concernant les problèmes du salaire.

Si leur montant nous apparaît très bas (ce qui, à notre avis, est vrai) ils ne sont pas très différents de ceux de l'époque, cependant, ils s'accompagnent d'un problème supplémentaire: celui représenté par cette habitude consistant à les payer en monnaie italienne, sous prétexte (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, note 72, p. 293) que cela était plus pratique pour les ouvriers, tous originaires d'Italie. A ce propos, un groupe d'ouvriers travaillant sur la ligne du Gothard (plus précisément dans la région de Magadino, près de Locarno) écrivirent à un ministre italien à Berne pour qu'il intervienne sur la question afin d'obliger les entreprises à payer en monnaie suisse: cette pratique, illégale, leur procurait (cf. leur lettre citée par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, pp. 292-293), une perte de salaire d'environ 13%, à cause du jeux du change.

Les entreprises avaient, aussi, l'habitude de gérer elles-mêmes un magasin de produits alimentaires et de boissons[4], dans lesquels les ouvriers devaient acheter leurs produits: par exemple "l'entreprise Favre, avait introduit un système compliqué d'anticipations sur les salaires réglé à travers des 'bons' ou 'marques'" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 292). Cela va provoquer, à plusieurs reprises, la protestation des ouvriers et le déclenchement de quelques grèves.

---

[4] L'alcoolisme étant assez répandu chez les ouvriers, cela représentait une bonne source de profits.

Le monde ouvrier introduit, ainsi, dans le système de relation de la Leventina, un nouvel élément qui montre bien le contraste entre le monde de la tradition et celui de la modernité: la grève. Le paysan de nos Alpes ne connaît pas la grève car il travaille, le plus souvent, pour lui-même. L'ouvrier du XIXe siècle comprend vite que le patron profite de l'exploitation de son travail et qu'il peut exercer une pression avec une interruption du processus de travail. Si "time is money", l'arrêt du travail c'est l'arrêt du temps: dans la modernité le temps est linéaire, et cette linéarité est synonyme de progrès. Arrêter le travail, c'est arrêter la progression. Le temps du paysan - circulaire - est celui de la tradition, celui du retour - cyclique - aux origines (cf. JUNGER,1970): le retour est inévitable car on ne peut pas arrêter la marche du soleil. Faire la grève est impensable pour le paysan-propriétaire traditionnel car on n'arrête pas la marche des forces "naturelles".

Mais la grève fait peur à tel point que, la population et les autorités n'étant pas habituées, on fait vite appel à la troupe. En 1880, par exemple, sur un tronçon de la ligne du Monte Ceneri, éclate une grève dont les raisons, (éclairées par le Conseil d'Etat après le rétablissement de l'ordre) ont été les suivantes: le paiement du salaire en monnaie italienne et les prix plus élevés (pour une mauvaise qualité) des marchandises vendues dans les magasins des entreprises (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 310). Le Conseil d'Etat avait même demandé l'intervention de la troupe fédérale, "mais le gouvernement central ne considère pas de sa compétence le fait de s'occuper de problèmes éminemment cantonaux" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 309). Il décide, alors, de faire appel à la troupe tessinoise: le "calme" est ainsi rétabli.

En 1875, une grève éclate au tunnel même du Gothard: à Göschenen, aussi, les Autorités font appel à la milice. Elle ouvrira le feu sur les manifestants: quatre ouvriers sont tués et de nombreux autres blessés (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 290, note 56). La raison principale, en

plus d'un mécontentement général, fut la suppression du temps d'attente après l'explosion des mines: temps d'attente qui permettait à la fumée de sortir et à l'air de devenir plus respirable.

En somme, en particulier pour ce qui concerne les conflits, on a l'impression que non seulement la riposte (recours rapide à la troupe, par exemple) n'est jamais proportionnelle à l'"attaque", mais que, le plus souvent, les ouvriers n'exigent que le respect de normes légales déjà en vigueur (ou simplement légitimes): mais le patron et les Autorités sont pressés. Et cela n'est pas sans conséquences. Les accidents représentent, en effet, un autre fléau qui nourrit la quotidienneté de la classe ouvrière, comme le montre la figure no. 4.

Göschenen apparaît comme le chantier le plus dur: ce qui n'est peut-être pas étranger à la grève de 1875. Mais la situation sur les autres chantiers de la ligne, n'est pas meilleure: un accident survient le 24 Septembre 1878 à Airolo. Six ouvriers sont tués et plusieurs autres blessés par l'explosion de quelques caisses de dynamites.

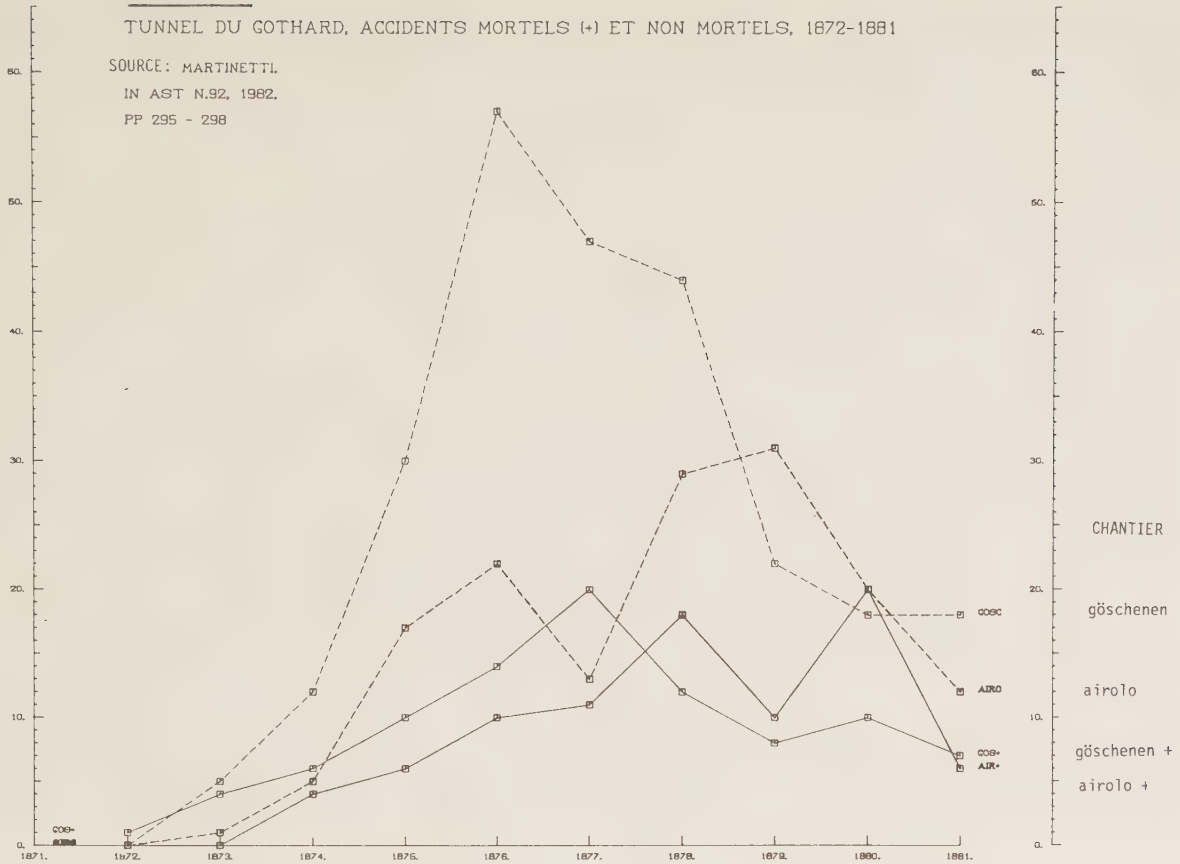
MARTINETTI (in AST, 1982, no. 92), à qui nous empruntons tous ces renseignements, nous fait un bilan total de 84 morts sur la ligne en construction, dont 50, rien que pour le tronçon qui va de Airolo à Biasca.

Le 16 Fevrier 1874, à Maroggia dans le Sottoceneri (cf. Gazzetta Ticinese, 1874, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 298) survient une autre explosion: une cabane de maréchal-ferrant saute parce que des ouvriers avaient placé les caisses de dynamite (probablement fermées) près du feu: résultat, quatre morts et un blessé grave. MARTINETTI (in AST, 1982, no. 92, p. 299), cite les propos d'un des ouvriers interrogés au moment de l'enquête: cela montre bien l'imprudence, mais surtout le manque de connaissances devant ces nouveaux instruments de travail. En effet, l'ouvrier ne connaissait pas la dynamite et l'entrepreneur avait donné l'ordre de mettre les caisses dans une grosse casserole remplie d'eau bouillante pour dégeler l'explosif. L'ouvrier

FIGURE No. 4:

TUNNEL DU GOTHARD, ACCIDENTS MORTELS (+) ET NON MORTELS, 1872-1881

SOURCE: MARTINETTI.
IN AST N.92, 1982,
PP 295 - 298



interrogé avait remarqué, en outre, que certains chefs d'équipe remettaient sur le feu l'eau contenant les caisses, surtout quand ils étaient pressés et que la dynamite n'avait pas encore dégelé. D'aucuns mettaient les caisses dans l'eau bouillante, d'autres dans l'eau froide et mettaient le tout sur le feu. En 1879 (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 299), de nombreuses explosions ont lieu dans les tunnels hélicoïdaux du Piottino et de la Biaschina, avec leur suite de morts et de blessés graves: même le Conseil d'Etat est obligé de dénoncer le manque de surveillance et les pressions auxquelles sont soumis les ouvriers afin de gagner du temps. En ce qui concerne le tunnel, déjà à l'occasion de l'accident de 1878, un journal s'interrogeait et mettait en doute la fatalité dans ces accidents. Au total, la construction du chemin de fer (au Tessin) a coûté la vie à 261 personnes, dont 177 uniquement dans le tunnel.

En cas d'accidents, il existait un système de dédommagement: MARTINETTI (in AST, 1982, no. 92, p. 302, note 88) reporte une liste d'indemnités selon le type d'accident (ernie, perte d'une jambe, perte d'une main, perte d'un oeil, etc.) qui varient de Fr. 300.- à Fr. 5'000. Mais il s'agissait de liquidations qui souvent servaient à peine (ou même pas) à payer l'hôpital. La misère (cf. l'exemple reporté par l'auteur, p. 302) pouvait suivre l'accident car il enlevait à ces familles nombreuses de l'époque leur seule source de gain.

Quintino Sella, un ministre italien, intervient en 1879 (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, pp. 299-300) pour dénoncer les dures conditions des ouvriers italiens sur la ligne du Gothard: à quoi la direction des Chemins de Fer du Gothard répond - sur un ton qui frise la xénophobie - qu'il est normal que les accidents touchent des Italiens car "plus de 3/4 des ouvriers employés au Gothard, sont des Italiens, une circonstance dont l'Italie, surtout dans ces temps de misère, ne devrait pas se plaindre" (cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 300). C'était décidément oublier que le tunnel ne pouvait se réaliser que grâce au concours

de l'Italie, tant en main-d'oeuvre qu'en capitaux! et c'était aussi oublier que, contrairement à ce que le langage courant indique, ce n'était pas la Compagnie qui donnait du travail aux ouvriers mais bel et bien ces derniers à la première: c'est, en fait, le travailleur qui fournit le travail et, parfois, la vie!

Cette fausse logique se retrouve, par ailleurs, (plus que symboliquement) dans l'attitude qui a accompagné la pose du monument aux victimes du travail: créé par Vincenzo Vela en 1882, il "fut installé sur la petite place de la gare de Airolo seulement cinquante ans après, en 1932" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 283, note 35). Un oubli qui - à notre avis - n'est pas un hasard, mais qui témoigne d'un mépris envers une classe sociale qui a souvent payé la modernité avec la vie de ses hommes et de ses femmes; un mépris dans lequel, peut-être, la xénophobie n'était pas absente (comme nous aurons l'occasion de voir plus loin, en parlant des conditions hors-travail). Un oubli qui, pour sa part, ne se limite pas au seul XIXe siècle: nous avons eu l'occasion de participer à la commémoration des ouvriers morts pendant les travaux du percement du tunnel autoroutier, en 1980. Cette manifestation, organisée par les syndicats, a eu lieu quelques jours avant l'ouverture officielle de ce nouveau tunnel. Les organisateurs de la manifestation officielle ayant prié les syndicats de ne pas se porter devant le portail, la commémoration syndicale s'est déroulée devant le nouveau monument aux morts, situé à l'écart par rapport au tunnel, sur une route de moindre importance. Il est à noter que la manifestation a été voulue car aucune délégation ouvrière n'avait été invitée à l'inauguration officielle jusqu'à ce moment-là: elle le sera, pour finir, au dernier moment. Cent ans après, l'histoire s'est répétée. Mais revenons au XIXe siècle.

Vers la fin des années Soixante-dix (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, pp. 306 ss.), début des années Quatre-Vingt (cf. PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 247 ss.), un fléau supplémentaire s'abattit sur les travailleurs du

tunnel ferroviaire: "la tradition orale veut que pendant la dernière période des travaux, les ouvriers tombaient malades d'anémie attrappée avec l'eau bue au front d'attaque du tunnel et «ils avaient le sang qui se transformait en eau»." (PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 247). Le médecin de la commune de Airolo (vers la fin de 1878) avait déjà remarqué les symptômes qui accompagnaient cette maladie. Toutefois, il en attribuait la cause à l'utilisation d'un nouveau type d'explosif qui dégageait un gas d'acide nitreux censé attaquer les globules rouges (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 307, qui cite un rapport du médecin, M. Caglioni). En un mot, selon ce médecin, les racines du mal sont à rechercher dans les conditions de travail à l'intérieur du tunnel et, plus particulièrement, dans ces nouveaux instruments de travail.

En février 1880, un ouvrier meurt à Turin et l'autopsie effectuée par le médecin turinois M. Perroncito (dont nous avons parlé ci-dessus), révèle la présence "dans le duodénum, de plus de 1500 vers du genre Ancylostome. Un mois plus tard, le prof. Perroncito et le prof. Concato signalaient d'abord à l'Académie de Médecine de Turin et ensuite à l'Académie des Sciences de Paris trois autres cas d'ouvriers travaillant au Gothard atteints d'une grave anémie, dans les excréments desquels on avait retrouvé beaucoup d'oeufs d'anchilostome." (PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 247-248). Plusieurs centaines de leurs camarades présentaient les mêmes symptômes (cf. PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 248): de 500 à 800 ouvriers selon l'auteur d'une thèse en médecine (cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 308, note 109).

La question devient vite source d'inquiétude et de polémique. L'autorité fédérale charge alors le Dr Sonderegger "d'effectuer une expertise sanitaire et après une série d'observation sur les lieux", il arrive à la conclusion qu'il s'agit du même phénomène qui "atteignait les mineurs du charbon de la Belgique et de la France" ainsi

que ceux "d'Allemagne, Hongrie et Italie" (PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 249).

"Dans les Archives des Sciences Physiques et Naturelles" (cf. PEDUZZI, 1983) le Dr Lombard nie l'origine parasitaire, en définissant même cette idée, une "pure hypothèse". En réalité, le noyau du problème résidait dans le manque de connaissances sur comment le parasite pouvait entrer dans le corps de l'homme. Lombard peut contester la "pure hypothèse" (qui reposait sur l'idée de l'ingestion) en vérifiant que l'eau bue par les mineurs arrivait directement depuis la source et que "... les ouvriers italiens, sont, en général, très soigneux dans le choix de l'eau qu'ils boivent ..." (cité par PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 250).

Les deux médecins de l'entreprise Favre, sur les observations desquels Lombard s'appuie, n'avaient cependant pas les moyens pour vérifier l'existence de l'Ancylostome (un microscope, par exemple). Lombard-même (cf. PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 249) l'admet: mais cela, semble-t-il, ne l'empêche pas d'affirmer que les faits sur lesquels il prend appui, étaient "consciencieusement étudiés".

Quel était, en somme, le cycle de l'Ancylostome ?

> "Les oeufs contenus dans les excréments finissent dans l'eau et dans les terrains humides. En l'espace de huit jours ils se développent et s'ouvrent en libérant une larve strongyloïde infectieuse (...). Sans hôte intermédiaire, les larves, effilées, longues d'environ un demi-millimètre, douées de grande mobilité, pénètrent activement dans l'organisme à travers la peau (et non pas par ingestion orale comme on pensait) atteignent les capillaires, en suivant la circulation sanguine, elles arrivent au coeur et aux poumons. Des alvéoles, elles passent dans les voies respiratoires, la trachée, le pharynx et par déglutition arrivent enfin dans l'estomac et l'intestin où elles se fixent et se transforment en vers adultes sexués (la femelle est longue cm 1.5, le mâle cm 1). Ils incisent la muqueuse de l'intestin avec les crochets de la bouche; chaque vers suce en moyenne ml 0.5 de sang. Ce sont des pertes très graves si l'on pense qu'un malade peut porter jusqu'à 1000-1500 vers. Les oeufs déposés avec les excréments s'ouvrent après 24 heures sur des substrats humides et

> chauds, donnant ainsi naissance à un nouveau cycle." (PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 250-252).

Les températures, variant de 25 à 37 degrés centigrades, ne pouvaient qu'être favorables au développement de ce parasite.

Mais comment pouvaient-elles, ces larves, pénétrer dans l'organisme humain et notamment par la peau ? Nous avons déjà mentionné le cas d'un ouvrier malade d'ancylostomiase dont parle M. Perroncito et qui nous a servi à illustrer les conditions de travail: voilà ce que le médecin rapporte des renseignements de l'ouvrier:

> "Il est à noter (et cela revêt pour moi la plus haute importance afin de comprendre la maladie qui l'a atteint dans le tunnel) le genre de travail auquel il était destiné. Pendant le premier mois, son travail consistait dans l'entretien de la conduite d'air; pour cela il était obligé de travailler courbé, à genou, avec les mains dans les excréments dilués dans l'eau qui coulait dans le tunnel et qui parfois stagnait. Il raconta encore que dans plusieurs cas les excréments humains rendus mous et plus ou moins dilués dans l'eau atteignaient la hauteur de plus de deux centimètres; et, en travaillant de cette manière, il en recevait souvent sur la tête, sur le visage, à la bouche et sur d'autres parties du corps (...): en outre, il observa que tout le monde travaillait toujours nu et à des températures plutôt élevées (30-33 degrés et plus centigrades) ..." (PERRONCITO, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 294)

Ces conditions hygiéniques s'expliquent par le manque total de latrines dans le tunnel (cf. PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 250): mais comment se fait-il qu'une maladie ... de type tropical, ait pu se développer dans une région alpine ?

D'après PEDUZZI (cf. in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 255-256) "une explication valable encore ajourd'hui" est celle des origines de certains ouvriers: provenant, en particulier, de régions rizicoles déjà infectées, ils

l'auraient introduite dans le tunnel, à l'intérieur duquel le parasite avait rencontré de très bonnes conditions de développement (humidité et température). En somme, le tunnel était "comparable à un marais d'un pays tropical" (PARONA, 1880, cité par PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 255).

La découverte de la thérapie apte à combattre l'ancylostome (avec un extrait de fougère mâle) eut des conséquences très importantes: elle fut appliquée partout en Europe et en Amérique, là où l"anémie des mineurs" se manifestait. Thérapie et préventions permirent de combattre cette maladie: par exemple, lors du percement du Simplon (1898-1906). "La ressurgence de cas d'anchilostomiase put être évitée grâce à une discipline sanitaire très rigoureuse instaurée sous la surveillance d'un élève du prof. Perroncito, le docteur Volante" (PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 257). Cependant, les conséquences positives ne furent pas que sociales. Elles le furent aussi dans le champ des connaissances en parasitologie: "car une bonne partie des notions sur la biologie du parasite, sur la clinique et la thérapie furent acquises à l'occasion de l'épidémie du Gothard" (PEDUZZI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 256)

Nous constatons ainsi que la modernité vécue par les travailleurs n'a pas le même sens que celle d'autres acteurs (les ingénieurs, les politiciens, etc., par exemple) dont nous avons parlé au point 2: misère, maladie, accidents, accompagnent leur labeur. Cependant, les conditions de vie hors du travail, l'environnement social dans lequel ils vivent, n'offrent pas un cadre meilleur.

b) Les conditions hors du travail

Le 11 juillet 1872, la Municipalité de la commune de Airolo publie un décret. Une reproduction de l'original se trouve dans le texte de MARTINETTI (in AST, 1982, no. 92, p. 285). Voilà résumé son contenu.

- tout genre de restaurant et de café du village doit fermer à 22 heures, du premier avril au 31 octobre (ce qui correspond à la période d'afflux des saisonniers);
- interdiction de chanter, jouer de la musique ou crier après 22 heures, cela dans les rues et dans les cafés;
- interdiction du jeu de la "mora" et de se promener ivre pendant la nuit;
- interdiction d'entrer dans les étables ("qu'elles soit utilisées comme granges à foin ou comme logement"!) avec des lanternes ouvertes, des pipes ou des cigares allumés, etc.;
- suivent ensuite la liste des peines (contraventions ou arrestations) et l'avertissement à ne pas fomenter des troubles, etc.: comme d'usage à l'époque, en cas de dénonciation, le dénonçant recevait la moitié de l'amende.

Le premier souci est, donc, celui de l'ordre: l'arrivée prévue d'une masse considérable de gens fait peur et le Gouvernement cantonal décide d'augmenter l'effectif de la gendarmerie de la commune de Airolo. "Dans cette commune la congestion démographique atteignit des niveaux bien supérieurs à ceux montrés par les statistiques décennales officielles: vers la moitié des années Soixante-dix, la population du village devait dépasser facilement, pendant les mois d'été, les quatre mille unités" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 286). Gonflement artificiel, certes, car, après les travaux, le niveau de la population redescend à celui d'avant les travaux (1500 habitants environ). Le diagramme suivant (figure no. 5) est assez parlant.

L'entreprise Favre n'avait pas construit assez de logements pour héberger les ouvriers qui furent souvent obligés de s'installer dans des étables: la spéculation avait fait son apparition (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 303, où il cite un passage du rapport du Commissaire fédéral HOLD, de 1875).

> "(...) Qui aurait dit que d'une étable misérable, habitable à peine 2 à 3 mois par année l'été on aurait pu en tirer Fr. 200.- à

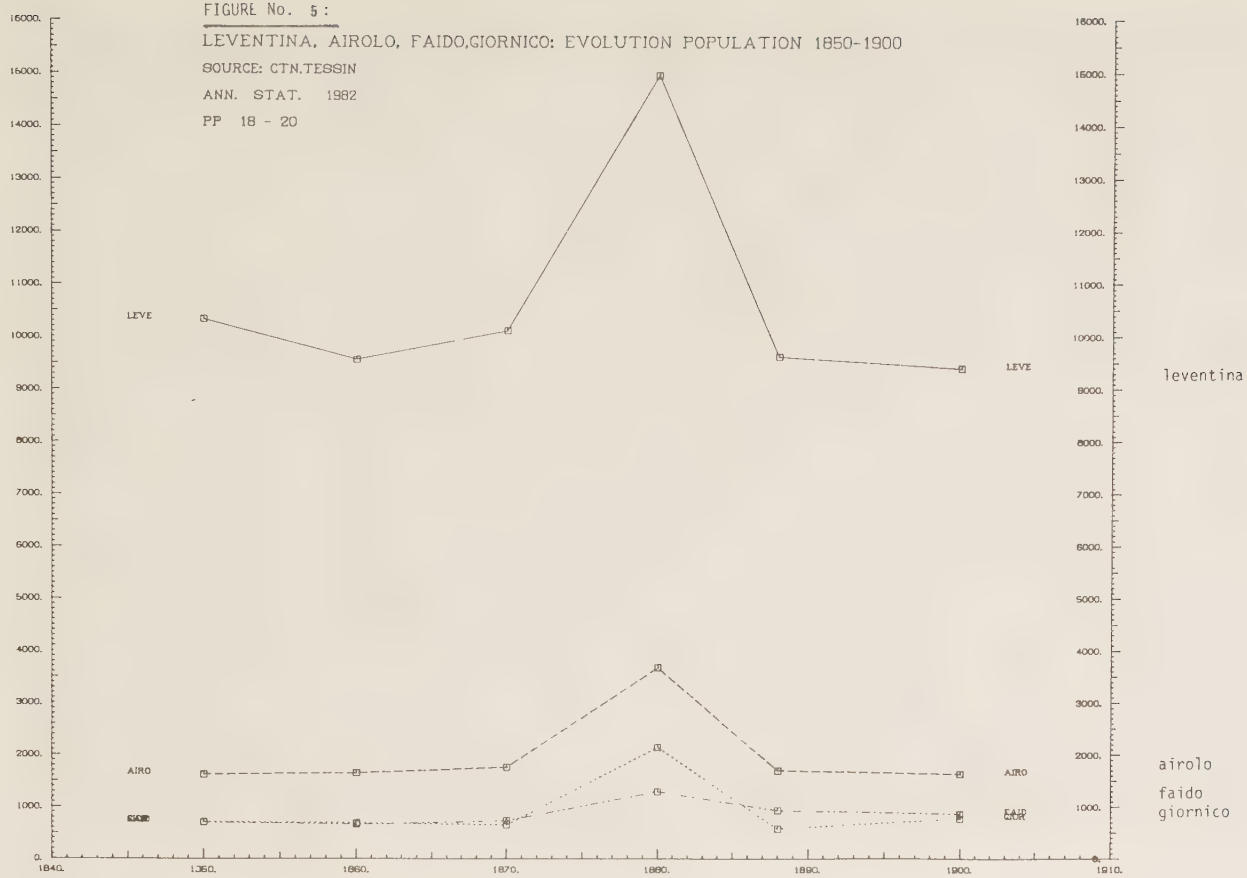
FIGURE No. 5 :

LEVENTINA, AIROLO, FAIDO,GIORNICO: EVOLUTION POPULATION 1850-1900

SOURCE: CTN.TESSIN

ANN. STAT. 1982

PP 18 - 20



Fr. 300.- de loyer!" (Il Gottardo, 1873, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 287)

Mais la spéculation ne s'arrêtait pas au loyer: elle concernait aussi l'occupation des lits. On se retrouve, parfois, devant une situation que l'on pourrait définir classique, si l'on songe à quelques scandales survenus dans ce dernier après-guerre à propos de nos saisonniers: le Commissaire Hold mentionnait, en effet, dans son rapport, l'existence d'une rotation de trois personnes par lit (cf. HOLD, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 303).

Le Conseil d'Etat chargera, pour sa part, le Commissaire du District d'effectuer un rapport sur la Leventina (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 303, rapport cité en extrait): sur 12 maisons visitées, il trouva 60 familles composées de personnes de tout âge et des deux sexes. Dans des chambres on pouvait trouver de dix à quinze personnes, adultes et enfants: parfois on y trouvait la cuisine et même des lits. Dans d'autres chambres on avait installé jusqu'à 10 lits. Cinq maisons étaient relativement propres, les autres, très sales. En plus, les locaux étaient mal ou pas aérés du tout, surchauffés à cause de la cuisine et de la lessive. A tout cela s'ajoute l'habitude de déverser les urines sur la route.

En 1880, Sonderegger, le médecin chargé par le Conseil fédéral d'étudier le cas de l'"anémie des mineurs", trouva les mêmes conditions à Airolo: eau stagnante et puante dans les rues, fumier près des maisons et un hôpital mal éclairé et sale (cf. MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, pp. 303-304).

Partout, en somme, sur toute la ligne, le même spectacle: situations variables d'un endroit à l'autre, certes, mais en général, c'était le manque d'hygiène, la promiscuité et la misère qui prédominaient. Bien sûr, les salaires que recevaient les ouvriers, étaient très courants à l'époque, mais comment pouvaient-ils se soucier de leur logement? "les économies des ouvriers sur des salaires si mesquins se font

au prix de mille privations", écrivait un quotidien en 1875 (Il Repubblicano della Svizzera Italiana, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 291). En effet, le coût de la vie (cf. plus haut, les prix de certaines denrées alimentaires) était élevé: surtout dans un contexte en effervescence, comme celui qui devait exister, à l'epoque, à Airolo.

En somme, la situation de la classe ouvrière, qu'elle soit en Angleterre (cf. ENGELS, 1973) ou en Leventina, semble être la même partout. Seule différance - peut-être - la composante nationale: les ouvriers du chemin de fer sont en majorité italiens et l'hostilité envers la classe ouvrière prendra vite, en Suisse, une orientation xénophobe. Le Gouvernement italien, pour sa part, se servira de sa classe ouvrière émigrée, comme prétexte pour des discours à nature nationaliste.

Cette composante nationaliste va ainsi aiguiser les conflits entre autochtones et ouvriers. La nuit de Noël de 1873 une dispute - la plus grave, certainement - éclate entre des habitants de Airolo et des ouvriers: bilan un mort (du village) et six blessés par couteau (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 311). La lettre (reportée par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 322-325) que M. Ferdinando Giaccone, médecin du chantier Sud du tunnel, écrivit au consulat italien, relate - entre autres choses - les circonstances. Il n'arrive pas au même bilan, ce qui laisse quelques doutes quant à sa validité comme source d'information. Cependant on y comprend assez aisément le climat de provocation et de tension qui devait régner dans le village. En tant que médecin, il a dû soigner plusieurs cas d'individus aggressés, sans raison apparente, par des habitants du village: suites d'aggressions qui, paraît-il, sont restées sans punition. Le lendemain de ce Noël meurtrier, une foule de citoyens tenta d'empêcher le transfert à Faido des ouvriers emprisonnés. Aucune personne du village ne fut arrêtée et même cette opposition à la gendarmerie, au Maire et au Juge de Paix, ne fut jamais

sanctionnée (cf. lettre de M. GIACCONE, citée par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92,). Plus qu'anti-étrangère, l'attitude générale semble, donc, être anti-italienne:

> "Pour les travaux, on a engagé des employés et des ouvriers français, dont une partie compromis pour avoir participé à la Commune, qui ne sont pas vus d'un oeil favorable et qui sont bien minoritaires, cependant ils n'ont jamais été insultés, ni arrêtés arbitrairement comme les italiens." (GIACCONE, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 324)

M. Giaccone relèvera, par ailleurs, qu'à la fusillade de Göschenen et aux accidents dans le tunnel n'était peut-être pas étranger le mépris avec lequel les ouvriers étaient traités: en fait, les accidents sur le versant Nord, sont plus nombreux que ceux du versant Sud (cf. figure no. 4, reportée plus haut).

Cependant, ce ne sont pas uniquement ces disputes et ces troubles qui vont remplir les prisons cantonales car, "convaincue de remplir une mission purificatrice, la centrale de police fit systématiquement recours à la pratique expéditive et commode de l'expulsion" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 313). Cela expliquerait, en fait, la diminution du nombre de prisonnier "dans les années où l'intensité des travaux était majeure" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 313). Les figures Nos. 6 et 7 sont, à cet égard, assez parlantes.

En somme, avec l'arrivée des travaux de construction du chemin de fer, c'est tout un paysage social et physique qui change: qu'en est-il alors dans les villages les plus touchés ? Comment, cette entreprise est-elle vécue?

3.2. Les conséquences locales des travaux.

a) Airolo: une centralité de conflits

La commune d'Airolo participa, certes, à la fête d'ouverture du tunnel, toutefois, la perspective de l'arrivée du chemin de fer, dix ans auparavant, n'avait pas réjoui ses habitants: le chemin de fer allait déclasser le

FIGURE No. 6:

TESSIN, EXPULSIONS: TOTALES ET ITALIENS (IT), 1870-1882

SOURCE: MARTINETTI
IN AST N.92, 1982
PAG. 313.

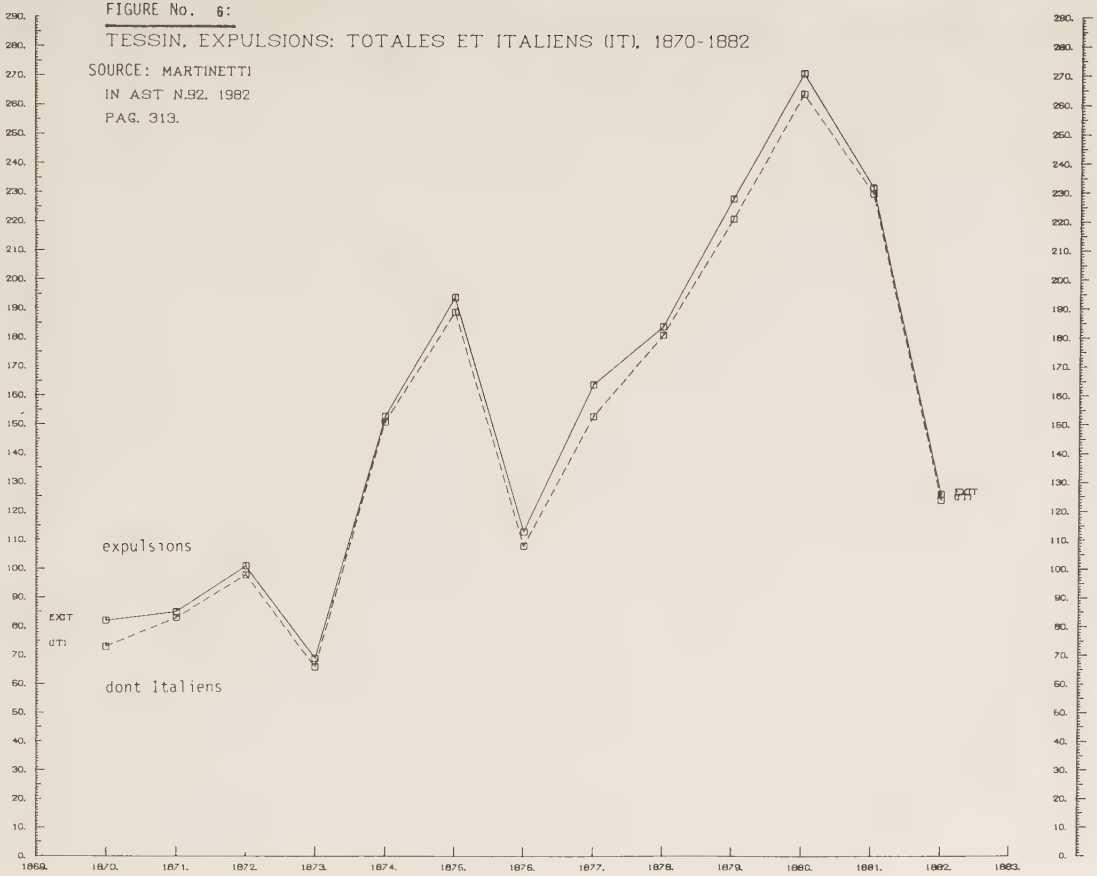
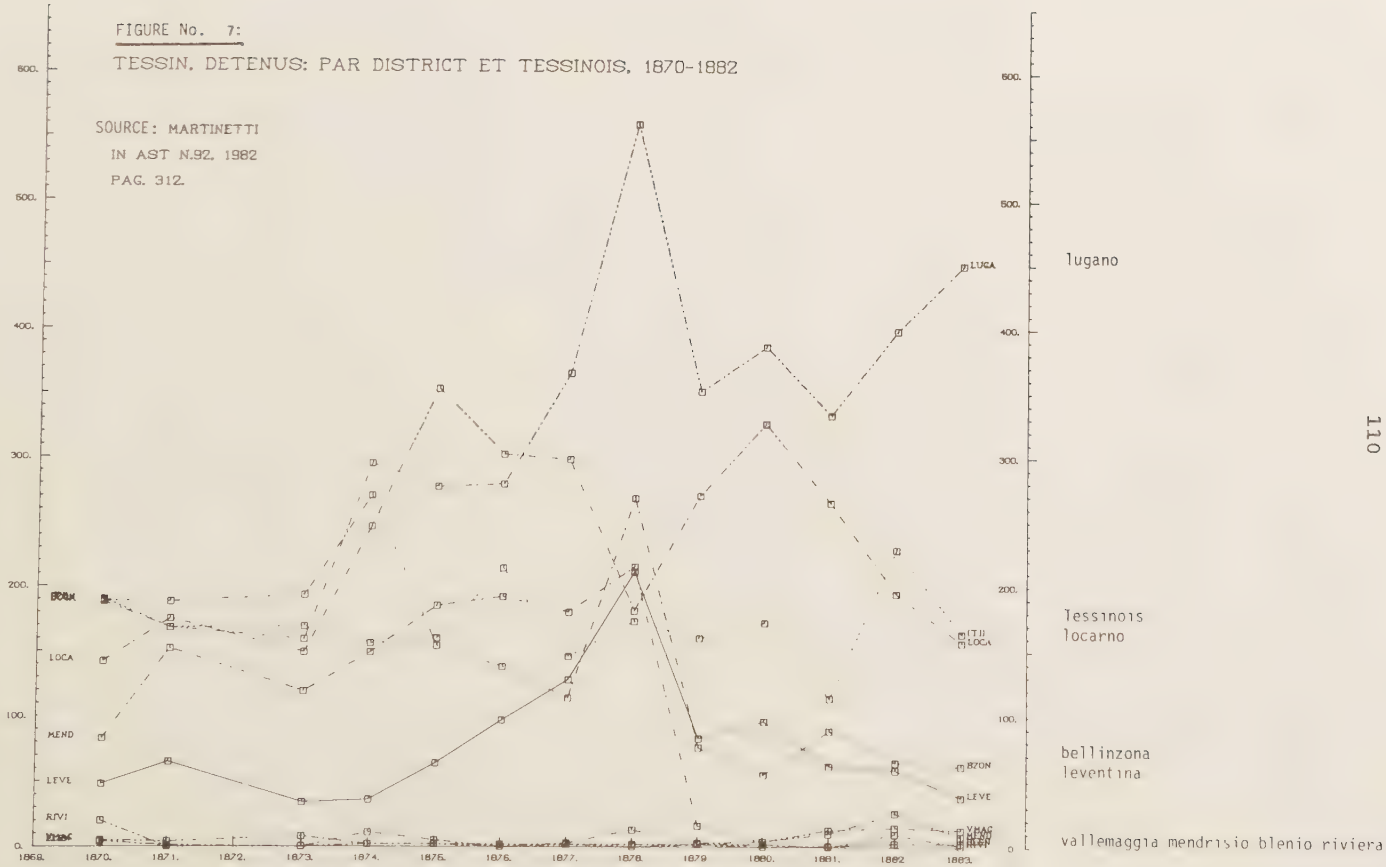


FIGURE No. 7:

TESSIN. DETENUS: PAR DISTRICT ET TESSINOIS. 1870-1882

SOURCE: MARTINETTI
IN AST N.92. 1982
PAG. 312.



col du Gothard et toute une série d'activités liées au trafic de cette importante voie de passage. En effet, pendant l'hiver, beaucoup de personnes étaient employées comme manoeuvres pour ouvrir un passage dans la neige et permettre aux caravanes de circuler. Un travail plein de dangers, mais qui permettait de travailler et de gagner quelque chose pendant la saison morte; elle permettait aussi de garder ouvert le trafic pendant, pratiquement, toute l'année. "Par exemple, pendant l'hiver 1859-1860 le col du Gothard resta fermé pendant 27 jours (...)" (MAFFIOLETTI, 1975, p. 21). Il est important de noter, surtout, que le col du Gothard, donnait corps à tout un ensemble de relations. Relations au territoire, mais relations entre les hommes aussi, car ces activités impliquaient des rapports de dépendance: le service hivernal était confié à un privé qui à son tour, engageait sa main-d'oeuvre, principalement dans le village. Relations que la mise en service de la voie ferrée fera disparaître.

Cependant, avec le début des travaux déjà, ce monde va être ébranlé et va se confronter à des problèmes et à des conflits d'une nature nouvelle. MAFFIOLETTI (1975) en relate surtout deux: celui de l'eau et celui de la route.

L'eau est un élément essentiel dans toute société, mais surtout dans une communauté alpine, dont la principale activité est l'agriculture: elle est nécessaire pour satisfaire plusieurs besoins et, en particulier, pour arroser les champs et pour l'élevage des bêtes. Son utilisation était soumise, depuis longtemps, à des normes précises: par exemple dans la commune de Bedretto, un règlement de 1686 (cf. MAFFIOLETTI, 1975, p. 53) stipule l'interdiction, pendant une certaine période - qui va du mois d'octobre au mois de juin - de laver quoi que ce soit, ou de salir l'eau dans les canaux qui l'amènent aux fontaines où s'abreuvent les bêtes. La période

d'interdiction est, précisément, celle où les bêtes sont au village[5].

MAFFIOLETTI (1975, p. 54) répartit les droits d'eau sur quatre niveaux juridiques: les privés, à savoir les propriétaires des terrains sur lesquels jaillissent les sources; la Bourgeoisie (Patriziato) qui possède beaucoup de terres; la Commune qui hérite, avec la loi de 1860, la gestion des fontaines communales et enfin, le Canton qui, d'après la loi de 1845, est propriétaire de l'eau de la rivière Tessin. Les règlements obligeaient, en outre, les propriétaires des sources "à laisser couler une quantité minimale d'eau afin que les propriétaires d'immeubles ou de terrains situés en aval, puissent en jouir" (MAFFIOLETTI, 1975, p. 54).

L'eau pour les besoins domestiques qui, dans les années '70 du XIXe siècle, n'arrive pas encore dans les maisons, était puisée à la fontaine publique et ramenée chez soi (cf. MAFFIOLETTI, 1975, p. 54). Peu de temps après le début des travaux au tunnel, une source tarit: vers le mois de mai de 1873, la Compagnie du Gothard, avec une lettre, admet sa responsabilité et propose un dédommagement monétaire (cf. MAFFIOLETTI, 1975, pp. 53-57). La commune n'accepte pas et demande le rétablissement pur et simple de l'écoulement de l'eau. Or, pour la Compagnie du Gothard, le dédommagement monétaire "représente la forme la plus simple car elle évite toutes les préoccupations liées à la construction d'une nouvelle conduite d'eau (...)" (MAFFIOLETTI, 1975, p. 58). Ces deux positions divergentes sont, en fait, deux rationnalités qui s'affrontent: celle de la tradition, pour qui l'eau est une valeur d'usage et celle de la modernité,

---

(5) Il est intéressant, à ce sujet, de remarquer que le mot fontaine, est désigné par le mot vernaculaire broni (cf. MAFFIOLETTI, 1975, note 1, p. 53), "italianisation" du mot allemand brunnen. Cela montre bien l'existence (dans la Leventina traditionnelle) d'influences et de relations avec l'autre versant du Gothard: les communautés ne sont pas fermées sur elles-mêmes.

pour qui l'eau est une valeur d'échange, un bien, en somme, échangeable comme n'importe quel autre, donc monnayable.

Mais le conflit ne s'arrêtera pas là car, ne disposant pas d'eau en quantité suffisante, la Compagnie du Gothard (cf. MAFFIOLETTI, 1975, p. 62), vers la fin de 1873, demande au Conseil d'Etat de pouvoir exploiter les eaux du Val Tremola: l'autorisation lui sera accordée à la condition que la commune puisse s'insérer dans la conduite d'eau avec un tuyau, au cas où elle diminuerait encore au village. Entre 1873 et 1874, d'autres sources tarissent: en particulier celle qui permettait le fonctionnement de trois moulins et celle d'autres fontaines. "En pratique le village est sans eau: la situation est grave (...)" (MAFFIOLETTI, 1975, p. 68). La commune menace, alors, d'après l'accord qui lui en donnait faculté, de s'insérer dans les conduites d'eau de la Compagnie. Celle-ci, à son tour, propose d'en construire une nouvelle qui amènerait l'eau au village depuis la rive droite de la rivière. Vraisemblablement, elle sera achevée vers la fin de l'été 1874 (cf. MAFFIOLETTI, 1975, p. 70).

Selon le même auteur, la période allant du début des travaux jusqu'en 1875 est celle des difficultés (en ce qui concerne ce problème) majeures, mais c'est aussi la période où les personnes et les institutions touchées "demandent toujours le rétablissement de la présence de l'eau à la place d'un dédommagement monétaire" (MAFFIOLETTI, 1975, p. 76). Après 1875, par contre, les propriétaires exigent des indémnisations: leur but se résume, désormais, à simplement "sauvegarder leurs droits" (MAFFIOLETTI, 1975, p. 78).

Il nous est difficile d'expliquer ce changement: s'agit-il d'une eau dont l'aspect vital de sa fonction (la valeur d'usage) a diminué (comme par exemple celle des moulins), et qui peut être compensé par de l'argent? Ou, peut-être, s'agit-il d'une "résignation" face à la "puissance" de la Compagnie? Forme de ruse qui permettrait d'exploiter quelques principes sous-jacents à la modernité (échanges en argent, par exemple) pour tirer une compensation qu'il ne serait pas possible d'obtenir autrement? En effet, la ruse,

c'est aussi une adaptation: ce qui nous permet de penser que la modernité commence à s'enraciner dans la quotidienneté à partir du dernier quart du XIXe siècle. Il est difficile de saisir, par des données quantifiables, ce changement d'attitude: ce qui oblige à nuancer le sens que l'on peut donner à cette date et à ne retenir que sa seule valeur indicative. En ce sens, la période des travaux du percement, avec les conflits qu'elle connaît, entame la société traditionnelle et la prépare aux transformations ultérieures. On pourra nous objecter que la monnaie circulait déjà dans les communautés de nos Alpes, apportée, par exemple, par l'émigration, pratiquée pendant la "mauvaise" saison, ou (sur toute l'année) par les hommes en "surplus". Cela est vrai, certes, cependant la différence est dans la présence directe, quotidienne, tangible, de la modernité dans l'environnement traditionnel. L'émigrant allait à la ville et revenait au village: ici, c'est la "ville" qui est dans le village.

Une fois les travaux terminés (cf. MAFFIOLETTI, 1975), la ligne du chemin de fer entre en service régulier: la Compagnie du Gothard propose, alors, à la commune de revoir le problème de l'eau une fois pour toutes. A la fin de 1884, un nouvel acqueduc entrera en fonction: la Compagnie avait besoin d'un approvisionnement régulier en eau pour le fonctionnement de ses locomotives.

Parallèlement à celui de l'eau, un nouveau problème surgit, un conflit situé à une autre échelle et qui mettra face à face, encore une fois, l'entreprise de Louis Favre et, cette fois-ci, le canton: c'est le problème des routes. L'effort, peut-être le plus important, que le canton réalisa depuis sa naissance fut celui de leur construction et, en particulier, de celle du Gothard. Effort d'autant plus remarquable qu'il ne disposait pas de ressources financières importantes: de là l'attention qu'il leur accordait et qui se manifestait par des normes précises visant, entre autres, à réglementer le poids des chars et la largeur des roues.

L'entreprise Favre utilisait des chars en service déjà pendant les travaux au Mont Cenis, mais qui ne respectaient pas les normes en vigeur dans le canton: le Gouvernement accorda, alors, une dérogation provisoire à l'entreprise. Le Grand Conseil, pour sa part, la refusa. Ne se conformant toujours pas aux règles exigées par le législatif, Favre sera taxé d'une amende (cf. MAFFIOLETTI, 1975, pp 87-88). Le Gouvernement lui accordera, par la suite, la possibilité de continuer à utiliser les chars encore à sa disposition, à condition qu'il en fournisse la liste: chose à laquelle l'entreprise ne se plia vraisemblablement pas (cf. MAFFIOLETTI, 1975, pp. 90-91). En 1874, un accord est enfin stipulé: l'entreprise accepta de payer un "supplément pour les charges plus élevées qu'elle causait au maintien de la route, compensant ainsi les inconvénients provoqués par la circulation des chars qui n'étaient pas en règle." (MAFFIOLETTI, 1975, p. 91). Il est intéressant de noter que ce conflit met en face l'un de l'autre deux acteurs modernes: les accords, les contraventions, les compensations etc., sont réglées - pour la plupart - en termes monétaires.

Le conflit ouvert éclate, cependant, au moment où le Gouvernement présente la facture à l'entreprise: Favre adressera, alors, au Conseil Fédéral une lettre, se plaignant du Gouvernement cantonal, exploitant ainsi la mauvaise position dans laquelle les Tessinois se trouvaient à cause des nombreux conflits politiques internes (majorité conservatrice au Grand Conseil et majorité radicale au Gouvernement) (cf. MAFFIOLETTI, 1975, pp 92-93).

Le long de la ligne, les choses ne semblent guère mieux se passer (cf. MAFFIOLETTI, 1975, pp. 96-97): le tracé du chemin de fer demandait, parfois, la modification de celui de la route, et la Compagnie devait l'effectuer elle-même. Le Gouvernement se plaint souvent de la manière dont les travaux sont faits: or, ces nombreuses plaintes nous font penser que le Gouvernement n'a pas suffisamment de pouvoir face aux forces internationales qui gravitent autour de la

ligne. Peut-être, aussi, en raison de faiblesses internes (MAFFIOLETTI, 1975, p. 97), dues aux éternels conflits entre conservateurs et radicaux.

En somme, l'arrivée des travaux du chemin de fer bouleverse tout un tissu local. Les conflits qu'il engendre sont un peu l'illustration du caractère "pionnier" de l'oeuvre ou, si l'on préfère, de l'incapacité des forces modernes à respecter les systèmes de relations qu'elles rencontrent sur leur passage. Incapacité dans le sens de "volonté" car, en fait, elle en exprime une: celle de la logique du profit.

Plus haut, nous avons parlé de la nature du temps qui sous-tend les travaux et de comment il était devenu précieux (dans le tunnel on travaillait par équipe, avec horaire continu). Les forces de la modernité sont marquées par le temps linéaire, celui de la montre et non pas par la circularité, celle du temps astronomique qui, régulièrement, ramène l'homme au point d'origine (cf. JUNGER, 1970). Circularité et retour à l'origine qui s'exprimaient sur plus d'une échelle: les saisons, par exemple, mais surtout la semaine. Or, ce sera à cette dernière échelle circulaire (culturelle par excellence) que la modernité va s'attaquer:

> "Déjà en 1873, en effet, étant donnée l'«urgence des travaux», les entreprises de construction avaient demandé et obtenu, grâce à un décret du gouvernement, l'abrogation d'une norme communale qui les dérangeait et qui interdisait «les oeuvres serviles pendant les jours fériés». Pour les campagnes alpines, liées au calandrier sacré de l'église, la modification juridique apparut vite comme une offense." (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, pp. 294-295)

Profanation du jour du Seigneur (pour paraphraser un journal catholique de l'époque, Il Credente Cattolico, cité par MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 295, note 78), à laquelle ne doit pas être étrangère l'attitude anti-cléricale du Gouvernement radical, mais qui symbolise tout aussi bien "l'empreinte laïque d'une époque, celle des transports et des communications, toute orientée vers les

horizons de l'efficience et de la technique et donc fermement décidée à imposer à la civilisation paysanne son univers matériel et symbolique" (MARTINETTI, in AST, 1982, no. 92, p. 295). Un univers qui laissera des marques sur le paysage aussi, comme à Faido, par exemple.

b) Faido: un exemple de changements

Dans la région de Locarno, la gare devient vite un pôle de développement autour duquel s'agglutine toute une série d'Hôtels, dont une partie encore en phase de construction en 1874, date de l'inauguration officielle de la ligne Locarno-Biasca (cf. BROGGINI Romano, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 229-235). En 1881, la zone autour de la gare devient commune autonome: Muralto se détache ainsi de Orselina, la commune originelle. "En 1888 Muralto comptera plus de 1'000 habitants, Orselina seulement 227" (BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 235).

En Leventina, plus précisément à Faido, le chemin de fer a des conséquences semblables: non pas par la création d'une commune nouvelle, mais parce qu'il donna naissance, aussi, à un pôle détaché de la localité principale. BROGGINI (in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 236) note que Faido a changé beaucoup en vingt ans: il est devenu "centre touristique. En 1910, au sommet de son développement touristique, il atteindra 1045 habitants (...)". De cet exemple, l'auteur relève deux points intéressants.

Le <u>premier</u> est celui de la situation de la gare. Aujourd'hui encore on est étonné de constater qu'elle est éloignée de la partie originelle du village.

> "Le choix de la localisation de la gare de Faido, comme celui de Bellinzona[6] et de

---

[6] Pour ce cas, il serait peut-être intéressant de faire, un jour, l'histoire de la localisation de la gare, surtout à la lumière d'une problématique prenant en compte les relations entre groupes sociaux: nous croyons que le problème soit un peu plus complexe que celui auquel l'auteur fait référence.

> Giornico, subit le conditionnement des pentes à surmonter." (BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 236)

Ce qui signifie, en fait, que les questions techniques ont eu la priorité sur la fonction de service que pouvait avoir un chemin de fer. Autrement dit, la voie ferrée a été construite en Leventina, mais non pas pour la Leventina. La fonction de service de cette ligne intéresse la petite échelle géographique. C'est, en somme, un facteur de réduction d'espace et de temps, mais uniquement pour de petites échelles. Nous sommes tenté d'émettre l'hypothèse que, par contre, elle peut avoir un rôle amplificateur des distances et du temps sur le plan local (autrement dit, à une échelle plus grande). En effet, le cas de Giornico est assez frappant: si, pour Faido, la gare est située à environ 900 m du "centre" à vol d'oiseau, dans le cas de Giornico, elle est aux pieds des rampes de la Biaschina ("conditionnement des pentes à surmonter"), à savoir, 2 Km plus loin que le village. Tout s'est passé, en somme, comme si le chemin de fer avait permis de réduire le temps et l'espace entre les centralités industrielles, de réduire, en somme, le temps et l'espace de la petite échelle, mais avait augmenté le temps et l'espace sur le plan local, le temps et l'espace de la grande échelle, quand celle-ci était touchée par le chemin de fer.

Les besoins en source d'énergie, outre à demander des aménagements de l'espace (par exemple la canalisation de cours d'eau, pour l'amener aux points de ravitaillement: cf. BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 236), introduisent des régularités assez intéressantes:

TABLEAU NO. 1: DISTANCES ENTRE GARES EN LEVENTINA

Biasca - Pollegio	2.5 Km environ[7]
Pollegio - Bodio	3 Km env.
Bodio - Giornico[8]	6 Km env.
Giornico - Lavorgo	7 Km env.
Lavorgo - Faido	7 Km env.
Faido - Rodi-Fiesso	6 Km env.
Rodi-F. - Ambrì-Piotta	5 Km env.
Ambrì-P. - Airolo	7 Km env.

Les distances varient, en gros, entre 5 et 7 Km: une régularité qui est aussi, à notre avis, l'expression d'une modernité. Le terrain est "nivelé", les distances "régularisées" (pour pouvoir respecter les pentes et les capacités techniques des machines à vapeur), le système de relations local est négligé: c'est un nouveau territoire qui est créé. Le système de relations traditionnel est celui des irrégularités; irrégularités introduites par l'espace physique (topographie, altitudes) et que les sociétés (peut-être à cause des instruments à leur disposition, certes, mais sans doute aussi parce qu'elles n'en ressentent pas le besoin) n'entament pas profondément. Irrégularité aussi en ce qui concerne le temps, le temps astronomique (les saisons, par exemple). Le système de relation moderne, par contre, est celui du temps et de l'espace régularisés, calculés, mesurés: le temps linéaire auquel nous faisions allusion, mais aussi celui "prévisible" (dont nous avons parlé en nous référant au sociologue BUSINO (in CAIZZI et JAUCH, 1983: cf. point 2.2.b.)) et l'espace des plans élaborés par les ingénieurs.

Le <u>deuxième</u> point intéressant que soulève BROGGINI (1983), est celui de l'origine locale de certaines initiatives. Il prend l'exemple de Ferdinando Pedrini (1847-1901) lequel, après avoir émigré à Milan, comme d'autres habitants de son village (Osco) en sera expulsé (cf.

---

(7) D'après la carte nationale 1:50'000, feuille 266.

(8) Ancienne gare.

BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 237) à cause du blocus autrichien à l'endroit des Tessinois.

> (Emigré en Australie),"... après maintes vicissitudes dans les mines et dans le commerce, il revient peu après 1860 à Faido, où il se marie, ouvre une boulangerie et un commerce de vins. Pendant les moments de pénurie de blé, il en importe d'Italie et d'Espagne, achète des marchandises en Grèce, en Sardaigne, dans le Sud de l'Italie et de la France. En 1874, il ravitaille les troupes fédérales, il se prépare à fournir les entreprises du St. Gothard." (BROGGINI, 1983, p. 237)

Cet esprit commerçant[9] va se révéler davantage lors des travaux du chemin de fer. Il achètera, en effet, les terrains où doit surgir la gare et les bonifie. Avant que la gare ne soit terminée, "il a déjà construit un hôtel et un dépôt de vins, des maisons ouvrières au Piottino" (BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p.237). Il achètera aussi le droit de couper des arbres en Val Bedretto afin d'approvisionner une des entreprises à laquelle on avait confié des travaux sur la ligne.

Le succès le plus important il le connaîtra après 1882. Aidé par d'autres membres de sa famille, il réalisera l'Hôtel Faido, une série de villas à louer, de même que l'Hôtel Suisse, cela "après la réalisation de l'Hôtel Milano, construit par des parents." (cf. BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 237).

Le nom de ce dernier hôtel est, par ailleurs, très significatif: Faido va devenir un pôle touristique renommé de Milan. Cette métropole se trouve désormais à quelques heures, seulement, de distance.

> "En réalité, ce n'était pas le seul exemple d'initiatives locales qui, grâce à la présence de la ligne du St. Gothard transformaient le village. L'entreprise électrique coopérative de

---

(9) L'émigration ne doit pas être étrangère à cela car elle met les émigrants en contact avec la modernité des villes, ou celle du capitalisme pionnier de l'Australie

> Faido[10] en 1890, les liaisons routières avec d'autres villages plus élevés, la fabrique de Bière Rosian, la création d'hôtels comme celui au Lac Piora, l'exploitation de la Biaschina en 1908 (pour l'électricité), les fabriques de Bodio, les carrières de pierre de la Riviera et l'exploitation du granit furent toutes des initiatives qui modifièrent le pays. (BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, pp. 237-238).

Mais la prospérité de Faido[11], insérée dans un système de relations internationales, s'arrêtera brusquement en 1914, avec le début de la guerre (cf. BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 238).

Ce qu'il y avait, donc, d'intéressant à relever dans les deux points soulevés par l'auteur à travers cet ensemble de faits, c'est qu'ils montrent assez bien l'impact que peut avoir la modernité sur un monde traditionnel:

- <u>sur son paysage</u>, par exemple dans la mesure où il a été profondément modifé à travers d'importants travaux d'aménagement[12]; de même que par rapport aux activités induites, touristiques dans ce cas: il est, par ailleurs, intéressant de remarquer que, dans la localité de Ambrì (à 975 m d'altitude), l'on a planté une double rangée de marroniers afin de créer une promenade pour les touristes[13];
- <u>relativement au tissu social</u>: la figure de Ferdinando Pedrini nous paraît significative pour montrer comment l'arrivée du chemin de fer, sans en être la cause directe, crée au moins des conditions pour que certains acteurs s'expriment sur le plan de la modernité. Ferdinando Pedrini est, à nos yeux - et sans jugements de valeur - un

---

(10) La première du canton.

(11) "(...) le prix d'une pension était supérieur à celui que les Badrutt demandaient à St. Moritz" (BROGGINI, in CAIZZI et JAUCH, 1983, p. 238)

(12) Cf., par exemple, le Calendrier 1982, publié par les CF.F à l'occasion du Centenaire de la ligne du Gothard.

(13) Entretien avec CELIO Giuseppina, Ambrì.

spéculateur: à savoir, ce personnage qui anticipe (avec ou sans succès, peu importe) des événements. Si l'anticipation a été bonne, il pourra en retirer une plus-value: comme cela semble avoir été son cas quand il a acheté des terrains près de la gare pour les aménager dans un but touristique. Son activité, en somme, ne vise pas la subsistance, mais le profit monétaire: c'est la primauté de la valeur d'échange sur la valeur d'usage.

4. CONCLUSIONS

Il est impossible de reprendre, dans un chapitre, toute l'histoire du percement du Gothard: nous avons été obligés de négliger beaucoup de faits. Ce qui nous importait, c'était de relever un certain nombre de points, en relation avec notre problématique.

Le chemin de fer représente assez bien, à notre avis, cette modernité du XIXe siècle qui prend son essor avec la Révolution industrielle: il synthétise ses caractéristiques fondamentales, à savoir, le fer, la houille et la vapeur (cf. RAFFESTIN, CRIVELLI, 1985). C'est l'affirmation de l'état de nature mécanique de MOSCOVICI (1977), l'affirmation d'un système de relations où la machine se glisse, comme médiateur, entre l'homme et la matière. Nous avons reporté l'exemple des perforatrices mécaniques(14), nous avons aussi relaté brièvement les tentatives pour franchir les Alpes et les solutions qu'on avait imaginées pour cela, etc.

La création des chemins de fer mobilise de grands capitaux, mais elle implique aussi une forte intégration économique sur le plan international: les échanges entre le

---

(14) En ce sens, le monument à Louis Favre, érigé à Chêne-Bourg, a quelque chose d'apparemment anachronique: on voit notre Ingénieur, le regard songeur, s'appuyer sur une ...pioche! Mais, en fait, tout monument n'a rien d'innocent: le choix de la pioche ne peut qu'être délibéré car il en renforce l'aspect idéologique, l'"héroïsme" de l'initiative, en somme.

Nord et le Sud de l'Europe en sont accrus, ce qui implique un système productif en développement, l'affirmation, en somme, des valeurs de la société industrielle (la logique du profit, la "standardisation" des produits, etc.). Sur le plan du temps, c'est le temps linéaire, celui de la montre, qui s'affirme, le temps qui s'écoule, car "on avance", c'est le temps du "progrès"; sur le plan de l'espace, c'est sa fonction de support qui émerge, sa valeur d'échange prend la relève de sa valeur d'usage. Temps et espace sont mesurables, prévisibles: ce sont les deux éléments qui fondent une nouvelle rationnalité, celle basée sur le calcul, la pré-vision, etc.

C'est un peu cela qui sous-tends cette gigantesque entreprise qu'est le percement des Alpes et la construction de chemins de fer. Un système de relations complexe qui ne se manifeste pas uniquement sur le plan de la technique, car le rapport de l'homme à la matière n'est pas qu'instrumental: il implique aussi un système politique adéquat. La construction des chemins de fer se fait dans une Europe en effervescence, mue par les idées libérales et les idées nationales. Le canton du Tessin, de même que ses "régions" (comme la vallée de la Leventina, par exemple), ne sont pas restés à l'écart de ces changements. Les grands brassages de population, les échanges, les nouvelles activités (cheminots, tourisme, etc.), que le chemin de fer amène depuis le début, font entrer cette modernité du XIXe siècle dans une communauté traditionnelle. Pendant un certain temps, les deux systèmes coexistent, mais la modernité finira par prendre de plus en plus de place, comme on verra par la suite. Cela est valable pour le système de relations, la territorialité: est-ce la même chose pour la quotidienneté?

A l'intérieur du système de relations décrit, il y a des hommes et des femmes qui le vivent, qui le concrétisent par leurs actes et leurs pensées: or, la quotidienneté n'est pas la même pour tout le monde. Si, d'un côté, les ingénieurs, les hommes politiques et les journalistes déterminent

directement ce système de relations (ils sont, en somme, les protagonistes du projet, les acteurs syntagmatiques, pour reprendre une idée de Greimas - cité in RAFFESTIN, 1980 -), de l'autre, les ouvriers et les habitants en ont une expérience pratique différente.

Pour les ouvriers, le nouveau système de relations se concrétise quotidiennement par une exploitation de leur force de travail, compensée par un bas salaire (expression d'un rapport marchand) et des conditions de vie misérables; mais aussi par des conditions tragiques car le manque de connaissances dans l'emploi de nouveaux instruments leur coûte souvent la vie.

Pour les habitants, le nouveau système de relations est source de conflits: tant sur le plan des ressources (par exemple, les sources d'eau) que sur le plan culturel (le dimanche, jour du Seigneur). L'ancien système de relations tente de s'opposer au nouveau, mais en vain, car la valeur d'échange s'imposera à la valeur d'usage: l'eau manquante sera compensée en monnaie, le repos dominical ne sera plus respecté par les entreprises, etc. La nouvelle territorialité est source de tragédies dans la mesure où, avec la médiation du chemin de fer, d'anciennes activités disparaissent (les transporteurs, par exemple) enlevant à une partie de la population une source de subsistance. Mais elle est source, aussi, de profit, dans la mesure où ces habitants peuvent arriver à s'y intégrer, comme dans le cas de Ferdinando Pedrini de Faido.

A la différence d'autres vallées tessinoises, la Leventina connaîtra, après une période de transition, un essor économique et démographique: la modernité n'a donc pas détruit uniquement un système de relations, mais elle l'a remplacé par un autre. Est-ce dommage? La question n'est pas là, car si l'ancien système a décliné, les raisons sont à rechercher dans son inadaptation: il ne répondait plus aux besoins de sa population. Dans les chapitres qui suivront, nous essayerons de montrer la transformation de l'ancien système de relations, basé essentiellement sur deux grands

piliers (l'agriculture et l'émigration), son déclin et son remplacement par un système de relations moderne.

TROISIEME PARTIE: LES TRANSFORMATIONS ENGENDREES PAR LA MODERNITE' EN LEVENTINA

SECTION A) VERS UN COMPORTEMENT DEMOGRAPHIQUE MODERNE

1. INTRODUCTION

Un vieux dicton tessinois affirme - sans équivoque - que "les mathématiques ne sont pas une opinion". Allusion au fait qu'un chiffre est un chiffre et que, contrairement aux opinions, il ne peut pas tromper.

Or, si dans tous les dictons il y a une vérité implicite, il est aussi évident qu'ils contiennent toute l'ambiguïté de cette "sagesse populaire", cette "sagesse quotidienne" qui naît de l'expérience immédiate des choses.

En fait, les mathématiques sont une opinion: et à plus forte raison, cette branche des mathématiques qu'est la statistique, elle-même définie par la "sagesse" des dictons populaire, comme étant l'"art de montrer que deux personnes mangent chacun un poulet, même si une seule en mange deux". Rendons, tout de même, justice à cette discipline en disant qu'elle se donne aussi les moyens pour vérifier si ... les poulets sont équitablement partagés.

L'utilisation des statistiques, donc, demande beaucoup de prudence. Souvent, les critères qui ont présidé à la récolte et à l'élaboration des données changent d'un recensement à l'autre, souvent encore, des erreurs de transcription peuvent se glisser dans les tableaux, qu'ils soient ceux des publications officielles, ou les nôtres(1). Les chiffres qui vont suivre sont, alors, à considérer comme étant de simples indicateurs, nous renseignant surtout sur des ordres de grandeur. Il ne faut pas oublier, par ailleurs, que les renseignements chiffrés ne sont pas neutres: ils traduisent - tout à la fois - des relations de pouvoir, des conceptions idéologiques, des situations socio-économiques,

---

(1) Il nous est arrivé de nous en apercevoir en cours de route: nous les avons corrigées, certes, mais il n'est pas exclu que d'autres fautes subsistent encore.

ainsi que la capacité humaine de se tromper. Prenons un exemple. Le Recensement cantonal de 1808:

> "(...) a été rédigé en tenant compte du contingent de guerre aussi. Il est ainsi naturel qu'un certain nombre de Communes aient eu la tendance à indiquer la population minimale afin qu'on leur assigne un petit contingent de troupes. Pour les mêmes motifs, les Communes pouvaient être poussées à omettre les vieux et les handicapés de corps et d'esprit. De même, on n'aura pas de précision quant au nombre de femmes." (CESCHI, GAMBONI, GHIRINGHELLI, 1980, p. 59)

Autrement dit, les chiffres de ces renseignements traduisent bien certains rapports de pouvoir et une certaine conception de la femme. En effet, les femmes ne sont enregistrées que par leur nombre total, sans autres détails d'âge, de profession ou d'état civil: c'est le signe - entre autres choses - du peu d'importance qu'elles avaient dans la société traditionnelle du début du XIXe siècle.

D'autre part, la "sous-évaluation" de l'effectif masculin se présente comme une forme de ruse que les communes adoptent afin de résister au contrôle du pouvoir central. Un pouvoir central qui a de la peine à s'affirmer: le canton a été fondé en 1803, cinq ans seulement avant le recensement mentionné, mais les Registres d'Etat civil ne seront rendus obligatoires qu'au milieu du XIXe siècle (1855).

La nature des renseignements est donc en rapport avec les conditions historiques. Cependant, ces omissions montrent, aussi, les difficultés propres à la récolte des données car si, d'un côté, l'émigration éloignait une bonne partie de la population (masculine, surtout), de l'autre, les critères de comptage ne devaient pas être toujours bien explicités.

Dans notre quête des données, nous n'avons pas toujours trouvé celles qui nous étaient nécessaires: surtout à l'échelle qui pouvait nous convenir (le district, par exemple). Nous devons, donc - ce qui n'est pas forcément négatif - "jouer" sur les échelles: cela n'est pas un mal, dans la mesure où les problèmes s'enchevêtrent sur les plans

du canton, de la commune et du district . Tantôt l'une, tantôt l'autre de ces échelles sera utile pour illustrer nos propos.

2. LA POPULATION RESIDENTE

2.1. L'évolution de la population résidente

Dans les données du Bureau Fédéral de Statistique, les chiffres concernant la population résidente sont classées sous la rubrique "état de la population", et le "mouvement" dans celle de "natalité, nuptialité et mortalité". Il est, toutefois, possible de rendre le mouvement en juxtaposant les états sur un axe cartésien représentant le temps. Cette chronologie nous intéresse dans la mesure où elle peut nous fournir une périodisation des événements. L'état numérique de la population peut, en effet, traduire des situations et des changements survenus en son sein.

Dans la figure suivante (figure no. 1) nous avons reporté l'effectif de la population résidente au Tessin et dans le district de la Leventina, pour la période qui depuis 1798 va jusqu'en 1980. Pour faciliter la comparaison des deux droites nous avons divisé l'effectif tessinois par dix : ce qui nous importe, donc, c'est le comportement d'ensemble, plus que les valeurs réelles.

Prenons d'abord le canton. Nous pouvons relever que la population résidente croît constamment, tout en marquant deux arrêts: le premier qui de 1836 nous mène vers 1880-90 et le deuxième qui s'étend de 1910-20 à 1941. Apparaissent, ainsi, trois grandes périodes:

- la <u>première</u>, qui irait du début du siècle (le canton est né en 1803, nous l'avons déjà dit) à 1880-90 environ;
- la <u>deuxième</u>, qui irait de 1890 à 1940 environ;
- et, enfin, la <u>troisième</u>, celle du dernier après-guerre.

La deuxième période, à notre avis, pourrait, être encore divisée en deux phases: celle allant de 1890 à 1914-15

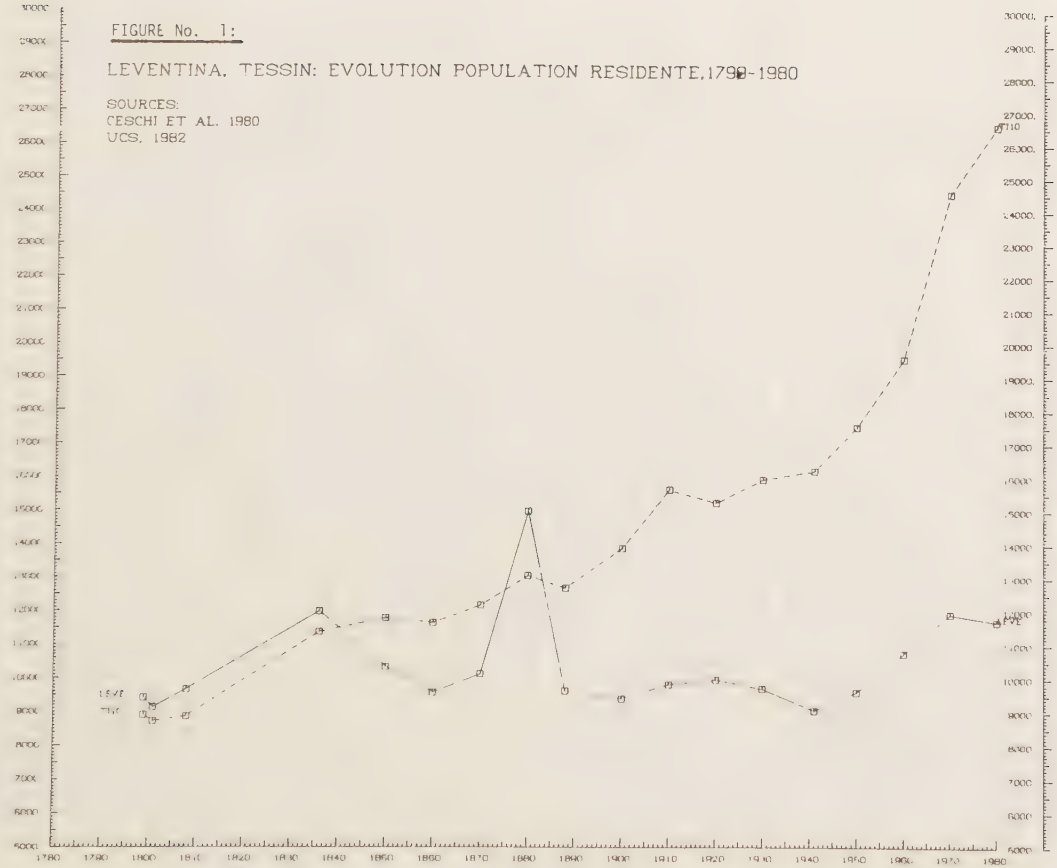


FIGURE No. 1:
LEVENTINA, TESSIN: EVOLUTION POPULATION RESIDENTE,1790-1980
SOURCES:
CESCHI ET AL. 1980
UCS, 1982
LEVE
TIC
TIC
LEVE

(Première Guerre), et celle allant de 1918-20 à 1939-40 (l'entre-deux-guerres, en somme).

Le canton du Tessin semble, donc, suivre un chemin qu'on retrouve un peu partout dans les Alpes (cf. RAFFESTIN, CRIVELLI, 1985): une première période où la société traditionnelle, en déclin, continue de prédominer; ensuite, un démarrage de l'industrie à partir de 1890 (lié surtout au développement de l'électricité) introduisant cette nouvelle modernité qui connaîtra un temps d'arrêt avec la première guerre mondiale; une période de stagnation entre les deux guerres; et, enfin, un redémarrage très fort après 1945. Dans le tableau suivant nous essaierons de résumer notre discours.

TABLEAU NO. 1: HYPOTHESE DE PERIODISATION

PERIODE	RAPPORT TRADITION/MODERNITE'
jusqu'en 1890	TRADITION/modernité
1890 - 1914/15 1918/20 - 1939/40	TRADITION/modernité tradition/MODERNITE'
1945 - 1985	MODERNITE'

Si nous prenons maintenant la Leventina, nous retrouverons, en partie, ce même schéma.

Commençons par la troisième période (1945-80) car c'est la période qui suit le plus fidèlement l'échelle cantonale: la vallée connaît une augmentation importante de population, due au développement économique d'après-guerre. Cet essor a été possible grâce au rôle de "centralité linéaire" que joue la ligne du Gothard: cependant le fléchissement que connaît la courbe de la figure no. 1, entre 1970 et 1980, nous rappelle, simultanément, la position de "marginalité" de la

vallée. En fait, si, d'une part, la comparaison avec d'autres districts de montagne (Vallemaggia, Blenio, par exemple) nous permet de remarquer la "situation de rente" dont jouit la Leventina, de l'autre, notre district est très sensible à la crise qui affecte actuellement notre système économique. L'économie de la vallée est une économie fragile: ici, pas moins qu'ailleurs, le choix des investissements extensifs opérés par le patronat suisse après la dernière guerre, commence à avoir un prix élevé, surtout pour la main-d'oeuvre.

La première et la deuxième grande période que nous avons trouvées pour le canton, sont plus difficiles à déceler pour la Leventina, surtout si l'on fait abstraction, pour un moment, du "pic" de 1880. Ce pic - on s'en doute - est celui des travaux de construction du tunnel ferroviaire, dont nous avons parlé précédemment. Il apparaît dans les statistiques grâce à une "erreur" de comptage providentielle: on y avait inclus toutes les personnes présentes au moment du recensement, y compris, donc, les ouvriers ne résidant que temporairement. Une erreur providentielle car cela a permis de souligner un fait historique qui n'aurait pas marqué autrement sa présence dans les données démographiques. Elle symbolise remarquablement ce qui est arrivé: un impact soudain, suivi par un retour à une "normalité" qui, en réalité, cachait bien de conséquences. Ces conséquences, nous pouvons les lire plus loin, entre 1900 et 1920, quand la courbe des résidents, se redresse à nouveau: c'est la période de développement de l'électricité et de l'industrie électro-chimique.

Après 1920, c'est la stagnation, voire la dépression (avec, encore, quelques vagues d'immigrants): signe qu'en Leventina aussi, la modernité a pris racine car elle ne pourra plus échapper aux événements qui vont secouer le reste du monde (crise d'après-guerre, Wall Street, Deuxième Guerre, etc.). La Leventina est définitivement insérée dans un système de relations national et international.

En somme, dans le cas de notre vallée aussi, nous retrouvons -même si d'une façon plus nuancée - les trois phases principales:

- une première période, où la tradition prédomine, qui va du début à la fin du XIXe siècle. Période où la modernité fait son apparition avec les travaux du percement du tunnel du Gothard (la modernité de l'état de nature mécanique, pour être plus précis);
- une deuxième période qui va du début du XXe siècle à la Deuxième Guerre mondiale, avec une coupure en 1914-18. Coupure qui, d'un côté, marque une deuxième présence de la modernité (1900-1914) et, de l'autre, une période de stagnation (1920-40): une (double) période, en somme, où le monde de la modernité et de la tradition se côtoient et commencent à se relayer;
- et, enfin, la troisième période, allant de la Deuxième Guerre à nos jours, où la modernité est définitivement ancrée dans la vallée.

Si l'évolution démographique nous permet de dégager ces phases, qu'en est-il des activités économiques de la population? Elles devraient nous permettre de "remplir" les phases dégagées: de voir, en somme, quand la modernité (travail industriel, impliquant la généralisation des salaires, par exemple, ou l'emploi de machines, etc.) prend définitivement pied en Leventina.

2.2. L'évolution de la population résidente active

La division classique des activités économiques en trois secteurs est, certes, très sommaire et même très discutable; cependant, elle nous semble suffisamment utile pour dégager les périodes-clé. Elle est à prendre avec prudence, surtout quand on procède à des comparaisons dans le temps, car la signification des activités n'est pas toujours la même. Les moyens de travail et la finalité ont profondément changé depuis le XIXe siècle. Etre agriculteur n'a pas la même signification hier et aujourd'hui, le secteur des services n'est plus le même, etc. Cependant, cette classification

nous permet toujours d'avoir - en gros - une orientation sur les options professionnelles de la population.

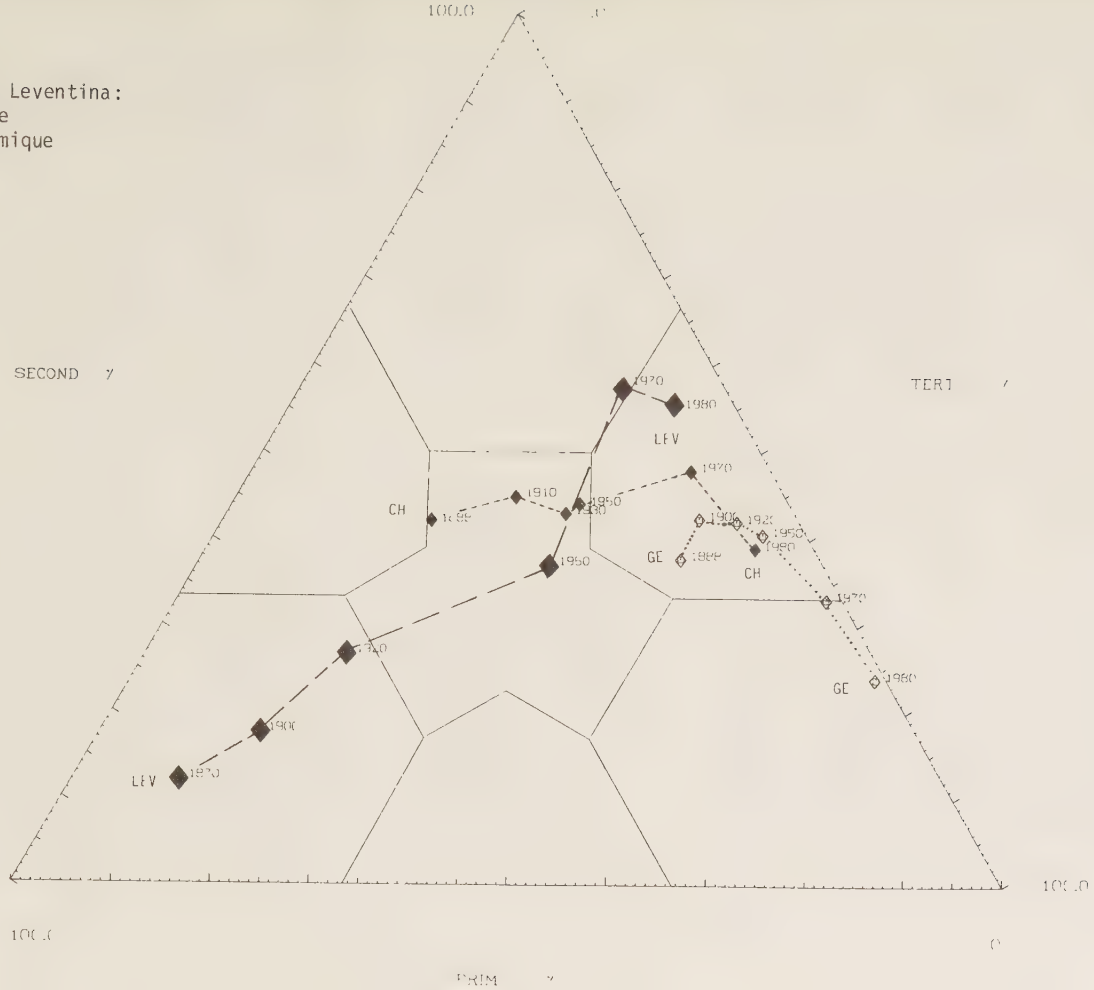
Pour visualiser l'évolution des activités économiques de la population, nous avons utilisé la représentation triangulaire. Le triangle, dont les divisions internes sont attribuées à PELTO (cf. HAGGET, 1973, pp. 246-248), reporte sur chaque côté un des trois secteurs économiques, exprimé en %. Les points sont représentés par le croisement de coordonnées qui expriment la valeur numérique relative des secteurs respectifs: si le point est situé dans un des coins, cela signifie qu'un type d'activité économique prédomine sur les deux autres (dans notre cas: à gauche, le secteur primaire; en haut, le secteur secondaire; et à droite, le secteur tertiaire), le centre représentant une zone d'"équilibre", et les zones intermédiaires sur les côtés des situations où deux secteurs, surtout, se partagent les activités économiques de la population.

Il nous a semblé suffisant de reporter quelques données seulement: celles concernant 1870, période précédant les travaux du tunnel; celles de 1900, début de l'essor électrique; celles de 1920, période d'entre-deux-guerres; celles de 1950, cernant la période de fin de la Deuxième Guerre et de départ de la croissance; et, enfin, celles de 1970 et 1980, périodes actuelles. Le rapprochement de ces deux dates, nous permet d'observer la tendance récente. Les données concernant Genève et la Suisse ont été ajoutées pour faciliter au lecteur une éventuelle comparaison.

La représentation graphique nous montre que l'on abandonne progressivement ces activités sur lesquelles la tradition se fondait: les activités agricoles. Leur diminution s'accélérant avec le temps, nous pouvons penser que la Leventina sort de plus en plus vite de la tradition. Cependant, cette activité traditionnelle reste prédominante (coin gauche du triangle) jusqu'en 1920: c'est, donc, entre les deux guerres que la vallée verra ses activités industrielles en prendre, définitivement, la relève.

FIGURE No. 2

Suisse, Genève, Leventina:
pop. rés. active
par sect. économique
1870 - 1980



Mais le changement le plus spectaculaire survient après le deuxième conflit: le parcours des points dans le triangle se redresse franchement, pour mener le district dans le secteur (coin du haut) industriel. C'est le développement des grandes industries du fer (Monteforno, surtout). En même temps, le secteur des services attire les travailleurs: cela se confirme davantage en observant la position de 1980 dans le triangle.

Le tableau suivant, dont les données ont été tirées d'un mémoire de licence en géographie (ZUCCHETTI, 1980) et de l'Annuaire Statistique du canton du Tessin (UCS, 1982), nous renseigne de façon plus précise:

TABLEAU NO. 2: POPULATION ACTIVE EN LEVENTINA

ANNEE	Secteur économique PRIM	SEC	TERT	TOT	Secteur économique PRIM	SEC	TERT	TOT
	en absolu				en %			
1870	3790	594	529	4913	77.1	12.1	10.8	100
1900	3171	848	764	4783	66.3	17.7	16.0	100
1920	2755	1395	1048	5198	53.0	26.8	20.2	100
1950	1272	1711	1635	4618	27.5	37.1	35.4	100
1970	559	3238	1791	5588	10.0	57.9	32.1	100
1980	336	3081	2155	5572	6.0	55.3	38.7	100

Le secteur secondaire, tout en perdant sa main-d'oeuvre (et ces dernières années, cela s'est encore aggravé) garde une certaine prédominance; le secteur primaire a tendance à s'aligner toujours plus sur les moyennes nationales (même si le caractère montagnard du district garde cette activité dans des proportions plus élevées); et le secteur tertiaire ne semble pas pressé de quitter ses "30" et quelques pourcents des emplois: signe, peut-être, que ce n'est pas encore le secteur de "demain" pour notre vallée.

2.3. L'évolution de la structure par âge

La périodisation que nous avons dégagée, d'après l'analyse sommaire sur l'évolution de la population, est en

partie le reflet d'une évolution économique. ROMERIO (1980, p. 14), en se référant entre autre au Tessin, relève quatre phases ayant une influence sur les structures de la population:

- 1850-1880: "croissance ralentie", "forte émigration", "forte immigration étrangère" (1880 à 1888), "bilan naturel assez élevé";
- 1888-1910: "croissance accélérée","émigration assez soutenue", "forte immigration", "bilan naturel élevé";
- 1910-1941: "croissance ralentie", "réduction de l'effectif des étrangers", "faible bilan naturel";
- 1941-1970: "croissance accélérée", "forte immigration", "bilan naturel assez élevé".

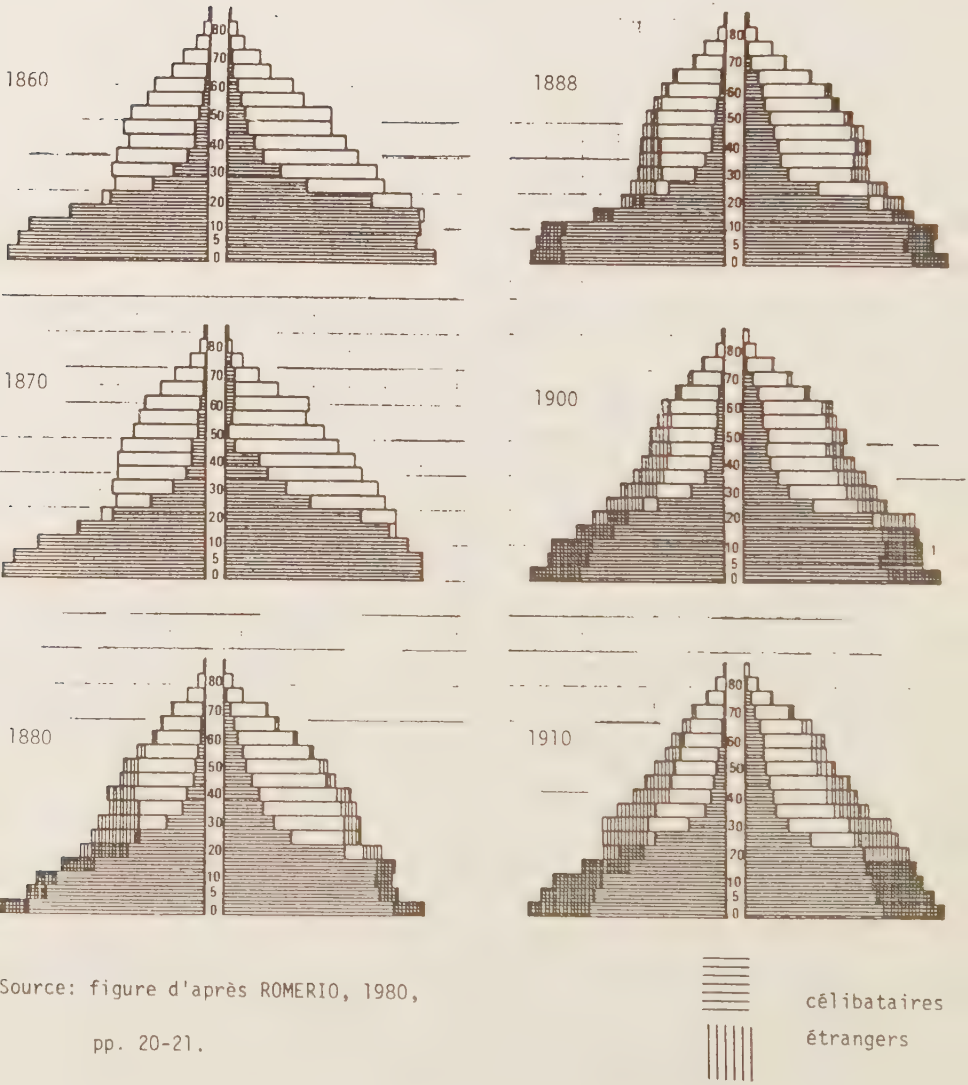
Ce bref résumé de la situation mérite que l'on souligne quelques faits. Tout d'abord, la simultanéité entre, d'une part, un fort bilan naturel et, de l'autre, la présence étrangère: le renouvellement de la population tessinoise semble être, ainsi, assuré par les immigrants. Ensuite, sur la simultanéité entre l'existence d'un important flux d'émigration et celui de l'immigration: cela est un signe, à notre avis, à la fois de la juxtaposition de deux mondes, le monde moderne et le monde traditionnel, et du déclin de la société traditionnelle. Entre les deux guerres, l'émigration ne disparait pas, mais s'estompe petit à petit: les Tessinois, aussi, s'intègrent dans les activités engendrées par de nouveaux systèmes techniques. Emigration, immigration, etc., qui apparaissent assez clairement dans la structure par âge de la population.

a) Le canton du Tessin

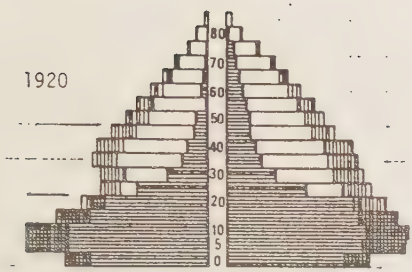
Les pyramides des âges qui vont suivre nous donnent surtout une série de "photographies", une série de situations à des moments précis.

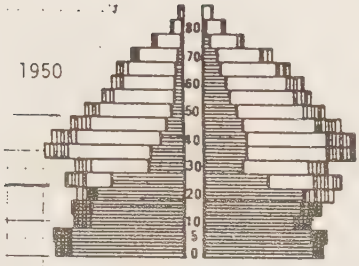
La forme générale des pyramides (que nous empruntons à ROMERIO, 1980, pp. 20-21) reste, jusqu'en 1910, celle d'un triangle. A partir de 1920, elle commence à se modifier, pour assumer, d'abord, une forme vaguement rectangulaire

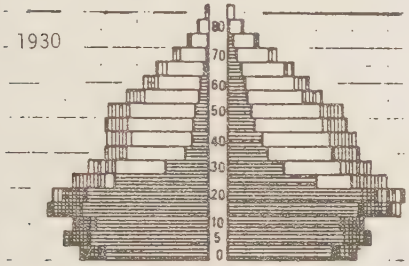
FIGURE No. 3a: Pyramides des âges, Tessin, 1860-1970

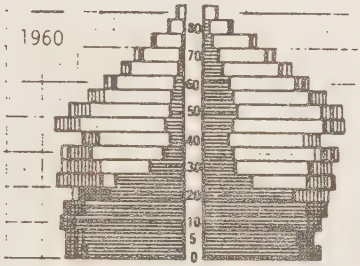


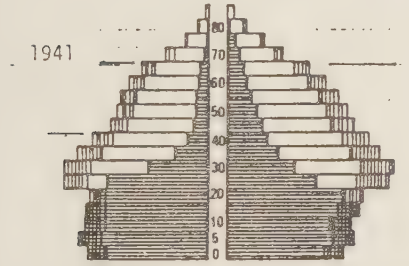
Source: figure d'après ROMERIO, 1980, pp. 20-21.

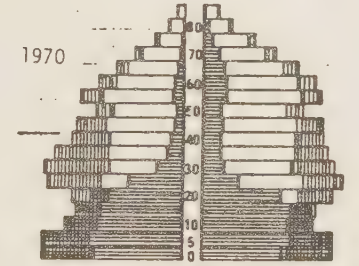








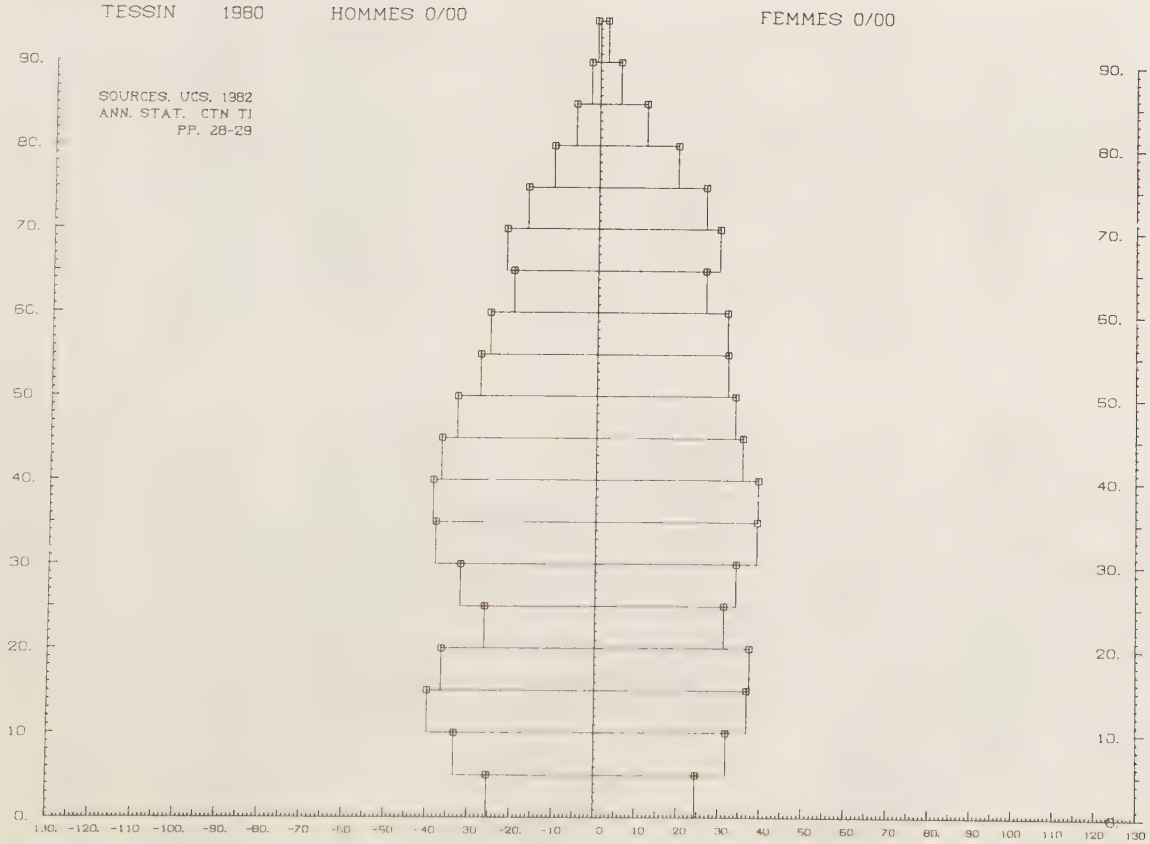




célibataires

étrangers

FIGURE No. 3b:


TESSIN 1980
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCES. UCS. 1982
ANN. STAT. CTN TI
PP. 28-29
90.
80.
70.
60.
50
40.
30
20.
10
0.
-130. -120. -110 -100. -90. -80. -70 -60 -50 -40 30 -20. -10 0 10 20 30 40 50 60 70 80. 90 100 110 120 130

(jusqu'en 1950-60) et, ensuite, celle d'une "montgolfière": cette évolution des formes nous montre que d'une situation de forte natalité et de forte mortalité on est passé à celle traduisant une faible mortalité et natalité (cf. ROMERIO, 1980, p. 16), avec viellissement par la base.

En regardant de plus près, d'autres détails font surface.

La présence de l'émigration est évidente: le côté des hommes présente un creux à partir de la classe d'âge des 15 ans. Cela jusqu'en 1920 et, de façon encore plus claire, si on ne considère que la population d'origine tessinoise. L'effet "correcteur" des étrangers commence à se manifester déjà à partir de 1900, mais il devient très évident à partir de 1910-20.

Intéressante, enfin, la pyramide de 1980 car, comparée à celle de 1860, elle est très contrastée: elle présente trois grosses bosses, dont la première est celle du "baby-boom" des années 1960-65; la deuxième, celle des immigrés, est celle où la proportion des hommes est supérieure - du moins jusqu'à 50 ans - à celle des femmes; et la troisième est celle des personnes âgées, celle du vieillissement de la population, en somme.

Quant au célibat, bien que fluctuant en fonction des conjonctures économiques, il a tendance à se restreindre si on le compare avec la situation du XIXe siècle. A cette époque, la "cheminée" des célibataires se réduit assez tardivement dans les classes d'âge: autre indicateur, si l'on veut, d'émigration et de pauvreté.

ROMERIO (1980) approfondit l'analyse à travers de nombreux indices: leur comparaison nous suggère, une fois de plus, l'importance de l'effet correcteur joué par l'immigration. Par exemple, les indices de vieillissement (cf. ROMERIO, 1980, p. 29: tranche d'âge des 65 ans et plus rapportée à celle de 0-19 ans, ou encore, la première rapportée à celle des 20-64 ans) sont toujours supérieurs dans la population d'origine suisse que dans la population prise dans son ensemble: cela est vraisemblablement dû au vieillissement de la population autochtone.

L'indice de renouvellement de la population (cf.ERIO, 1980, p. 29: tranche d'âge des 0-15 ans et 65 et plus, rapportée à celle des 20-64 ans) présente les mêmes caractéristiques: le poids des personnes âgées doit être plus important dans la population d'origine suisse.

En somme, trois éléments sont à mettre en évidence:

- une forte émigration pendant tout le XIXe siècle et la première partie du XXe;
- une forte natalité et une forte mortalité, du moins jusqu'à la Première Guerre mondiale;
- une forte immigration (bien qu'influencée par la conjoncture économique) qui "corrige" la forme des pyramides, surtout à partir du XXe siècle.

Nous en déduisons que, mis à part la parenthèse du Gothard, le Tessin franchit le seuil de la modernité (la modernité industrielle, pour être plus précis) à partir de la fin du XIXe-début du XXe siècle, et cela même si les Tessinois ont encore tendance à quitter leur pays jusqu'à l'entre-deux-guerres: signe que deux mondes sont désormais en présence, dont l'un prendra la relève de l'autre. La natalité et la mortalité - autre signe de la modernité - baissent et se stabilisent sur de nouvelles valeurs à partir de la fin de la première guerre (cf Rcf. ROMERIO, 1980, p. 31). "En même temps, avec l'allongement de la durée de vie, les tranches supérieures s'épaississent. La courbe d'enveloppement de la pyramide prend la forme d'une urne et la population vieillit." (ROMERIO, 1980, p. 31).

b) La vallée de la Leventina

Les pyramides des âges qui vont suivre nous permettent d'observer, dans le temps, la structure par âge de la population résidente leventinaise. Afin de faciliter la lecture de cette évolution, nous avons réduit et placé les pyramides l'une à côté de l'autre (figure no. 4a). Cette "séquence temporelle" a, ensuite, été synthétisée avec la figure 4b, sur laquelle nous avons reporté les situations de quatre périodes importantes: avant les travaux (1860);

FIGURE No. 4a: Pyramides des âges, Leventina, 1860-1980

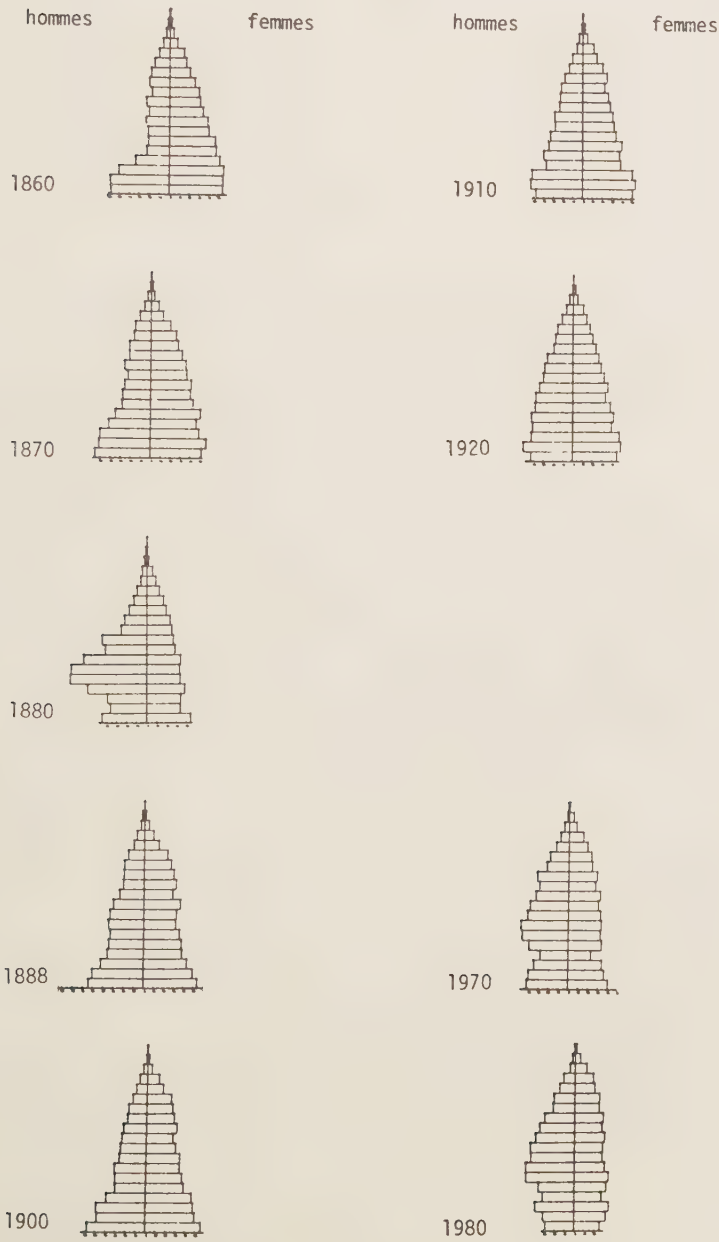
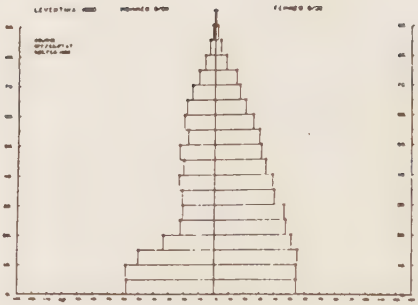
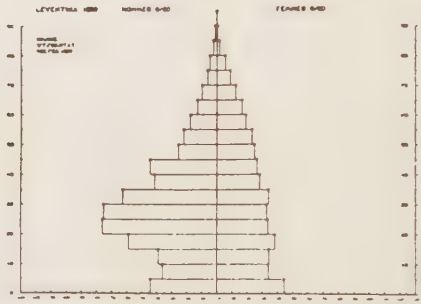


FIGURE No. 4b: Pyramides des âges Leventina, 1860-1980 (exemples)

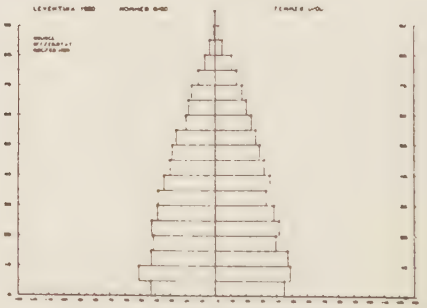
1860: La modernité industrielle n'a pas encore entamé la quotidienneté des Leventinais, et l'émigration (masculine) lui imprime encore sa marque.



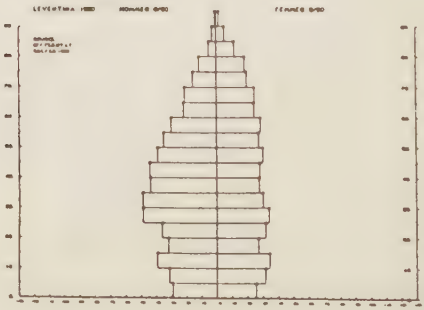
1880: Avec les travaux de construction de la ligne ferroviaire, la Leventina devient brusquement lieu d'immigration.



1920: Au lendemain de la première guerre le retrecissement de la base annonce un nouveau comportement démographique.



1980: Base retécie, tendance au vieillissement et excédent de population masculine (immigration) caractérisent la démographie actuelle de notre vallée.



pendant ceux-ci (1880); entre les deux dernières guerres (1920); et actuellement (1980). Pour une lecture plus détaillée que la simple évolution de la forme des pyramides, nous renvoyons le lecteur à l'annexe.

Dans ces figures nous retrouvons, en partie, les mêmes éléments rencontrés pour le canton. Leur forme générale, jusqu'en 1900, reste celle d'un triangle (base élargie, sommet pointu). Seule exception, la pyramide de 1880 qui, à partir de la classe d'âge des 15-20 ans, se "déforme" en se gonflant jusqu'à celle des 40 ans, surtout du côté des hommes. Le pic de 1880, que nous avons remarqué sur la courbe du diagramme de la population résidente, réapparaît ici du côté de la population masculine: c'est la main-d'oeuvre affectée à la construction de la ligne ferroviaire.

De 1860 à 1900, contrairement à ce qui se manifeste en 1880, les autres pyramides présentent un "trou" du côté des hommes entre 15-20 ans et 50-55 ans: l'émigration touche en grande partie le sexe masculin, laissant aux femmes les travaux pénibles et non sans danger de la "campagne". Cependant, ce déséquilibre, très évident au milieu di siècle, devient moins apparent sur les figures qui s'approchent de 1900.

En 1910 apparaît un détail intéressant: la base (0-4 ans) se contracte et ce retrécissement (signe que les naissances commencent à baisser) va accompagner les pyramides des années suivantes. Seule exception, celle de 1970, avec le "baby-boom" des années 60.

A relever, par ailleurs, qu'en 1980, le côté représentant les hommes en âge actif est plus large que celui des femmes: à la base des activités économiques dans la vallée nous trouvons l'immigration. Parallèlement, cette pyramide nous montre une légère tendance au vieillissement.

En somme, la structure par âge de la population léventinaise semble nous suggérer qu'un changement dans les comportements commence à se manifester entre les deux guerres: diminution des naissances et de l'émigration.

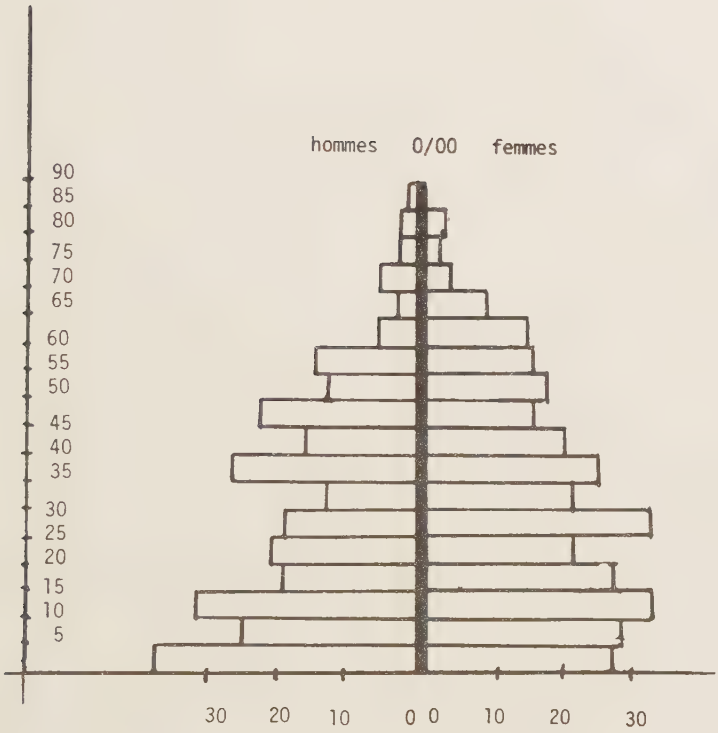
A l'intérieur de la vallée, dans les communes, au-delà des détails propres aux situations locales, nous retrouvons, en gros, les mêmes réalités.

A Faido, par exemple, la pyramide de 1824 (cf. D'ALESSANDRI, 1978, p. 22) est assez semblable à celles de la même époque, que nous avons rencontrés auparavant: forme triangulaire (forte natalité et forte mortalité) avec un "creux" important, surtout du côté des hommes de 15 à 35 ans. L'hypothèse de l'émigration se confirme, par ailleurs, sur la courbe du taux de masculinité élaborée par le même auteur (D'ALESSANDRI, 1978, p. 24): en 1824, toujours, le taux à la naissance est supérieur à 100, mais il décroît très vite, tout de suite après, atteignant le niveau le plus bas autour des 25-30 ans. Il remonte, ensuite, jusqu'à 45 ans, pour décroître de nouveau après: sans oublier l'effet de taille de l'échantillon (petit) auquel la droite est soumise, celle-ci montre bien ce vide d'hommes que provoque l'émigration.

La comparaison entre cette pyramide et celle de 1980 est assez frappante, sans, pour cela, être surprenante: la base s'est retirée et le sommet s'est élargi. Mais, surtout, du côté des hommes, le creux de 1824 s'est transformé en une bosse très visible, contrastant beaucoup avec le côté féminin: il est, aujourd'hui, difficile d'imaginer la vitalité du village sans la présence des immigrés.

Nous ne croyons pas utile de passer en revue tous les villages. On finirait, sans doute, par rencontrer les mêmes formes et arriver aux mêmes conclusions. Ce n'est pas très utile, non plus, dans la mesure où les tailles des populations ne permettent plus des généralisations, dont l'intérêt ne dépasserait pas l'aspect purement local. Plus intéressante, par contre, est l'analyse de la natalité, de la mortalité et de la nuptialité.

FIGURE No. 5a: Pyramide des âges, Faido 1824



Source: figure d'après D'ALESSANDRI, 1978, p. 22.

FIGURE No. 5b:

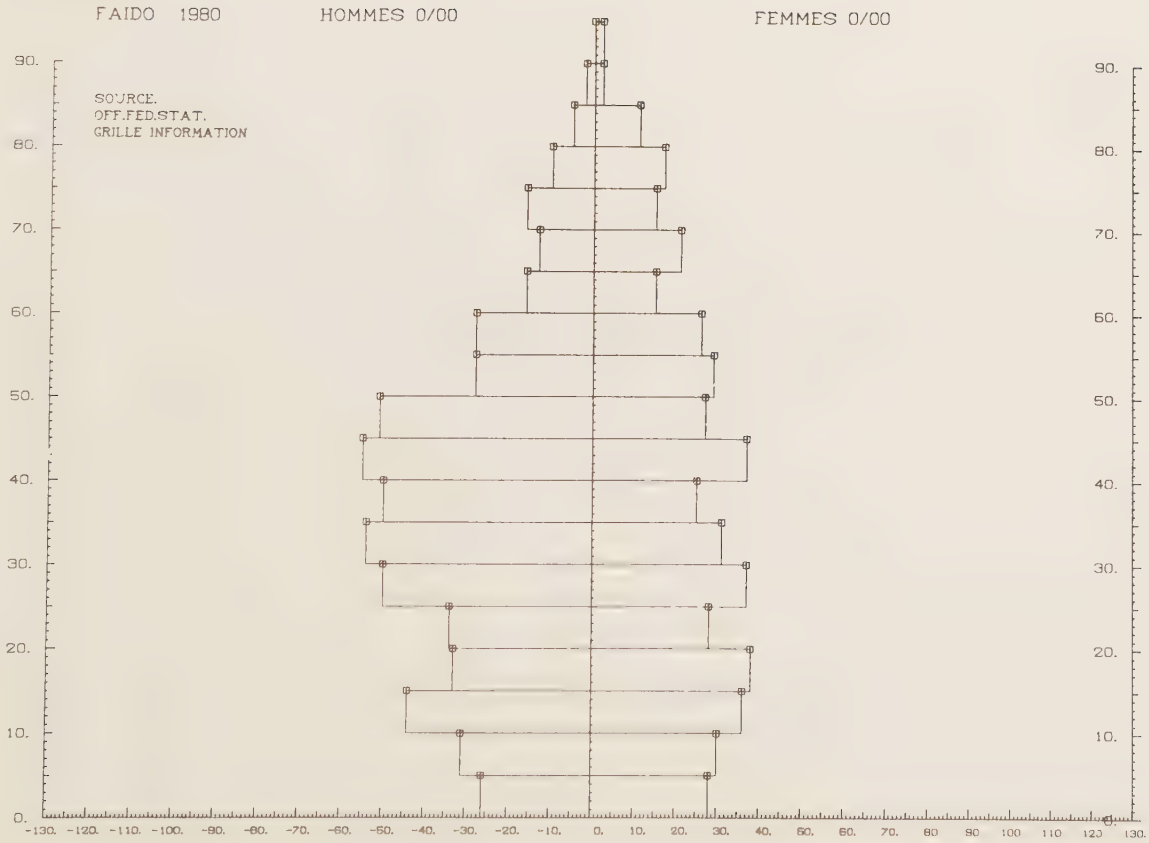
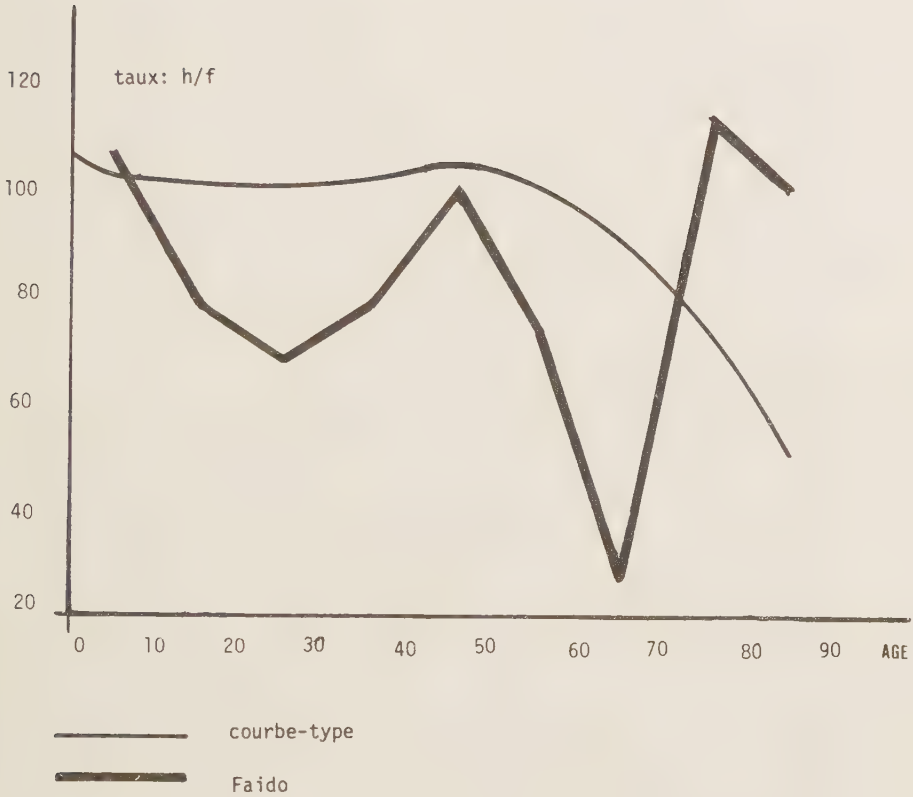

FAIDO 1980
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
GRILLE INFORMATION
90.
80.
70.
60.
50.
40.
30.
20.
10.
0.
-130. -120. -110. -100. -90. -80. -70. -60. -50. -40. -30. -20. -10. 0. 10. 20. 30. 40. 50. 60. 70. 80 90 100 110 120 130.

FIGURE No. 6 : Ratio de masculinité par âge, Faido, 1824



Source: Figure d'après D'ALESSANDRI, 1978, p. 24.

3. NATALITE, MORTALITE ET NUPTIALITE

3.1. L'échelle cantonale

ROMERIO (1980, p. 85) et l'Annuaire Statistique cantonal nous ont fourni les données pour élaborer le diagramme suivant (figure no. 7), représentant les taux bruts de mortalité en Suisse et au Tessin, de 1870 à 1981. Pour cette dernière échelle spatiale, nous avons préféré les données de l'Annuaire cantonal, même si elles ne correspondent pas toujours à celles des recensements fédéraux (utilisées par ROMERIO) car elles couvrent de façon plus détaillée la période qui nous intéresse: nous pouvons, ainsi, relever les données par tranches de cinq ans.

Le taux suisse de mortalité baisse constamment et régulièrement depuis 1870, en connaissant, toutefois, une légère accélération entre 1900 et 1920.

Le Tessin présente une situation plus contrastés: même si on ne considère que les périodes décennales. Bien que toujours en baisse dans son profil général, depuis 1880 la courbe montre des ralentissement et, parfois, même des relèvements. La date de 1925 nous permet de distinguer deux grandes périodes. Avant cette date, la droite est très irrégulière: après, elle présente deux vagues assez régulières, séparées par la "guerre". Si nous faisons abstraction du "pic" de 1920 (conséquence encore, probablement, de la grippe "espagnole" de 1918), la période précédant 1925 peut être divisée, elle aussi, en deux grandes phases: jusqu'en 1900, parcours irrégulier et assez haut de la courbe, et ensuite, entre 1900 et 1925, une franche baisse.

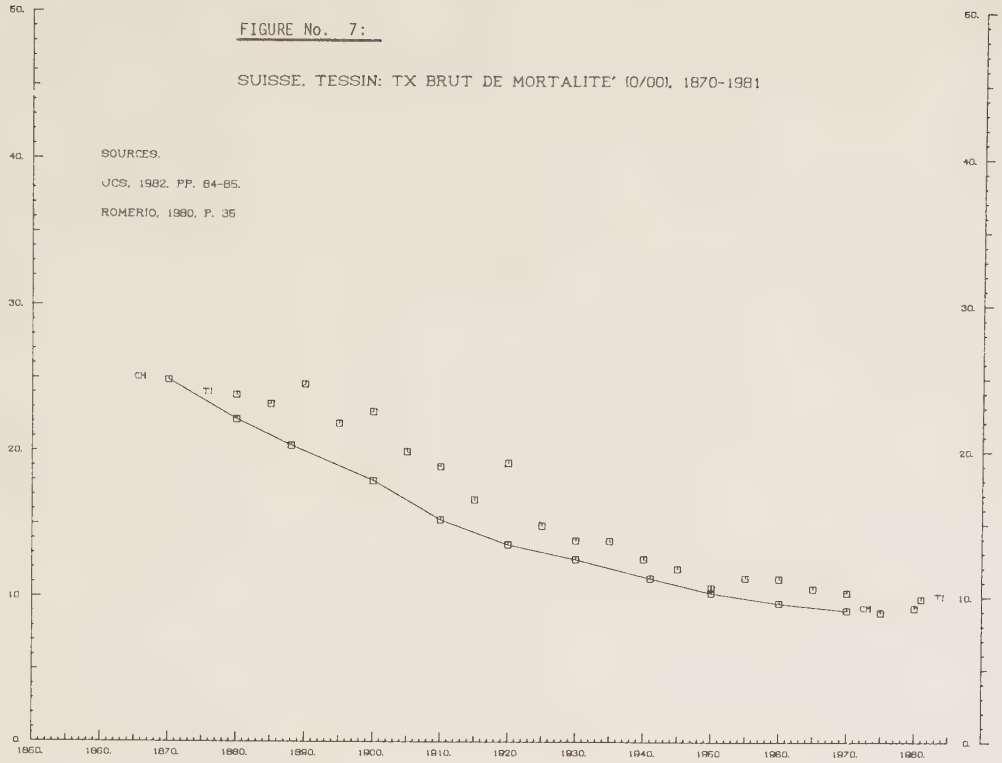
En somme, quatre phases principales apparaissent sur la droite du taux de mortalité tessinois: 1880-1900, 1900-1925, 1925-1950 et 1950-1981.

Une fois de plus, les périodes dégagées auparavant se confirment:

- taux de mortalité élevé et irrégulier, indice d'une situation traditionnelle, jusqu'en 1900;

FIGURE No. 7:

SUISSE. TESSIN: TX BRUT DE MORTALITE' (0/00). 1870-1981



- fléchissement progressif depuis le XXe siècle, où les deux guerres restent deux références temporelles importantes.

Les figures 8 et 9 nous permettent de comparer l'évolution de la natalité, de la mortalité et de la nuptialité, tant en chiffres brutes (figure no. 8), qu'en chiffres relatifs (figure no. 9). Nous pouvons relever trois éléments intéressants:

- à partir de 1905-1910, la courbe des naissances entame sa descente, suivie, vingt ans après, par celle des décès: pouvons-nous placer la transition démographique (passage d'un régime démographique, traditionnel, à haute mortalité et à haute natalité, à un régime, moderne, à basse natalité et mortalité) entre 1900 et 1920? Ce qui situerait le passage de la tradition à la modernité entre le début du siècle et la première guerre mondiale;
- le "baby-boom" est très bien visible à partir de 1960;
- les décès récents (1975-80-81, par exemple) ont tendance à augmenter et à dépasser, même, les naissances: signe évident d'un vieillissement de la population.

Que se passe-t-il à l'échelle de la vallée?

3.2. L'échelle leventinaise

Là aussi, en observant les courbes des taux de nuptialité, de natalité et de mortalité, on relève, dans l'ensemble, peu de différences avec les données tessinoises. Les naissances arrivent à leur point culminant en 1900: la chute est assez spectaculaire pour les decennies suivantes. Seules les années Soixante connaissent une forte augmentation. La mortalité, aussi, après la même date (1900), continue de diminuer, sauf en 1920. A la différence du Tessin, ici, il est plus difficile de remarquer une situation de transition démographique: en effet, d'un côté, naissances et décès semblent diminuer parallèlement et, de l'autre, cette diminution dure jusqu'aux années Trente. Les mariages montrent un taux assez régulier, à l'exception du premier après-guerre.

FIGURE No. 8

TESSIN: MARIAGES, NAISSANCES ET DECES, 1880-1981

SOURCE: TESIN
ANN. STAT. 1982
PAGES 84-85

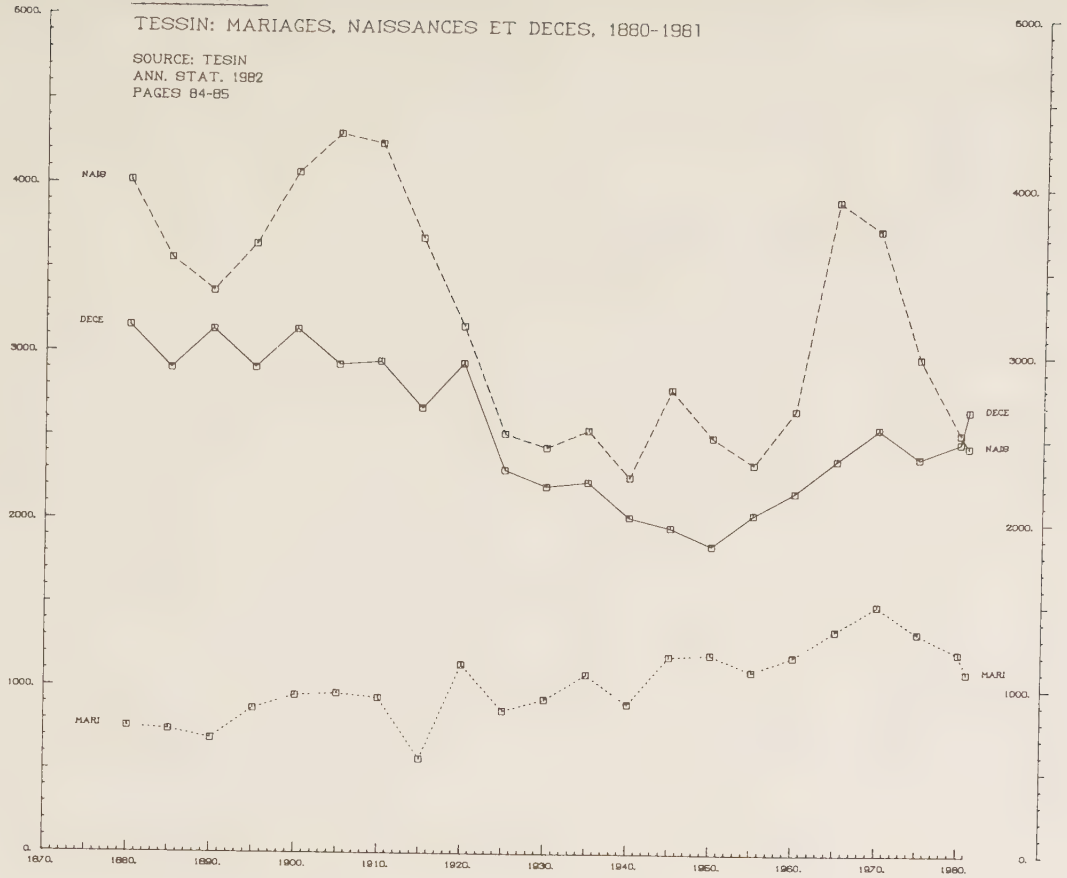
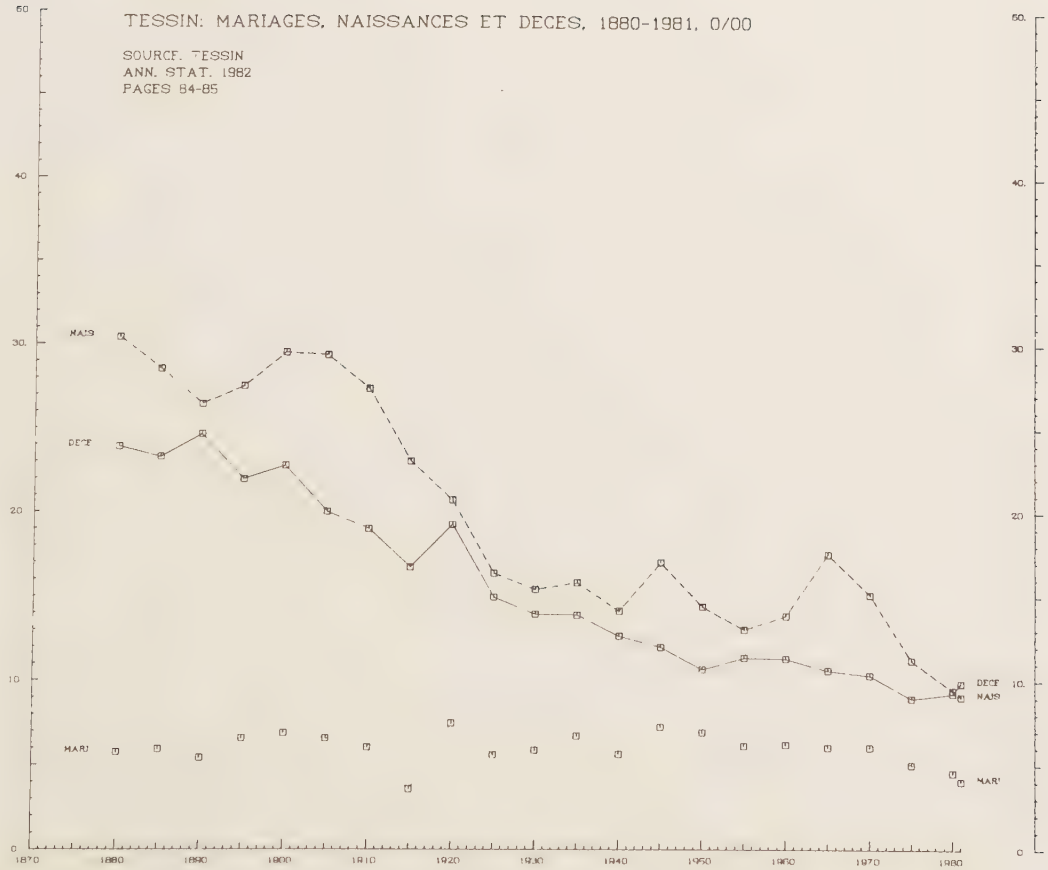


FIGURE No. 9:


TESSIN: MARIAGES, NAISSANCES ET DECES, 1880-1981, 0/00
SOURCE: TESSIN
ANN. STAT. 1982
PAGES 84-85
MAIS
DECE
MARI
DECE
NAIS
MARI
0
10.
20.
30.
40.
50.
1870
1880
1890
1900
1910
1920
1930
1940
1950
1960
1970
1980

Le tableau suivant (tableau no. 3) nous renseigne plus en détail.

TABLEAU NO.3: NAISSANCES, DECES ET MARIAGES EN LEVENTINA, 1870-1980 (2)

	NAISSANCES		DECES		MARIAGES		POP RES
ANNEE	N	°/oo	N	°/oo	N	°/oo	N
1870	235	23.2	251	24.8	45	4.4	10118
1880	398	26.6	358	23.9	78	5.2	14972
1888	248	25.8	214	22.1	46	4.8	9627
1900	281	29.9	234	24.9	53	5.6	9397
1910	252	25.7	178	18.1	58	5.9	9820
1920	229	22.9	196	19.6	90	9.0	9960
1930	148	15.2	131	13.5	56	5.8	9685
1941	112	12.4	112	12.4	52	5.7	9046
1950	132	13.7	117	12.2	55	5.7	9602
1960	176	16.3	95	8.8	50	4.6	10754
1970	185	15.5	122	10.2	58	4.9	11927
1980	130	11.1	97	8.3	48	4.1	11699

Essayons, maintenant, de cerner le vécu qui se cache derrière ces données.

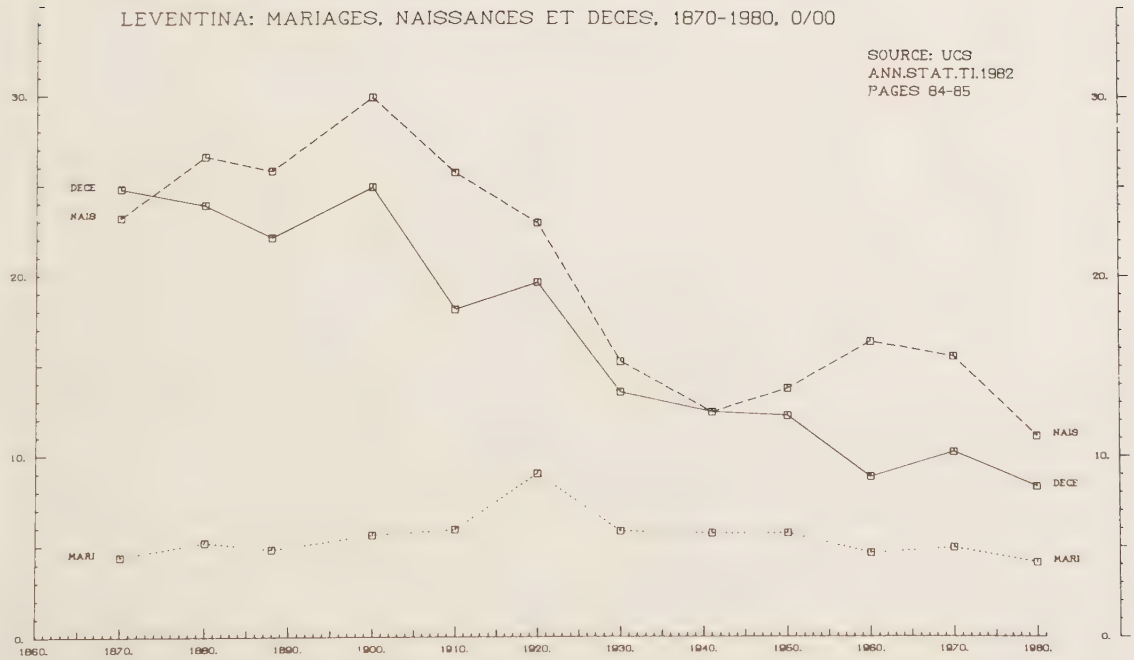
---

(2) Sources:

- BFS, Naissances, Déces et Mariages dans la Suisse, 1867-1871;
- BFS, idem, 1871-1890;
- BFS, Mouvement de la population suisse pendant l'année 1888, (etc.);
- UCS, Annuario Statistico del Cantone Ticino, 1941, (etc.)

Les années 1870 et 1880 ont été estimées en prenant une moyenne annuelle sur cinq ans, périodes prises en compte par les tableaux de la statistique: pour 1888, cette estimation a été effectuée sur naissances et décès uniquement.

FIGURE No. 10:


LEVENTINA: MARIAGES, NAISSANCES ET DECES, 1870-1980, 0/00
SOURCE: UCS
ANN.STAT.TI.1982
PAGES 84-85
DECE
NAIS
MARI
NAIS
DECE
MARI
0.
10.
20.
30.
1860.
1870.
1880.
1890.
1900.
1910.
1920.
1930.
1940.
1950.
1960.
1970.
1980.

3.3. La natalité au quotidien

Naître autrefois n'a pas la même signification qu'aujourd'hui: la naissance se transforme avec le temps. De "magie populaire diffuse", elle se change en "magie spécialisée exercée par un nombre restreint de privilégiés" (CHIERI, 1985, p. 6). Elle passe, en somme, d'une autonomie à une dépendance accrue, car le savoir concernant cette pratique - même si parfois il aboutissait à des résultats dangeureux pour la vie des mères et des enfants - était détenu par les femmes.

> "L'accouchement était une affaire de femmes. Dans chaque village, les commères (comari) distribuaient des conseils, des suggestions, des préceptes et de l'aide pratique, avant, pendant et après l'accouchement. (CHIERI, 1985, p. 5)

Et, souvent, les commères s'occupaient aussi de faire enregistrer les naissances à la commune, comme nous avons pu le constater en consultant les Registres d'Etat Civil de Giornico.

Mais il était aussi affaire de femmes quand - par le biais de l'Etat - la modernité fait son apparition dans ce domaine. En effet, le canton (déjà avant le milieu du XIXe siècle) octroie des subsides pour la formation de jeunes filles à l'activité de sage-femme. Ce besoin, inscrit dans un cadre plus général d'éducation populaire en matière d'hygiène et de santé, est ressenti à tel point que le Conseil d'Etat proposait, dans un de ses Comptes-Rendus, "l'institution dans le Canton d'une école d'obstétrique pour sage-femmes, ou au moins d'augmenter sensiblement le subside annuel afin d'envoyer dans les établissements de telle nature à l'étranger un plus grand nombre d'élèves[3] et de stopper au plus vite l'exercice pernicieux et abusif des commères (mammane)". (CRCS, 1857, p. 125). Cependant, la sage-femme reste toujours sous les ordres d'un médecin qui, quant à lui, est de sexe masculin. La modernité réside moins

---

[3] au féminin, dans le texte.

dans l'appropriation d'un savoir - féminin, ancestral et paysan - que dans l'imposition d'un autre: la sage-femme est, en quelque sorte, un des médiateurs de cette transformation qui finira par se montrer bien plus efficace sur le plan de la survie de la mère et des enfants. Avec le développement de la médecine, ou pour rester dans notre discours, avec le développement de la modernité, le savoir est monopolisé par le médecin.

Il ne faut, cependant, pas croire que l'ancien savoir féminin assurait aux femmes un pouvoir quelconque: nous en voulons pour preuve ces pratiques magiques, auxquelles CHIERI (1985) fait allusion, consistant à poser sur la femme qui accouchait "le béret du mari, ou à poser sur le lit les pantalons" (CHIERI, 1985, p. 5). En se référant à un autre auteur tessinois (Lurati)), CHIERI (1985, p. 5) précise que cette pratique serait "une réminiscence de la «couvée», habitude déjà rapportée par Marco Polo (...)" (CHIERI, 1985, p. 5): "l'accouchement terminé, l'homme s'installait dans le lit ou à côté de sa femme et simulait les douleurs. Ensuite, c'était à la femme de se lever et de le soigner comme si c'était lui qui avait enfanté" (CHIERI, 1985, p. 5).

Plus que d'une "participation de l'homme aux efforts de la femme" comme le relève l'auteur (CHIERI, 1985, p. 5), nous pensons qu'il s'agissait d'une forme de "ruse" masculine, dont le but était celui de s'approprier le pouvoir de procréation que seule la femme détient: le seul pouvoir qui, peut-être, pouvait encore lui échapper pour des raisons physiologiques évidentes.

Sur le plan de la survie, la modernité représente une amélioration certaine: et sur celui du pouvoir? En théorie, le savoir gynécologique ne sélectionne pas les sexes, contrairement au savoir traditionnel. Ce dernier, parce que traditionnel, était intimement lié à la pratique de la naissance: il ne pouvait qu'être féminin. La connaissance médicale, parce que moderne, est détachée de la pratique: elle n'est, donc, pas liée à priori à l'un ou l'autre des

sexes. Cependant, sur le plan de la profession, son exercice est essentiellement masculin: au Tessin, les médecins-chef (en particulier en gynécologie) sont tous de sexe masculin. Nous sommes, donc, en présence d'un paradoxe: si, en théorie, la connaissance en matière d'accouchement (contrairement à la pratique-même de l'accouchement qui, elle, reste féminine) ne devrait pas pré-sélectionner l'un ou l'autre des deux sexes, en réalité, le pouvoir (la détention de ce savoir) est "affaire d'hommes"! Dans les pratiques traditionnelles mentionnées par Fulvio CHIERI (1985), l'homme ne détient pas un savoir, mais se réapproprie le pouvoir à travers un rituel: dans la pratique moderne, l'homme détient, dans les faits, le savoir et le pouvoir. La modernité a, donc, accentué - paradoxalement, nous l'avons dit - la dissymétrie des rapports entre les sexes. Cela confirme, un peu, ce que nous affirmions dans la partie théorique, à savoir qu'une catégorie socialement subordonnée reste souvent telle lors d'une transformation du milieu social: nous serions même tenté de dire que sa subordination tendrait à s'accentuer. Cette subordination, par contre, peut être contrecarrée (cf. la partie théorique de notre thèse: point 4.1.c) si cette catégorie sociale est en mesure d'effectuer un travail inventif, en proposant de nouvelles pratiques ou de nouveaux discours. Est-ce cela qui se cache derrière les actuelles tentatives de "ramener à la maison" l'acte de l'accouchement? Tentatives qui, en fait, remettraient en question ce pouvoir médical et masculin, en reportant l'accouchement dans la sphère d'action des femmes elle-mêmes ou, simplement, en créant une situation ou l'homme pourrait véritablement participer au lieu de s'imposer (comme, autrefois, par l'intermédiaire du bérêt ou des pantalons[4]).

---

(4) Le béret ou le pantalon seraient-il, aujourd'hui, remplacés par la coupure du cordon ombilical, sorte de "gadget" tant à la mode chez les "nouveaux-pères"?

Quoi qu'il en soit, les statistiques sur les lieux de naissance (maison ou institut hospitalier) sont très intéressantes car elles reflètent ces problèmes.

TABLEAU NO 4: LIEUX DE NAISSANCE, TESSIN, 1941-1980 (5)

ANNEE	INSTITUT	DOMICILE	DOM/INST en %
1941	1480	957	64.7
1950	2112	466	22.1
1960	2601	97	3.7
1970	3772	7	0.2
1980	2534	15	0.6

Jusqu'à la deuxième guerre, deux tiers des naissances avaient lieu à domicile. Nous ne disposons pas des chiffres précédant 1941, ni des données par district: mais nous supposons que la proportion de naissances au domicile doit augmenter au fur et à mesure que l'on recule dans le temps. Cependant, le changement le plus significatif semble bien se produire à partir du deuxième après-guerre et, de manière frappante, après 1950. Par contre, nous assistons à un "retour à la maison" entre 1970 et 1980. Si la médecine a réussi à gagner la confiance des femmes, elle semble être, à l'heure actuelle, remise en question, ne serait-ce que superficiellement, par une minorité: est-ce une des tentatives pour récupérer l'aspect humain de la procréation?

Intéressant, pour sa part aussi, le comportement des femmes non-mariées: les chiffres à notre disposition ne concernent que 1941 et 1950, mais ils montrent déjà un comportement différencié. En 1941, sur 1480 naissances vivantes en institut, 63 sont illégitimes(6) et 1417

---

(5) Sources: UCS, Annuario Statistico del Cantone Ticino.

(6) Nous préférons le terme d'"enfant illégitime" à celui de "naturel", qui apparaît dans les statistiques fédérales en 1930: illégitime renvoit à un aspect légal, l'état-civil, tandis que naturel, terme absolument illogique, revêt, à notre avis, un caractère davantage idéologique.

légitimes; sur 957 naissances vivantes au domicile, 23 sont illégitimes et 934 légitimes. Le rapport domicile/institut (multiplié par 100) nous donne une valeur de 65.9 pour les légitimes et 36.5 pour les illégitimes. En 1950, ce rapport descend à 22.6 pour les légitimes et chute à 6.4 pour les illégitimes. La naissance en hôpital semble assurer, en plus de la sécurité, un plus grand anonymat.

D'un autre côté, le développement de la médecine, mais surtout sa diffusion, permet de diminuer de façon considérable la mortalité infantile.

TABLEAU NO. 5: MORTALITE INFANTILE, DANS LA VALLEE DE LA LEVENTINA ENTRE 1871 ET 1969 (7)

ANNEE	MORTALITE' INFANTILE N abs.	en % nés vivants
1872	43	18.2
1880	100	25.6
1885	60	20.0
1890	44	18.1
1900	47	16.7
1910	28	11.1
1920	33	14.4
1930	9	6.1
1950	6	4.8
1960	2	1.1
1969	3	1.3

Encore une fois, le passage au XXe siècle représente un changement qualitatif des conditions de vie: variant autour d'un taux de 18-20% au XIXe siècle, il descend constamment après 1910. Cependant, deux exceptions sont à noter: 1920, dont nous avons déjà constaté le relèvement général de la mortalité, et 1880, correspondant à la période des travaux de construction du chemin de fer.

---

(7) Sources: BFS, op. cit., UCS, op. cit.

Les années de 1875 à 1890 sont estimées sur la base d'une moyenne annuelle portant sur cinq ans: 1871-75; 1876-80; 1881-85; 1886-90.

Si la diffusion de la médecine[8], allant de pair avec une éducation à l'hygiène développée dans les écoles, a permis de faire baisser la mortalité infantile, elle n'a pas éliminé une disparité devant la mort entre enfants légitimes et enfants illégitimes.

TABLEAU NO. 6: MORTALITE INFANTILE AU TESSIN ENTRE 1910 ET 1981 [9]

ANNEE	DECES (en $^0/_{00}$ des nés vivants) légit.	illég.	ill/lég
1910	112	187	1.66
1920	80	137	1.71
1930	52	95	1.82
1940	44	79	1.79
1950	29	59	2.03
1960	20	37	1.85
1970	15	19	1.26
1980	9	19	2.11
1981	7	17	2.42

A l'exception de 1970, le rapport entre illégitimes et légitimes ne descend jamais au-dessous de 1.5 fois, mais ce qui est encore plus remarquable, c'est sa tendance à la hausse. Contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer, la modernité n'a pas apporté de libéralisation dans ce domaine. Cela nous amène à formuler l'hypothèse que, dans une société traditionnelle, l'enfant en tant que tel devait avoir une place plus importante qu'aujourd'hui. Illégitime, certes, mais tout de même fils de Dieu, il était probablement mieux pris en charge par la famille (plus large) traditionnelle

---

(8) L'idée des arrondissements médicaux est née en 1837, réalisée sur le papier en 1845 et entrée en fonction complètement en 1859. Ce ne sera, cependant, qu'en 1870 que les communes seront obligées de payer le médecin proportionnellement au nombre d'habitants. (cf. CESCHI, in AST, 1980, no. 83, pp. 407-454).

(9) Sources: UCS, op. cit., 1982.

De 1910 à 1950: moyenne annuelle portant sur périodes de cinq ans (1906-10; 1916-20; 1926-30; 1936-40; 1946-50).

que par la famille moderne. Dans la famille traditionnelle, la mère célibataire restait probablement à la maison: dans la famille moderne, elle se retrouve, peut-être, plus souvent seule avec son enfant.

En conclusion, nous pouvons affirmer que la naissance, aussi, est le reflet des modifications qui ont eu lieu, plus globalement, dans la société. D'affaire de femmes (et encore! nous l'avons vu), entouré de magie mais aussi de dangers, elle se transforme en maladie, se médicalise, en somme. Les risques diminuent et, en se spécialisant, l'information qui règle cette pratique se concentre sur le corps médical. Un corps médical qui, sans que la connaissance elle-même ne semble l'impliquer à priori, est surtout masculin. Cependant, la modernité secrète aussi les moyens pour échapper à ce pouvoir: les tentatives, encore marginales, de retour à la naissance chez soi représentent, peut-être, une voie parmi d'autres de recréer cette "magie" que la médecine a détruite. La sage-femme pourrait, à nouveau mais dans un autre sens, jouer un rôle de médiateur dans ces expériences: il ne s'agirait pas d'un retour en arrière, pas du tout même, car le niveau hygiénico-sanitaire que la médecine et l'éducation ont permis d'atteindre ne pourra pas reculer. Et surtout, les services d'urgence actuels, permettent de rejoindre facilement le "territoire" médical en cas de difficulté(10).

3.4. La mortalité au quotidien

Nous avons déjà eu l'occasion de voir les chiffres (absolus et relatifs) concernant la mortalité. Pour essayer de reconstituer une quotidienneté, il est plus intéressant

---

(10) Par ailleurs, il est surprenant de constater que même cette "sécurité médicale" peut se révéler une illusion: à Genève, les accouchements peuvent aussi se faire dans des cliniques privées. Cliniques où, les prix sont bien plus élevés que ceux de la Maternité cantonale, mais où les équipements y sont inférieurs: en cas de grosse difficulté pendant l'accouchement, la femme est transférée à la Maternité.

d'en chercher les causes. Les données statistiques qui s'y réfèrent sont, alors, à prendre avec prudence: souvent, elles ne mentionnent que les principales causes; souvent, encore, le médecin n'est pas atteignable, surtout au XIXe siècle, et la cause n'est pas notée; et enfin, l'évolution de la médecine rend difficile la comparaison statistique. En effet, des maladies recensées avec d'autres sous une même rubrique, peuvent se retrouver séparées sous des rubriques différentes quelques décennie plus tard: entre-temps elles ont acquis, permettez-nous cette expression, une "autonomie pathologique". Sans oublier, qu'elles peuvent aussi changer de nom.

N'ayant pas trouvé, dans la statistique fédérale, de données concernant les causes de décès par district à partir de 1930, après cette date, nous nous sommes replié sur les données cantonales.

Pour s'y retrouver dans cet ensemble complexe de données, nous proposons une première approche sur la base de quatre grandes classes qui semblent se dégager des tableaux:

- les maladies de l'appareil digestif;
- les maladies touchant aux poumons et aux voies respiratoires;
- les maladies atteignant le coeur;
- le cancer.

Cela n'évite pas les recouvrements: rien que pour le cancer, nous pourrions le retrouver dans la classe des maladies pulmonaires et ailleurs aussi. En réalité, il faudrait parler de cancers, au pluriel.

Les maladies de l'appareil digestif et celles des poumons semblent être deux classes de la tradition: cancers et coeur, pour leur part, semblent être deux maladies de la modernité. Soyons précis: dans la modernité aussi, les maladies des poumons existent, mais elles se trouvent classifiées surtout sous cancer, tandis que celles de la tradition, nous les retrouvons sous phtisie, tuberculose, pneumonie, etc.. Malgré leur imprécision, nos quatre

catégories nous fournissent, tout de même, une clé de lecture.

Les cas de personnes décédées à cause d'une maladie de l'appareil digestif en Leventina ont été 18 en 1888 et 27 en 1900 (12 de sexe masculin et 6 de sexe féminin, respectivement 17 et 10). En 1910, cette mention disparaît des rubriques: nous retrouvons, par contre, celle de "carcinome" Dans les régistres d'Etat civil de Giornico, par exemple,il nous est arrivé de rencontrer, souvent, dans les causes de mortalité, le terme de carcinome de l'estomac: pouvons-nous considérer qu'une partie de ces données concerne l'appareil digestif surtout? Quoi qu'il en soit, elles sont de l'ordre de 11-12, jusqu'en 1920. Dans la statistique cantonale, "autres maladies de l'appareil digestif" nous signale 8 cas mortels en 1941, 3 en 1950 et 1 en 1960, respectivement 1970. Sans doute, toutes ces maladies ont trouvé une distribution sous d'autres rubriques, les progrès de la médecine ayant relevé avec plus de précision la nature du mal. Cependant, la fréquence de ce type de maladies aux conséquences létales était assez importante au siècle dernier pour retenir l'attention des statisticiens. Ce qui confirme, par ailleurs, la mauvaise qualité de l'alimentation tradionnelle, peu équilibrée, mais surtout lourde. En décrivant l'alimentation du paysan leventinais sur l'alpage, FRANSCINI (1973: Iè. éd. 1848)) écrivait:

> "Dans sa simplicité, elle se distingue par la bonne qualité et par l'abondance. Le matin de bonne heure, après la traite des bêtes, il se nourrit d'une polenta cuite dans de la crème pure de laquelle coule un beurre pur comme l'or et répand une fragrance particulière. Cette polenta (...) est très difficile à digérer pour ceux qui n'y sont pas habitués, mais sur ces alpages elle est bientôt assimilée. Le lait l'accompagne comme boisson. (...) A une heure que l'appétit ou le soleil indiquent, chaque homme revient aux bâtisses et se nourrit de "mascarpa" fraîche avec du pain. Avant l'heure de rassembler les animaux, le goûter est à base de pain et fromage ou séré fumé ou séché au soleil, et de lait. Le soir, enfin, après

> l'ouvrage et les prières, ils soupent avec "mascarpa" fraîche et pain, et parfois, avec un excellent riz au lait. Cette alimentation, si la saison n'est pas excessivement mauvaise, est très utile pour la santé et la résistance des montagnards. (...)" (FRANSCINI, 1973, p. 119)

Si, en 1888, nous trouvons les 4 derniers cas mortels de typhus, celui-ci devait être un vrai fléau pendant tout le XIXe siècle. En effet, il est fréquent d'en trouver mention dans les Comptes-Rendus du Conseil d'Etat. Dans celui de 1844, on mentionne, par exemple, une épidémie dans la localité de Chironico. Le nombre important de personnes qui ont péri est attribué au manque de médecins - nous avons déjà vu que l'Etat essaie de créer les arrondissements médicaux - et au manque d'hygiène (cf. CRCS, 1844, p. 35). L'épidémie dura depuis l'automne, jusqu'au mois de mars: sur une population de 900 personnes, 200 en furent atteintes et 30, environ, y trouvèrent la mort (cf. CRCS, 1845).

Rien qu'à Giornico, nous pouvons relever, dans les registres d'Etat civil, la présence "quotidienne" de cette maladie: un cas en 1876, un cas en 1877, cinq cas en 1880 (dont presque tous des ouvriers) et, de nouveau, un cas en 1881, respectivement 1882.

Les petits enfants sont souvent victimes d'entérite: nous avons enregistré 1 cas en 1888, 9 cas en 1900, 4 en 1910, 8 en 1920 et 1 en 1930: après cette date, cette maladie n'est plus mentionnée. A côté de cette maladie, nous trouvons beaucoup de décès sous la rubrique "après naissance, par débilité, malformation congénitale", que la statistique cantonale reprend à partir de 1941 sous le nom de "faiblesse congénitale": leur nombre décroît constamment, de 21 cas en 1888 à 8 cas en 1900, 15 en 1910, 8 en 1920, 1 en 1930, 1 en 1941 et 4 en 1950. Les conditions d'existence semblent, ainsi, influencer l'évolution de la mortalité.

Le choléra ne semble pas toucher les hautes vallées: les rubriques des relevés sont presque toujours vides, et même pendant les grandes épidémies, touchant le Tessin (cf. CESCHI, in AST, 1980, no. 83) en 1836, 1854, 1855 et 1867,

cette maladie se limite aux zones du Sud du Tessin. CESCHI (in AST, 1980, no. 83, pp. 413-414) relève un seul cas mortel à Prato Leventina en 1854. Le choléra est une maladie de la plaine.

D'autres maladies, par contre, sévissent dans nos vallées. Ce sont les maladies qui touchent aux organes de la respiration: phtisie, tuberculose, pneumonies et bronchites, etc., comme le montre le tableau no.7. Signalons aussi que les données de ce tableau ne correspondent pas à celles d'un autre tableau de la statistique fédérale, lequel, pour les maladies des organes de la respiration, nous donne un total de 64 cas mortels en 1888 et de 63 en 1900.

TABLEAU NO. 7: QUELQUES MALADIES DES ORGANES DE LA RESPIRATION EN LEVENTINA ENTRE 1888-1970 (11)

ANNEE	(1)	(2)	(3)	(4)
1888	20	31	4	-
1900	20	27	-	-
1910	8	-	13	-
1920	13	-	30	-
1930	9	14	-	-
1941	14	-	4	4
1950	5	-	2	4
1960	3	-	2	3
1970	-	-	4	-

(1) Phtisie et tuberculose pulmonaire;
(2) Affections aiguës des organes de la respiration;
(3) Pneumonies diverses et bronchopneumonies;
(4) Autres maladies des organes de la respiration.

Les cas de tuberculose pulmonaire (anciennement dénommée phtisie pulmonaire: cf. Petit Larousse Illustré, 1975) sont très fréquents jusqu'au début du siècle. Ils se stabilisent ensuite sur un total de 10-15 unités jusqu'en 1950, date à partir de laquelle ils ne vont plus dépasser les cinq cas.

---

(11) Sources: BFS, op. cit. et UCS, idem.

De 1941 à 1970, notre "rubrique pneumonies diverses ..." comprend: pneumonies, bronchites et asthmes.

Après 1960, nous n'avons plus de cas mortels recensés: la fermeture du lieu de cure de Altanca, dans la commune de Quinto, survient, justement, dans les années Soixante. Cela suscite en nous quelques doutes quant à la nature de ces chiffres: s'agit-il d'habitants de la Leventina, ou, aussi, de patients résidant au Sanatorium?

Les "affections aiguës des organes de la respiration" sont trop génériques pour se prêter à une utilisation. Les pneumonies, malgré leur présence irrégulière, laissent supposer une fréquence plus élevée avant les années Trente de ce siècle: après, on peut encore mourir de pneumonie, mais avec une moindre probabilité. Les données de 1920 nous permettent de faire l'hypothèse d'une épidémie: probablement en conséquence de la grippe espagnole qui avait sévi deux ans auparavant.

En somme, les maladies mortelles recensées sous les rubriques concernant les appareils digestifs et les organes de la respiration, ont une fréquence qui diminue au fur et à mesure que les décennies passent. Un changement qui est dû, sans doute, à une meilleure précision du diagnostic, mais qui doit être aussi en rapport avec l'implantation d'un service de soins plus efficace et à l'amélioration des conditions hygiéniques qui, pendant le dernier siècle, peuvent être définies comme désastreuses. Bellinzona, Riviera et Leventina, par exemple, possédaient des zones insalubres, non encore bonifiées et "on avait jusqu'en 1870 et plus des foyers de malaria" (CESCHI, in AST, 1980, no. 83). Là où les marécages ne déployaient plus leur influence néfaste, d'autres conditions sont présentes:

> "Il suffit de penser au fumier entassé dans les cours ou contre les habitations, à la promiscuité entre les hommes et les animaux, au manque général d'égouts, à la présence rare de bons acqueducs, aux sépultures dans les églises, à toute cette crasse et à ces ordures liées à certains travaux et manufactures et évoquées, dans la première proclamation de la Commission sanitaire cantonale dès l'apparition du choléra en Europe en 1831 (...)" (CESCHI, in AST, 1980, no. 83, p. 419).

Ce "ban" de la Commission sanitaire auquel CESCHI (in AST, 1980, no. 83) fait allusion, et dont il reprend des passages, parle de cadavres d'animaux "abandonnés sur les routes, ou jetés dans les eaux" (idem, p. 419), de la présence de puits de chanvre, d'abattoirs, de travaux de tannage, etc. (cf. CESCHI, in AST, 1980, no. 83, p. 419).

Une situation sanitaire que la pauvreté et les habitudes de comportement ne faisaient qu'aggraver:

> "Pendant l'hiver, surtout dans les vallées supérieures, les familles s'entassent dans l'atmosphère lourde et surchauffée des «stufe»[12], locaux bas et mal aérés où l'on séchait aussi les linges humides. Ailleurs on se réunissait pour veiller dans les étables, pour jouir de la chaleur âcre des animaux." (CESCHI, in AST, 1980, no. 83, p. 423)

Le Compte-Rendu de 1857, qui prêche la nécessité d'instituer les arrondissements médicaux, pose la question:

> "Comment, par exemple, pourrait-il, le médecin communal rester indifférent devant tant d'ordures et de fumier entassés dans les cours et dans les rues surtout dans les villages de campagne ? Comment ne pas prêcher sans cesse la nécessité de la propreté du corps, du linge, des services de cuisine, d'aérer les chambres à coucher et des «stufe», de ne pas s'enfermer pendant de longues soirées l'hiver dans les étables à cohabiter avec les bêtes? Comment pourrait-il ne pas convaincre avec le temps et la patience les habitants, surtout des vallées, que leurs habits grossiers en laine s'imprègnent, à l'usage, des odeurs des animaux, puent et corrompent l'air dans les lieux fermés, et nuisent à la santé? (CRCS, 1857, p. 123)

En somme, sur le plan de l'hygiène et de la santé, "typhus, variole, dysenterie et de mytérieuses maladies

---

(12) "Pendant l'hiver (dans les locaux de séjour), quand on chauffe beaucoup le poêle, et l'on y dort et mange et boit et travaille, et jamais ou presque on ouvre les fenêtres, il y domine une puanteur insupportable à qui n'est pas habitué, nocive à quiconque" (FRANSCINI Stefano, 1973 (Ière Ed.: 1848 ?), p. 126).

gastro-intestinales l'été et pulmonaires l'hiver étaient fréquentes dans beaucoup de villages et se manifestaient régulièrement quand les conditions climatiques et alimentaires empiraient" (CESCHI, in AST, 1980, no. 83, p. 423). Le Commissaire du Gouvernement en Leventina, dans ses rapports et dans sa correspondance (que nous avons pu consulter àux Archives cantonales de Bellinzona) relate fréquemment des cas de maladies épidémiques.

A côté de tous ces facteurs, l'émigration (autre signe de pauvreté de la société traditionnelle) pouvait parfois, jouer un rôle dans la diffusion de maladies (cf. CESCHI, 1980, in AST, no. 83).

3.5. La nuptialité au quotidien

Si, de nos jours, le mariage représente un moment pour une fête (au même titre que le baptême), un moyen, en somme, pour réunir plusieurs amis et parents (entretien avec RUSPINI (Don) Angelo), autrefois il s'accompagnait d'un "rituel" bien plus précis. Le curé d'aujourd'hui ne saurait plus décrire, précisément, un mariage-type, tant les règles se sont simplifiées et personnalisées: par contre, Stefano FRANSCINI, vers le milieu du dernier siècle pouvait encore nous décrire dans les détails les règles de cette fête.

> "Dans la terre de Sobrio en Leventina, le marié accompagné par le parrain, à la tête du cortège de ses parents et amis, frappe à la porte de la mariée: depuis l'intérieur de l'habitation on demande qui on désire; et, après beaucoup de discussions, on amène devant la porte, l'une après l'autre, deux ou trois petites vieilles, "moches" ou bossues, ou des mannequins; depuis l'extérieur, les gens, pas contents, demandent et obtiennent d'entrer pour chercher eux-mêmes ce qu'ils désirent: ils entrent, ils trouvent toujours la mariée parée pour les noces et ils l'emmènent avec eux. Ici le groupe se complète des parents de la femme: seule la mère reste à la maison avec quelques commères.
>
> Très enracinée dans la Commune de Airolo est la coutume de rendre visite pendant la nuit aux filles en âge de mariage. Les jeunes hommes s'y rendaient ensemble nombreux; et si ceux d'une terre rencontraient ceux d'une autre, ou plutôt

> les surprenaient, ils les chassaient avec les pierres ou c'était la bagarre; et le bon sens a pratiquement éteint partout cette pratique si chère aux hommes des alpages suisses connue sous la dénomination de kiltgang.[13]
>
> Quand l'homme se mariait à l'extérieur du village, il était coutume d'arrêter le défilé. Sur le parcours on rencontrait un barrage défendu par presque toute la jeunesse du village: il se passait une grande criée; et avec des dons, surtout des aliments, on obtenait la permission de poursuivre la route." (FRANSCINI, 1973, pp. 272-273)

Cette dernière coutume fait de temps en temps son apparition ajourd'hui encore, bien que rarement, dans les désormais rares mariages: toutefois, elle était encore assez habituelle jusqu'après la dernière guerre (entretien avec Mme Ausilia CELIO[14]).

Cependant, l'esprit critique, mais surtout moderne, de Stefano FRANSCINI, ne pouvait s'empêcher de stigmatiser ces pratiques traditionnelles qui, derrière le rituel pouvaient cacher des drames. Dans les citations précédentes, nous avons déjà pu remarquer l'existence de dangers - réels - de disputes pouvant naître entre factions territoriales diverses et se nourissant d'un esprit de clocher extrêmement vif: la violence n'était pas le monopole de la vie urbaine, elle est bien présente dans les campagnes aussi. Cependant, le danger le plus grave est représenté par les frais qu'impliquait le rituel du mariage:

> "Dans notre campagne il existe toutefois l'habitude peu louable des fiançailles. Dans telle conjoncture a lieu la promesse solennelle, et l'époux fait un cadeau: si, au bout d'un certain délai, un des deux époux ne tient pas sa promesse, il est obligé de fournir une dot à l'autre ou en proportion de sa richesse ou d'après une base stipulée auparavant: celui qui soupçonne l'autre fiancé de vouloir s'unir en

---

(13) Cf NIEDERER Arnold, in GUICHONNET et. al., 1980.

(14) Originaire de Bedretto, Mme CELIO l'a vécue directement, son mari venant d'une autre commune de la vallée.

> mariage avec quelqu'un d'autre, se presse de déposer un veto ou un empêchement auprès de la chancellerie du vicariat. Les jeunes filles ou les jeunes hommes volages sont parfois obligés de payer deux ou trois dots et d'épuiser leur patrimoine. (...) La mariée garde toujours l'anneau nuptial. Après le mariage suit en pleine allégresse un dîner ou un souper où la mariée invite ses parents, le marié et les parents à lui, et de cette façon se forme un groupe très nombreux." (FRANSCINI, 1973, p. 272)

Le mariage, on le constate, pouvait représenter une dépense très élevée, surtout pour les familles des mariées: si le garçon remplit un rôle centripète, sur le plan de la fortune familiale, la fille, elle, a un rôle plutôt centrifuge.

Le fait que FRANSCINI mette en relief ces aspects dramatiques du mariage, nous permet de supposer que la fréquence des infractions devait être suffisamment importante: le jeune âge des fiancés (FRANSCINI nous laisse entendre qu'il n'est pas rare de trouver des "jeunes hommes de dix-huit ou dix-neuf ans déjà mariés avec des jeunes filles de seize à dix-sept ans" (FRANSCINI, 1973, p. 272)), l'émigration, etc. pouvaient être autant de circonstances à la base du non respect d'une promesse de mariage.

C'est à travers toutes ces règles que la communauté exerçait son contrôle sur ses membres. Un contrôle social avant le mariage, sanctionné par des règles strictes; un contrôle social pendant le mariage, assuré par la présence des amis et des parents, ou par le "jeux" réglant la "prise de possession" de l'épouse: mais contrôle social strict, aussi, après le mariage, comme témoigne un document dramatique que nous avons trouvé dans la documentation relative au Commissaire du Gouvernement en Leventina. En fait, au mois de mai 1858, le Juge de Paix ordonne une visite médicale sur une femme mariée de la commune de Giornico, accusée d'être tombée enceinte pendant l'absence du mari, émigré en Californie. Le médecin, après avoir fait subir la visite à la femme, confirme l'accusation et la

naissance désormais proche (cf.: ACB, Incarto Commissario di Leventina, 1858). Une fois de plus, le "fardeau" revenait aux femmes.

Qu'en est-il de l'évolution des mariages?

TABLEAU NO. 8: EVOLUTION DES MARIAGES EN LEVENTINA, 1875-1980 (15)

ANNEE	Population Résidente	N Mariages Contractés	En $^0/_{00}$ de la pop. rés.
1875	10731	45	4.2
1880	13309	78	5.9
1885	10751	51	4.7
1890	9628	47	4.9
1900	9327	53	5.6
1910	9820	58	5.9
1920	9960	90	9.0
1930	9685	56	5.7
1941	9046	52	5.7
1950	9602	55	5.7
1960	10754	50	4.6
1970	11927	58	4.8
1980	11699	48	4.1

La période allant de 1871-75 à 1881-85 inclut les travaux sur la ligne du chemin de fer: c'est une période où le taux de mariages semble être relativement bas, sauf pendant la période d'affluence des travailleurs étrangers. Cette influence de l'immigration est perceptible avec le relèvement du taux qui de 4% monte à environ 6% . Intéressante, par ailleurs, la période allant de 1890 à 1910: en gros, il s'agit de la période allant depuis la deuxième révolution industrielle (celle liée au nouveau système technique qu'est l'électricité) à la première guerre mondiale: période où les mariages ont tendance à augmenter.

Exceptionnelle, par contre, l'année 1920: signe, peut-être, que le système relationnel quotidien tente de

---

(15) Sources: BFS, op. cit. et UCS, op. cit.

De 1875 à 1890, les valeurs correspondent à une moyenne annuelle portant sur cinq ans.

retrouver sa "normalité", après les perturbations causées par la Mobilisation. En effet, entre les deux guerres, le taux reste constant.

Après la deuxième guerre mondiale, enfin, le taux de mariage entame sa descente.

Quant aux divorces, ils nous intéressent dans la mesure où ils révèlent un aspect de la "modernité": inconcevable dans un système social traditionnel, la dissolution du mariage, pour d'autres motifs que le décès de l'un des conjoints, fait son apparition dans les statistiques concernant la Leventina à partir du dernier quart du XIXe siècle. Pendant la période allant de 1876 à 1880, les statistiques nous parlent de cinq divorces accordés et d'une demande rejetée; pendant la période 1886-1890, d'un divorce prononcé; et, en 1910, de deux divorces.

Nos données statistiques sur les divorces sont à prendre avec prudence car, d'un côté, afin d'en dégager une tendance, nous les avons relevées uniquement par décennie; et, de l'autre, elles disparaissent de la statistique fédérale, au niveau du district, à partir de 1920. Nous avons, alors, replié sur la statistique cantonale, mais uniquement à partir de 1940: ce qui nous laisse un vide entre les deux guerres. En 1940, un seul cas de divorce est à compter en Leventina; en 1959, ils sont deux; deux, encore, en 1970 et neuf en 1980. Les principaux motifs de divorce, du moins entre 1940 et 1980, appartiennent à la catégorie des relations conjugales troublées. Un seul cas d'adultère est reconnu en 1980.

L'année 1980, malgré son caractère individuel, nous semble, tout de même, révéler un changement dans la quotidienneté: la fonction économique du mariage n'étant plus la même que celle de la société traditionnelle, il semble perdre sérieusement sa fonction idéologique aussi; les choix individuels priment sur le contrôle social exercé par la communauté. La notion d'<u>union</u> du couple semble avoir remplacé celle - plus traditionnelle - de <u>fusion</u>: l'union peut se dissoudre, tandis que la fusion ne le peut pas.

3.6. Religiosité et quotidienneté

> "Si un adulte tombe gravement malade et qu'il n'est pas très pauvre, on n'oublie presque jamais de demander une messe à l'église pour implorer la guérison (...)" (FRANSCINI, 1973, p. 273)

> "A la campagne, presque toute la population participe aux obsèques: au premier rang l'étendard de la mort et la croix; suivent, ensuite, le cadavre enfermé dans le cercueil, les parents les plus proches de sexe masculin, et enfin les femmes (...)" (FRANSCINI, 1973, p. 273)

Ces deux citations nous renvoient à deux aspects du quotidien: rapport entre sphères privée et publique, d'un côté, et religiosité, de l'autre, que nous retrouvons dans les mariages et les naissances: le baptême et l'enterrement suivent un rituel codifié par la religion, rituel qui établit une communication entre l'Ici et l'Au-delà, mais, surtout, entre les membres d'une communauté. La religion, dans la société traditionnelle, est un médiateur socialisant. De nos jours, tout en ayant perdu cette intensité, la religion garde son rôle médiateur entre les individus et la communauté: les décès, surtout, sont des moments où la cérémonie religieuse rassemble une bonne partie de la communauté, où privé et public se mélangent.

La perte d'intensité de l'acte religieux (intensité qui ne se limitait pas aux mariages, décès et naissances, mais qui investissait les activité agricoles aussi: cf., par exemple, les Rogations) est, aujourd'hui, ressentie par les curés responsables des paroisses (entretiens avec RUSPINI (Don) Angelo de Bodio et FORNI (Don) Paolo de Giornico): la participation à la messe (par exemple, dans des paroisses comme celles de Bodio et de Giornico) est assez limitée, malgré (ou, peut-être, à cause de) la présence d'immigrés provenant du Sud de l'Italie. Pour le curé de Bodio cela tient, en partie, à un aspect plus sobre de la religiosité actuelle qui ne semble pas satisfaire les habitudes

rituelles des gens du Sud. En effet, à la Pentecôte, la cérémonie religieuse ne se cantonne pas à l'église; elle est répartie sur l'ensemble du village, et là, la participation des immigrés devient très importante, presque exclusive.

A notre avis, une autre raison expliquant cette perte de religiosité pourrait s'ajouter à la précédente: le déracinement. Dans un film remarquable, les frères Paolo et Vittorio TAVIANI (KAOS, 1984) reprennent des contes de Pirandello: dans l'un d'eux, on raconte la lutte d'une petite communauté détachée du village principal, pour avoir droit à sa propre église. Une lutte qui se déroule dans un contexte sicilien marqué par le latifundium, certes, mais qui rappelle, tout de même, les innombrables querelles pour obtenir l'autonomie paroissiale (plus tard, communale), qu'ont connues beaucoup de villages tessinois. L'histoire racontée par ce film nous semble significative, dans la mesure où elle montre que l'enracinement en un lieu se manifeste par un besoin de sacraliser le territoire (la terre sur laquelle se projette le travail de la communauté), d'en affirmer, en somme, sinon la propriété, du moins la possession. L'église est, ainsi, un point sacré qui renvoie sa sacralité sur l'ensemble du territoire investi par l'acte de travail de la communauté.

Les immigrés qui viennent en Suisse pour travailler, ils y sont de façon provisoire [16]. Leurs racines - surtout pour ceux de la première génération - sont ailleurs: leur plus forte religiosité doit, donc, être ailleurs aussi.

4. CONCLUSIONS

L'étude du mouvement de la population nous a indiqué, par ailleurs, des moments que nous pouvons considérer comme des moments de changement. Le comportement démographique, après la deuxième guerre, est sans doute le plus évident:

---

[16] Passons, sur les différents permis délivrés par la Police des Etrangers.

augmentation de la population et vieillissement progressif sont les deux caractéristiques principales. La présence étrangère a, toutefois, permis de ralentir ce vieillissement et de garder une présence humaine dans cette vallée: sans la population étrangère, il nous est difficile d'imaginer sa vitalité.

Entre les deux guerres, c'est - un peu comme partout ailleurs - une période de stagnation.

Les travaux de percement du tunnel marquent, par leur présence, la période qui va du XIXe siècle à la première guerre: un peu comme une "vague" annonçant les transformations qui vont suivre. Une vague qui secoue le système traditionnel (déjà en crise): sans l'entamer directement, mais en y laissant des traces. C'est un autre type de travail qui s'annonce, peu compatible avec celui des autochtones.

Le système de relation traditionnel est en crise, le territoire de la modernité s'élargit et prend place, petit à petit, dans tous les domaines de la vie sociale: les travaux sur la ligne ferroviaire, tout en étant la manifestation la plus frappante de cette modernité, ne sont pas le seul moteur des transformations. Nous avons vu, par exemple sur le plan sanitaire, les préoccupations de l'Etat cantonal à imposer le savoir et la pratique médicale, à l'encontre des croyances et des pratiques traditionnelles: le cas des sage-femmes est un exemple.

Mais la modernité fait sa progression sur le plan politique et administratif, aussi: une progression qui affaiblira, peu à peu, le pouvoir local, au profit du pouvoir central. Sans vouloir entrer dans les détails (âge des candidats aux élections, fortune minimale requise pour l'être, etc.), il nous semble intéressant de relever quelques dates et quelques caractéristique du territoire politique tessinois (cf. GALLI Antonio, 1937).

Jusqu'en 1830, l'élection au Législatif se fait sur la base d'un député par arrondissement (38, pour le canton): chaque arrondissement propose ensuite 5 candidats résidant à

l'extérieur, dont 3 seront tirés au sort. Un système complexe, certes, mais intéressant, dans la mesure où, directement et indirectement, il est l'expression d'intérêts locaux. Directement, dans le sens où chaque arrondissement élit son propre député et, indirectement, dans le sens où chaque arrondissement a (en proposant des candidats extérieurs) un "droit de regard" sur les autres.

En 1830, le mode d'élection change de nouveau (le régime politique, aussi, d'ailleurs): il se simplifie, avec l'élection de 3 députés par arrondissement. Mais 1830, c'est, aussi, la date de la constitution des deux grands partis politiques tessinois: libéraux et conservateurs. On voit, ainsi, surgir deux éléments: d'un côté, l'arrondissement ne propose plus de candidats extérieurs, et de l'autre, sur la scène politique apparaissent deux de ces médiateurs fondamentaux que sont les partis. Un mélange, en somme, d'expressions locales et d'idéologies aux référentiels plus vastes, médiatisées par des instruments sensibles aux luttes politiques qui se déroulaient, en Europe, à l'époque.

En 1878, le canton a, enfin, sa capitale fixe: le pouvoir central est, ainsi, assez stable (ou encombrant?) pour arrêter ses migrations périodiques entre les capitales Locarno, Bellinzona et Lugano. "Vagabondage" politique qui, en fait, est l'expression de particularismes locaux: sans disparaître, ils ont perdu de leur force.

En 1880, les arrondissements sont réduits à 23, et en 1892, ils ne sont plus que 8: les actuels districts. Aujourd'hui, le canton est le seul arrondissement électoral. Entre temps, deux autres éléments, marquant cet affaiblissement des systèmes de relations locaux sont à relever: en 1858, on admettra la participation des "non-bourgeois" aux élections et, en 1876, le nombre de députés locaux dépendra du nombre d'habitants de l'arrondissement.

En somme, c'est tout un système de relations qui se modifie dans le temps: sur le plan démographique, sur le plan des coutumes, sur celui de la politique, sur celui de

la santé, etc. Relations, qui deviennent de plus en plus abstraites et de moins en moins liées aux pratiques locales. Un système de relations dont les référentiels sont, à la fois, universels (véhiculés par les partis, par la médecine, etc.) et individuels, et qui prennent la place d'un système de relations pauvre (sur le plan économique) et contraignant (sur le plan social).

Mais ce système de relations présente, aussi, ses contradictions: comme nous le verrons dans la partie suivante, consacrée aux activités économiques.

SECTION B) VERS UNE MODERNITE' ECONOMIQUE

1. INTRODUCTION

Une fois de plus, la prudence face aux statistiques est de mise. En fait, le grand problème, plus encore que celui de la fiabilité des données, est surtout celui de la comparaison. Ce qu'on trouve sous les titres des rubriques des tableaux peut changer de signification d'un recensement à l'autre: soit par les choix opérés par les statisticiens, soit - surtout - par l'évolution même de la société et du travail.

Entre 1860 et 1880, les rubriques concernant l'activité économique de la population résidente n'ont que peu changé. Le recensement de 1900, par contre, nous fournit plus de détails: nous avons, alors, procédé à une redistribution des chiffres, de façon à se retrouver avec les mêmes branches d'activités que les recensements précédents. Nous avons opté pour cette solution, avec plus ou moins de difficulté, pour les données de 1920 aussi. Entre 1920 et 1970, les informations par district disparaissent des publications, pour réapparaître en 1970: entre ces dates, les données - parfois très détaillées - sont, surtout, agrégées par canton. Quand elles sont données par district, elles sont trop grossières et, dans le meilleur des cas, il n'est possible de relever que les trois secteurs classiques. En 1970, la statistique revient, en gros, aux mêmes rubriques détérminées dans les recensements antérieurs: cela ne nous a pas empêché de devoir reprendre de nouveau les chiffres déjà récoltés, en abandonner quelques uns ou en regrouper d'autres, afin de nous retrouver avec un tableau suffisamment cohérent et avec des données suffisamment comparables. Tous les actifs, donc, n'ont pas été retenus: mais nous croyons avoir pu dresser une image, assez synthétique, du travail en Leventina.

L'année 1880 mérite une attention particulière. C'est l'année des travaux de construction du chemin de fer. Si l'on observe (cf. BFS) la rubrique concernant les chemins de fer, nous notons, tout de suite, l'impact des travaux: cependant, cette rubrique est classée dans la catégorie des "transports", ce qui renforce le poids du secteur tertiaire. Parallèlement, la rubrique concernant le travail dans les carrières est vide. Nous avons de la peine à y croire car l'industrie de la pierre, tout en connaissant son apogée vers la fin du siècle, commence son essor avec la construction du chemin de fer, et même avant car une des première carrières est ouverte en 1870 à Pollegio (ZUCCHETTI, 1980, p. 76). Ne pouvant,alors, pas distinguer les travailleurs affectés à la construction du chemin de fer de ceux affectés à l'extraction et au travail de la pierre pour la construction de la ligne, nous avons décidé de laisser, en principe, les données dans leur rubriques originelles: cependant, quand les besoins de l'exposé l'exigeront, nous essayerons de transposer, dans le secteur secondaire, les chiffres concernant les travailleurs affectés à la construction de la ligne, de façon à "recalibrer" le secteur tertiaire.

Un autre problème nous a été posé par le travail de la pierre. Les rubriques officielles font la distinction, souvent, entre "extraction" de la pierre, classée dans le secteur primaire, et "travail" de la pierre, classé dans le secteur secondaire. Vu l'importance que recouvrent ces activités dans l'histoire de notre vallée, nous avons pensé de les regrouper en une seule ("Industrie de la pierre"), que nous avons classée dans le secondaire. Nous avons ainsi "isolé" les activités liées au travail de la terre, autre élément important dans la vie économique de la Leventina.

Nous sommes conscient que les manipulations, auxquelles nous avons soumis nos données de base, rendent difficiles les vérifications: c'est pour cela, entre autres, que les données n'ont qu'une valeur indicative.

2. L'EVOLUTION DES ACTIVITES DE LA POPULATION

2.1. Les trois secteurs économiques

Le tableau suivant résume l'évolution des activités classée selon les trois secteurs économiques traditionnels:

TABLEAU NO. 1: EVOLUTION, EN %, DES TROIS SECTEURS ECONOMIQUES EN LEVENTINA, 1860-1980 (1)

ANNEE	PRIMAIRE EN %	SECONDAIRE EN %	TERTAIRE EN %	TOTAL
1860	74	12	14	100
1870	84	7.2	8.8	100
1880	40 (40)	11 (51)	49 (9)	100
1900	66	18	16	100
1920	53	27	20	100
1950	28	42	30	100
1960	17	56	27	100
1970	10	58	32	100
1980	6	55	39	100

Nous avons mis entre paranthèse (cf. 1880) les pourcentages résultant de la transposition de l'effectif des travailleurs de la ligne (originellement classés dans les transports, et donc dans le secteur tertiaire) dans la rubrique "construction" (secondaire): il apparaît, alors, que le secteur tertiaire de 1880 garde la même proportion que celui de 1870.

A première vue, le tableau précédent indique que notre vallée est un endroit où l'activité primaire (ou, si l'on préfère, l'agriculture) reste l'activité principale jusqu'à, en gros, la deuxième guerre mondiale. Pour sa part, l'industrie montre sa présence à partir du début du XXe siècle, période où apparaissent les premières centrales hydro-électriques (cf. plus loin), et connaît son grand essor après la deuxième guerre. Le secteur tertiaire, par

---

(1) Sources: ZUCCHETTI, 1980; UCS, Annuario; BFS, Recensements.

contre, ne semble pas vouloir dépasser la proportion d'un tiers avant la dernière décénnie.

En résumant cette évolution, nous pourrions dire que le XIXe siècle se caractérise par la présence de 70-80% de personnes travaillant dans une activité agricole et de 10%, en gros, pour chacun des deux secteurs restants. Le cap du XXe siècle, voit augmenter la proportion de gens travaillant dans l'industrie, en poussant cette dernière vers les seuils de 20-30% et en réduisant l'agriculture vers les 50-60%: le tertiaire variant entre 15% et 30% . Après la guerre, l'industrie occupera la plupart des gens, suivie par le secteur des services: l'activité agricole entamera sa dernière phase de "déclin", sur le plan des personnes actives, tout au moins.

Tout cela, ne peut pas rester sans conséquences sur la composition de la population car l'industrie fait appel au travail venant d'outre-frontière.

TABLEAU NO. 2: EVOLUTION EN %, DE L'ORIGINE DE LA POPULATION ACTIVE EN LEVENTINA, 1837-1980 (2)

ANNEE	TESSINOIS en %	SUISSES en %	ETRANGERS en %	TOTAL
1837	98.5	0.7	0.8	100
1870	95	1	4	100
1880	56	1	43	100
1900	76	3	21	100
1920	74	6	20	100
1950	76	7	17	100
1970	58	4	38	100
1980	60	5	35	100

Les chiffres du tableau sont, à notre avis, indicatives d'une transformation de la communauté: la proportion de Confédérés marquant, en quelque sorte, le degré d'intensité des échanges avec le Nord et la présence d'étrangers

---

(2) Sources: FRANSCINI, 1973 (1848); ZUCCHETTI, 1980; UCS, Annuario.

marquant l'importance de l'industrie. Ce tableau nous permet de résumer l'évolution, en disant que le XIXe siècle, en gros, se caractérise par une population essentiellement tessinoise, avec quelques étrangers et très peu de Confédérés. Cela n'est pas étonnant car la voie de passage (et donc les échanges) avec le Nord est assez difficile à parcourir, voire (pendant l'hiver) fermée. L'ouverture (le débouché que d'aucun appellent, improprement, "naturel") est située vers le Sud: l'Italie (au sens de la Peninsule) représente une source d'échanges et d'approvisionnement pour l'économie tessinoise traditionnelle. Le chemin de fer (cf. les chiffres après 1900) semble réorienter, en quelque sorte, les relations des Tessinois et amener une population de Confédérés (en partie, surtout aux échelons supérieurs, liée aux activités de la ligne de transport). Enfin, de 1900 à 1950, la proportion de Tessinois passe de 90% au XIXe siècle, à 70%, tandis que les étrangers (employés surtout dans les industries) atteignent les 20% .

Après la guerre (en conséquence des choix économiques du dernier après-guerre), les étrangers augmentent de nouveau, atteignant le 30% et la proportion de Tessinois descend vers le 60%: les Confédérés restent assez stables dans la région.

Nous assistons, en somme, à un brassage de population, (en partie intégrée avec une politique de naturalisation) qui est en rapport avec l'évolution des activités économiques. Les figures 1A/1B et 2A/2B nous montrent assez bien ces mouvements dans le temps.

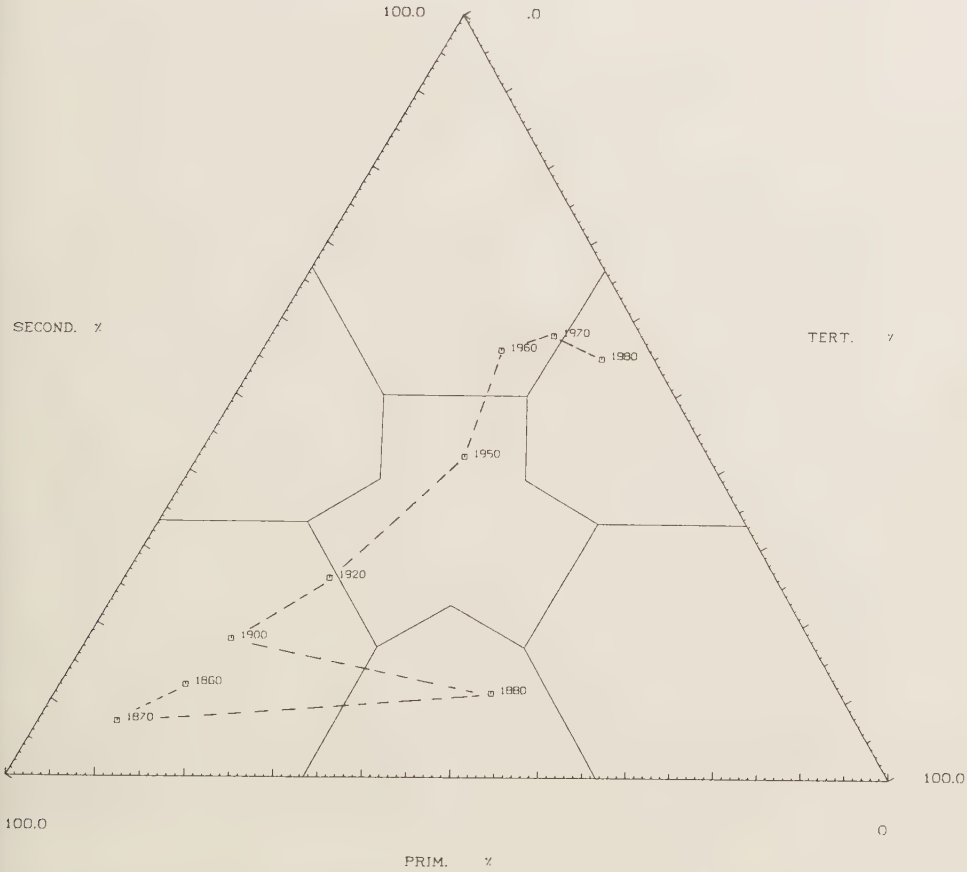
Dans la figure 1A, nous avons reporté l'évolution de la population active: elle est intéressante dans la mesure où elle nous montre la prédominance de l'agriculture jusqu'en 1920 (marquée par la permanence des données dans la surface gauche du triangle), mais elle est intéressante, aussi, car elle nous montre le bouleversement que connaît la vallée avec l'arrivée des travaux de la ligne ferroviaire. A ce propos, il est à noter que si les personnes travaillant à la construction de la ligne étaient classées dans la branche du génie civil et de la construction, nous aurions une image

POPULATION ACTIVE RESIDENTE

LEVENTINA: EVOLUTION 1860-1980

SOURCE: ZUCCHETTI, UCS, BFS

FIGURE No. 1a



comme celle de la figure 1B. La figure 1A nous place l'année 1880 dans le secteur intermédiaire situé entre le secteur primaire et le secteur tertiaire: la figure 1B nous place 1880 entre le secteur primaire et le secteur secondaire. Personnellement, nous préférons la figure B, parce qu'elle nous semble plus cohérente avec l'évolution d'ensemble de la vallée qui, en effet, met en évidence le caractère industriel assumé, dans le temps, par notre espace d'étude.

L'évolution de la population selon l'origine (reportée dans les figures 2A et 2B) montre bien la relation existant entre le développement industriel et la présence d'une forte population étrangère[3] . En gros, en un siècle, l'évolution a montré un accroissement relatif de la population non-tessinoise. En particulier, on passe d'une situation à prédominance tessinoise (en 1870, par exemple) à une situation où (cf. 1970) les Tessinois et les étrangers sont mélangés dans une proportion importante. Cependant, il est intéressant de noter que notre espace (Fig. 2A) reste dans le cadran tessinois du triangle jusqu'aux années Soixante. C'est le deuxième après-guerre qui voit, ainsi, l'arrivée de cette main-d'oeuvre étrangère que les entrepreneurs en Suisse trouvent sur un marché international du travail déstructuré par la guerre. L'entre-deux-guerres présente une situation analogue, surtout jusqu'aux années Vingt: la chimie (on le verra plus loin) est un important facteur d'attraction. La crise qui l'affectera après la première guerre et la récession qui suivra feront diminuer le contingent de cette population, souvent utilisée comme soupape de sécurité sur le plan économique.

De cette première approche et sur la base des deux critères (pris en compte sommairement, certes) de l'origine de la population et des secteurs économiques se partageant ses activités, il s'en dégage l'image d'une Leventina qui

---

[3] Les figures 2a et 2b sont semblables, à cette différence près que la deuxième est un agrandissement (technique) de la première. Cette "focalisation" nous permet de visualiser, de plus près, le comportement des points dans le temps.

POPULATION ACTIVE RESIDENTE

LEVENTINA: EVOLUTION 1860-1980

SOURCE: ZUCCHETTI, UCS, BFS

FIGURE No. 1b

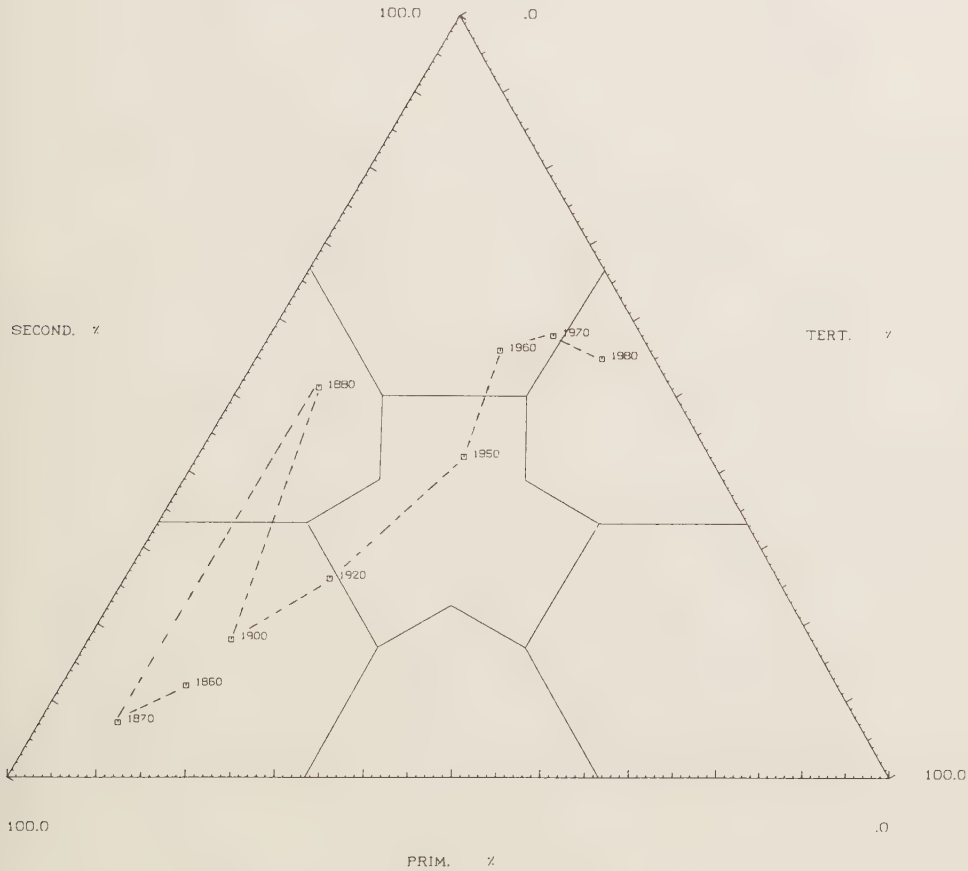


FIGURE NO 2a: LEVENTINA, EVOLUTION POPULATION RESIDENTE SELON ORIGINE

1837 - 1980

SOURCES. FRANSCINI 1973, ZUCCHETTI 1980, UCS TESSIN.

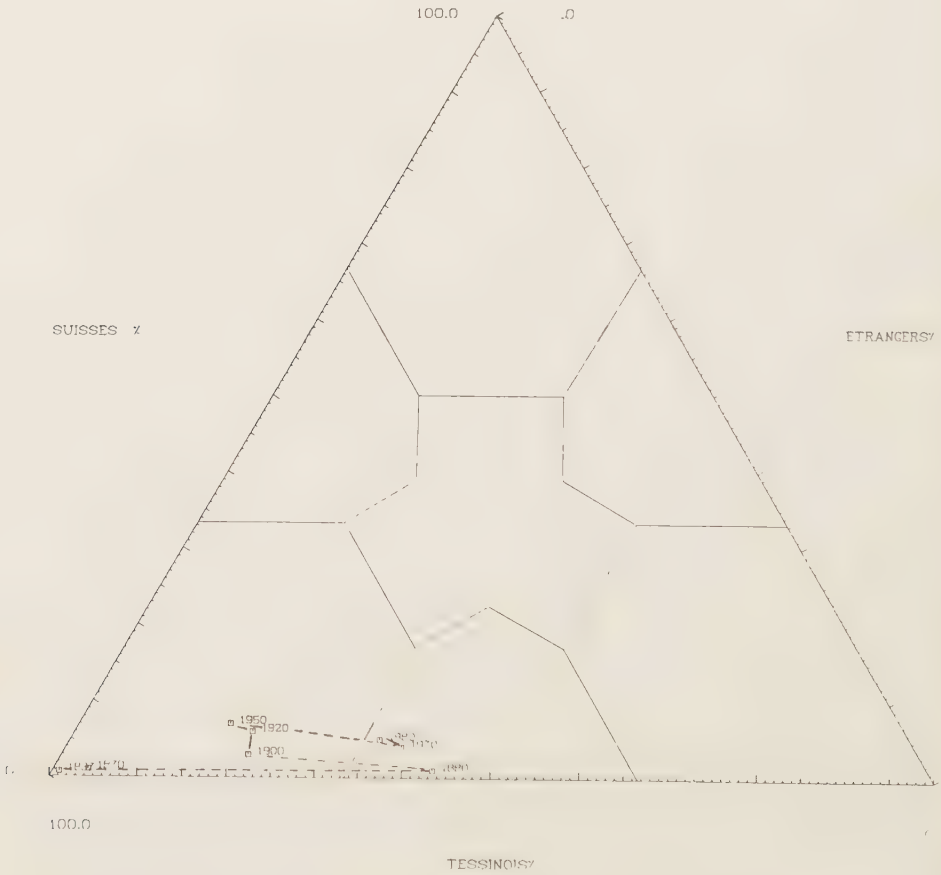
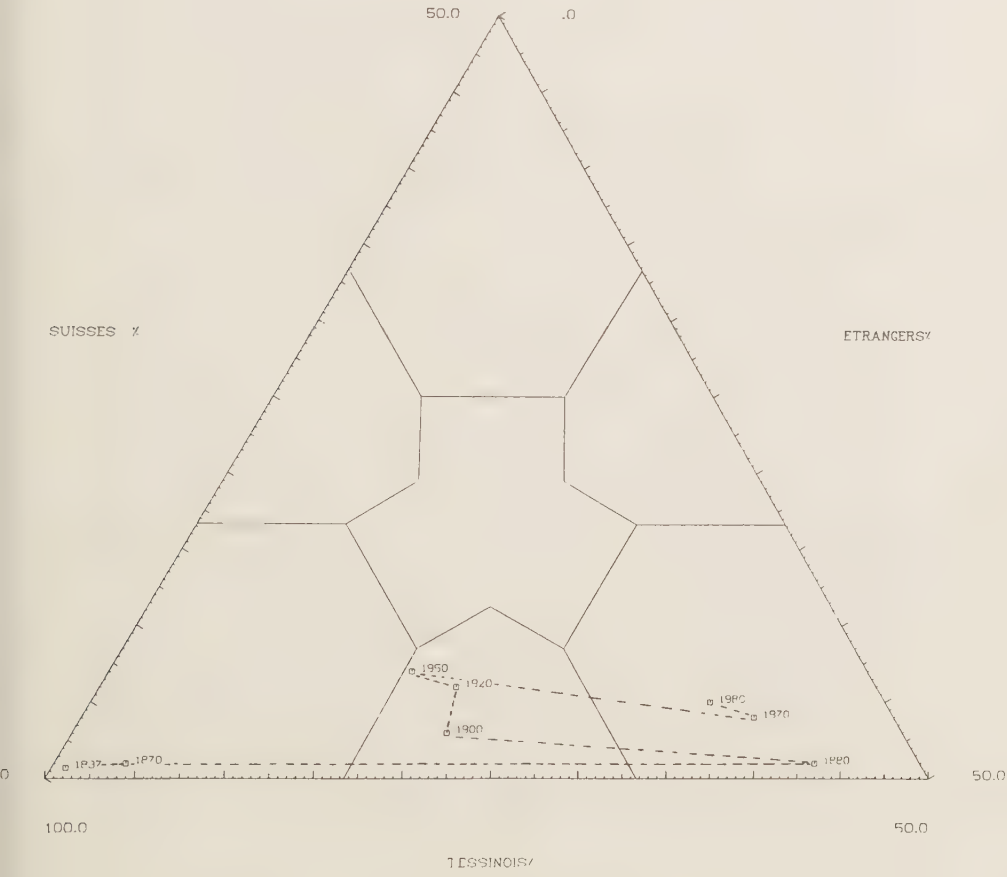


FIGURE NO. 26: LEVENTINA, EVOLUTION POPULATION RESIDENTE SELON ORIGINE

1837 - 1980

SOURCES: FRANSCINI 1973, ZUCCHETTI 1980, UCS TESSIN.



est essentiellement agricole et autochtone jusqu'avant la deuxième guerre, avec, tout de même, une amorce de changement à l'arrivée du XXe siècle. Un changement, profond, se manifeste à partir du deuxième après-guerre voyant, ainsi, s'affirmer une "vocation" industrielle dont le développement repose en bonne partie sur le travail d'une main-d'oeuvre immigrée.

Ces dernières années, depuis 1970 surtout, les activités de la population résidente semblent s'orienter vers le secteur tertiaire: nous sommes, déjà, dans le cadran intermédiaire du triangle, entre le secteur secondaire et le secteur tertiaire. Est-ce le déclin de l'industrie et une nouvelle réorientation des activités? Il est difficile de répondre, maintenant, à cette question: on verra, dans les pages qui suivent, si on pourra dégager les éléments d'une réponse.

2.2. L'évolution des principales branches d'activité

Le recensement fédéral de 1860 regroupe les personnes exerçant une activité économique sous une trentaine de branches. En 1900, les données sont beaucoup plus détaillées car, en plus des branches mentionnées précédemment, plus de deux cents métiers se partagent les renseignements. En 1980, les rubriques sont de nouveau réduites, mais cette fois-ci à une vingtaine de catégories seulement, recalquant en partie celles de 1860.

Afin de disposer d'un tableau cohérent, nous avons retenu 19 catégories professionnelles dont nous reportons la liste ci-dessous (car elle sera reprise, dans les tableaux, sous forme abrégée seulement). Nous perdons, sans doute, de l'information, mais cela nous permet de comparer de façon plus facile les relevés à notre disposition:

1.1 Agriculture
1.2 Sylviculture
1.3 Chasse et pêche

2.1 Extraction et travail de la pierre;
2.2 Alimentation;
2.3 Textile, habillement, toilette;
2.4 Construction, génie civil, ameublement;
2.5 Typographie, arts graphiques;
2.6 Chimie;
2.7 Machines, outils, horlogerie, métallurgie;
2.8 Autres industries;

3.1 Banques, assurances, monnaie;
3.2 Commerce;
3.3 Hôtellerie;
3.4 Transports et communications;
3.5 Administration publique;
3.6 Médecine, hygiène, santé;
3.7 Instruction, culte;
3.8 Services divers.

Le tableau suivant nous montre la répartition des actifs, selon les 19 rubriques retenues: tous les totaux ne correspondent pas à la population active officiellement recensée car, on l'a dit, nous avons procédé à une sélection des catégories afin d'obtenir un tableau cohérent.

Nous avons réduit les valeurs de ce tableau en valeurs standardisées(5): l'avantage de cette procédure consiste, tout d'abord, dans la présence du signe positif et du signe négatif. Si la valeur Z est négative, la valeur réelle est inférieure à la moyenne, et inversement. Le deuxième avantage est que la valeur de chaque écart à la moyenne est rapportée à l'écart-type de sa série: la présence d'un dénominateur commun facilite la comparaison des chiffres. Cela permet de mesurer et de comparer, d'une année à l'autre, la place relative d'une activité: autrement dit, nous pouvons évaluer la valeur qu'a une activité, par rapport aux autres activités, année après année.

---

(5) Valeurs standardisées $Z = (X-XM)/ET$; où XM est la moyenne et ET l'écart-type (cf. SCHAUM, 1976, p. 85).

TABLEAU NO. 3: EVOLUTION DE L'ACTIVITE DE TRAVAIL EN LEVENTINA, 1860-1980 (4)

CATEGORIE	1860	1880	1900	1920	1970	1980
1.1 Agric.	3073	3599	3156	2749	538	315
1.2 Sylvic.	11	13	11	5	^	21
1.3 Ch.Pêch.	4	2	4	1	^	^
2.1 Pierre	-	-	281	196	141	63
2.2 Aliment.	58	105	68	79	100	86
2.3 Textile	197	392	195	200	226	172
2.4 Constr.	205	420	241	439	1057	1487
2.5 Ar.Graph.	-	3	2	1	2	5
2.6 Chimie	8	9	-	152	103	89
2.7 Mach. Fer	43	83	49	201	1313	1033
2.8 Autres	-	-	12	108	180	175
3.1 Ban.Ass.	-	-	6	6	50	78
3.2 Commerce	81	305	132	144	377	275
3.3 Hôtels	110	199	99	190	272	353
3.4 Transp.	87	3728	286	434	440	364
3.5 Adm.Publ.	33	38	62	111	209	261
3.6 Méd.Santé	9	18	24	25	193	257
3.7 Inst.Cult.	58	104	118	112	130	165
3.8 Services	199	77	29	29	-	120
Total	4176	9095	4775	5182	5331	5319

Dans une phase successive, nous avons procédé à une "inversion" (calcul de Z sur les lignes) de la matrice originelle (le tableau No: 3). Cela nous a permis de mesurer l'évolution propre à chaque activité: ou, si l'on préfère, son poids à une année précise, relativement à l'ensemble de ses fluctuations dans le temps. Avec d'autres mots, plus imagés, cela nous permet de retrouver, par exemple, les "années d'or" ou les "années de plomb" d'une activité précise. Nous disposons, ainsi, de six répères temporels (contre le dix-neufs répères professionnels d'auparavant). C'est peu, nous sommes d'accord; ce qui enlève une partie de l'intérêt à cette dernière approche: cependant, elle se révélera encore assez intéressante.

---

(4) Sources: Recensements Fédéraux.

TABLEAU NO. 4: VALEURS STANDARDISEES, PAR ANNEE, SUR L'ENSEMBLE DES ACTIVITES, 1860-1980 (6)

CATEGORIE	1860	1880	1900	1920	1970	1980
Agric.	4.22	2.83	4.20	4.14	.75	.09
Sylvic.	-.30	-.42	-.35	-.44	-.81	-.71
Ch.Pêch.	-.31	-.43	-.36	-.45	-.81	-.77
Pierre	-.32	-.43	-.04	-.13	-.40	-.60
Aliment.	-.24	-.34	-.26	-.32	-.52	-.54
Textile	-.03	-.07	-.08	-.12	-.15	-.29
Constr.	-.02	-.05	-.01	.27	2.24	3.33
Ar. Graph.	-.32	-.43	-.36	-.45	-.80	-.76
Chimie	-.31	-.42	-.36	-.20	-.51	-.52
Mach. Fer	-.26	-.36	-.29	-.12	2.98	2.08
Autres Ind.	-.32	-.43	-.34	-.27	-.29	-.29
Banq. Ass.	-.32	-.43	-.35	-.44	-.66	-.55
Commerce	-.20	-.15	-.17	-.21	-.27	-.01
Hôtellerie	-.16	-.25	-.22	-.13	-.02	-.20
Transports	-.19	2.95	.05	.27	.46	.23
Admin.Publ.	-.27	-.40	-.27	-.27	-.20	-.05
Médec. Santé	-.31	-.41	-.32	-.41	-.25	-.06
Instruction	-.23	-.34	-.19	-.26	-.43	-.31
Services	-.03	-.36	-.32	-.40	-.81	-.44
Total	0.0	0.0	0.0	0.0	0.0	0.0

Les totaux sur colonne sont, en principe, nuls: les différences dépendent des arrondissements opérés par les calculs.

D'après les données précédentes, il est possible de remarquer une grande coupure temporelle. L'agriculture, par rapport aux autres activités, garde une primauté jusqu'à l'entre-deux-guerres (valeur 4. jusqu'en 1920, par exemple): elle était, pour reprendre les mots précédents, l'"activité d'or" du district. Cependant, tout en déclinant, elle reste toujours dans les valeurs positives. Cela signifie, à notre avis, que la Leventina, parmi ses activités, garde une certaine vocation agricole.

Sans parler des données concernant 1880, car il s'agit d'une année exceptionnelle (cf. la valeur Z des transports

---

(6) Sources: tableau no. 3

qui fait descendre la valeur relative de l'agriculture), nous ne pouvons pas nous empêcher de penser qu'effectivement, la construction du chemin de fer a imprimé des traces dans le tissu leventinais. En effet, en 1900, parmi les valeurs positives, nous trouvons le travail de la pierre, ainsi que les transports. Le premier est désormais à bout de souffle (crise de la branche: comme on verra plus loin), tandis que le deuxième verra son importance grandir (en tout cas jusque vers les années Soixante-dix). Vingt ans après, en 1920, la construction prendra la relève de la pierre dans l'activité des résidents.

Les années 1970 et 1980, par contre, se détachent davantage du lot précédent: la construction et la métallurgie deviennent les activités principales de la vallée. Mais, en même temps, l'ensemble des activités semble se diversifier: nous trouvons, toujours parmi les données positives, l'agriculture (déjà mentionnée), le commerce, les transports et l'hôtellerie.

Cette approche, sur la base de valeurs positives et négatives, est, peut-être, un peu sommaire: si nous procédons, maintenant, à une mise en classe des valeurs considérées, nous pouvons les cerner, plus facilement, dans leur ensemble. Nous y avons appliqué la technique du cumul des valeurs: afin d'eviter les classes vides (ce qui peut se produire, parfois, avec cette technique), et afin de mettre en évidence les valeurs les plus fortes, nous avons inclus ces dernières dans la cinquième - et dernière - classe. La méthode du cumul des valeurs consiste à ranger le vecteur (l'année, pour nous) par ordre croissant et à cumuler les valeurs rangées. Par la suite, on calcule un pas, en divisant le dernier cumul (qui est la somme des X) par le nombre de classes désirées (quatre, pour nous: la cinquième étant celle de la valeur la plus élevée). En appliquant le pas au cumul, on obtient les limites des classes qui sont lues sur la rangée des X: les (quatre) classes ainsi obtenues, ont, chacune, la même somme de valeurs. Chaque rangée, cependant, aura des limites de classe différentes.

Nous avons, ensuite (cf. figure no. 3), transformé ces cinq classes en autant de variables visuelles. Nous obtenons, alors, un tableau synoptique composé de cinq trames, où le rapport entre le noir et le blanc nous renseigne sur l'importance de la valeur concernant chaque activité. Cette idée s'inspire (sans nécessairement en suivre, rigoureusement, la démarche) des idées de BERTIN sur la sémiologie graphique (cf. BERTIN, 1967 et BERTIN, 1977). C'est une manière de synthétiser l'ensemble de l'information.

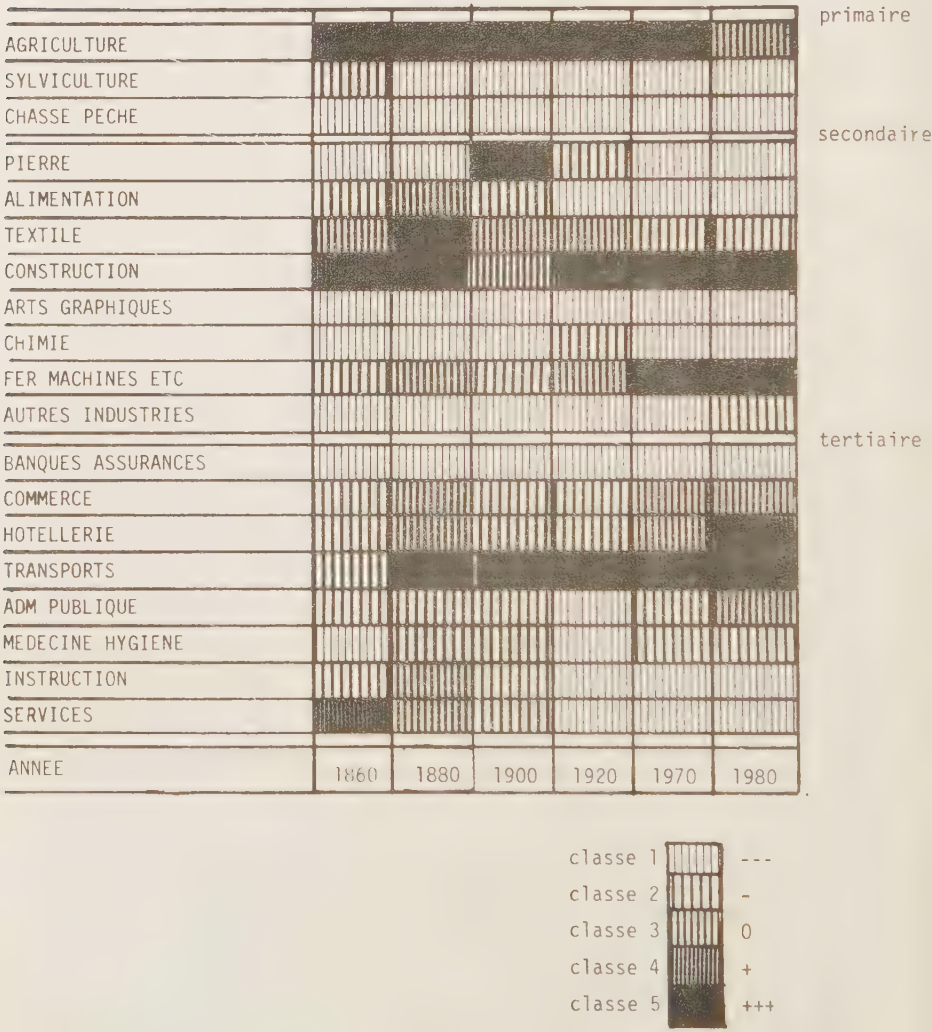
Le secteur qui, dans la région, semble avoir l'importance relative la plus marquée, c'est le tertiaire: les traits plus ou moins serrés prédominent sur les traits plus élargis. Dans le secteur secondaire, par contre, l'activité semble moins diffuse, plus "concentrée" sur des activités comme la construction, le fer et le textile (ce dernier, du moins jusqu'à une époque récente).

Le cas de la chimie est intéressant: sa présence est toujours faible, sauf pendant la période allant de 1900 à 1920. C'est la période qui suit les premières constructions de centrales hydroélectriques, et qui s'arrêtera avec la crise du premier après-guerre et l'explosion d'une importante usine de la place.

Sous une forme plus schématique, nous pouvons regrouper en trois classes l'évolution des activités entre 1860 et 1980: la première, regroupant les activités qui de fortes deviennent faibles; la deuxième, regroupant celles ayant gardé une certaine constance; et la troisième, comprenant celles qui, faibles au départ, ont gagné en importance avec le temps.

Les activités ayant faibli sont l'<u>agriculture</u> (pour le secteur primaire), l'<u>alimentation</u> et le <u>textile</u> (pour le secteur secondaire), l'<u>instruction</u> et les <u>services</u> (pour le tertiaire). Les activités ayant gagné de l'importance avec le temps ont été celles de la <u>construction</u>, de la <u>métallurgie</u> et d'<u>autres industries</u>, ainsi que l'<u>hôtellerie</u>, dans une petite mesure. Agriculture et textile d'un côté,

FIGURE No. 3 : Tableau synoptique des valeurs standardisées, par année, sur l'ensemble des activités



construction et métallurgie de l'autre, modifient leur importance surtout après la dernière guerre et les années Soixante-dix.

Si, maintenant, nous "inversons" la matrice, en procédant au calcul de "Z" en ligne, nous obtenons un nouveau tableau (cf. page suivante), dont les valeurs représentent le poids relatif d'une activité précise par rapport au temps. Autrement dit, chaque activité est mesurée par rapport à son propre comportement dans le temps. Nous pouvons ainsi répérer, pour chaque activité, la période où elle était plus florissante ou plus faible (lecture en ligne): la lecture en colonnes - possible - nous indiquerait, par contre, pour une année déterminée, les activités qui avaient leur poids relatif le plus élevé (ou le plus faible).

Le comportement de l'activité agricole confirme ce qui a été relevé précédemment (deux chiffres négatifs pour 1970 et 1980), cependant, il révèle aussi quelque chose d'intéressant et d'apparemment paradoxal: l'année pour laquelle l'agriculture est la plus importante, c'est 1880. Si, en 1880, son poids par rapport aux autres activités a, donc, été moindre (cf. tableau no. 4), par rapport au temps (par rapport à son évolution dans le temps), cette même année est celle où la population active agricole est majeure.

L'industrie de la pierre, pour sa part, "forte" au début du siècle (ou, si l'on préfère, fin XIXe-début XXe siècle) s'eteint, petit à petit, jusqu'aux années Soixante-dix.

TABLEAU NO. 5: VALEURS STANDARDISEES SUR LES ANNEES (7)

CATEGORIE	1860	1880	1900	1920	1970	1980	TOT
Agric.	.63	1.04	.70	.39	-1.30	-1.47	0.
Sylvic.	.12	.43	.12	-.79	-1.55	1.65	0.
Ch.Pêche	1.29	.10	1.29	-.49	-1.09	-1.09	0.
Pierre	-1.10	-1.10	1.62	.79	.26	-.48	0.
Aliment.	-1.48	1.34	-.88	-.22	1.04	.20	0.
Textile	-.45	2.18	-.47	-.41	-.05	-.78	0.
Constr.	-.92	-.47	-.85	-.43	.88	1.79	0.
A.Graph.	-1.37	.53	-.10	-.74	-.10	1.80	0.
Chimie	-.90	-.88	-1.04	1.58	.74	.49	0.
Mach.Fer	-.79	-.71	-.78	-.48	1.66	1.11	0.
Autres	-1.00	-1.00	-.85	.36	1.28	1.21	0.
B.Ass.	-.77	-.77	-.57	-.57	.89	1.82	0.
Commerce	-1.29	.80	-.81	-.70	1.48	.52	0.
Hôtels	-1.06	-.05	-1.80	-.15	.77	1.68	0.
Transp.	-.63	2.22	-.47	-.35	-.35	-.41	0.
Ad.Publ.	-.98	-.93	-.65	-.09	1.03	1.63	0.
Méd.San.	-.79	-.70	-.64	-.63	1.06	1.71	0.
Instr.	-1.77	-.32	.11	-.07	.48	1.58	0.
Service	1.83	.02	-.69	-.69	-1.12	.65	0.

La chimie confirme ce que le tableau synoptique nous a montré, mais de façon plus précise: tout en diminuant, elle garde une présence dans la vallée au niveau des activités de sa population.

Les métiers de la métallurgie, du secteur bancaire, du commerce, de l'administration et de l'instruction, de la médecine, etc. semblent connaître un réveil avec la fin de la deuxième guerre. En comparant les deux bouts de la chaîne (1860 et 1980), on peut relever, pour le premier, quatre activités importantes (valeur à signe positif), à savoir: agriculture, sylviculture, chasse et pêche, services à domicile (domestiques, par exemple); pour le deuxième, par contre, quatre activités, seulement, ont une valeur moindre (chiffre à signe négatif), à savoir: agriculture, travail de la pierre, textile (qui a connu un sérieux coup ces dernières années) et les transports (victimes, sans doute,

---

(7) Sources: tableau no. 3.

de la rationnalisation et de la politique de bloc du personnel appliquée par la Confédération).

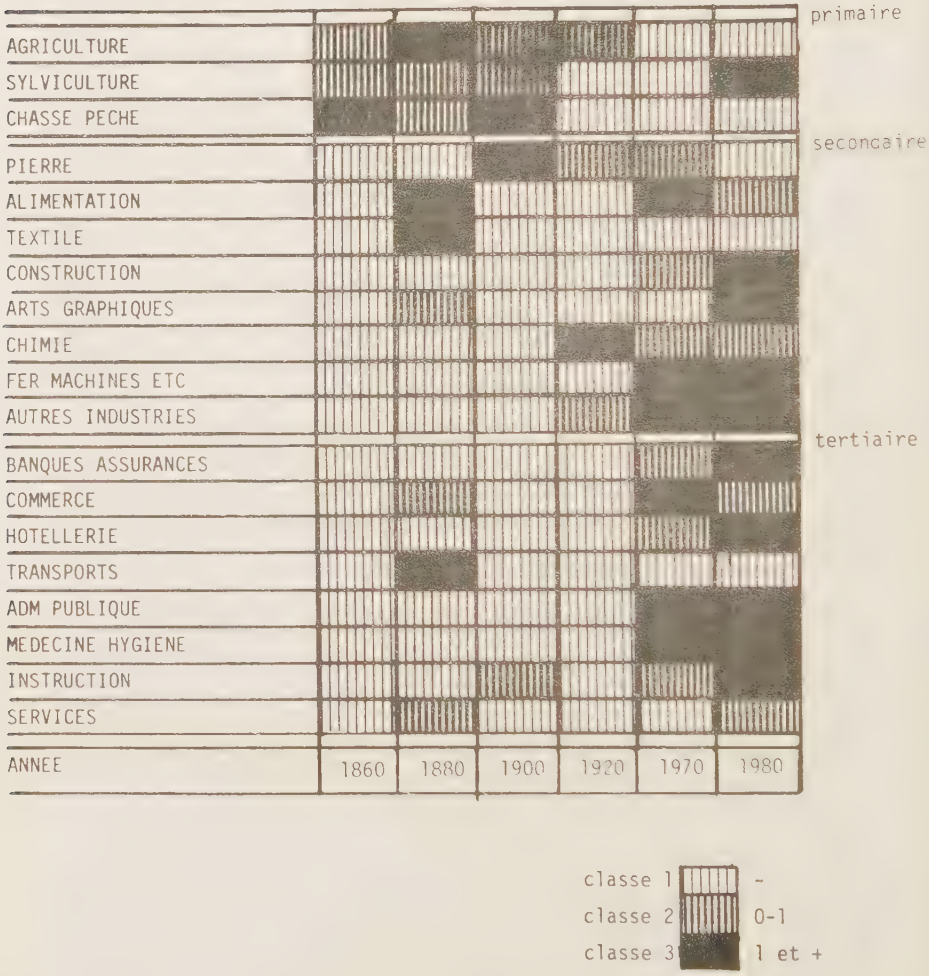
La comparaison de ces chiffres avec le tableau synoptique précédent dégage l'image d'un territoire passant d'une situation de presque mono-activité (basée sur les travaux liés à la vie de la campagne), à un territoire, toujours en presque mono-activité (surtout métallurgie et construction), mais avec, tout de même, une plus grande diversification.

Le tableau no. 5 peut, lui aussi, être réduit en tableau synoptique. Nous avons, ainsi, procédé à une mise en classe des valeurs et aux choix de variables visuelles: cependant, contrairement au tableau précédent, nous n'avons pas procédé avec la technique du cumul des valeurs. En effet, le nombre de cas, ici, se résume à six (six années): nous avons préféré appliquer un choix arbitraire, partageant les valeurs en trois classes dont la première contiendrait les chiffres avec signe négatif, la deuxième, les chiffres allant de 0 à 1 et la troisième, les valeurs supérieures à 1. Cette subdivision en deux classes positives et en une seule classe négative nous permet d'"affiner" l'observation sur les activités dont l'importance est supérieure à la moyenne: en un mot, de privilégier, dans l'analyse, la "croissance". Si nous nous sommes limité à trois classes, seulement, et non pas à quatre (par exemple, deux positives et deux négatives), c'est parce qu'une quatrième classe nous aurait, oui, fait gagner en information, mais pas en efficacité.

La figure 4 (cf. page suivante) reprend, pour le tableau no. 5, la démarche utilisée avec la figure 3.

D'une manière plus synthétique, nous retrouvons, ici, ce qu'on a eu l'occasion d'observer lors de l'analyse du tableau numérique: au fur et à mesure que le temps passe, les activités présentes dans la vallée se diversifient, surtout après la deuxième guerre. Cependant, si les années 1970 et 1980 semblent former un groupe autonome, la coupure temporelle, que nous avons remarquée avec le tableau synoptique, est moins marquée. Sur cette figure, les

FIGURE No. 4 : Tableau synoptique des valeurs standardisées, par activité, sur l'ensemble des années



activités primaires (agriculture, sylviculture, chasse et pêche), auxquelles nous ajoutons volontiers la pierre semblent constituer la caractéristique des années allant de 1860 à 1900. En 1920, d'autres activités commencent à se montrer et à côtoyer l'agriculture.

En somme, les principales périodes qu'on pourrait dégager, d'après ce tableau, sont essentiellement trois: le XIXe siècle, le début du XXe siècle (début de l'électricité) jusqu'à la fin de la deuxième guerre, et de la fin de celle-ci à nos jours.

Nous avons voulu compléter cette approche à l'aide, notamment, de calculs de corrélations. Ces calculs, dans notre cas surtout, sont à prendre avec beaucoup de prudence et doivent être considérés uniquement comme ressource supplémentaire de vérification de ce qui a été dit plus haut sur les tableaux. En effet, un calcul de corrélation portant sur 19, voir même, 6 cas, n'est pas utilisable comme support pour une démonstration: son intérêt, à notre avis, peut, cependant, être retenu si on se borne à un rôle descriptif.

TABLEAU NO. 6A. CORRELATION (PEARSON) ENTRE LES ANNEES (NOMBRE DE CAS 19)[8]

ANNEE	1860	1880	1900	1920	1970	1980
1860		.681	.992	.983		
1880			.720	.755		
1900				.992		
1920						
1970						.923
1980						

Nous n'avons rempli que la moitié du tableau car l'autre moitié est parfaitement symétrique. Parmi les valeurs

---

[8] Source: tableau no. 3, Logiciel SPSS sur Univac, Genève.

obtenues, seules celles ayant un P inférieur ou égal à 0.001 ont été retenues: à savoir, celles dont le degré de fiabilité serait le plus élevé.

Les deux groupes d'années se confirment: d'un côté, le bloc 1860-1920, avec, tout de même, 1880 qui se détache un peu des autres années, et de l'autre 1970 et 1980, dont la composition par branches d'activités semble assez proche.

En opérant de la même manière sur les activités, nous obtenons le tableau suivant.

TABLEAU NO. 6B: CORRELATION PEARSON (NOMBRE DE CAS: 6) ENTRE LES ACTIVITES [9]

CATEGORIE	Mach	Banq	Hôte	Tran	Admi	Méde
Agric.	-.96	-.96			-.97	-.97
Text.				.97		
Const.		.98	.96		.96	.98
Aut.Ind.					.95	
Banques					.96	.99
Ad.Publ.						.96

Dans le tableau ci-dessus, nous n'avons reporté que les rubriques corrélant entre elles et dont la valeur de P était inférieure ou égale à 0.001. La proportion de cas retenus est inférieure à la précédente: la fiabilité du calcul, effectué sur six cas (années) par activité, est bien moindre.

Cependant, il est intéressant de noter, par exemple, que l'agriculture, dans le temps, évolue inversement à d'autres activités comme, par exemple, les branches banque et assurance, administration publique, médecine et santé et, bien entendu, métallurgie.

Ensuite, tout au fond du tableau, la catégorie médecine, hygiène et santé se couple avec l'administration publique:

---

(9) Source: tableau no. 3, Logiciel SPSS sur Univac, Genève.

c'est peut-être un indice (en partie, du moins) d'une influence de l'Etat, tant sur le plan de ses services (justice, administration, etc.), que sur celui de la santé (personnel hospitalier, par exemple).

Entre ces deux, nous pouvons isoler deux autres groupes. Ceux du textile et de la construction dont l'évolution semble proche, respectivement, de celle des transports et de celles de banques, hôtellerie, administration publique et santé. Un peu plus bas, dans le tableau, nous trouvons les autres industries et les banques-assurances qui se "marient" avec administration publique et santé.

En somme, nous remarquons que l'agriculture suit une évolution inverse à celle d'autres branches et que ces autres branches sont essentiellement celles liées au travail dans la métallurgie, dans les banques, l'hôtellerie, l'administration et la santé. Si on compare ce dernier tableau avec celui sur les années (tableau no. 6a), il apparait que c'est, surtout, le dernier apres-guerre qui fait ressortir ce deuxième groupe d'activités.

Mais, une fois de plus, nous insistons sur le fait que l'emploi de calculs statistiques comme ceux des corrélations, du moins dans des études comme la nôtre, ne fait que montrer la présence (signe positif de la valeur), ou l'absence (valeur nulle), ou encore, l'inverse (signe négatif) d'une similitude entre les variables corrélées: jamais une causalité. Un seul exemple nous semble suffisant: la corrélation inverse entre l'agriculture et la métallurgie, ne signifie pas que les leventinais se soient convertis à cette deuxième activité. En fait, mis à part l'effet de taille de l'effectif de la métallurgie en 1970 et 1980 par rapport aux années précédentes (qui, à elles seules, feraient "monter" la pente d'un diagramme de corrélation), les actifs dans cette branche sont en majeure partie des immigrés. Le fort taux de corrélation inverse ne doit, donc, pas nous faire croire que les agriculteurs autochtones se soient tournés - a travers les générations -

vers le secondaire: beaucoup d'entre eux, ont, certes, préféré les activités du tertiaire.

Néanmoins, agriculture et métallurgie représentent (sur le plan historique) les deux activités principales pour notre vallée. Il vaut la peine de s'y attarder un moment, de suite.

3. AGRICULTURE ET EMIGRATION

Agriculture et émigration sont étroitement liées. Le paysan traditionnel a toujours complété avec d'autres activités (du moins depuis le XIXe siècle) ses "revenus" provenant du travail de la terre. Nous avons vu qu'au XIXe siècle le monde paysan est déjà en crise: toutefois, il pouvait subsister et continuer à se reproduire, en cherchant ailleurs les ressources qui lui faisaient défaut. L'émigration est, ainsi, à notre avis, un élément structurant du monde paysan du siècle dernier: si elle venait à manquer - comme cela fut le cas avec le conflit politique entre Tessinois et Autrichiens vers le milieu du siècle passé - c'était la crise de tout un système.

Dans les études tessinoises sur l'émigration, on distingue, communément, deux formes d'émigration: l'émigration temporaire, à rythme saisonnier et l'émigration définitive, notamment celle d'outre-mer, portant sur plusieurs années de suite, voir pour toujours.

Quant à nous, nous préférons parler d'émigration proche et d'émigration lointaine, deux termes plus appropriés dans une étude de géographie car évocateurs de l'idée d'échelle. Ceci permettrait d'éviter les ambiguïtés liées au fait que certains émigrants "temporaires" résidaient (à Milan, Paris, Lyon, etc.), depuis un certain nombre d'années, sur les lieux de leur immigration. Cependant, ce qu'il faut relever, au-delà des termes "temporaire", "définitive", "proche" ou "lointaine", c'est le fait que l'émigration d'outre-mer prend vite un goût amer et tragique que l'autre n'avait pas:

celle-ci était intégrée à un système de relations qui avait fait ses preuves. Mais procédons par ordre.

3.1. L'émigration

Structurellement liée à la société paysanne du XIXe siècle, l'émigration est un phénomène très important dans nos vallées, arrivant même à impliquer jusqu'à un tiers de la population masculine. En 1808, en fait, le Canton du Tessin rédige un recensement dont la fiabilité est, certes, discutable, mais qui nous donne une indication intéressante sur le problème. Malheureusement, nous ne disposons pas de données pour toutes les Communes de la Leventina car un des tomes sur lequel continuaient les relevés a disparu (10). Nous avons, néanmoins, trouvé douze des vingt et une Communes de la vallée, dont onze avec des données complètes et une (Rossura) avec des données incomplètes. Le tableau suivant reporte ces quelques résultats.

---

(10) Archivio Storico Cantonale Bellinzona, Recensement de 1808.

TABLEAU NO. 7: LES ABSENTS DE LEVENTINA, 1808 (DONNEES PARTIELLES)[11]

COMMUNE	POPULATION			ABSENTS MASCULINS				
	tot	m	f	n	(1)	(2)	(3)	(4)
Giornico	592	295	297	14	4.7	1	13	
Anzonico	326	149	177	34	22.8	20	14	
Cavagnago	267	126	141	47	37.3	17	27	3
Sobrio	373	188	185	71	37.8	37	34	
Bodio	293	162	131	17	10.4	8	9	
Personico	188	91	97	2	2.2	-	2	
Pollegio	284	148	136	9	6.1	5	4	
Faido	544	242	302	36	14.9	9	27	
Osco	452	238	214	18	7.6	5	13	
Mairengo	237	114	123	47	41.2	17	29	1
Calpiogna	318	157	161	33	21.0	10	23	
Rossura	?	?	?	(36)		(16)	(20)	

m = population masculine; f = population féminine;
n = nombre absolu de population masculine absente;
(1) n en % de la population masculine totale;
(2) mariés et veufs; (3) non mariés;
(4) sans indication.
Les valeur de Rossura sont incomplètes, les données continuant sur le volume manquant.

Le recensement en question enregistre aussi l'origine des hommes absents. Cependant, elle n'est pas très significative (et nous ne l'avons pas reportées) car, apparemment, certaines Autorités communales chargées de relever les données, n'ont pas toujours fait la distinction entre les originaires de la commune ("Vicino": c'est-à-dire "Bourgeois") et les domiciliés dans la commune. On a, parfois, l'impression qu'elles ont confondu les termes de

---

(11) Sources: Archivio Storico Cantonale Bellinzona, Recensement de 1808.

Les pourcentages élevés de personnes absentes du village, sont-ils corrects? Ou bien indiquent-ils qu'un certain nombre de personnes ne sont pas enregistrées afin d'échapper au contingent militaire? Il n'est pas facile de le vérifier car l'âge des émigrants (cf. notre figure 6) et celle des conscrits correspond souvent: cependant, un doute subsiste, surtout si on constate (cf. tableau 8) l'imprécision des indications concernant la destination des émigrants: le total des destinations notées ne correspond jamais au total des émigrants de sexe masculin.

domicilié et de présent, même si la présence n'était que momentanée.

En tout cas, ce qui est intéressant, c'est que la plupart des émigrants recensés sont des bourgeois de la commune de départ: la commune apparaît, ainsi (cf. figure no. 5), comme un centre d'irradiation, un petit point dans l'espace, duquel on part et auquel on revient, périodiquement, pour s'occuper des travaux de la terre. Pendant la "belle saison", le territoire communal en entier est exploité, les travaux s'inscrivant sur l'ensemble des propriétés (privées et collectives) du village. A la "mauvaise saison", c'est le départ, la recherche de ces ressources que la surface travaillée n'est pas en mesure de fournir: si cette surface est un élément de travail "mixte" -masculin et féminin, bien qu'avec une division des tâches- le territoire de l'émigration, quant à lui, est essentiellement masculin.

Mais où émigrent-ils les Leventinais ?

Principalement en Europe: Italie du Nord, Paris, Lyon, etc. D'après le recensement mentionné ci-dessus, ce sont surtout les villes de Venise, Milan, Florence et la France (sans autre précision) qui apparaissent le plus fréquemment. Il est intéressant de noter une certaine fréquence dans les absences des Leventinais pour cause de service militaire ... dans l'Armée française: notre vallée, non plus, n'échappe pas à l'impérialisme napoléonien.

Sans vouloir aller plus loin dans l'analyse statistique, nous reportons, dans le prochain tableau (tableau no. 8, page suivante) les principales destinations des émigrants de quelques villages.

L'"Italie", avec Milan d'abord, et la France, ensuite, sont les deux grandes destinations de l'émigration proche: la territorialité de ce type d'émigration montre un système de relations où les deux grands pays latins proches jouent un rôle de centralité, et principalement leurs villes, en attirant, comme le montrent le tableau no. 9 et la figure no. 6, les hommes d'âge actif et, surtout, célibataires de notre vallée.

FIGURE No. 5 La territorialité des Communes au début du XIXe siècle.

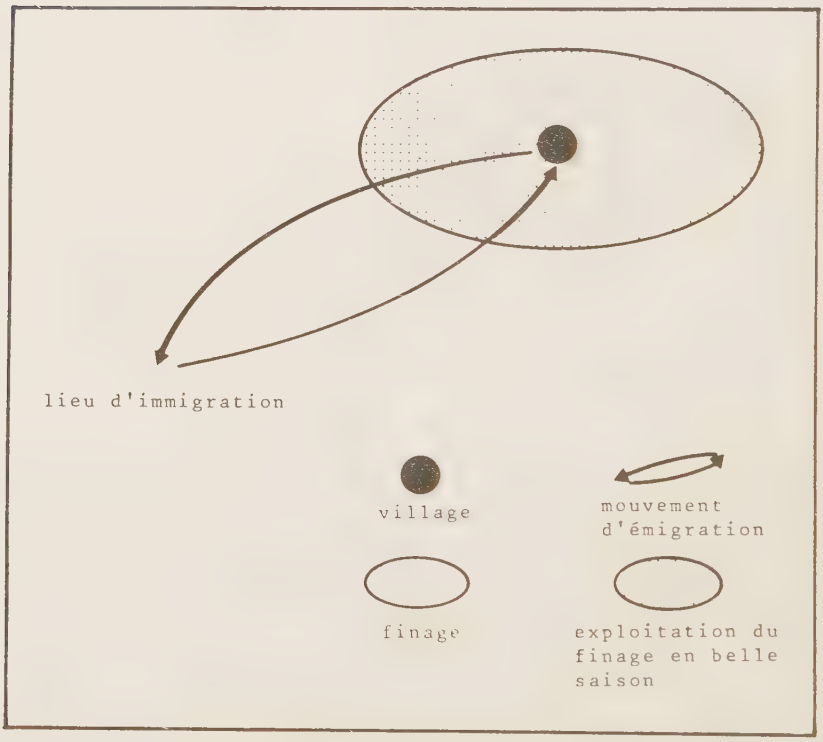


TABLEAU NO. 8: DESTINATION DES EMIGRANTS EN 1808 (DONNEES PARTIELLES)[12]

DE / VERS	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)
Suisse it.					1	6		7	7
Milan			18	20		1		39	
Gêne							2	2	
Bergame						4		4	
Mantoue						3		3	
Venise	2					3		5	
Florence					3			3	
Royaume It.					3			3	59
Lyon								1	1
Lorraine							2	2	
Empire Fr.		2			5	24		31	34
Soldats									
Rép.Cisalp.	1							1	
Roy. Italie		1						1	
en France	3			3	2			8	10
Hollande					2	1		3	3
TOTAL	6	3	18	23	16	42	5	113	113

(1) Giornico; (2) Anzonico; (3) Cavagnago; (4) Sobrio; (5) Faido; (6) Mairengo; (7) Calpiogna; (8) Total; (9) Total par "région géographique" (Péninsule italienne, Francophonie européenne, Pays Bas) ou fonction particulière (soldats).

---

(12) Sources: ASCB, Recensement de 1808.

TABLEAU NO. 9: L'AGE DES EMIGRANTS, LEVENTINA, 1808 (DONNEES PARTIELLES)[13]

COMMUNE	0-9 ans	10-19 ans	20-29 ans	30-39 ans	40-49 ans	50+ ans	Age moy
Giornico	-	2	4	4	3	3	32.5
Anzonico	-	4	18	5	5	3	30.9
Cavagnago	9	8	11	8	5	6	26.8
Sobrio	6	11	17	14	8	15	33.4
Bodio	-	1	3	6	3	4	38.8
Personico	-	-	1	1	-	-	26.
Pollegio	-	2	1	2	3	1	34.2
Faido	-	7	15	7	4	3	28.6
Osco	-	5	7	5	1	-	26.
Mairengo	4	7	12	18	2	4	28.1
Calpiogna	1	7	16	7	2	-	25.7
Rossura (incomplet)	(-)	(5)	(14)	(13)	(4)		29.6
TOTAL	20	54	105	77	36	39	30.9

Les histogrammes suivants (figure no. 6) illustrent les données du tableau: ce sont, surtout, les classes d'âge de 20 à 40 ans qui priment, entourées de celles de 10-19 ans et de 40-49 ans. L'émigration est le propre de la population active, surtout.

> "Le Val Blenio, la Leventina envoyaient de forts contingents de colporteurs, de vendeurs de fromages, de «marroniers» («maronaï»), de cuisiniers et de personnel d'hôtellerie vers l'Angleterre, la France, l'Italie où ils ont souvent réussi, installant leur commerce de confiserie, de chocolaterie, de pâtisserie sur les grandes avenues de Paris, Lyon, Gênes, Genève." (BILLET, 1972, p. 139)

> "Comme maçons, tailleurs de pierre, peintres, vitriers, plâtriers, ferblantiers, couteliers, fumistes, chaudronniers, ramoneurs, cuisiniers ou marchands de chataîgnes, ils (les Tessinois) allaient en Lombardie, en Toscane, au Piémont, en France, en Allemagne, aux Pays Bas, en Angleterre, en Autriche et même jusqu'en Espagne ou en Russie. Chaque année, ils revenaient avec leurs économies; les familles au pays pouvaient ainsi vivre plus largement que si elles avaient

---

(13) Sources: ASCB, Recensement de 1808.

FIGURE No. 6: Leventina, âge des émigrants, 1808

> dû se contenter des seules produits de leurs fermes." (PERRET, 1950, p. 19)

L'émigration "proche", européenne, en somme, apparaît, ainsi, comme partie intégrée et intégrante du système de relations traditionnel. Vers le milieu du XIXe siècle, une première et importante déchirure se manifeste dans le déjà fragile monde rural tessinois: en 1853, l'Autriche expulse les Tessinois de ses territoires du nord de la Peninsule italienne et ferme les frontière avec le Tessin, comme mesure de rétorsion contre l'appui que les Autorités du Canton et une partie de ses habitants accordaient aux émigrants politiques italiens. "Les rapports officiels estiment à 6212 le nombre de Tessinois expulsés, chiffre énorme en regard des 128'000 habitants que comptait alors le Canton" (PERRET, 1950, p. 25). Le blocus et l'expulsion ne sont pas les seules causes de cette crise, mais d'autres facteurs entrent en ligne de compte pour expliquer cette première vague de départs qui, cette fois-ci, s'oriente vers les pays d'outre-mer: les récoltes mal tournées, le chômage dans le reste de la Suisse (par exemple, dans le secteur du textile) qui élimine certaines possibilités d'emplois et qui contribue, aussi, au départ des Confédérés (cf. PERRET, 1950, p. 26), ainsi qu'une incapacité politique des dirigents du canton (cf. CHEDA, 1979).

Le phénomène de l'émigration inter-continentale ("lointaine") mérite qu'on s'y attarde un moment. Pour CHEDA (1979), l'émigration en Australie (la première grande vague de départs) a été provoquée, principalement, par deux facteurs: le blocus autrichiens (mais nous verrons plus bas de quelle manière il est interprété par l'auteur) et la campagne publicitaire sans scrupule (avec la caution du Gouvernement) de la part des compagnies de navigation. Cependant, à la lecture de l'ouvrage, nous avons l'impression que l'auteur privilégie le deuxième facteur: le premier, en effet (et cela est très intéressant) n'est pas considéré comme étant une cause directe, mais il est retenu

pour les conséquences qu'il provoque sur un système de relations fragile.

Nous ne sommes pas convaincu que l'un ou l'autre de ces facteurs ait primé: l'un et l'autre - la frontière et la propagande - représentent autant d'éléments de régulation du système d'émigration. Le premier - la frontière - est un élément vital: le deuxième - la propagande - est un élément dramatique.

La Leventina ne sera touchée que marginalement par cette première vague, toutefois, il est intéressant de s'arrêter sur ce phénomène dramatique de l'histoire cantonale car il nous dévoile des aspects importants de la vie quotidienne dans nos vallée, Leventina incluse.

Reprenons, alors, le problème du blocus autrichien. Pour notre auteur (CHEDA, 1979) ce n'est pas l'effet direct du blocus et des expulsions à provoquer les départs, mais bien leurs conséquences sur le système relationnel tessinois.

> "On a parfois soutenu que la cause de l'émigration outre-mer était la conséquence du blocus autrichien. Un examen attentif et prudent du phénomène migratoire dans les années cinquante amène à une évaluation plus nuancée. Il est indéniable que la faim subie par les classes les plus pauvres de l'époque a poussé beaucoup de gens à s'aventurer au-delà des océans à la recherche de ce pain que chez eux était devenu trop cher et rare." (CHEDA, 1979, p. 48)

Les prix des biens alimentaires, surtout ceux des classes populaires, augmentent très vite. "Dans les années 1850-51 les prix ne varient pas beaucoup par rapport à ceux enregistrés presque vingt ans auparavant par Franscini" (CHEDA, 1979, p. 53): ils se situent, en moyenne, autour de Fr. 27-28 le sac de froment de 105 lt (cf. CHEDA, 1979, page 55) en 1850 et de Fr. 24-25 en 1851. En 1854 et 1855, ils grimpent à Fr. 45-46, respectivement Fr. 41-42 le sac (cf. CHEDA, 1979, pp. 54-57, tableaux 4,5,6).

Plus en détail, cela nous donne le tableau suivant que nous avons établi sur la base des chiffres reportés par CHEDA (1979, pp. 54-57):

TABLEAU NO. 10: PRIX DE QUELQUES DENREES ALIMENTAIRES, EN FRANCS OU EN CENTIMES, 1850-1857 (14)

DENREE	1850 Fr.	1851 Fr.	1854 Fr.	1855 Fr.	1856 Fr.	1857 Fr.
Froment	26.80	24.70	45.90	41.20	41.70	38.-
Maïs	16.80	17.80	36.40	25.90	23.90	23.-
Seigle	18.30	18.20	32.40	26.70	24.10	23.-
Riz	39.30	37.80	57.50	46.30	45.20	44.60
			Ct	Ct	Ct	Ct
Pain de froment			15.7	13.8	14.	12.8
Pain de seigle			12.1	10.3	9.8	9.2

Les prix des graines sont calculés pour 105 lt., ceux du pain, pour 375 gr.

L'augmentation est énorme: de l'ordre de 85% pour le froment, entre 1851 et 1854; de 104.5% pour le maïs (utilisé, surtout, pour la polenta); de 78% pour le seigle et de 52% pour le riz. Ce dernier, qui "apparaissait rarement sur la table du paysan" (CHEDA, 1979, p. 54), renchérit moins que les autres céréales: une fois de plus, c'est aux classes populaires de payer plus durement les crises.

Une fois la crise passée, les prix ne reviennent pas, pour autant, aux prix antérieurs: le froment de 1857 est vendu 54% plus cher que celui de 1851; le maïs, 29%; le seigle 26% et le riz 18%.

Le pain subit une double augmentation:

> "Son prix atteint, justement, la pointe maximale au début de 1854 avec 18 cts le pain de 12 onces (375 grammes). Il devient ainsi prohibitif pour les pauvres pendant les mois du printemps, au moment où les réserves de pommes de terre, maïs

---

(14) Source: CHEDA, 1979, Tab. 4 à 8, moyenne annuelle des prix.

> et chataîgnes sont désormais épuisées." (CHEDA, 1979, p. 54, d'après les Archives d'un Commissaire du Gouvernement)
>
> "La Démocratie[15] écrit: «on pratique généralement l'abus (...) qui consiste à vendre le pain au poids de 9 et même 8 onces à la place de 12, ce qui porte le prix du pain à 22 ou 24 centimes la livre (375 grammes)." (CHEDA, 1979, p. 56)

Les prix augmentent, mais les spéculateurs, jamais las, trichent sur les poids aussi. La vie devient, ainsi, impossible pour des gens dont les gains étaient déjà très bas. Un bon artisan, par exemple, pouvait gagner - quand il trouvait du travail - Fr. 1.50 la journée (cf. CHEDA, 1979, p. 156): si nous comparons cela aux salaires de nos jours, nous nous rendrons compte, très vite, de combien devait être chère la vie à l'époque "du bon vieux temps". Payer 18 cts (voire 22 ou 24 cts) la livre de pain en 1854-55, cela reviendrait à la payer, aujourd'hui, Fr. 15.-, voir Fr. 18.- ou Fr. 20.- : compte tenu d'un salaire de l'ordre de Fr. 3750.- par mois (Fr. 125 par jour). Une comparaison avec le salaire d'un enseignant serait encore plus dramatique: un salaire de Fr. 200.- par an, nous donne 55 cts par jours (voir Fr. 1.10 si l'on tenait compte que l'école ne fonctionnait que six mois par an).

CHEDA (1979, p. 153) nous renseigne plus en détail sur quelques salaires de l'époque.

---

(15) Journal proche du Gouvernement

TABLEAU NO. 11: QUELQUES SALAIRES JOURNALIERS DU MILIEU DU XIX SIECLE AU TESSIN (16)

PROFESSION		1850-60	1868
Maçon	Fr.	1.57	2.35
Menuisier	Fr.		2.80
Ouvrier	Fr.	1.71	
Manoeuvres	Fr.	1.14	2.-

(Enseignant Fr. 200-400.- par an)

En somme, avec la fermeture des frontières, le système traditionnel tessinois entre en crise profonde: les prix des biens indispensables augmentent. Pour les plus pauvres, il n'y a plus d'autre réponse que le départ. Ne pouvant pas se rendre en Italie, ne pouvant pas se rendre en Suisse alémanique où les centres indutriels sont en crise, alléchés par la propagande sans scrupule (cf. CHEDA, 1979) des compagnies d'émigration, les Tessinois se tournent vers les pays d'outre-mer: Australie (pour l'or, essentiellement), Amérique du Sud (l'Argentine, pour des artisans, par exemple), la Californie (agriculture), etc.

Avec la réouverture des frontières en 1855, la première grande vague s'arrête.

> "Les départs outre-mer se font rares, le premier grand mouvement d'émigration est passé. Jusqu'à 1850 il n'y aurait eu qu'environ deux cent émigrants outre-mer; au 31 mars 1856, leur nombre s'élèverait à 3246 (...)" (PERRET, 1950, p. 28)

C'est là que CHEDA nous fait découvrir un aspect intéressant.

> "Il est donc évident qu'à partir pour l'Australie, ne furent pas les expulsés de la Lombardie, mais les paysans pauvres des vallées supérieures touchés par une série de mauvaises récoltes, par le manque de blé et surtout, (...) alléchés par une propagande intéressée." (CHEDA, 1979, p. 50)

---

(16) Source: CHEDA, 1979, pp. 152-153 (tableau No 30) et p. 156.

TABLEAU NO. 12: L'EMIGRATION TESSINOISE PAR DISTRICT[17]

DISTRICT	(1)	(2)
Mendrisio	19.11 %	8 %
Lugano	14.44 %	10.70 %
Locarno	8.61 %	10.07 %
Valle Maggia	5.54 %	27.30 %
Bellinzona	3.95 %	10.23 %
Riviera	11.13 %	8.77 %
Blenio	8.85 %	3.65 %
Leventina	8.03 %	17.16 %

(1) Emigration proche: passeports émis en 1844 en % de la population résidente de 1836;
(2) Emigration lointaine: émigration outre-mer entre 1843 et 1873 en % de la population résidente de 1860.

Ce ne sont, donc, pas les districts à forte émigration proche qui partent au-delà des Océans: ce ne sont, paradoxalement, pas les districts à émigration (ceux directement touchés par le blocus) qui fournissent les plus gros contingents pour traverser les mers. Ce sont (cf. CHEDA, 1979) les districts les plus pauvres (Vallée Maggia) ou les régions les plus pauvres (Val Colla, dans le district de Lugano, Val Verzasca, dans le district de Locarno) qui se vident de leur population. Cela montre toute la dramaticité de cette expérience car la pauvreté oblige cette population à s'endetter énormément, pour s'embarquer dans une initiative dangeureuse qui ne leur permettra de s'en sortir en soldant leur dette (ceux qui y arriveront) que bien d'années plus tard. Dettes envers les Communes[18] ou les notables locaux ou encore envers les entreprises de transport qui, par ailleurs, prêtaient parfois elles-mêmes

---

(17) Sources: CHEDA, 1979, p. 42 (tab. no. 1) et p. 66.

(18) Les Communes se procuraient l'argent avec la coupe et la vente du bois des forêts: le résultat sur l'écosystème ne se fera pas attendre et, aujourd'hui encore, un village de la Vallée de Maggia (Campo) continue sa lente marche vers le fond de la vallée.

l'argent aux Communes, donnant, ainsi, corps à un système de relations complexes, illégales même, que les Autorités cantonales ne se privaient pas d'encourager. En effet, parmi les bailleurs de fonds, nous trouvons des Commissaires du Gouvernement, aussi: de leur côté, ils accordaient les permissions aux Communes de prêter l'argent, même si une loi (1837) empêchait, explicitement, ces dernières d'effectuer ce genre d'opérations. Pour plus de détails, nous renvoyons à CHEDA (1979), à qui nous avons emprunté la plupart de ce paragraphe.

"Malheureusement", le livre de Giorgio CHEDA ne traite que de l'émigration en Australie. "Malheureusement", car celle-ci ne touche que marginalement la Leventina: sur 1643 départs entre 1843 et 1873 (cf. CHEDA, 1979, p. 66, tableau no. 12), seule une vingtaine (0.19% de sa population) partent pour l'Australie (cf. CHEDA, 1979, p. 130 carte et p. 132 tableau no. 22). Le gros du contingent leventinais se dirige vers la Californie (cf. CHEDA, 1979 et PERRET, 1950): pour l'or, mais surtout pour l'élevage. L'émigration vers la Californie ou vers d'autres régions de l'Amérique est moins tragique que celle vers l'Australie (cf. CHEDA, op. cit., et PERRET, op.cit.): tout d'abord, elle s'étale sur un siècle (cf. CHEDA, 1979, p. 62 et p. 67), ensuite, les travaux auxquels se consacrent les émigrants sont souvent proches de ceux exercés chez eux ou en Europe (élevage, par exemple, ou travaux artisanaux); mais, aussi, leurs possibilités d'intégration dans les communautés d'immigration (petite bourgeoisie en Amérique latine, par exemple) sont beaucoup plus grandes. En Australie, les Tessinois arrivent tard, quand l'or est épuisé; pauvres, ne pouvant ainsi pas s'acheter des moyens de travail plus efficaces et devant, parfois, travailler dans des conditions proches de

l'esclavage[19]; ils arrivent sans l'information nécessaire pour utiliser les moyens techniques les plus avancés et complexes; et ils ne connaissent pas l'anglais, langue indispensable pour pouvoir se défendre ou s'intégrer. Mais même si CHEDA (1979) ne nous renseigne pas (encore[20]) sur l'émigration leventinaise, il nous permet d'avoir une idée du cadre de vie de l'époque et du sacrifice que les émigrants devait supporter pour partir.

Le voyage en Australie coûtait environ Fr 560.- (parfois plus, parfois moins, selon le parcours ou la Compagnie de transport). Nous avons déjà vu les gains d'un bon artisan. Le prix du voyage, en somme, correspondait:

"- à 280-300 journées de travail d'un artisan
- au salaire de 2 ans d'un enseignant du primaire
- au salaire de 10 mois d'un garde
- au salaire de 6 mois d'un comptable de l'Etat
- au traitement de 4 mois du commissaire de Locarno
- au traitement de 2 mois d'un Conseiller d'Etat
- à la valeur de 6 vaches
- à la valeur de 37 chèvres."

(CHEDA, 1979, p. 152, tab no. 29)

Une échelle de coûts qui nous renseigne aussi sur les prix des animaux, donc sur la valeur dont devait disposer un

---

(19) Les contrats de transport (souvent rédigés en allemand ou en français) prévoyaient le travail pendant 1-2 ans à la dépendance d'un patron choisi par les Compagnies de transport: c'était une manière de récupérer l'argent prêté, à laquelle même certains notables locaux ne dédaignaient pas de faire recours (cf. CHEDA, op. cit.).

(20) Au moment où nous écrivons, CHEDA n'a pas encore terminé son étude sur l'émigration tessinoise en Californie. Son éditeur (le même que celui de l'émigration en Australie) a déjà mis sous presse et dans les librairies deux des trois volumes qui forment ce nouvel ouvrage: les lettres des émigrants et les photographies. Le volume comprenant le texte proprement dit n'a pas encore paru.

paysan pour se procurer des bêtes: au marché de Locarno, une chèvre ou un cochon se vendaient Fr. 12.-, et une vache, à Lugano, coûtait 5 Vreneli (une centaine de francs, donc) (cf. CHEDA, 1979, p. 156). On se rend vite compte de la tragédie que la mort d'un animal provoquait pour son propriétaire et pour sa famille[21]. Cependant, le prix du voyage devait encore être majoré par toute une série de choses: le prix du passeport, les habits, la nourriture et le logement pendant les premiers temps sur le lieu d'arrivée (cf. CHEDA, 1979, p. 156), ce qui portait le coût du voyage à presque Fr. 1'000.- .

Malgré cela, des milliers de personnes - hommes, surtout - ont dû partir, en laissant les femmes, les enfants et les vieillards risquer leur vie ou déformer leurs corps sur nos montagnes: une situation tragique que seules la pauvreté et son exploitation par une classe dirigeante locale et par les forces naissantes du capitalisme industriel ont su créer. La nouvelle modernité, basée sur l'exploitation systématique et rationnelle de masses de personnes, touche le Tessin aussi. Une société à la quotidienneté tragique, celle du XIXe siècle, qui s'est peut-être éteinte avec la deuxième guerre (cf. tableau ci-dessous), et dont la réalité semble avoir été oubliée (sous l'impulsion de manuels scolaires d'histoire ou d'une littérature historique occupée à chanter la gloire des classes dirigeantes et de leurs notables cantonaux ou communaux) comme l'indiquent les récentes poussées des forces politiques nationalistes et xénophobes (Vigilance à Genève, Action Nationale ailleurs, ou simplement les attitudes d'hostilité contre les réfugiés, au Tessin aussi) faisant toujours références à des traditions mal comprises et dont le sens a été soigneusement vidé. Ce discours nous entraînerait trop loin: en tout cas, hors sujet. Nous pouvons conclure cette partie sur l'émigration,

---

[21] Un système d'indemnisation solidaire que la tradition avait normalisé (cf. LURATI, 1968), pouvait nuancer, en partie, le drame.

en reportant encore quelques données concernant les départs de nos ancêtres.

Dans une série de tableaux obtenus d'après les chiffres des Comptes-Rendus du Conseil d'Etat tessinois, PERRET (1950) nous permet d'avoir un aperçu général de l'évolution de l'émigration. Un aperçu à prendre avec prudence car les chiffres ne sont pas toujours complets: ce qui n'enlève rien à leur intérêt.

TABLEAU NO. 13: L'EMIGRATION TESSINOISE D'OUTRE-MER, 1843-1873 (22)

ANNEE	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)
1843-56	10	6	50	55	41	11	2	74	250
1856-57	35	9	32	130	99	33	94	20	453
1859	41	4	29	38	91	28	29	41	301
1860	64	8	59	21	67	20	76	14	329
1863	?	?	50	118	?	?	10	27	?
1864	?	-	20	?	?	?	3	?	?
1865	?	-	15	67	?	?	31	?	?
1866	?	?	30	95	?	?	?	83	?
1868	86	15	63	144	482	184	26	46	1054
1869	127	13	100	199	505	313	40	145	1442
1870	59	7	36	90	324	99	41	97	753
1871	65	16	84	90	269	49	11	66	650
1872	118	30	54	114	396	55	34	88	889
1873	162	12	100	262	477	92	17	71	1193

Districts de: (1) Bellinzona; (2) Blenio; (3) Leventina; (4) Locarno; (5) Lugano; (6) Mendrisio; (7) Riviera; (8) Valle Maggia; (9) Tessin.

1843-56: de 1843 à mars 1856, moyenne annuelle sur 13 ans;
1856-57: de mars 1856 à fin 1857, moyenne annuelle sur 2 ans;

---

(22) Sources: PERRET, 1950, pp. 29, 39, 44, 54, surtout les années où figurait la Leventina. Cependant, PERRET et BILLET (op.cit.) se sont trompés en indiquant les dates 1834-1873: ces dates sont celles rapportées par le Compte-Rendu du Conseil d'Etat (1874), où une faute de frappe, paraît-il, a inverti les chiffres 3 et 4: 1834 à la place de 1843 (cf. CHEDA, 1979, p. 62, note 63). Nous avons, par ailleurs, renoncé au total des colonnes car les chiffres sont incomplets.

A partir de 1856 (la grande vague s'arrête, on l'a vu, en 1855), le flux diminue. En ne considérant que la Leventina, on remarque que les départs ne sont pas réguliers et qu'une deuxième vague d'une certaine importance apparaît, avec des hauts et des bas, à partir de 1868 jusqu'en 1873: l'arrivée des travaux de la ligne du chemin de fer ne semble pas "intéresser" beaucoup les habitants de la Leventina. L'émigration lointaine coûte, cependant, cher (on l'a vu), et provoque un mouvement d'argent: tant à la sortie qu'à l'entrée.

> "Quelques émigrants font parvenir de l'argent à leurs familles. Dans son rapport annuel, le commissaire de la Léventina mentionne qu'environ 600'000 Fr ont été reçus dans le district en 1852 en provenance d'Amérique, la plus grande partie envoyée par quatorze individus de la Leventina supérieure." (PERRET, 1950, p. 22)

Argent qui rentre, surtout, pour rembourser les prêts des départs:

> "Tous les jeunes de la Léventina désirent partir, mais le voyage est cher. La commune de Airolo consacre[23] 250'000 francs à l'émigration et les remets à cinquante citoyens tirés au sort. Il est bien entendu qu'il ne s'agit que d'un prêt et que les bénéficiaires rembourseront cette somme dès qu'ils le pourront. En 1852, le commissaire du district de la Leventina délivre 114 passeports à destination de l'Amérique." (PERRET, 1950, p. 23)

PERRET ne nous dit pas d'où vient l'argent prêté, mais, vraisemblablement, il doit provenir des bénéfices des ventes du bois et du produit des alpages.

Si pendant les années Soixante-dix, dans l'ensemble de la vallée, les départs diminuent, ils semblent, cependant,

---

[23] Selon CHEDA (1979, p. 129), hormis les Communes du Val Maggia et du Val Verzasca, les autres "ne financèrent pas l'entreprise". Vraisemblablement, l'auteur doit se référer à la seule émigration en Australie.

rester d'une certaine importance dans la commune de Airolo. En fait, le Commissaire du Gouvernement en Leventina cite le cas de 36 émigrants (pour la plupart, des paysans[24]) partis en 1870 pour les Amériques (27 au Nord, 3 en Amérique Centrale et 4 pour le Sud, auxquels il faut en ajouter 2 pour l'Afrique), qui reçoivent (cf. Rapport du Commissaire du Gouvernement en Leventina, ASCT, Bellinzona, 1870) 22'550 francs (soit, 626 francs par personne, en moyenne) et qui rapatrient, en tout, 5'100 francs (soit, 141 francs par personne, en moyenne). Après une année, leur dette moyenne se monte, ainsi, à environ 485 francs. L'émigration en Amérique apparaît comme étant moins tragique que celle en Australie qui, par ailleurs, a touché, surtout, d'autres vallées - les plus pauvres - du Tessin.

L'émigration à courte distance ne cesse, cependant, pas, même pendant la période où les départs vers l'outre-mer étaient intenses.

> "Tout le monde ne s'en va pas au-delà des mers, l'émigration périodique se poursuit et, cette même année 1852, 704 passeports sont délivrés en Léventina pour les Etats italiens et 203 pour la France et l'Allemagne." (PERRET, 1950, p. 23)

Au total, donc, en 1852, 1021 personnes quittent la vallée pour l'étranger, soit, en moyenne, 9.9% de la population résidente de 1850.

En 1870, la grande vague a diminué, mais l'émigration reste toujours une réalité: 281 personnes en tout, à destination de la Suisse alémanique (10 personnes), de l'Italie (94 personnes), de la France (155 personnes), de l'Angleterre (21 personnes) et de l'Espagne (1 personne), auxquelles il faut ajouter les 36 émigrants pour les Amériques (cf. tableau no. 13), soit, 317 personnes au

---

(24) Mais il faut être prudents devant cette mention car les recensements et les fonctionnaires de l'époque avaient tendance à indiquer sommairement la profession avec le terme générique de paysan, même si l'individu recensé était capable d'exercer d'autres métiers artisanaux (cf. CHEDA, 1979, p. 144).

total, ce qui correspond à 3.1% de la population résidente. Nous pensons, tout de même, corriger ces chiffres car (cf. tableau no. 13) 1870 apparaît comme une année assez basse en émigrants. En appliquant le principe de la moyenne mobile (ici, par exemple, la moyenne entre les chiffres de 1870 et celles des deux années précédentes et des deux années suivantes[25]) on peut atteindre, environ, 3.5% . Donc, en gros, à la veille du percement du Gothard, 3 à 3.5% de la population laisse la vallée pour se procurer de quoi vivre.

Si pour l'émigration outre-mer le bilan (argent sorti et argent rentré) s'équilibre sur plusieurs années, celui de l'émigration à courte distance semble être positif: pour 1870, le Commissaire de Leventina a estimé à Fr. 18'760.- l'argent sorti et à Fr. 27'885.- l'argent rentré: en moyenne (si nous prenons les 281 personnes mentionnées ci-dessus), cela nous donne Fr. 66.- de dépenses de départ et Fr. 99.- de recettes brutes par personne. En somme, Fr. 33.- de bénéfice net par personne, pour une saison de travail.

Il nous est difficile d'évaluer correctement la valeur de ces Fr. 33.- de bénéfice moyen: beaucoup? Oui, si l'on considère qu'ils ont été réalisés sur une somme de départ de Fr. 66.- (50%); non, si l'on considère qu'avec les salaires d'un artisan (cf. tableau no. 11), cela correspond à une dizaine de jours de travail. Peu alors ? sans doute, si l'on considère qu'avec cet argent il était impossible d'acheter une vache: il fallait trois saisons, environ, avec les valeurs de 1850 (rappelons-nous qu'une vache coûtait une centaine de francs), et nos données remontent à 1870. Mais, il était aussi possible d'acheter trois cochons ou trois chèvres, et cela sans, toutefois, négliger le fait que les absents étaient autant de bouches qu'il ne fallait plus nourrir. En somme, la difficulté à évaluer les éléments à notre disposition résident, surtout, dans le fait que la

---

(25) Exemple: 1868, 63 départs; 1869, 100 départs; 1870, 36 départs; 1871, 84 départs; 1872, 54 départs. Total: 337 départs sur 5 ans. Moyenne: 337/5=67.4: 67 départs.

quotidienneté est bien plus complexe qu'un raisonnement abstrait et rationnel, reposant sur un calcul de moyennes.

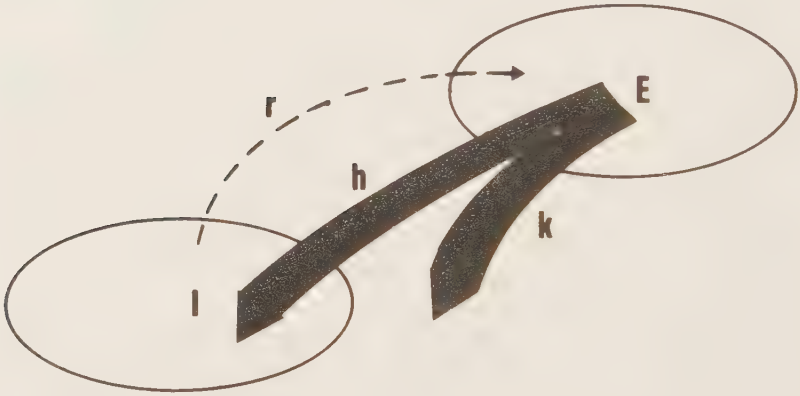
En conclusion, nous pouvons affirmer que l'émigration est un fait structurel du monde traditionnel tessinois (et leventinais): surtout l'émigration proche et saisonnière (moyenne échelle spatiale et temporelle). Une émigration de courte durée, dans des pays parlant une langue assez proche de celle des émigrants, une émigration rythmée par le travail rural, mais qui ramenait toujours les gens chez eux. Une émigration que - si elle ne permettait pas de s'enrichir - elle permettait, au moins, de vivre.

L'émigration outre-mer, par contre, s'inscrit dans les phénomènes liés à la modernité: le départ est de longue durée, touche les classes les plus démunies, exploitées "jusqu'à l'os", endettées à tel point que, souvent, ne pouvant plus rendre l'argent, elles sont obligées de vendre (à leurs créanciers) les déjà misérables propriétés qui leur permettaient de survivre. Une émigration qui vide les régions à travers une exploitation de masse de la pauvreté: sous une autre forme, surtout la vague australienne, notre émigration ressemble étrangement à ces vidanges des campagnes et à ce phénomène de prolétarisation que l'Europe connaît avec l'essor de la révolution industrielle et l'affirmation d'un capitalisme industriel.

Si la tradition, dans un système relationnel à émigration proche, pouvait encore subsister à côté d'une modernité périodique (cf. figure no. 5, plus haut), la modernité vide de sa substance (hommes, terres et capitaux) les communautés locales (cf. figure no. 7, page suivante).

Il serait intéressant d'imaginer (même si, d'habitude, on ne fait pas l'histoire de ce qui ne s'est pas passé), par simulation, ce que le Tessin (et nos vallées) serait devenu, si une politique économique avait pu canaliser ces ressources dans des investissements aptes à améliorer les structures agraires de nos régions. Amélioration qui, d'une manière ou d'une autre, aura bien lieu (cf. point 3.2, ci-dessous), même si plus tard: vraisemblablement, vers la fin

FIGURE no. 7: La territorialité des Communes tessinoises après le milieu du XIXe siècle.



E = Centralité d'émigration

I = Centralité d'immigration

= Emigration d'hommes (**h**) et de capitaux (**k**)
Hommes et capitaux sortent du circuit local.
Seul subsiste un lien (**r**) faible entre I et E.

Le système de relation traditionnel ne peut plus se reproduire.

de ce XIXe siècle qui se prolonge et se termine entre les deux guerres mondiales. Est-ce un hasard si l'émigration outre-mer se termine avec la deuxième guerre, comme l'indique le tableau suivant?

TABLEAU NO. 14: L'EMIGRATION TESSINOISE D'OUTRE-MER, 1854-1926 (26)

ANNEES	TOTAL	MOYENNE ANNUELLE
1854/56-1859	4227	705
1860-1869	5058	506
1870-1879	6675	668
1880-1889	8756	876
1890-1899	4324	432
1900-1909	5921	592
1910-1920	4035	404
1920-1926	3900	557

Pendant la période du Gothard, l'émigration continue malgré des possibilités de travail sur place, et les fluctuations des données semblent bien correspondre aux périodes de crises ou d'industrialisation.

3.2. L'activité agricole

> "La plupart de la population se consacrait, certes, à l'agriculture et à l'élevage, cependant, une grande partie des hommes exerçait simultanément les plus diverses professions artisanales. (...) évidemmment, une profession n'excluait pas l'autre; on pouvait très bien élever des chèvres sur les montagnes du Val Pinascia et pendant la mauvaise saison nettoyer les cheminée des maisons bourgeoises de Milan et de Turin. (CHEDA, 1979, p. 144)

L'activité agricole dans nos vallées n'était, donc, pas la seule que les habitants pouvaient exercer: nous l'avons vu plus haut, en parlant de l'émigration. Cela signifie

---

(26) Source: CHEDA, 1979, p. 67.
Moyennes annuelles: 1854-56 à 1859: 6 ans; 1920-26: 7 ans.

qu'il faut nuancer nos jugements quand on parle, en se référant au passé, d'autarcie ou d'économie fermée.

Définir l'activité agricole comme étant une activité de subsistance, cela signifie mettre en évidence les valeurs fondamentales d'une société traditionnelle, du moins sur le plan économique: même si ce plan n'est pas qu'économique. Le caractère de subsistance réside dans le fait que l'objectif n'est pas celui de produire pour l'échange mais pour la subsistance: l'échange s'effectue sur l'excédent. Tout cela, contrairement à la production agricole actuelle, qui consiste à produire, d'abord, l'excédent à échanger et, ensuite, ce qui est nécessaire à la famille. Le terme de subsistance, donc, se réfère à la finalité de l'activité, et il n'est pas à confondre avec celui d'autarcie ou de fermeture.

L'autarcie n'a jamais existé dans nos communautés où les gens se procuraient dans les centres ce qui ne poussait pas chez eux ou qui ne s'y trouvait pas, comme le maïs ou le sel. La fermeture est une notion un peu plus complexe. On peut parler de fermeture, dans le sens où il n'était pas facile, pour ne pas dire impossible, de s'insérer dans un village pour y exercer une activité agricole: l'équilibre entre les hommes et les ressources était assez fragile pour que seules les familles originaires du lieux pussent avoir accès à ces dernières (alpages, bois, etc.) sans devoir payer de redevances. Cependant, même si "le village constituait le cadre fondamental à l'intérieur duquel se déroulaient, depuis des siècles, toutes les activités paysannes rythmées par les saisons" (CHEDA, 1979, p. 32), le "lieu où se rencontraient les douleurs et les joies, les tensions et la solidarité des hommes" (CHEDA, idem), ce même village était ouvert sur l'extérieur. La mauvaise saison amenait ces hommes à la recherche de ces ressources (monétaires, surtout) qui devaient permettre au système de relations de se reproduire; les notables locaux et les Commissaires du Gouvernement, auxquels les gens étaient soumis (cf. CHEDA, 1979, p. 32), représentent un médiateur

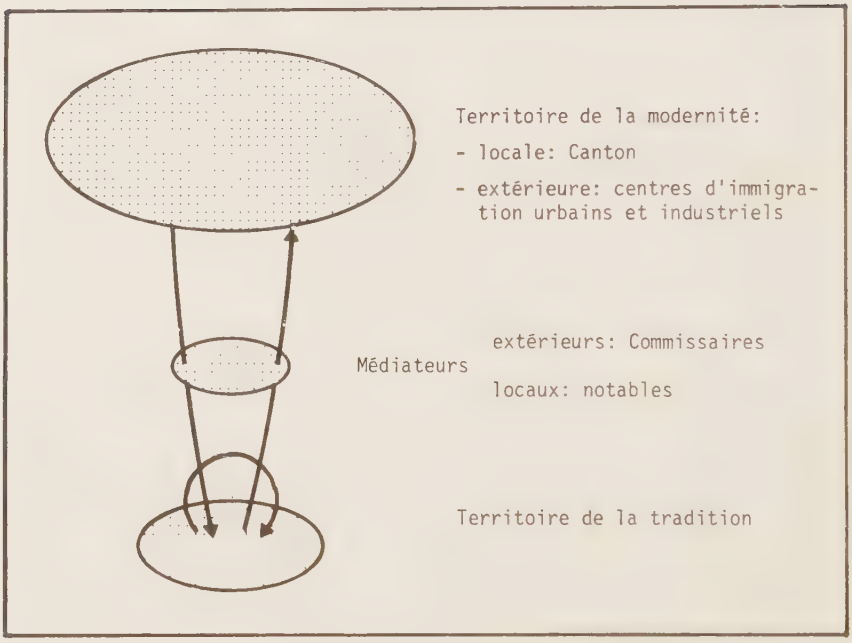
"obligatoire entre la population et l'appareil politico-administratif" (CHEDA, 1979, p. 32): le système de relations traditionnel a comme territoire le village, la commune, mais il est inséré dans un autre système de relations, de type moderne, sous-tendu par les valeurs d'une bourgeoisie, auquel le premier ne peut pas échapper de par la présence quotidienne des Commissaires et des notables. L'Etat de Droit, moderne, enveloppe et contrôle le territoire coutumier de la tradition (cf. figure no. 8, page suivante).

C'est à l'intérieur de ce cadre que nos vallées se transforment et que la reproduction du système traditionnel se fait de plus en plus difficile. Les raisons de ce déclin? Il est ardu de les évaluer. Nous pensons à deux causes principales, deux hypothèses que nous laissons ouvertes: d'un côté, sans doute, la force politique d'une classe dominante qui peut disposer d'une information plus vaste que celle de nos paysans: ses hommes savaient lire et écrire couramment, mais, surtout, ils rédigeaient et savaient interpréter les lois, ils connaissaient les techniques industrielles, ils exerçaient la politique sur un territoire à plus petite échelle, etc.; de l'autre, ils disposaient aussi de l'énergie nécessaire à s'imposer: ils étaient les maîtres d'un Etat.

Cependant, il y a, sans doute, une deuxième raison: peut-être la plus intéressante. Le système traditionnel, de par sa fragilité, est incapable de répondre aux nécessités d'une population dont les exigences se modifiaient avec le temps. Modifications induites par cette même ouverture dont la tradition avait besoin pour se reproduire: "... le niveau de vie avait augmenté graduellement pendant la première moitié du siècle grâce, surtout, à l'apport monétaire des émigrants saisonniers" (CHEDA, 1979, p. 36).

Les résistances ne manquent cependant pas. Nous avons déjà rencontré des exemples là où nous avons parlé de la médecine et du rôle des sage-femmes. Nous en retrouvons un autre au moment où le Gouvernement, dans un souci d'améliorer (lire: individualiser) l'agriculture, abolit

FIGURE No. 8: La territorialité au XIXe siècle.



certaines coutumes héritées du Moyen Age: l'abolition des dîmes (qui concernait, surtout, le Sud du canton) est codifiée en 1806; cependant, encore vers 1840, les Autorités cantonales rappellent l'existence de cette norme, en réalité, jamais appliquée (cf. CHEDA, 1979, pp. 33-34).

Dans nos vallées, l'atomisation de la propriété était un énorme problème qui aggravait celui de la rareté de parcelles fertiles qui permettaient de faire pousser l'herbe indispensable à l'élevage ou de produire quelques kilos de pommes de terre ou de seigle. A Lottigna, dans la Vallée de Blenio (à côté de la Leventina), par exemple, trois familles "possédaient respectivement 315, 206 et 240 parcelles éparpillées mêmes dans des communes limitrophes" (CHEDA, 1979, p. 34, se référant à BERTONI, 1841), dont la superficie moyenne était de 40 m^2 (CHEDA, idem). Un hectare chacun (un peu plus ou un peu moins, selon les cas) que les héritages ont dû littéralement pulvériser: on peut imaginer les litiges qu'un tel système de relations provoquait (et comprendre, aussi pourquoi les avocats ont toujours été si nombreux dans ce canton!). Mais il n'y avait pas que les terrains à se partager: en vertu d'un droit ancien, on trouvait des arbres qui, plantés sur une parcelle appartenant à un autre propriétaire, étaient, eux-aussi, partagés entre plusieurs propriétaires (frères, cousins, etc.): "il n'est pas rare le cas où un arbre appartient à 20 ou 30 propriétaires" (BERTONI, 1851, cité par CHEDA, 1979, p. 35).

Mais le problème qui semble susciter le plus de résistances est celui de l'abolition (en 1845) du droit de "libre pâturage": système, ce dernier, qui abrogeait temporairement la propriété privée, pour permettre aux bêtes de pâturer sur l'ensemble du finage. Réglé par cette coutume séculaire qui avait fait de la solidarité une nécessité de survie pour le groupe, il favorisait surtout les paysans plus pauvres.

> "Dans le rapport du Commissaire, on fait référence à des problèmes et à des litiges que suscite l'application de la loi sur la pâture;

> surtout en ce qui concerne l'abolition de la soi-disant «trasa» (le libre pâturage)." (Compte-Rendu du Conseil d'Etat, 1846, p. 19)

Une loi que le Gouvernement rappelle, de nouveau, en 1853 (cf. CHEDA, 1979, p. 35), mais qui continue de susciter des résistances, comme en témoigne le recours avancé contre l'application de cette norme par la commune de Cavagnago (ASCB, Documentation du Commissaire de Leventina) au mois de Septembre (avant la période de la traditionnelle entrée en vigueur, donc) de 1859. Vraisemblablement, un citoyen de la commune avait dû exiger le respect de la nouvelle loi. La Municipalité convoque une Assemblée qui se tient avec "procès-verbal régulier et formel" (cf. ASCB, Documentation du Commissaire de Leventina, 1859). Elle décide de demander la suspension de l'application de la loi, en raison, surtout, de l'exiguïté des propriétés et de la fertilisation naturelle que permettait la "trasa". La décision de l'Assemblée connaît une seule opposition, celle du citoyen "provocateur de l'ordre" (Documentation du Commissaire, idem) et (selon le document communal) propriétaires de parcelles éloignées du village qui se prêtaient très bien à la pâture pour tout son bétail.

Nous ne connaissons pas le résultat de ce recours. On peut imaginer que derrière ce conflit entre tradition et modernité, devaient se cacher une multitudes de conflits personnels ou de partis: "la vie de village est souvent remplie de bavardages, de petites envies gênantes, de préjugés et de misères" (MONDADA, sans date, p. 36), et le XIXe siècle tessinois, avec ses hauts et ses bas sur le plan politique, peut être considéré comme une période "en excès de tout genre" (MONDADA, idem, p. 17).

Cependant, la modernité ne s'exprime pas qu'à travers des lois, souvent sans application: elle se manifeste, aussi, à travers une intervention sur le plan pratique. Vers 1857 (cf. BALLINARI, 1981, p. 19), grâce à l'initiative d'un curé

aux idées radicales[27], Clemente BERTAZZI, paraît, à Cavagnago (dans notre vallée), un journal au titre très significatif: "Il Contadino che Pensa" ("Le Paysan qui Réfléchit").

> "D'inspiration clairement libérale, franchement favorable au gouvernement anticlérical mais «ami des vrais et bons curés», le "Contadino che Pensa" entra vite dans les sympathies de beaucoup de personnalités tessinoises, lombardes et confédérées; nombreux furent les hommes illustres qui participèrent, dans le cadre des problèmes éducatifs, au débat idéologique dans les colonnes du petit journal leventinais." (BALLINARI, 1981, p. 21)

L'information de laquelle s'inspirait le journal provenait des connaissances scientifiques et pratiques publiées un peu partout en Europe: Italie du Nord (Lombardie) et Genève, avec, surtout, "Le Cultivateur Genevois" - qui rapportait les expériences du Canton de Genève, de Vaud, de la Savoie et du Pays de Gex - et l'"Almanach de Genève" (BALLINARI, 1981, p. 57). Une information sur petite échelle géographique qui devait, surtout, servir à "discourir sur les principales forces motrices de la civilisation humaine, mentionner leur perfectionnement continu, faire connaître les hommes les plus distinguées, mettre devant les yeux en somme du lecteur les phases les plus nobles de la vie sociale" (IL CONTADINO CHE PENSA, cité par BALLINARI, 1981, p. 16). Ce but explicite de faire pénétrer la modernité dans les pratiques quotidiennes des gens s'inscrit, sans doute, dans le sillon de cette éducation populaire que connaît le XIXe siècle avec des personnages dont PESTALOZZI est un exemple: il se concrétise avec la fondation de Sociétés d'Education populaires, comme, par exemple, la Société Tessinoise des

---

(27) Il ne sera pas le seul: si l'Eglise compte, parmi ses ministres, une bonne partie de curés liés aux forces conservatrices, il n'est pas rare de rencontrer d'autres personnages dont les idées politiques s'orientaient vers le radicalisme et ... l'anticléricalisme.

Amis de l'Education du Peuple, fondée en 1837, et aux buts de laquelle notre journal s'inspirait (cf. BALLINARI, 1981, p. 13). "Le fondateur lui-même, le curé Clemente Bertazzi, était enseignant, inscrit à la Société des Amis de l'Education du Peuple" (BALLINARI, 1981, p. 21).

Le journal était distribué gratuitement à la population de Cavagnago, sauf le centime pour les frais du facteur, et il était imprimé sur une cinquantaine d'exemplaires (cf. BALLINARI, 1981). Une de ses idées de base consistait à faire passer les informations, politiques ou techniques, à travers des dialogues dont l'acteur principal était un paysan-type de Cavagnago, dénommé Pierandrea, personnage dont la sagesse et la simplicité devaient faciliter la transmission du message. Le journal assume vite un intérêt extra-local car peu de temps après, il est possible de s'y abonner (pour les gens de l'extérieur) au prix de Fr. 1.- par trimestre. (cf. BALLINARI, 1981).

Vers 1859, le journal change de rédacteur et son orientation, tout en restant rurale, privilégie, cependant, les arguments de politique et d'éducation scolaire (cf. BALLINARI, 1981, p. 34). Un peu plus tard, il change de nom, devenant "Il Cittadino che Pensa" (Le Citoyen qui Réfléchit) (cf. BALLINARI, 1981, pp. 34-35): il semble, donc, prendre davantage une orientation urbaine et bourgeoise, en se détachant des préoccupations de la population rurale, en adoptant, en somme, un ton paternaliste et, même, teinté de mépris envers les classes populaires. L'exemple qui suit - tiré du journal que BALLINARI (1981) étudie - montre que sa nouvelle orientation n'est plus celle de la "complicité" avec ses lecteurs paysans, mais celle de la "leçon" à donner:

> "«Il Contadino che Pensa ne meurt pas et il ne peut pas mourir», mais «il a abandonné les lourds sabots et les habits d'écorce de mélèze et il s'habille de façon plus civile, bien que toujours modestement» (...). Pierandrea «a assumé, à la maison et à l'extérieur, une certaine allure, un certain comportement de citadin» ...". (BALLINARI, 1981, p. 35)

En somme, le paysan sauvage de nos montagnes, habillé d'écorces (SIC) est devenu plus civilisé et s'habille, maintenant, comme les gens bien élevés: modestement, certes, car la modestie est la vertu des pauvres! En un mot, même urbanisé, il reste toujours un campagnard!

L'initiative de Bertazzi ne s'arrête, cependant, pas au journal. Il arrive à faire de Cavagnago une petite centralité locale où la modernité entrera, non seulement dans l'activité agricole, mais aussi dans beaucoup de domaines de la vie quotidienne: fondation d'une chorale, par exemple, mais surtout l'obtention d'un permis pour l'organisation d'une foire de village et la reconnaissance de la fonction de "Place militaire de section" pour l'instruction (pendant les jours de fête) des milices de Cavagnago, Sobrio et Anzonico (cf. BALLINARI, 1981, p. 40). En somme, trois initiatives dont le rôle socialisant nous laisse entrevoir les fonctions d'échange de l'information et de contrôle social qui les accompagnaient.

Pour sa part, le contenu du journal est tout aussi intéressant (cf. BALLINARI, 1981, pp 62 ss.), car il touche à beaucoup d'arguments. La loi concernant l'économie forestière (1840) est une de ces nombreuses dispositions de l'Autorité cantonale qui n'ont pas connu d'application et qui sont rappelées à plusieurs reprises: en 1857, le nouveau règlement concernant cette loi est discuté dans le journal. Le Tessin (cf. BALLINARI, 1981, p. 66) sera divisé en trois arrondissements soumis à un inspecteur qui ne pouvait, cependant pas ... inspecter car il devait demander, à chaque fois, l'autorisation de quitter les bureaux de son Département. Le journal, se référant à des expériences étrangères, soutiendra l'idée de constituer des pépinières. Il ne manquera pas, par ailleurs, de donner des conseils sur la façon de tailler les arbres, notamment les mûriers, pour lesquels il préconisait la taille annuelle, contre les habitudes locales qui voulaient qu'on taillât tous les trois ans: ce qui donnait des arbres de courte durée (cf.

BALLINARI, 1981, pp. 75-76). La culture des mûriers connaît une période importante jusqu'à la moitié du XIXe siècle, après quoi, elle commencera à décliner.

TABLEAU NO. 15: LA CULTURE DES MURIERS EN LEVENTINA (28)

COMMUNE	1814	1844	
Giornico	50	2600	mûriers
Bodio	10	1800	mûriers
Pollegio	30	2000	mûriers
Personico	20	70	mûriers
Anzonico	2	60	mûriers
Faido	3	1980	mûriers
Chiggiogna	5	300	mûriers
TOTAL	120	8810	mûriers

Le problème de l'industrie de la soie concerne, surtout, les zones de plaine du canton, mais relevons, tout de même, que le travail et les choix des hommes ont poussé la culture du mûrier jusqu'à la moitié de notre vallée (Faido) à 700-750 m d'altitude.

Pour la culture des champs on conseillait l'utilisation d'engrais naturels enterrés, comme, par exemple, bois pourri pulvérisé, détritus d'étable, fougères, écorces des chataîgnes, etc., de façon que la terre puisse aussi être aérée (cf. BALLINARI, 1981, pp.89-90). Nous apprenons aussi que la pomme de terre avait été introduite un siècle auparavant et que la production n'attegnait qu'une hotte par année, contre les 30-40 fois plus à l'époque du journal (cf. BALLINARI, 1981, pp. 90-91). "Autrefois, il était coutume d'en manger une fois par semaine, en automne et en hiver; aujourd'hui, la pomme de terre représente, pour beaucoup de familles, le repas ordinaire pendant toute l'année" (BALLINARI, 1981, idem).

---

(28) Source: BALLINARI, 1981, p. 77.

Les cultures (vignes, mûriers, pommes de terre, etc.) sont souvent menacées de maladies: là aussi, le journal remplit son rôle en informant les lecteurs sur les diffusions des maladies dans d'autres régions de l'Europe (cf. BALLINARI, 1981, pp. 96 ss): le regard porte, ainsi, au-delà du système local, la territorialité s'élargit.

Le journal, en somme, est un moment d'information, de diffusion des connaissances dans tous les domaines de l'agriculture: l'élevage, bien entendu, a sa place aussi, surtout en ce qui concerne le problème de l'abolition de la libre pâture; l'élevage des abeilles est peu discuté par le journal, mais BALLINARI (1981) note (pp. 104-105) que ce genre d'activité reste peu répandu, en tout cas jusque vers la fin du XIXe siècle. Encore en 1871, un auteur nous informe que la pratique traditionnelle consistant "à recueillir les essaims d'abeilles le printemps et à les sacrifier sauvagement en les dépouillant l'automne" (MONA, cité par BALLINARI, 1981, pp. 104-105) est très répandue. Les regrets de MONA montrent bien que les connaissances scientifiques sur l'élevage des abeilles n'avaient pas encore entamé une tradition que l'expérience pratique continuait de vérifier positivement.

Un autre aspect intéressant de la pénétration de la modernité dans le monde paysan, c'est l'apparition de Sociétés agricoles dont le rôle dans la diffusion de la modernité a toujours été important dans les Alpes (cf. LEON Pierre, 1954): à Cavagnago, justement, nous trouvons une de ces associations.

En octobre (fin de la période d'alpage, donc) 1857, a lieu, à Cavagnago, une fête agricole (cf. BALLINARI, 1981, p. 120) où le bétail est soumis à inspection et à concours. En 1859, "le Grand Conseil institue des «Prix pour l'amélioration des races bovines» en précisant que «dans chaque Arrondissement on distribuera des prix à l'époque et aux endroits où ont lieu les foires ou les marchés les plus importants»" (BALLINARI, 1981, p. 123). Et les prix ne sont pas négligeables:

> "Pour un taureau, on recevait Fr 60.- comme premier prix et Fr. 30.- comme deuxième prix; pour une vache, respectivement Fr 40.- et Fr 20.- . Les prix étaient décernés par un Jury de trois experts, désignés dans chaque Arrondissement par le Conseil d'Etat" (BALLINARI, 1981, p. 123)

Si l'on pense qu'une vache coûtait, vers le milieu du XIXe siècle (cf. plus haut) une centaine de francs, le prix couvrait, ainsi, 40% du coût d'achat: le pouvoir politique suscite une concurrence entre les paysans afin d'améliorer les rendements du bétail. Malgré cela, l'activité agricole continuera de perdre sa valeur: tant en ce qui concerne les emplois qu'en ce qui concerne son rôle de production de valeurs sociales.

La Leventina a été une vallée où les conditions de vie ont toujours été meilleures que dans d'autres vallées tessinoises: le trafic le long de la "Via delle Genti" permettait de compléter ce que, par le travail, l'homme n'était pas en mesure de tirer d'une "nature" difficile.

> "Les industries les plus florissantes dans le pays sont le transport des marchandises depuis Bellinzona jusqu'à Altdorf, la filature du chanvre et du lin et le tissage de la toile. Dans le Val Bedretto on tisse de la toile très fine et très robuste.
>
> Certains commerçants se consacrent au trafic de vaches suisses et de chevaux. A juger du revenu qu'ils en tirent, on devrait les déconseiller." (GHIRINGHELLI, in GALLI, 1943, p. 92)

D'autres activités, comme, par exemple, l'exportation de produits laitiers, de bétail ou de bois, permettait aux léventinais, de compléter les revenus et de vivre "de façon plus aisée que les paysans d'autres régions du canton" (GHIRINGHELLI, in GALLI, 1943, p. 92).

L'activité principale reste l'élevage et il représente, au fond, l'aspect essentiel de la quotidienneté, le noyau autour duquel gravite la "culture" (au sens social du terme) des communautés locales (cf. LURATI, 1968). Cependant, les cultures agricoles ne sont pas absentes. Dans la partie

haute de la vallée, au-dessus du Piottino, "on ne peut pas trouver un seul arbre à fruits: les champs donnent uniquement du seigle, l'été, n'arrivant souvent pas à maturation, mais s'il y arrive, c'est le meilleur du canton." (GHIRINGHELLI, in GALLI, 1943, pp. 90-91). Aujourd'hui encore, nous retrouvons, dans le paysage, les traces de cet effort: petites terrasses, par exemple, ou quelques exemplaires, rescapé du temps, de ces grandes "échelles" qui servaient, autrefois, à faire sécher la céréale qu'on appèlle, en terme locaux, "rescane".

Entre les gorges du Piottino et celles (plus en bas) de la Biaschina, on trouvait des arbres à fruits, mais jamais de véritables cultures (cf. GHIRINGHELLI, in GALLI, 1943, p. 91). "Les champs sont très peu nombreux, par contre il y a beaucoup de très beaux pâturages, la plupart irrigués". Un exemple de système d'irrigation est encore visible à Chironico, bien que d'autres traces soient encore repérables par-ci ou par-là dans la vallée.

Plus bas encore, au Sud de Giornico surtout, nous trouvons de la vigne, des figues, des mûriers (cf. GHIRINGHELLI, in GALLI, 1943, p. 91). Si, à l'époque de GHIRINGHELLI, la vigne ne représentait pas une activité importante, par la suite, les améliorations apportées, sous l'impulsion de l'Etat - surtout après la deuxième guerre - en ont fait une activité intéressante.

Les personnes exerçant l'agriculture en Leventina (cf. tableau no. 3, plus haut) passent d'un effectif de 3073 à 3599 entre 1860 et 1880, pour redescendre, ensuite, de façon continue: 3156 en 1900, 2749 en 1920, 538 en 1970 et 315 en 1980. En 1955[29], les personnes occupées dans l'agriculture de Leventina étaient 1390. Même si les données auxquelles nous nous référons ne proviennent pas des mêmes recensements ou sources (et reposent, donc, sur des critères différents), cela nous donne un ordre de grandeur que nous pouvons

---

(29) cf. "Relazione introduttiva al Rapporto della Commissione speciale per lo studio della politica agraria, 1978", Grand Conseil du Tessin.

résumer avec la figure à la page suivante (cf. figure no. 9, page suivante). La perte d'importance de cette activité est évidente, son poids, dans le corps social, s'amoindrit. On note, cependant, un ralentissement de la chute à partir des années Soixante: effet de taille, peut-être; conséquences d'une politique agraire plus cohérente, peut-être aussi. En tout cas, le vocabulaire de l'agriculteur du deuxième après-guerre se nourrit des termes de rendement, rentabilité, profit, etc. (cf. CONSEIL FEDERAL, 1976). Les valeurs idéologiques qui fondent, désormais, cette activité économique, ont changé: sa valeur d'usage a été remplacée par sa valeur d'échange. Cependant, elle ne disparaîtra pas totalement, comme nous le verrons, plus bas, en parlant de l'activité agricole à temps partiel.

Si l'élevage représente l'élément principal de l'agriculture leventinaise, il connaît, à son tour aussi, une perte d'importance: Stefano FRANSCINI (1973, p. 152) nous rappelle qu'en 1833 la Leventina comptait 7950 bovins; en 1946 et 1966 (cf. JARDINI, 1971, p. 21), ils ne sont plus que 3509, respectivement, 3642; en 1975, le Recensement fédéral des entreprises (BFS) nous en indique 2636 et le déclin se confirme, à nouveau, dans les tableaux de l'Annuaire statistique tessinois (UCS, 1985, Tome Canton) avec un effectif de 2520 têtes de bétail (cf. figure no. 10, page suivante).

Pour sa part, le nombre de personnes par exploitation ne cesse de diminuer: il était de 2.41 en 1929 et il est de 0.5 en 1980.

FIGURE No. 9:

LEVENTINA:EVOLUTION DE LA POPULATION SE CONSACRANT A L'AGRICULTURE. 1860-1980

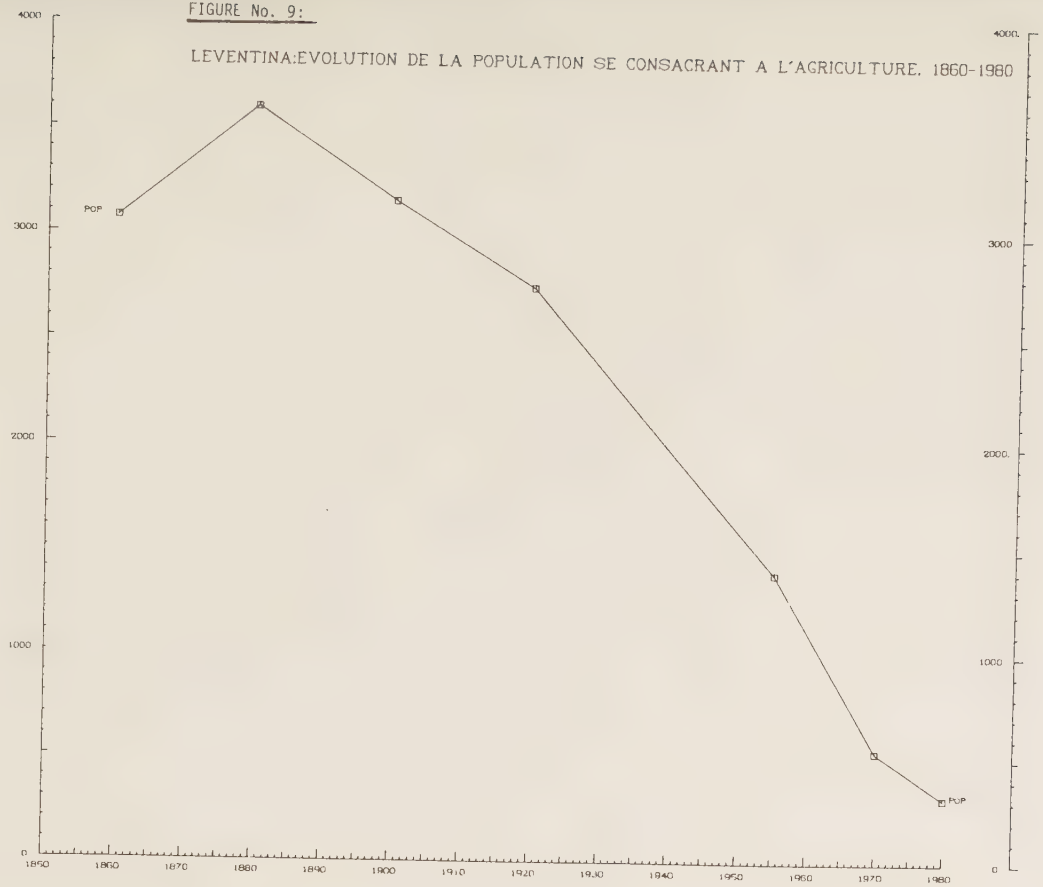


FIGURE No. 10:

LEVENTINA:EVOLUTION DU BETAIL, 1833-1983
8000
7000
6000.
5000.
4000
3000
2000
1000.
0
1830.
1840.
1850.
1860.
1870.
1880
1890.
1900.
1910.
1920.
1930.
1940.
1950.
1960.
1970.
1980

TABLEAU NO. 16: VALLEE DE LA LEVENTINA, EVOLUTION DU NOMBRE DE PERSONNES OCCUPEES DE FAÇON PERMANENTE, PAR ENTREPRISE AGRICOLE, 1929-1980 (31)

ANNEE	PERSONNES OCCUPPEES
1929	2.41
1939	1.97
1955	1.74
1965	0.71
1975	0.47
1980	0.49

En somme, diminution constante, avec stagnation entre 1975 et 1980. Cela ne signifie cependant pas la mort des activités agricoles: en effet, le nombre de personnes occupées entre 1975 et 1980 (226-213) diminue moins vite que celui des entreprises (477-431): -5.7% contre -9.6%. La période est trop courte pour en tirer des conclusions et le mouvement reste, néanmoins, descendant. Cependant, sur le plan de l'infrastructure, on assiste à quelques améliorations:

TABLEAU NO. 17: VALLEE DE LA LEVENTINA, EVOLUTION DE LA DIMENSION DES ENTREPRISES AGRICOLES, 1939-1980 (32)

DIMENSION	1939	1965	1975	1980
0-1 ha	20.5%	16.9%	23.7%	21.8%
1.1-5 ha	58.8%	48.7%	34.8%	36.4%
5.1-10 ha	17.6%	26.7%	26.2%	22.5%
10.1 + ha	3.1%	7.7%	15.3%	19.3%
TOTAL	100 %	100 %	100 %	100 %

---

(31) Sources:
1929-1966: HOFER, 1971, p. 173;
1975: BFS, Rec. Féd. Entr. Agric., pp. 164-165;
1980: UCS, 1985, Vol. Canton, p. 126.

(32) Source:
1939-1965: BILLET, 1968, p. 268;
1975: BFS, RFE, p. 164;
1985: UCS, Cantone, p. 127.

Sur la longue période (1939-1980), nous assistons à un déplacement vers les entreprises à plus grande surface (5 ha et plus), ainsi qu'à la diminution des entreprises de 1 à 5 ha. Cela peut s'expliquer, sans doute, par deux raisons principales, à savoir, le remaniement parcellaire et une plus forte mécanisation.

Si on s'attarde, un moment, sur la période 1975-1980, qui avait déjà attiré notre attention plus haut, nous pouvons constater que le mouvement est quelque peu différent: une relativement forte augmentation des entreprises ayant plus de 10 ha et une légère reprise des entreprises à 1-5 ha de superficie. Les toutes petites entreprises semblent se redimensionner, après l'essor connu entre 1965 et 1975. Un regard à l'évolution de la mécanisation nous permet, peut-être, de comprendre ce regain des entreprises agricoles plus grosses.

TABLEAU NO 18A: VALLEE DE LA LEVENTINA, EVOLUTION DE LA MECANISATION, 1950-1975 (33)

MACHINES	1950	1965	1975
Tracteurs	35	244	181
Faucheuses	19	281	263
Autres machines pour foin	3	117	110
Inst. traite mécanique	?	12	53

Le grand tournant pour l'agriculture de notre vallée - un peu comme partout, ailleurs, dans nos montagnes - est l'après-guerre: le rôle des pouvoirs publics (Canton et Confédération) a été fondamental.

---

(33) Sources: CRIVELLI, 1979, p. 118 (d'après UCS, Annuaires)

TABLEAU NO 18B: VALLEE DE LA LEVENTINA, EVOLUTION DE LA MECANISATION ENTRE 1975 ET 1980 (34)

MACHINES	1975	1980
Tracteurs à 4 roues	181	213
Faucheuses à moteur	263	333
Rateaux mécaniques	76	145
Jeeps, Landrover, Unimog	54	56
Autochargeurs trainés	44	53
Silos: entreprises	2	6
capacité m^3	(100)	(580)
Inst. traite mécanique	53	61
TOTAL	673	867

Sous l'impulsion des politiques agraires (cf. CRIVELLI, 1979) le travail agricole se mécanise (cf. tableaux 17a et 17b): dans le travail du paysan s'insère la machine, médiateur du rapport entre ce dernier et sa ressource. Il est assez curieux de noter la "boulimie" (+60%) de tracteurs entre 1950 et 1965, à tel point que nous assistons, par la suite (entre 1965 et 1975), à un tassement du parc (-26%). D'autre part, le niveau de 1965 ne sera plus atteint. "Boulimie" qui pourrait s'expliquer, ce n'est qu'une hypothèse, par un individualisme poussé que l'aide à l'agriculture a subitement suscité et qui est intéressant pour deux raisons, surtout: cette envie de tracteurs survient avant l'augmentation des appareils à traire (+342% entre 1965 et 1975, contre +597% pour les tracteurs pendant la période 1950-1965), et elle est plus forte que l'augmentation de ces derniers (+398% sur une période moyenne de 10 ans). Il est, en effet, possible que le tracteur remplisse une fonction d'utilité et qu'il corresponde à un besoin. Une <u>utilité</u>, dans le sens où, en plus du fait qu'il est instrument de travail, il est moyen de locomotion aussi: il est, ainsi, utile pour transporter,

---

(34) Sources:
UCS, 1978, pp 156-157;
UCS, 1985, Canton, pp. 132-133;
BFS, RFE agricoles, 1975, pp. 164-165.

pour se déplacer, etc. Un besoin dans le sens où, pour effectuer les travaux dans les champs il fallait beaucoup de main-d'oeuvre pendant un temps assez court, à des moments précis de l'année. La simultanéité dans le besoin d'utiliser cette machine explique, peut-être, pourquoi autant de paysans ont investi dans ce moyen mécanique qui, au fond, ne demande pas - pour son fonctionnement - que l'on possède une grande information(35), mais qui fournit(36), par contre, une quantité d'énergie importante au moment voulu.

Plus intéressant, par contre, le fait que la mécanisation touche le travail de la terre et les déplacements avant le rapport à l'animal. Ce rapport est, certes, plus complexe (et plus vivant) que celui entre l'homme et la terre (sauf, peut-être, dans d'autres cas, comme, par exemple, la culture de la vigne). Nous avons pu remarquer l'aspect affectif que comporte ce rapport, avec la visite à un alpage en compagnie d'un ancien paysan, aujourd'hui à la retraite(37): si, pour nous, un troupeau de vaches se limite à un certain nombre de bêtes, pour lui, il était possible de reconnaître à distance tel ou tel animal, en prononçant son som, sa filiation et son propriétaire. Ce "jeu" s'est confirmé, un peu plus tard, dans l'étable quand nous avons passé en revue les bêtes prêtes à la traite: voir par la conformation du poil, voir par la conformation des hanches, la forme des cornes, celle du museau, voir, encore, par la couleur (ou les couleurs) du poil, etc., il était, effectivement, possible de distinguer une bête de l'autre. Mais le rapport n'était pas que visuel: le paysan accompagne ses mots (appellations particulières, tonalité de la voix, etc.) de gestes (un coup plus ou moins fort avec la main, les pieds ou un bâton, par-ci ou par-là

---

(35) C'est le même problème, pour nous, avec une voiture.

(36) et, bien sûr, en consomme, mais cela est un autre discours (se référant à une autre échelle): par ailleurs, du point de vue du paysan individuel, il consomme toujours moins que le traditionnel cheval.

(37) GIANELLA Battista, de Dalpe, entretien du 8.9.1980

sur le corps de la bête) pour dialoguer avec l'animal: tous ces signaux ont comme fonction de mettre la vache en confiance (se faire reconnaître afin qu'elle se prépare) et pour lui faire assumer la position voulue pour la traite. Il est, donc, assez compréhensible que l'emploi de machines à traire se soit développé plus tard et avec moins de spectacularité: cette pratique de la traite manuelle subsiste, encore aujourd'hui, dans certains alpages.

Nuançons, tout de même, ces considérations: d'autres raisons peuvent expliquer ce retard. Par exemple, d'un côté, la traite mécanique représente une nouveauté que la pratique n'a pas encore permis d'évaluer à fond; de l'autre (sans doute, c'est un élément important), les troupeaux n'avaient pas une taille suffisante à justifier (ou à inciter) un investissement dans un domaine où le paysan disposait encore de l'information et de l'énergie nécessaires pour continuer sa pratique traditionnelle de traite manuelle. Le tableau suivant, en montrant l'évolution parallèle de l'élevage bovin et de la traite mécanique, confirme en partie cette hypothèse.

TABLEAU NO 19: EVOLUTION DU CHEPTEL BOVIN ET DES INSTALLATIONS DE TRAITE MECANIQUE, 1946-1980 (38)

ANNEE	BOVINS	POSSESSEURS	BOVINS /POSS.	INST.TRAITE
1946	3509	784	4.47	?
1966	3642	452	8.05	12
1975	2636	269	9.79	53
1980	2520	181	13.9	61

Les données concernant les installations de traite mécanique de 1966, sont celles de 1965.

---

(38) Sources:
JARDINI, 1971, p. 21;
BFS,RFE agricoles, 1975;
UCS, 1985, Canton;
tableaux no. 18.

Les données précédentes sont purement indicatives car par bovins, il faut entendre toute sorte de bovins: taureaux, veaux, etc., bien qu'en grande partie il s'agisse de vaches à lait. Ce qui est intéressant, c'est de noter un certain parallélisme entre la concentration du bétail (nombre de têtes par possesseur) et l'apparition, suivie du développement, de la mécanisation du travail de traite. Les troupeaux s'agrandissant, il faut, surtout, beaucoup plus d'énergie pour pallier à la diminution des hommes. Mécanisation (dans la traite, comme dans les travaux des champs), taille des troupeaux et taille des domaines (cf. tableau no 16: le nombre des entreprises agricoles de plus de 10 ha double entre 1939 et 1965, mais il double, encore, entre 1965 et 1975, pour atteindre, finalement, la proportion d'un cinquième des entreprises en 1980): tous ces éléments évoluent parallèlement, même si à un rythme différent. Après la deuxième guerre, l'agriculture leventinaise (comme l'agriculture tessinoise, d'ailleurs) sort de la tradition, sous la poussée de l'Etat (Confédération et Canton) qui, à travers le jeu de subventions et de services d'assistance pratique, insère la modernité dans cette activité agricole qui perd sa valeur sociale (productrice de valeurs idéologiques, productrice de coutumes: productrice de pratiques et de connaissances, en somme) au profit de sa valeur économique (dettes, investissements, profits, etc.).

Nous pourrions, alors, distinguer deux types d'activités agricoles: une, traditionnelle, où la figure du paysan-artisan prédomine et où l'élevage représente la matrice principale d'une société; et une, moderne, soutenue par l'aide des pouvoirs publiques, où deux figures se distinguent. D'un côté, celle du paysan professionnel, produisant sur la base de critères d'entreprise et, de l'autre, celle de l'ouvrier-paysan ou de l'employé-paysan, celle, en somme, d'un homme qui cultive la vigne ou élève du bétail (surtout le petit) à côté d'une autre profession. Arrêtons-nous, un instant, sur ces problèmes.

Dans l'activité traditionnelle, en Leventina, l'élevage marque les diverses communautés, sur plusieurs plans. Dans le langage, d'abord, où (cf. LURATI, 1968) sa fonction de communication est soutendue par l'aspect pratique des choses: on retrouve cela, par exemple, dans la transposition, sur les êtres humains, des caractéristiques propres à des animaux: par exemple, le terme qui désigne une vache à la tête d'un troupeau, "la menadüra" était appliqué aussi à "la femme qui (avait) la prédominance à la maison, en groupe, dans les bavardages" (LURATI, 1968, p. 24). Mais l'aspect pratique on le retrouve, surtout, par rapport à la bête elle-même: par exemple, le terme qui désigne les anneaux des cornes est employé pour connaître le nombre d'années des vaches.

> "A partir des anneaux de croissance (...) on peut déduire l'âge du bovin: à 3 ans un cercle; à 4 ans, 2; à 5, 3; etc. Ainsi, pour connaître l'âge d'un bovins, demandera-t-on «combien d'anneaux a-t-il»?"[39] (LURATI, 1968, p. 25)

Deux exemples, parmi beaucoup d'autres, que LURATI décrit, et qui montrent que le monde traditionnel construit son code de communication autour de sa propre pratique quotidienne: pour chaque phase du travail, il y a un terme; pour chaque objet, un nom; pour chaque bête, un prénom. Ce dernier est, aussi, un révélateur intéressant car il montre l'affection, intense que le paysan porte à ses animaux (cf. LURATI, 1968, p. 65).

> "(Cette affection) se manifeste dans la jalousie pour ses propres bêtes, dans la répugnance à les prêter ou à les céder aux autres, dans les noms qu'il (le paysan) leur attribue, dans les louanges parfois exagérées de son propre bétail, dans le mépris de celui des autres, dans l'ambition de posséder «une tête unique», comme on disait autrefois, «une vache de nonante

---

(39) Qu'on nous pardonne la traduction libre de ce (et d'autres) textes: il ne nous est pas possible de réécrire en lettres phonétiques les termes et nous ne voulons pas, non plus, les transcrire en lettres courantes car ils perdraient de leur valeur (prononciation). Notre but, ici, est de rendre l'idée: pour une connaissance précise, nous renvoyons à LURATI, 1968).

> points», «un chef-de-bogia»[40] comme on dit aujourd'hui." (LURATI, 1968, p. 66)

"Vache de nonante points": terme qui montre déjà la présence de la modernité, son intégration dans le monde rural. Ce terme, en effet, renvoie aux concours de bétail, aux expositions et aux points nécessaires pour gagner les prix. Il montre, aussi, la fierté du paysan devant une belle bête.

Nombreux sont les prénoms utilisés pour les bêtes: la liste, donnée par LURATI (1968, pp. 66-67), montre qu'ils sont, pour la plupart, liés aux caractéristiques physiques ou psychologiques de la vache (elle peut être belle, moche, grise, brune, rebelle, douce, etc.), mais, aussi, aux caractéristiques d'origine ("Dalpa": car achetée au village de Dalpe). Les paradoxes ne manquent pas, non plus: "Moche", pour une belle vache, par exemple. De même, les noms allemands qui témoignent des relations avec les communautés des autres versants.

L'évolution, dans l'usage des noms, est tout aussi intéressante, parce qu'elle indique un changement du système social de relations, un changement dans les référentiels sociaux, en somme, qui rend plus abstraits les rapports entre les hommes et leurs ressources:

> "Aux termes onomastiques traditionnels on y substitue, malheureusement, des noms plus «modernes»: Jupiter, Lux, Alfa, Norma, Diana, Boris, Vita, Amore, Lady, Laika (...), Gina (d'après le nom de l'actrice italienne Lollobrigida), Fabiola (parce que née au moment du mariage du Roi des Belges), (...)." (LURATI, 1968, p. 67)

En bas de page, dans une note, LURATI (1968, p. 67, note 1) nous explique que ces noms, sans plus aucun rapport avec les caractéristiques de l'animal, proviennent de l'obligation de donner un prénom à la bête, dès la

---

(40) "Cap-bogia", chef d'alpage: la bête qui a donné le plus de lait, le jour du contrôle à l'alpage, par exemple.

naissance: vraisemblablement, c'est pour l'inscription dans les registres. La modernité a, en quelque sorte, renversé le système de relation: ce n'est plus la société humaine qui se façonne autour des rapports avec les animaux mais bien plus celui-ci qui se façonne sur un modèle emprunté aux relations entre les hommes. Dans la société traditionnelle, le "bétail est présent dans tout ce que fait le paysan: dans ses pratiques religieuses, dans ses légendes, dans ses imprécations, dans ses comparaisons, il est même dans les lieux parcourus par le paysans pendant ses peines" (LURATI, 1968, p. 66). Le bétail entre tôt dans la vie des hommes: et parmi les jeux des enfants, nous trouvons celui qui consiste à constituer un troupeau de vaches avec des pives (cf. LURATI, 1968, p. 16 et ses illustrations no 2 et 3, pages suivantes).

Même si nous retrouvons, encore aujourd'hui, une partie de tous ces éléments (la gestion communautaire des alpages, l'amour pour les bêtes, certains termes de langage, etc..), les choses n'ont plus la même signification. Les moyens, déjà, ont changé (nous avons vu le développement de la mécanisation), et les hommes aussi: la population active, dans l'agriculture, ne représente plus que 6% du total. Une proportion de personnes très petite, mais qui peut exercer sa profession, parfois complètement, parfois en complétant ses revenus avec un travail accessoire dans les activités para-agricoles (travaux forestiers, gestion d'un Consortium, etc.), dans la branche du bâtiment, dans celle du tourisme, des services (chasse-neige, administrations, etc.) (URE, 1975, p. I/30). Une population qui n'a plus besoin de devoir émigrer et qui peut avoir accès à ces services (médicaux, scolaires ou autres) qui, dans la tradition, ou bien n'existaient pas ou bien étaient trop chers.

Cette situation, si elle est en partie le résultat d'une transformation plus générale de toute la société tessinoise[41] (qui a permis le remplacement des activités

---

(41) Comme partout, après la deuxième guerre surtout.

de la terre avec d'autres), elle est aussi l'aboutissement d'une politique agraire dont les résultats ont été parfois détournés des objectifs. Le Leventinais, à travers la "ruse", a réussi à faire subsister - à côté d'une activité agricole exercée comme profession principale (à plein temps ou à temps partiel) - une activité agricole accessoire. "Ruse" qui consiste à utiliser (de droit) des subventions dont l'objectif premier serait celui de développer une agriculture rationnelle et de marché (cf. CRIVELLI, 1979): une "ruse" qui mérite un moment de réflexion, parce qu'elle représente un moyen, capable de se révéler important, pour la vie dans les régions de montagne.

> "La grande entreprise reste cependant très importante pour assurer le gros de la production. L'agriculture à temps partiel[42] est donc complémentaire de la grande exploitation moderne, dans le sens qu'elle occupe des terres délaissées par les grandes unités et affirme ainsi son rôle régulateur." (BERTA, SABORIT, 1984, p. 126)

"Rôle régulateur", tant au niveau écologique (maintien de la fertilité des sols) que social: les auteurs, à travers une enquête, montrent que l'activité accessoire dans l'agriculture est, pour bon nombre d'individus qui l'exercent, un moyen d'effectuer un travail auto-géré (autonome: cf. BERTA, SABORIT, 1984, p. 223, par exemple), c'est-à-dire, un travail dont on contrôle une grande partie de l'exécution (finalités et moyens). Cependant, cette caractéristique n'apparaît que depuis une dizaine d'années (cf. BERTA, SABORIT, 1984, p. 127, Tab. 18). En effet, si jusqu'aux années Trente, la pluriactivité (activité agricole, à laquelle s'en ajoute une autre) est une réalité, elle est surtout une nécessité dont la fonction première est la survie: nous avons vu que l'émigration (sur petite ou grande échelle spatiale) permet de se procurer ce que le

---

(42) Les auteurs se réfèrent surtout à celle qu'on pourrait qualifier d'accessoire, à savoir, exercée à côté d'une autre, principale.

système traditionnel local ne permet pas. Entre les années Trente et les années Soixante-dix environ (1975, par exemple), la fonction de l'activité accessoire, agricole ou autre, reste encore de nécessité, mais elle est moins pressante: nous parlerions, bien volontiers, d'activité d'appoint. C'est surtout à partir du milieu des années Soixante-dix que la fonction de nécessité disparaît, pour assumer un caractère "d'aisance" (BERTA, SABORIT, 1984, p. 127). Qu'on ne s'y trompe pas, nous ne voulons pas dire, par là, qu'il s'agit d'une activité de riches ou qui permettrait de le devenir. Le terme d'"aisance" s'applique, surtout, au contexte global dans lequel l'activité agricole exercée de façon accessoire se développe: en somme, à partir du milieu des années Soixante-dix, il est possible d'exercer une activité agricole accessoire parce que, à côté, on exerce une autre profession, laquelle fournit, à la fois, les ressources financières et le temps (par exemple, grâce aux horaires irréguliers dans les usines ou dans les Chemins de Fer, les vacances, etc.) à investir dans l'activité agricole. Et le terme d'"aisance" ne signifie pas, non plus, de tout repos:

> "L'agriculture à temps partiel n'est pas une activité de loisir définie selon la signification que la société de consommation lui attribue, à savoir comme un non-travail." (BERTA, SABORIT, 1984, p. 19)

Elle nécessite un investissement en temps et en moyens, parfois, considérable. L'énergie nécessaire est fournie, en partie, par l'homme lui-même et par les machines qu'il arrive à s'acheter avec les ressources provenant de l'autre activité; et l'information est, parfois, puisée dans la tradition (pratiques précédentes ou confrontation avec les autres "producteurs"), parfois aussi, dans la modernité (information produite par des services spécialisés). L'activité agricole à temps partiel (qu'en 1980 touche 67%

des entreprises agricoles[43], et 79% de la main-d'oeuvre[44] semble se révéler (cf. BERTA, SABORIT, 1984)[45] une activité à la charnière entre la tradition et la modernité, une activité qui n'est pas sans revenu[46], certes, mais qui, en partie libérée des contraintes du marché, peut intégrer l'information traditionnelle et l'information moderne et, par ailleurs, remplir sa fonction régulatrice.

C'est une activité qui est insérée dans un cadre où l'intervention de l'Etat (Canton et Confédération) est fondamentale: elle mérite une attention particulière car une modification dans les politiques agraires ne peut qu'avoir des répercussions importantes sur elle aussi, surtout parce que cette activité ne semble pas être un résidu de l'agriculture à plein temps, mais, bien plus, une forme nouvelle d'activité qui intéresse tant "les individus de souche paysanne" que d'autres personnes, non formés à ce travail (cf. BERTA, SABORIT, 1984, p. 224). Si les subventions ont facilité cette activité (surtout la culture de la vigne et l'élevage du petit bétail (cf. CRIVELLI, 1979), sa survie dépendra, en partie, d'un bon service d'information (presse spécialisée, Service cantonal de Vulgarisation agricole, cours de formation, etc.) que les responsables de l'application des politiques agraires sauront fournir à ces actifs aussi.

Si l'activité agricole à plein temps doit être soutenue, l'activité à temps partiel ne le mérite pas moins: une

---

(43) Sur 431 entreprises, seules 142 sont gérées par un chef dont l'agriculture représente son activité principale (cf. UCS, 1985, Canton, p. 127).

(44) Sur 1007 personnes occupées, 213 seulement le sont de façon permanente (UCS, 1985, Canton, p. 126).

(45) Les deux auteurs admettent ne pas avoir pu cerner précisément cet aspect, mais uniquement des indications (cf. BERTA, SABORIT, 1984, 223).

(46) Elle se sert du marché pour réaliser un revenu, à travers l'écoulement d'une partie du produit (vin, bétail).

politique agraire cohérente devrait pouvoir articuler ses interventions sur ces deux plans.

4. INDUSTRIALISATION ET TERTIARISATION: UN PROCESSUS MODERNE

4.1. La Leventina dans le contexte tessinois

Le système de relations traditionnel, en Leventina comme au Tessin, se caractérise par l'activité agricole (exercée sur place) et par l'activité artisanale (le plus souvent, objet d'émigration). A côté de ces deux, il en existe d'autres, commerciales ou de service, par exemple. Avec la pénétration de la modernité, les activités communément classées dans le secteur tertiaire changent de signification. Le service domestique perd de son poids, le petit commerce reste, certes, mais la relève est prise par les commerces spécialisés et, surtout, par l'administration, les transports et le tourisme. Cela nous incite à émettre l'hypothèse que la transformation opère une modification du sens: des services à la population (petit commerce alimentaire, par exemple) ou à certaines classes sociales (services domestiques, notamment), on passe à des services aux activités (transports, par exemple).

Le terme d'"auto-subsistance" pour caractériser les Communautés traditionnelles ne nous plaît pas. Il évoque, tout de même, l'idée d'échelle spatiale, de rayon d'action des activités: il évoque, en somme, l'idée d'un système de relations localisé; ouvert, certes, mais centré, surtout, sur le village (cf. aussi CHEDA, 1979, p. 32), où tout convergeait à un moment ou l'autre. Avec la modernité, les centralités locales se liquéfient, pour laisser, petit à petit, la place à un autre type de centralité, linéaire, cette fois-ci. Cette modification de la structure territoriale, ce passage d'une première (traditionnelle) à une deuxième trame (moderne) ne représente, cependant, pas un glissement progressif:

> "La nouvelle trame, en raison de ses propres caractéristiques constitutives, ne fut pas la conséquence d'un processus d'évolution linéaire

> parti de la première, mais elle doit être interprétée comme étant l'expression d'un processus de superposition d'un monde plus moderne et dynamique sur l'ancien monde, désagrégé et en crise, du Tessin pré-ferroviaire." (BOTTINELLI, 1980, in AST no. 84, p. 539)

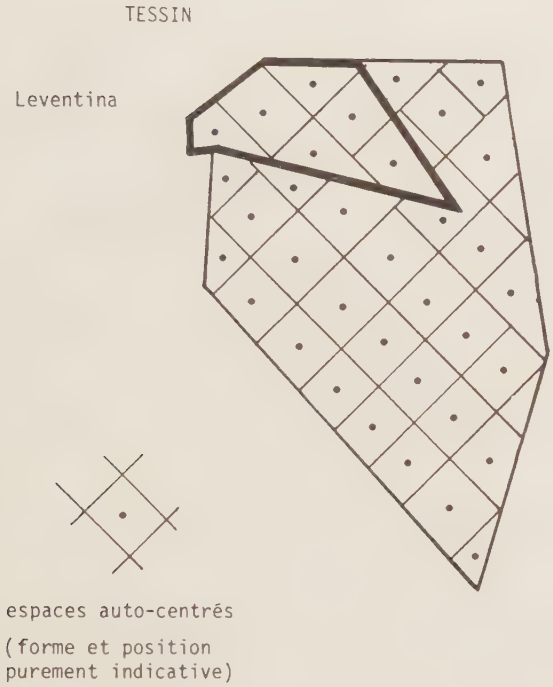
Et à BOTTINELLI (1980, p. 541) de nous illustrer trois des phases de transformations territoriales du canton, induites par la modernité: nous allons les reprendre par la suite et les interpréter sur la base de notre problématique.

La figure 11, à la page suivante, illustre la territorialité du Tessin pré-ferroviaire. Laissons à BOTTINELLI (1980, p. 537) le soin de nous résumer l'ancien système de relations:

> "- manque, au niveau cantonal, d'un réseau urbain bien différencié et hiérarchisé; (...)
>
> - existence, par contre, sur le territoire cantonal, d'un réseau assez dense et bien distribué, de petits centres-marché (...) qui se distinguaient des autres villages par la présence de marchés, justement, ou «foires»; un tel réseau trouvant surtout sa justification dans les caractéristiques distributives de la population; homogénéité, faible perméabilité entre "région et région", et surtout, fermeture vers l'extérieur. C'était cette fermeture, en effet, qui ne permettait pas à des axes (pourtant potentiellement en mesure de l'opérer) d'exercer une sélection d'attractivité à l'intérieur de l'espace cantonal et donc de sélectionner un réseau de bourgs."

Cette longue citation (que nous avons traduite librement), résume très bien, à notre avis, la structure géographique du Tessin de la tradition, mais mérite, aussi, quelques précisions. Nous avons déjà essayé de synthétiser la territorialité traditionnelle avec la figure no. 5 (cf. plus

FIGURE No. 11: La territorialité du Tessin pré-ferroviaire



L'espace cantonal est composé d'une multitude d'espaces sans beaucoup d'échanges entre eux (arrondissements, communes, etc.)

Source: d'après BOTTINELLI, 1980, p. 541

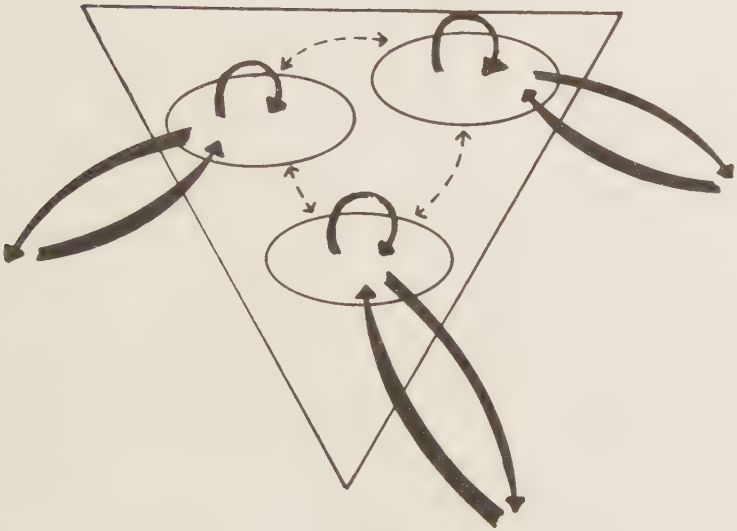
haut): le village n'était pas fermé. Nous partageons l'idée de BOTTINELLI (1980), quand il affirme, ci-dessus, que "cette fermeture (...) ne permettait pas à des axes (...) de sélectionner un réseau de bourgs (...)", si à cela il faut attribuer le même sens que nous avons donné, plus haut, au terme d'"auto-subsistance", à savoir un ensemble de relations centrées sur le village (ou l'arrondissement, peu importe). En effet, il n'y a pas de fermeture des villages mais, bel et bien, fermeture entre village et village. Et c'est en ce sens que l'on peut parler de superposition des deux mondes: traditionnel et moderne. Ce dernier peut, ainsi, se glisser sur l'autre, sans, pour autant, l'entâmer directement (même s'il était déjà en crise).

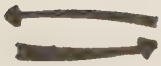
Le schéma que BOTTINELLI (1980, p. 541) nous propose et que nous avons repris dans la figure no. 11, mérite d'être complété afin d'obtenir une image plus précise de la territorialité tessinoise traditionnelle (cf. page suivante, figure no. 12).

A côté du système illustré par la figure no. 12, surtout après la construction du chemin de fer, prend forme une autre structure spatiale. Il faut, cependant, préciser, avant de parler de la nouvelle et deuxième territorialité, que des activités industrielles existaient déjà avant l'arrivée du nouveau moyen de transport. Des activités industrielles qui étaient, le plus souvent, artisanales, mais qui n'étaient plus liées au monde rural: l'industrialisation, bien qu'embryonnaire et même, parfois, mal structurée (cf. SCHNEIDERFRANKEN, 1937), est favorisée (plus qu'induite) par la présence du chemin de fer.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'industrie tessinoise peut être résumée "en deux mots: la paille tressée qui était pratiquée par presque tous les habitants du Val Onsernone et la filature de la soie qui occupait, pendant les mois d'été, de six-cents à mille ouvrières; la typographie, selon Franscini une des activités économiques les plus importantes, donnait du travail à plus de cent ouvriers (qui étaient presque tous des Lombards) et dans chacune des dix-

FIGURE No. 12 : La territorialité traditionnelle tessinoise sur le plan économique





Echanges forts avec l'extérieur du Canton (émigration)

Echanges faibles entre espaces internes au Canton ("auto-subsistance")

Auto-reproduction du système local

Espaces auto-centré (cf fig. préc.)

sept fabriques de tabac travaillaient seulement une ou deux personnes" (SCHNEIDERFRANKEN, 1938, pp. 19-20). Quelques fabriques de tuiles, tannerie et papier complètent le cadre.

Un petit monde, relativement faible, mais présent, et qui, pour la plupart, reposait sur le travail des étrangers: industrialisation et immigration, vont, en fait, de pair.

Avec le chemin de fer, l'industrie et le système de relations moderne commencent à dessiner leur trame spatiale. Il faut, cependant, préciser encore une fois que le chemin de fer "entra seulement au service des transformations qui se vérifièrent en même temps et que, tout au plus, il coopéra, avec d'autres facteurs, à l'évolution de ces transformations" (SHNNEIDERFRANKEN, 1938, P. 26). En effet, en 1880, tout le système alpin est devenu "champ de conquête" de la modernité et le Tessin ne pouvait pas échapper à la pénétration de ces nouvelles activités, reposant sur de nouveaux systèmes techniques (RAFFESTIN, CRIVELLI, 1985): et le chemin de fer se révéla, bientôt, une arme à double tranchant, avec son rôle "sous-développant" à côté de ses capacités inductives:

> "Après l'ouverture du chemin de fer du Gothard, le Tessin aussi était devenu, selon l'opinion de beaucoup de gens, un champ adapté au développement de nouvelles industries. Sans la nouvelle communication on n'aurait pas créé autant de nouvelles fabriques. On dut cependant constater bientôt que les frais élevés de transport pour les nouveaux marchés rendaient extrêmement difficile la lutte pour la concurrence dans certains produits." (SCHNEIDERFRANKEN, 1938, P. 27)

Coûts de transport que la Compagnie du Gothard, en parfaite logique de profit, faisait payer aux industries car la plupart du canton était, en effet, soumise à des tarifs dits de montagne. Ceux-ci ne manqueront pas, surtout dans les phases de ralentissement de la croissance, de poser problème aux comptabilités des entreprises.

La structure spatiale liée à la modernité peut être divisée en deux phases (cf. BOTTINELLI, 1980): celle qui va

de la construction du chemin de fer à la première guerre mondiale (que nous avons repris dans la figure suivante), se prolongeant, tout de même, jusqu'à la deuxième guerre; et celle allant de la deuxième guerre à nos jours (que nous allons reprendre plus loin, avec la figure no. 22). Deux trames spatiales qui, toutefois, se continuent dans le temps: les dates que nous avons mentionnées sont, essentiellement, des repères.

Le long de l'axe ferroviaire (cf. figure no. 13) apparaissent des centralités nouvelles dont les activités sont en liaison directe avec le chemin de fer (par exemple, les usines de Biasca et de Bellinzona), ou avec d'autres facteurs (tourisme luganais ou locarnais, par exemple, ou leventinais, dans la mesure de ses possibilités) liés à la présence du chemin de fer. Une structure spatiale qui met en relation un certain nombre de bourgs (qui les sélectionne, dirait BOTTINELLI) et qui commence à introduire une cohérence sur l'ensemble du tissu relationnel cantonal: l'orientation de ce nouveau réseau sera de plus en plus tournée vers le Nord. Le Tessin assume - nous dit BOTTINELLI - une structure spatiale complexe:

> "D'un côté, l'unification du canton et, de l'autre, la sélection du territoire cantonal entre zones fortes et zones faibles (restées aux marges, parce qu'elle ne furent pas touchées par le nouveau développement induit par le chemin de fer) provoquèrent l'émergence d'un phénomène que l'on pourrait appeler de franche dualisme spatial. Nous voulons dire, par là, qu'à la vieille opposition «méridienne» entre zones de montagne et zones de plaine se superposait une nouvelle opposition «longitudinale» entre zones centrales et zones restées aux marges du développement (le Val Maggia et le Val Blenio, par rapport à la Leventina et à la Riviera; le Malcantone ou la Capriasca par rapport à la Vallée du Vedeggio, etc.)" (BOTTINELLI, 1980, in AST, no. 84, p. 539)

Dans ce jeu d'échelles, BOTTINELLI (1980) nous introduit deux autres variables: fermeture et ouverture. Fermeture et ouverture placent, à travers le temps, le système

FIGURE No. 13: La territorialité du Tessin ferroviaire

Source: d'après BOTTINELLI, 1980, p. 541.

relationnel cantonal dans une situation de marginalité/centralité fluctuante qui ne peut pas rester sans répercussions sur le développement intérieur. Vers la moitié du XIXe siècle, la frontière sud commence à devenir moins perméable (cf. BOTTINELLI, 1980, p. 536), à cause des "tarifs protectionnistes du Piémont, pendant les années '40, du blocus autrichien de 1853 entre le Tessin et la Lombardie et, plus tard, après l'unification, de la politique protectionniste adoptée par l'Italie à partir de la deuxième moitiée des années '70" (BOTTINELLI, 1980, p. 536). Les conséquences, nous les avons déjà rencontrées, en partie, dans les pages consacrées à l'émigration: le système économique cantonal devient trop difficile à vivre et les couches les plus pauvres en sont expulsées.

Avec le chemin de fer, le canton retrouve, ainsi, une ouverture, mais, cette fois-ci, vers le Nord.

Si cette première fermeture du canton s'accompagne d'une accélération de la dégradation du système traditionnel, la deuxième grande fermeture des frontières, celle de l'entre-deux-guerres (fascisme et crise économique mondiale), ne détruira pas la nouvelle structure spatiale, mais la transformera, en partie. Elle ne la détruira pas car "l'ouverture vers le reste de la Suisse était garantie" (BOTTINELLI, 1980, P. 540); elle mettra davantage en évidence les disparités régionales internes à la Suisse et au canton (cf. BOTTINELLI, 1980, p. 540) ainsi que la nature économique de celles-ci.

Parallèlement, nous assistons à un processus de hiérarchisation spatiale à l'intérieur du canton:

> "C'est ainsi que Chiasso, à cause justement de la fermeture de la frontière, stagna, au moins, jusqu'en 1950 tandis que Lugano continuait à se développer. Et c'est aussi ainsi que Biasca, seul bourg de vallée qui, avant 1914, semblait avoir réussi à se rattacher à la nouvelle réalité urbaine, perdait par contre une bonne partie de son importance pendant la période suivante." (BOTTINELLI, 1980, p. 540)

Le chemin de fer et les rapports intérieur/extérieur du canton apparaissent comme deux variables déterminant sa structure territoriale. La Leventina se trouve, justement, sur une de ses variables: qu'en est-il de son développement?

4.2. L'apparition de la modernité en Leventina

Sur la route du Gothard, à l'époque où le dos des animaux représentait le moyen de transport le plus diffusé, il transitait environ 1'000 tonnes de marchandises par an. L'arrivée de la diligence (avec la route) a porté à environ 40'000 le poids en tonnes des colis transportés à travers le col. En 1883, le chemin de fer fait à nouveau bondir les statistiques en portant le montant à 300'000 tonnes: avec des améliorations techniques (sur les freins, sur les locomotives, etc.), la Compagnie du Gothard arrive à la veille de la nationalisation (1909) avec une capacité de transport de 1.5 millions de tonnes par an. De nos jours, avec les fréquences, serrées, des convois ferroviaires, le trafic des marchandises à travers le tunnel atteint plus de 40'000 tonnes par jour (cf. MORISOLI, TADDEI, 1975, p. 48).

Avec une telle augmentation de l'importance du trafic, une partie de la population résidente trouvera des possibilités de travail en tant que "personnel effectif de la Compagnie ferroviaire" (MORISOLI, TADDEI, p. 44). Le chemin de fer introduit, ainsi, dans la vie de la vallée, son mode de fonctionnement avec ses cadences, son organisation, son langage, etc.

L'arrivée du chemin de fer provoque, avant tout, le développement d'activités nouvelles, industrielles, surtout, avec principalement les trois "grandes" branches (pour la Leventina) de la pierre, de l'électricité et de la métallurgie, mais aussi le tourisme. D'autres branches font, aussi, leur apparition en même temps ou après la construction de la ligne (habillement, chaussure, horloges, etc.); leur importance (par exemple, au niveau des emplois) est moindre et leur étude détaillée ne semble pas apporter davantage d'information.

Cela dit, elles méritent, tout de même, une petite parenthèse. Il serait, en effet, utile de leur consacrer, un jour, une étude spécifique car si leur importance est moindre par rapport à l'ensemble de l'industrie de la vallée, elles peuvent remplir un rôle sur le plan strictement local: en donnant du travail à une fraction importante de la population d'une commune, par exemple, mais, surtout, en embauchant de la main-d'oeuvre féminine. Elles ont, souvent, représenté, en somme, une possibilité d'emploi pour les femmes des immigrés employés dans les autres branches de l'industrie (métallurgie, pierre, etc.). Il s'agit d'une industrie féminine, avec tous ses corollaires de discriminations qui les caratérisent (salaires plus bas[47], force syndicale plus faible, faiblesse structurelle des branches et, donc, sensibilité accrue aux fluctuations de la conjoncture économique, etc.). Une étude plus spécifique du rapport existant, sur le plan régional, entre des industries masculines et féminines, serait très intéressant: surtout pour montrer que cette "division sexuelle" relève plus de l'idéologie que de facteurs techniques.

L'industrialisation de la vallée se fait, surtout, grâce à l'arrivée d'une main-d'oeuvre immigrée et l'initiative relève, en bonne partie, de l'extérieur: la structure territoriale se modifie car la population s'installe sur les points de force de la ligne de transport, comme l'indique la figure no. 14 et le tableau no. 20, des pages suivantes.

Le tableau no. 20 montre, de façon claire, le rôle du chemin de fer en Leventina. Tous les villages touchés par la ligne et desservis par une gare connaissent une augmentation plus ou moins forte de leur population résidente: tous les villages sans gare connaissent une diminution. Cette "règle" frappante connaît une exception, celle de Personico: d'après les données du Service Cantonal de Statistique (UCS, 1985,

---

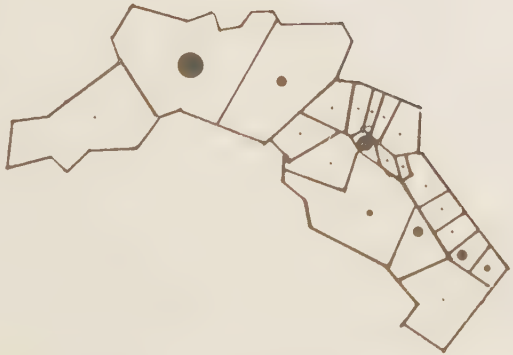
(47) En plus de la différence, qui a toujours existé, entre les salaires tessinois et ceux du reste de la Suisse.

FIGURE No. 14: La population résidente en Leventina

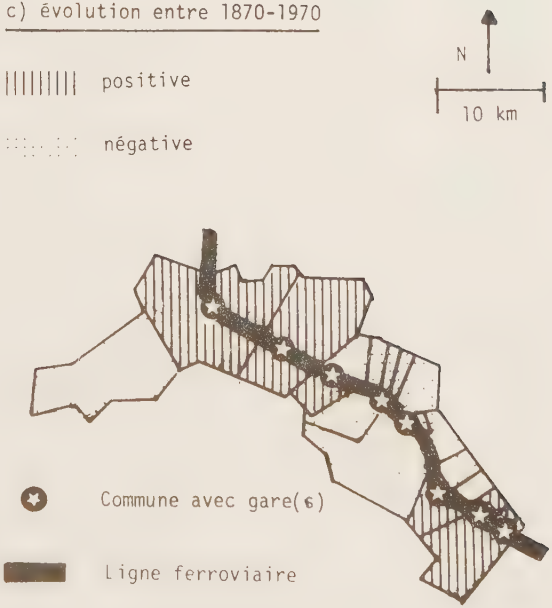
a) en 1870

· de 1 à 499 habitants
• de 500 à 999 habitants
• de 1000 à 1499 habitants
● de 1500 à 1999 habitants
● de 2000 et plus

b) en 1970



c) évolution entre 1870-1970



Les Communes avec gare connaissent une augmentation de population. Celles sans gare (sauf Personico) connaissent une diminution de population.

Vol. Communes, pp. 124-125), cette commune connaît une fluctuation de population entre l'ouverture de la ligne ferroviaire et les années Vingt de ce siècle. Après cette période, sa population a tendance à augmenter. Personico est un petit village à quelques minutes de Pollegio (gare CFF), Bodio, Giornico et Biasca (trois bourgs industriels).

TABLEAU NO. 20: REPARTITION DE LA POPULATION RESIDENTE, ENTRE 1870 ET 1970, EN LEVENTINA, PAR COMMUNES (48)

COMMUNE	(1)	(2) %	(3)	(4)	(5) %	(6) %
Airolo	1760	17.4	cff	2140	17.9	21.5
Anzonico	279	2.8		96	0.8	-65.5
Bedretto	308	3.0		117	0.9	-62.0
Bodio	354	3.5	cff	1425	11.9	302.5
Calonico	125	1.2		29	0.2	-76.8
Calpiogna	193	1.9		92	0.8	-52.3
Campello	182	1.8		65	0.5	-64.2
Cavagnago	301	2.9		83	0.7	-72.4
Chiggiogna	220	2.2	cff	474	3.9	115.4
Chironico	894	8.8		515	4.3	-42.3
Dalpe	433	4.3		156	1.3	-63.9
Faido	734	7.3	cff	1866	15.6	154.2
Giornico	650	6.4	cff	1389	11.6	113.6
Mairengo	183	1.8		157	1.3	-14.2
Osco	388	3.8		122	1.0	-68.5
Personico	311	3.1		401	3.4	28.9
Pollegio	431	4.3	cff	763	6.4	77.0
Prato	331	3.3	cff	389	3.3	17.5
Quinto	1347	13.3	cff	1490	12.5	10.6
Rossura	323	3.2		97	0.8	-69.9
Sobrio	371	3.7		61	0.5	-83.5
TOTAL	10118	(100)		11927	(100)	

(1) Population résidente en 1870, chiffres absolus; (2) Population résidente en 1870, chiffres relatifs;
(3) cff: présence d'une gare dans la commune;
(4) Population résidente en 1970, chiffres absolus;
(5) Population résidente en 1970, chiffres relatifs;
(6) Evolution (%) en un siècle, 1870-1970, par rapport à 1870.

---

(48) Sources: UCS, 1985, Communes, pp. 122-125.

En somme, la transformation de la territorialité de la Leventina, peut être schématisée comme le montre notre figure no. 15, à la page suivante.
Avec la mise en fonction de la ligne ferroviaire, s'ouvrent, pour le Tessin, les marchés de Suisse alémanique qui viennent, ainsi, s'ajouter à ceux, traditionnels, de la Lombardie. Marchés, les premiers, dont l'importance nous a été décrite par BOTTINELLI (1980), et représentant une valve de "sécurité" pendant les périodes où le Sud se ferme aux Tessinois. Avec une ligne de transports comme celle du Gothard, le Tessin peut, ainsi, assumer deux grandes orientations:

- vers le Sud et vers le Nord quand la frontière ne représente pas un obstacle;
- vers le Nord quand le Sud se ferme.

Dans un contexte de ce genre, le Nord représente la centralité la plus puissante car elle est toujours ouverte. Le Tessin entre, avec le chemin de fer, dans un processus d'intégration/soumission au reste de la Suisse.

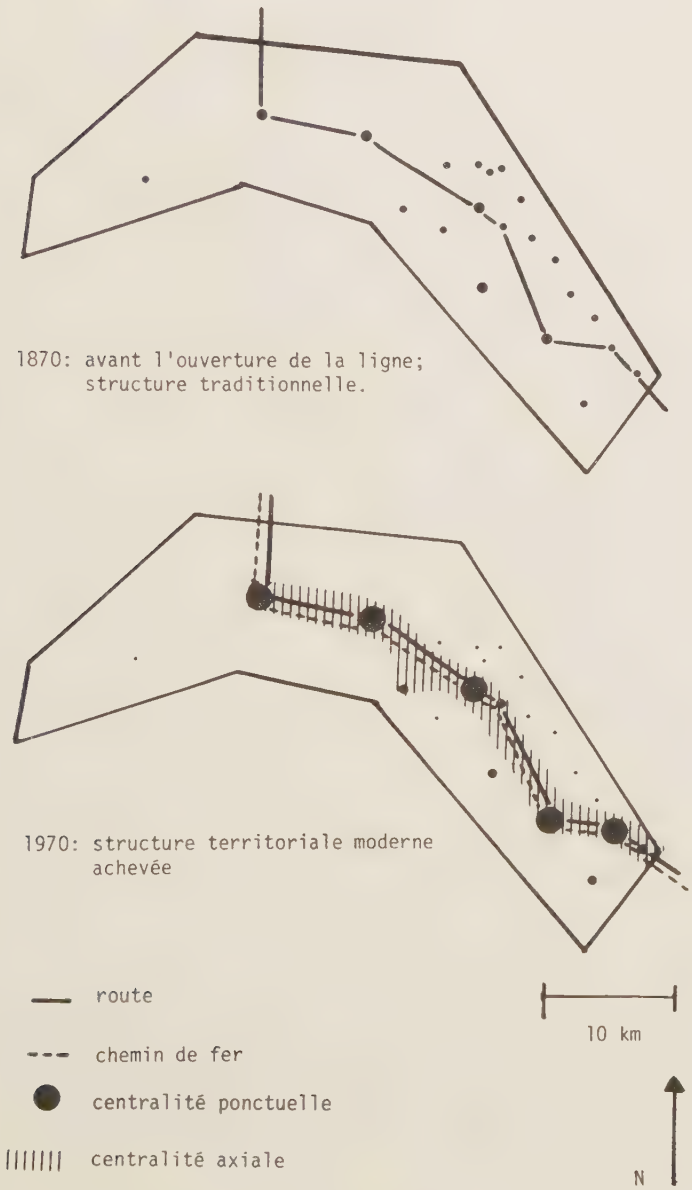
La vallée de la Leventina, en plein sur la ligne, ne pouvait pas échapper au rôle que jouait cette dernière dans l'orientation des échanges.

a) L'industrie de la pierre

L'utilisation du gneiss (communément appelé granit) avait déjà commencé bien avant l'arrivée du chemin de fer. Cette pierre était, en effet, utilisée pour les besoins locaux et elle connaît une première utilisation importante pendant la construction de la route, dans la période 1828-30. Ce sera, cependant, après 1870-80, qu'elle prendra une importance remarquable.

La première carrière fut ouverte à Pollegio, à l'entrée de la vallée, en 1870 (cf. ZUCCHETTI, 1980, p. 76). Le gros des implantations se fera, surtout, à partir de 1882: dans la figure suivante, que nous empruntons à ZUCCHETTI (1980, p. 84), montre que le phénomène déborde les frontières de notre district, englobant, aussi, une partie de la Riviera.

FIGURE No. 15: Le système de relation interne à la Leventina



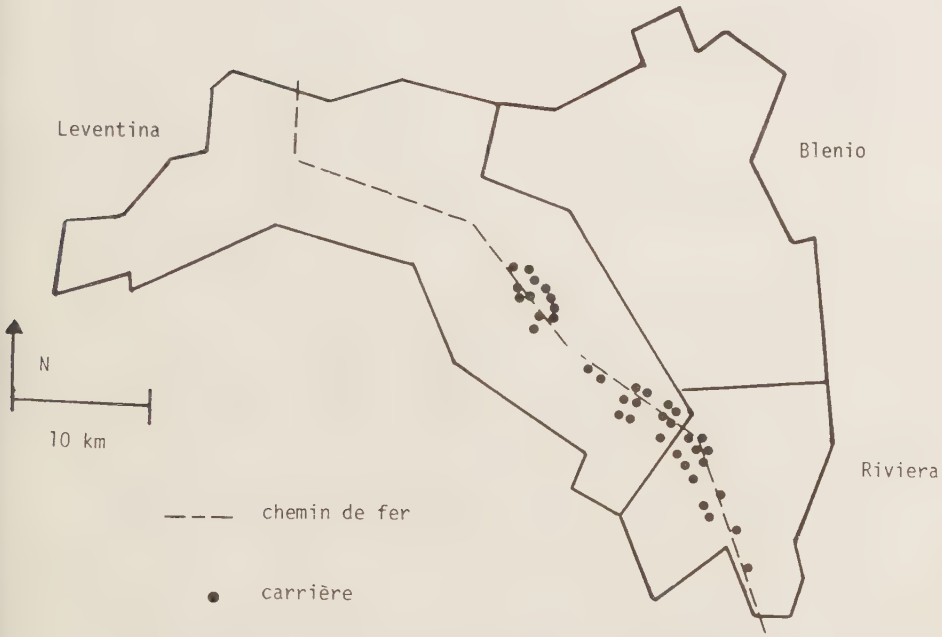
Mais, et c'est le phénomène le plus intéressant, la disposition spatiale des carrières de gneiss longe le parcours du chemin de fer (cf. figure no. 16).
Il s'agissait, pour la plupart, de petites entreprises dont le chef est, le plus souvent, un ancien ouvrier lombard ou piémontais qui louait au Patriziato local le terrain à exploiter (cf. ZUCCHETTI, 1980). Le succès de cette branche est dû, en bonne partie, aux bas salaires payés (souvent en monnaie étrangère) aux ouvriers, pour la plupart immigrés, et aussi en partie à une forte demande de pierre, d'abord pour la construction de la ligne et, ensuite, pour le bâtiment et les constructions dans le reste de la Suisse.

On ne peut, peut-être, pas affirmer qu'il s'agissait là d'une industrie moderne proprement dite. De par certaines caractéristiques, elle s'insère dans un système de relations moderne. En effet, si la ressource est locale, la main-d'oeuvre et les capitaux proviennent de l'extérieur: ces derniers, appartenant au début à l'entrepreneur lui-même (d'origine italienne), finiront bientôt par provenir de l'intérieur de la Suisse et du secteur bancaire. Jusqu'aux années 1880, l'exportation du gneiss se faisait vers l'Italie: après cette date, surtout avec la mise en fonction de la ligne et les tarifs protectionnistes pratiquées par l'Italie (vers 1887: cf. CESCHI et al., 1971, p. 11), les ventes continuent d'augmenter en quantité, mais s'orientent de plus en plus vers le Nord (cf. figure no.17).

C'est avec le début du siècle que la crise de cette branche s'accompagne des premières tentatives de concentration (cf. ZUCCHETTI, 1980):

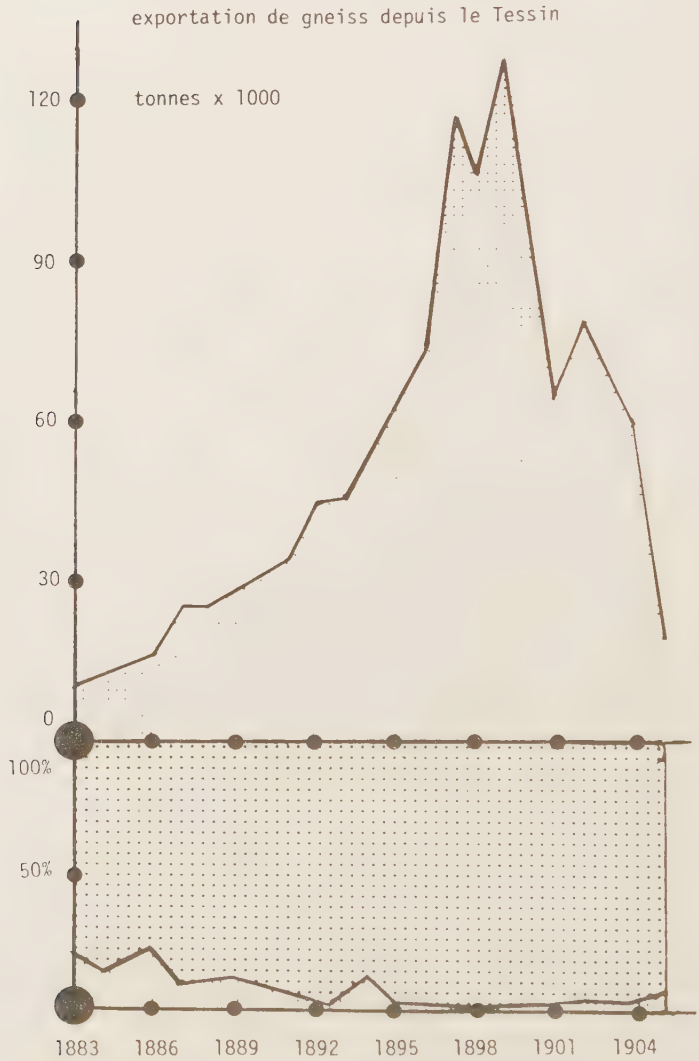
- en 1901, tentative de créer un premier cartel au niveau suisse: il fait faillite l'année suivante;
- en 1904 se crée la Granitwerke A.G., qui absorbe les deux tiers des carrières des Cantons d'Uri et du Tessin;
- suivront deux autres sociétés: Schultess S.A. et Cave di Granito Ticinesi S.A., derrière lesquelles apparaît une grande banque suisse, l'Union de Banques Suisses (cf. CAIROLI et al., 1977 in AST no. 70, , p. 77).

FIGURE No. 16: Les carrières de gneiss aux pieds du St. Gothard, entre 1882 et 1900



Source: d'après ZUCCHETTI, 1980.

FIGURE No. 17 : L'évolution de la production de pierre au Tessin, entre 1883 et 1905



Source:
figure d'après
ZUCCHETTI, 1980,
p. 82

exportations en % vers la Suisse
et vers l'Italie

On peut remarquer deux choses. D'un côté, le nom, allemand qui est derrière la plupart de ces tentatives, indiquant une influence provenant d'outre-Gothard. De l'autre, l'apparition de Sociétés Anonymes et de banques, dans une branche traditionnellement composée de petites entreprises personnelles avec une technologie peu avancée: cela témoigne de son insertion dans un système économique moderne.

Mais la modernité de cette branche se réaffirme aussi du côté de la main-d'oeuvre, une des plus combatives du canton et une des premières à créer des associations syndicales, ou simplement de secours, comme celle existant en 1895, dont la centrale était fixée à Biasca: une "société de résistance et de secours mutuel" (cf. CAIROLI et al., 1977, in AST, no. 70, p. 86).

Les conditions de travail dans les carrières étaient dures:

> "A l'époque, on travaillait entre 13 et 15 heures par jour, le travail à la pièce était généralisé et aggravé par le manque d'un tarif, les salaires devaient être payés à la fin de chaque mois, mais en pratique ils l'étaient tous les deux mois, quand ce n'était pas à la fin de la saison. Les salaires tournaient autour de fr. 4.- par jour. Le «truck-system» était répandu dans toutes les carrières." (CAIROLI et al., 1977, in AST, no. 70, pp. 86-87)

Le manque de tarifs fixes provoquait un manque à gagner pour les ouvriers, sans, toutefois, qu'ils aient la possibilité de protester tandis que le "truck-system" ou, si l'on préfère, l'habitude patronale d'ouvrir des magasins de produits alimentaires (boissons alcoolisées, surtout), aggravait davantage la déjà forte dépendance des travailleurs vis-à-vis des employeurs.

> "En 1902, on observe «que bien peu d'ouvriers de la pierre gagnaient fr. 6.-, le 50% en gagne entre fr. 4.50 et fr. 5.-; le 40% entre fr. 4.- et fr. 4.30; et le 10% entre fr. 3.- et fr. 3.80; et les manoeuvres, entre fr. 2.50 et fr. 3.20»" (Lo Scalpellino, 1902, cité par CESCHI et al., 1971, p. 38).

Comparés avec les prix des aliments et des logements, ces salaires sont de bons indicateurs de la vie quotidienne des ouvriers de l'époque. Vers 1899 (cf. L'Avvenire del Lavoratore, repris par CESCHI et al., 1971, pp. 49-50), un kilo de viande ordinaire coûtait fr. 1.50 et celle de porc (consommée surtout dans les carrières) coûtait fr. 2.- . Les pâtes alimentaires revenaient entre 50 et 60 centimes le kilo et le lait 20 centimes le litre. Une pension modeste, pour ouvriers, coûtait entre fr. 40.- et fr. 60.- par mois.

La comparaison avec les salaires d'autres branches est aussi intéressante: dans le bâtiment, le salaire se fixait (en 1899) à 35 centimes l'heure pour les maçons, à 25 centimes pour les manoeuvres et à 15 centimes pour les "garzoni" (jeunes hommes à tout faire): si l'on préfère, pour 14 heures de travail on arrive, respectivement, à fr. 4.90, à fr. 3.50 et à fr. 2.10 par jour. Des salaires assez semblables à ceux payés dans les carrières, bien éloignés de ceux qui étaient payés en Suisse alémanique ou romande:

TABLEAU NO. 21: SALAIRES JOURNALIERS DANS LE BÂTIMENT, EN 1899, CALCULES SUR 14 HEURES DE TRAVAIL (49)

PROFESSION	BELLINZONA	INTERLAKEN	LAUSANNE
Maçon	Fr. 4.90 (35 ct/h)	Fr. 7.28 (52 ct/h)	Fr. 7.- (50 ct/h)
Manoeuvre	Fr. 3.50 (25 ct/h)	Fr. 6.30 (45 ct/h)	Fr. 5.60 (40 ct/h)
"Garçon"	Fr. 2.10 (15 ct/h)	Fr. 4.62 (33 ct/h)	Fr. 4.20 (30 ct/h)

On peut remarquer une différence de 48% entre les salaires des maçons au Tessin et en Suisse alémanique et de 42% avec ceux de Suisse romande; pour les manoeuvres, la différence est, respectivement, de 80% et de 60%, tandis que pour les garçons elle est de 120% et de 100% .

---

(49) Sources: CESCHI et al, 1971, p. 35.

Décrire les conditions de travail nous amènerait à retrouver au Tessin et dans notre vallée l'exploitation typique du capitalisme du XIXe siècle: d'autres auteurs l'on déjà fait et nous ne pourrions que les répéter. Il est, par contre, plus intéressant, pour nous et notre problématique, de parler du rapport entre modernité et tradition. Les ouvriers et leurs organisations portent dans, notre région, les méthodes de lutte de la classe ouvrière: la présence de quelques Tessinois dans les carrières de gneiss ne fait que mieux mettre en évidence la dichotomie existant entre le monde traditionnel local et celui que la modernité est en train de forger. Expliquons-nous.

Le travailleur immigré est, avant tout, un ... émigrant: "il a dû abandonner sa terre, son environnement «naturel», sa famille, son village" (CAIROLI et al., 1977, p. 84). Il vient surtout pour gagner un peu d'argent et retourner chez lui à la fin de la "saison"(50): c'est un être plongé dans un double système de relations, celui d'origine et celui de son activité principale d'ouvrier, mais peu intégré à ce dernier, de par l'absence de droits sur le plan politique. S'il y a similitude avec la territorialité des Tessinois du milieu du XIXe siècle, elle n'est, en fait, qu'apparente. L'émigrant tessinois (ou leventinais) était surtout paysan: son émigration se déroulait sur 3-5 mois et permettait de compléter, avec les gains, ce qu'il ne pouvait pas tirer du milieu. L'ouvrier italien des carrières tessinoises était, pour la plupart du temps (9-12 mois), ouvrier: il retrouvait son système relationnel d'origine pendant une période limitée de son année. "Pour le «travailleur local», le travail dans les carrières n'est pas, en général, la seule source de gain; souvent, il se consacre à une activité agricole complémentaire, c'est un ouvrier paysan" (CAIROLI et al., 1977, in AST, no. 70, p. 84). Il est, surtout, intégré dans son lieu de résidence:

---

(50) Cet aspect saisonnier est aussi important pour apprécier la valeur réelle des salaires: ils portent sur 9 mois et non pas sur 12 mois de travail.

> "L'ouvrier tessinois est membre de plein droit d'une société agricole, conservatrice et dont il accepte l'idéologie. (...) Grâce à sa double activité, sa condition économique est en général meilleure que celle de l'immigré." (CAIROLI et al., 1977, in AST, no. 70, p. 84)

D'autre part, l'ouvrier italien plongeait dans un milieu imprégné par les idées et les débats socialistes ou anarchistes qui touchaient le Tessin aussi, depuis deux ou trois décennies avant le "Novecento" (cf. BARANZINI Anna et al., 1982, pp. 27 ss.). Les rapports entre les deux groupes sociaux ne pouvaient qu'être difficiles, comme nous l'avons vu en parlant du chemin de fer. Les bagarres entre gens appartenant à deux systèmes de relations (et de valeurs) différents sont fréquentes et liées souvent à des motifs tout à fait banals (cf. CAIROLI et al., 1977. p. 84). Cette appartenance à deux systèmes de relations différents a aussi ses conséquences sur l'attitude devant les conflits sociaux qu'engendre l'exploitation patronale:

> "Dans les luttes, l'ouvrier tessinois se distingue souvent comme briseur de grève et s'oppose à l'ouvrier italien qui, en général, suit la grève." (CAIROLI et al., 1977, in AST, no. 70, p. 84)

Entre la fin du XIXe siècle (la dernière décennie, par exemple) et la période précédant la deuxième guerre, la lutte des classes devient une réalité tangible dans notre canton et dans notre région, aussi: par-ci ou par-là éclatent des grèves, se soldant, parfois, par une amélioration des conditions de travail (salaires, surtout, mais aussi par la conquête de quelques jours de vacances payés) et, parfois, par un recul face aux conquêtes précédemment acquises. En 1932, par exemple, une grève des travailleurs de la pierre dura deux mois et prit naissance comme réaction devant la tentative patronale de baisser les salaires et d'enlever les vacances, conquises avec une grève trois ans auparavant (NESTI Otello, 1985, entretien). Si la lutte fut si engagée, cela s'explique, à la fois, et par les

dures conditions de travail des ouvriers et par la situation difficile dans laquelle se trouvait l'industrie de la pierre.

Si l'on veut résumer la position de l'industrie du gneiss dans le rapport entre tradition et modernité, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une activité moderne, dans la mesure où l'exploitation de la ressource (locale) se fait sur des bases capitalistes: par la location de la matière première à un entrepreneur privé qui en disposera librement et qui en tirera un profit à travers la vente sur un marché; par l'insertion de cette branche dans un système de relations économiques modernes: intrusion du capital financier, transformation des entreprises personnelles en Sociétés Anonymes et tentatives de concentration. Sur le plan de la main-d'oeuvre, la modernité apparaît dans les relations et les conditions de travail: la grève, la lutte des classes (plus ou moins explicitées), la rémunération salariale, le socialisme et les organisations syndicales font leur apparition dans un monde fondamentalement conservateur et catholique.

La territorialité, dans nos vallées touchées par l'industrialisation, devient plus complexe. Elle se présente comme un système de relations à plusieurs facettes où le conflit entre tradition et modernité est masqué par un conflit de nationalité:

> "Quand l'organisation (syndicale) n'existait pas, il arrivait plus souvent des bagarres et des homicides; (...) si, ajourd'hui, au Tessin cela arrive encore, c'est à cause d'individus ignorants et qui ne sont pas organisés... Travailleurs, abandonnez cette mauvaise idée de nationalité et rappelez-vous que la faim n'a pas de patrie. Un travailleur n'a pas de patrie parce qu'aucune patrie ne donne ni travail, ni pain à tous les travailleurs." (Lo Scalpellino, 15.03.1902, cité par CAIROLI et al., 1977, in AST, no. 70, p. 84)

Ce passage, qui exalte le rôle éducateur de l'organisation syndicale, nous montre, en même temps, que le prétexte des conflits était de nature nationaliste: dans les

faits, il s'agissait d'un conflit entre le monde traditionnel et la modernité.

Il y a une différence - à notre avis - entre la nature de ces conflits, qui émergent dans la première moitié du Vingtième siècle et ceux (semblables dans la forme) qui se sont manifestés avec les travaux du chemin de fer. La présence massive de travailleurs immigrés lors de la construction de la ligne était provvisoire et liée à un phénomène "passager" (même si les habitants de Amsteg, avaient bien perçu qu'il s'agissait d'une époque nouvelle: cf. plus haut, la partie concernant le chemin de fer). Les conflits, qui opposent les indigènes aux travailleurs de l'industrie de fin XIXe et du XXe siècle, reposent sur une autre réalité: l'immigration est, ici, un facteur structurel de la modernité et non plus conjoncturel. Autrement dit, la modernité s'implante définitivement dans nos régions. Voyons cette implantation de plus près.

b) La production de l'électricité ou la première phase d'industrialisation

Vers la fin du XIXe siècle, un peu en retard par rapport à d'autres endroits dans les Alpes (cf. RAFFESTIN, CRIVELLI, 1985), la Leventina se met aussi à l'heure de l'électricité. L'entrée dans ce nouveau système technique, qui marque le début de l'ère cybernétique, est entamée, en 1890, par la Coopérative électrique de la commune de Faido. D'autres entreprises verront le jours dans notre région ou dans les vallées proches: 1895 à Biasca, 1899 à Airolo et à Corzoneso. Cependant, l'exemple le plus frappant est celui de la construction de la centrale de la Biaschina (cf. ZUCCHETTI, 1980, pp. 116 ss. et ROMERIO, 1985).

Vers 1896, un ingénieur tessinois, Agostino Nizzola, formé à Zürich et représentant de l'entreprise Motor AG de Baden, demande au canton une concession pour exploiter la force des eaux de la Biaschina (les gorges situées au-dessus de Giornico). C'est en 1898 qu'il l'obtiendra et ce sera en 1905 qu'il la cédera à l'entreprise Motor. En 1905 les travaux débutent et, en 1911, l'usine est en fonction.

En 1913, Motor et la Société Anonyme Lumière Electrique de Biasca (fondée, comme nous l'avons dit ci-dessus, en 1895) fondent la Société Electrique Tre Valli. En 1933, cette société se fonde avec sa "soeur" de Locarno, donnant ainsi naissance à la Société Electrique Sopracenerina: elle contrôle la distribution du canton à Nord du Monte Ceneri, à l'exception de Bellinzona, Airolo et Faido.

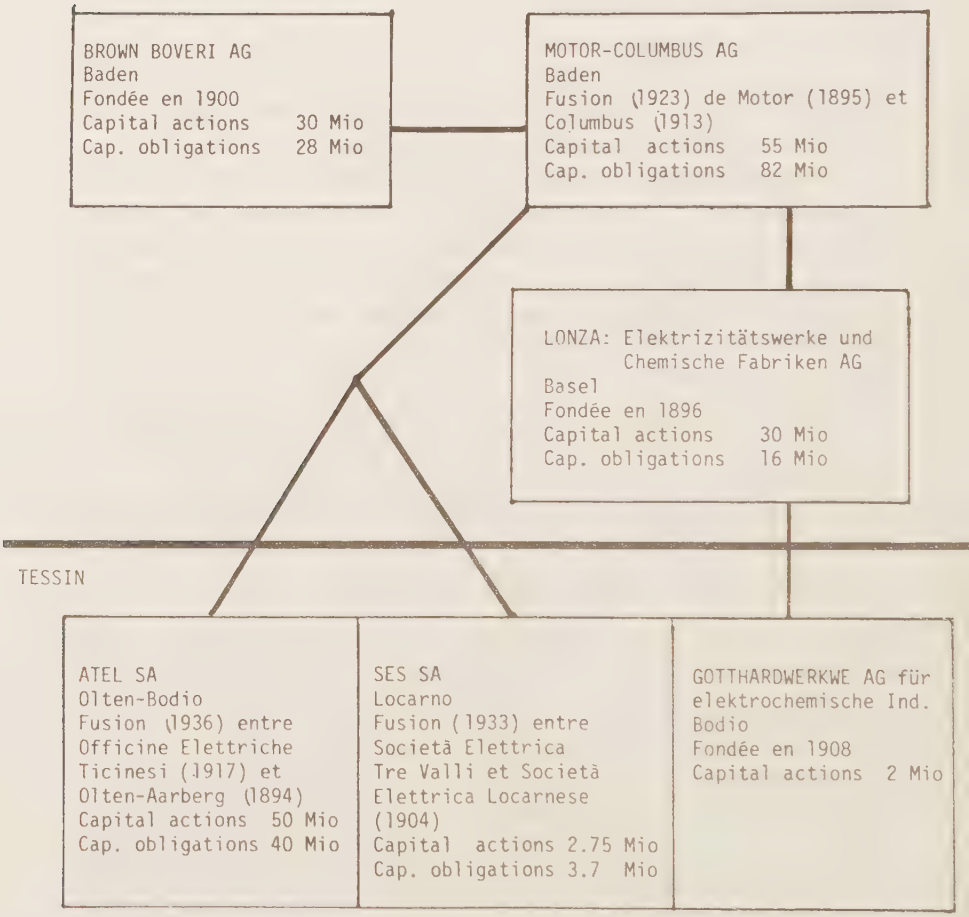
Parallèlement, en 1917, Motor AG cède la centrale de la Biaschina aux "Officine Elettriche Ticinesi" (OFELTI): une entreprise contrôlée aussi par Motor (cf. ZUCCHETTI, 1980, p. 120). Entre 1928 et 1932 (cf. ROMERIO, 1985, p. 46), OFELTI construit et met en exercice la centrale du Piottino (la deuxième gorge de la vallée). En 1936, pour faire face aux difficultés d'écoulement, OFELTI se fonde avec les usines électriques de Olten-Aarburg, en donnant ainsi naissance à l'entreprise Aar et Ticino SA (ATEL), dont le siège est à Olten.

En 1938, la structure relationnelle de l'exploitation des ressources en eau est (résumée) celle de la figure no. 18.

Quarante ans après (cf. figure no. 19), elle n'a pas changé de beaucoup, si ce n'est l'apparition de deux autres consortiums de production: les Usines de Vallée Maggia et celles de la Vallée de Blenio.

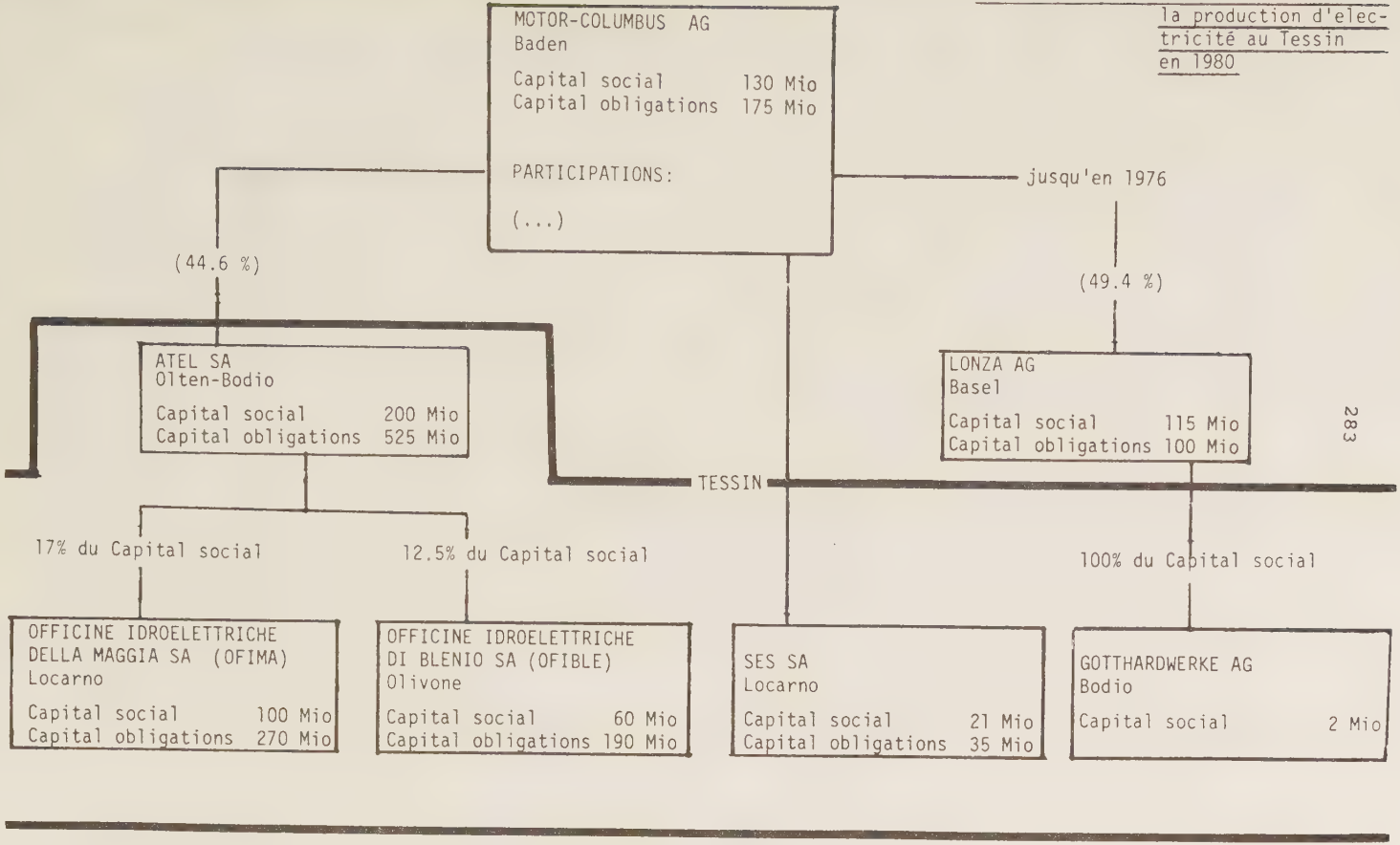
A cette dernière figure, il faudrait en ajouter une autre (celle de la page 85 de ROMERIO, 1985), où l'on voit apparaître, dès 1958, l'entreprise cantonale AET, "Azienda Elettrica Ticinese" (cf. figure no. 20). Née en 1958 (cf. ROMERIO, 1985), l'AET est l'aboutissement d'une série de discussions et d'hésitations de l'Autorité cantonale. Il s'agit d'une entreprise de l'Etat, gérée selon des critères commerciaux, qui a comme objectif principal celui de relever les concessions, accordées à d'autres entreprises de production, qui arrivent à échéance: "l'Azienda Elettrica Ticinese doit verser 20% de son profit au fond de promotion de l'économie cantonale" (ROMERIO, 1985, p. 152) et le reste à la Caisse de l'Etat. En partie, donc, c'est un instrument que l'Etat s'est donné pour intervenir dans le domaine de

FIGURE No. 18: Motor-Columbus et la production d'electricité au Tessin, en 1938



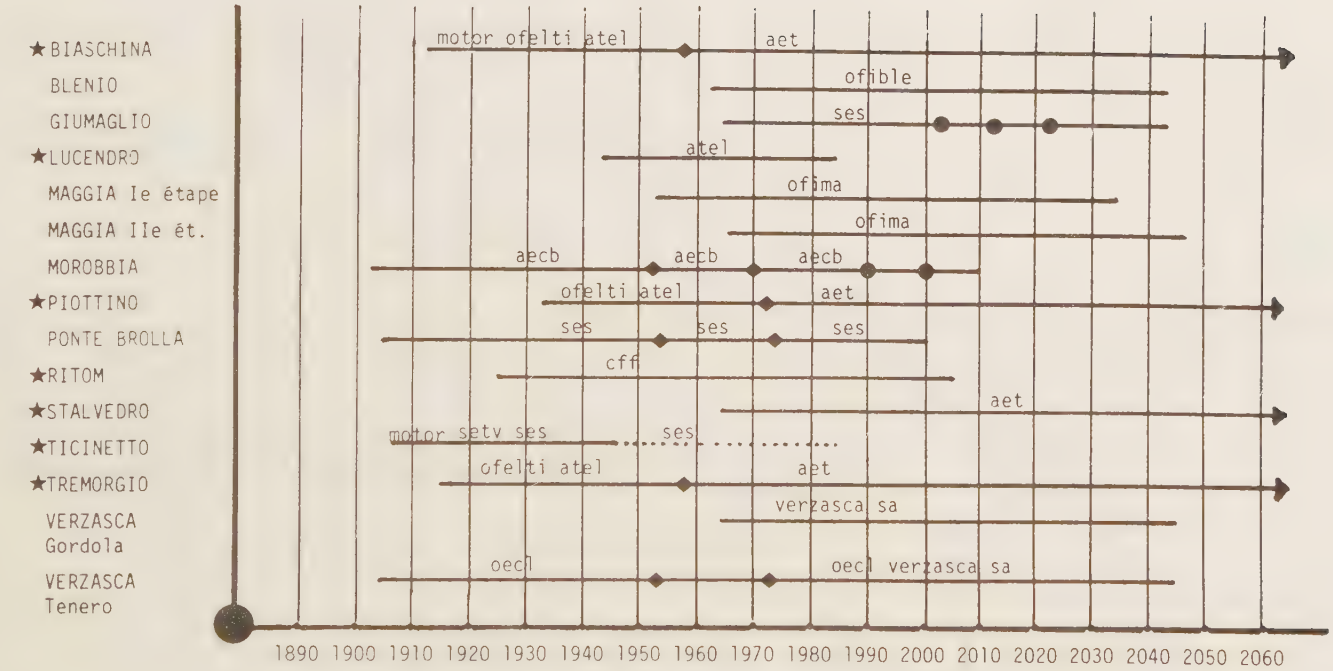
Source: Figure d'après ROMERIO, 1985, p. 132.

FIGURE No. 19 : Motor-Columbus et la production d'electricité au Tessin en 1980



Source: Figure d'après ROMERIO, 1985, p. 133

FIGURE No. 20: Début et fin des principales concessions



● avec possibilité de rachat par l'Etat

..... avec permission de renouvellement

→ la fin de la concession n'a pas été stipulée

★ Leventina

ofelti: off.elettriche ticinesi
ofible: off. idroelet. blenio
ofima: off. idroelet. maggia
aecb: azienda el. bellinzona
oecl: off. elet. lugano
aet: az. el. ticinese (Etat)
setv: soc. elet. Tre Valli

l'énergie: source essentielle pour toute activité économique.

Le problème des rapports entre l'Etat et les ressources énergétiques (hydroélectriques, si l'on préfère) est assez intéressant: aux débuts (fin XIXe-début XXe siècle) l'Autorité cantonale semble se rendre compte de l'enjeu que représente cette force engendrée par l'eau que l'on peut convertir en électricité. C'est vers 1894 déjà que le Canton édicte une loi où il se réserve le droit d'émettre des concessions pour l'exploitation des forces hydriques. Contrairement à ce qui arrivait avec la pierre, où une Autorité locale (le Patriziato, surtout) louait les terrains exploités, la ressource "eau" est gérée par l'Autorité cantonale: c'est un pas de plus vers une gestion plus globale des ressources. C'est, à notre avis, une attitude moderne, dans la mesure où l'entité politique Canton décide de s'approprier de la gestion d'une ressource sur une petite échelle spatiale: les particularismes locaux commencent à s'effacer devant une vision globale des problèmes.

Cette volonté de gérer les ressources sur une échelle cantonale se concrétise avec la construction de la centrale hydoélectrique de la Biaschina, entre 1905 et 1911: la concession est soumise à la condition d'utiliser sur place l'énergie produite. C'est, ainsi, le début de l'industrialisation dans le canton. Bodio devient, alors, le premier pôle industriel du Tessin, avec l'implantation d'industries électrochimiques, notamment.

> "Bodio représente une illustration de ce deuxième impact (industrialisation). La construction de la centrale de la Biaschina, inaugurée en 1911, facilita l'implantation de plusieurs établissements électrochimiques qui, pendant la première guerre mondiale, donnaient du travail à un millier d'ouvriers: les Gotthardwerke, encore en activité aujourd'hui; la Nitrum, détruite par une explosion en 1921; la S.A. Carbures de Day, la Société Electrochimique du Léman, la Diamantin et d'autres petites sociétés qui, toutes, ont fait faillite entre 1921 et 1922, à la suite des mutations dans la situation internationale à la fin du premier conflit mondial et à cause,

aussi, des coûts élevés de transport." (ROMERIO, 1985, p. 145)

Après la deuxième guerre, d'autres sociétés importantes s'installent dans la zone industrielle desormais déserte. Une première c'est "la Monteforno, productrice d'alliages d'aciers" (ROMERIO, 1985, p. 145), établie à Giornico et fondée en 1946 "par une société italienne, la Société métallurgique Cabianchi qui fait partie du groupe Edison" (ROMERIO, 1985, p. 145). Elle représente, en emplois, l'industrie la plus importante du canton et passera, avec toutes ses filières (par exemple la Valmoesa, dans les Grisons italiens), sous contrôle suisse alémanique (Von Roll de Gerlafingen) en 1977. Une deuxième, fut la SACAC, "introduite en 1949 et transférée outre Gothard en 1967, qui produisait des poteaux en ciment armé centrifugé" (ROMERIO, 1985, p. 145).

Nous reviendrons encore, sans toutefois entrer dans les détails, sur la métallurgie: pour une information factuelle plus approfondie, nous renvoyons, par exemple, à MORISOLI, TADDEI, 1975 et à PINI, 1977. Ce qui nous importe de relever, ici, ce sont les conséquences pratique de cette conscience qu'ont eu les Autorités cantonales du début du siècle devant l'importance représentée par les ressources hydrologiques: conscience qui a permis l'apparition d'activités liées à ce nouveau système technique (l'électricité) qui permettra aux Alpes - au moins dans une première phase - de redevenir attractives sur le plan des activités.

Mais - et cela est à relever, aussi - l'industrialisation de notre vallée sera le résultat de l'intervention de plusieurs acteurs provenant de l'extérieur.

Du côté de la main-d'oeuvre - nous en avons déjà parlé dans la partie consacrée à la démographie - industrialisation rime avec immigration. Du côté de l'initiative, il en va de même. Elle provient surtout du Nord: Motor, Gotthardwerke, Diamantin portent des mentions

germanophones; Carbures de Day, Société électrochimique du Léman, portent des mentions francophones. L'ingénieur Nizzola, principal personnage à la base de l'initiative industrielle, porte, certes, un nom tessinois: il s'agit d'un ingénieur, formé au Polytechnicum de Zürich. Avec lui, nous rencontrons cet acteur par excellence de la modernité industrielle qu'est l'ingénieur formé, non plus à l'école de la pratique, mais dans des instituts spécialisés.

Capital et Travail (énergie: main-d'oeuvre; information: cadres) proviennent de l'extérieur: la marche des entreprises, bonne ou mauvaise, dépend des conjonctures extérieures. La Leventina se trouve, ainsi, insérée dans un système de relations à plus petite échelle, soumise à ses fluctuations: avec la première guerre, l'industrie "locale" subit ses premiers coups, accompagnés d'autres, avec la crise qui suivra le conflit et les quelques accidents meurtriers (explosions de la Nitrum, par exemple). Accidents qui, à notre avis, ne sont pas à imputer à la fatalité car ils surviennent en période de crise: c'est pendant ces périodes que les cadences de travail s'accélèrent, que l'on fait davantage d'économies sur les systèmes de sécurité (moins d'ouvriers, moins de matériel, etc.: cf. MORISOLI, TADDEI, 1975, pp. 176-221). Mais l'étude du systèmes de relations des accidents du travail est un thème qui mériterait d'être approfondi, un jour, dans une étude spécifique.

Cette première tentative d'industrialiser le canton ne trouvera plus d'équivalent dans l'avenir (cf. ROMERIO, 1985). Le Canton ne sera pas en mesure de constituer lui-même une entreprise de production électrique. Plusieurs raisons peuvent expliquer cela (cf. ROMERIO, 1985). Le manque de perspectives, par exemple: en effet, les sociétés de production commencent à rencontrer des problèmes d'écoulement dus au ralentissement de l'économie et à la fermeture des usines consommatrices. Pendant les années Vingt, il y aura, alors, une première tentative d'exporter en Italie le surplus de courant. Les mesures

protectionnistes de Mussolini finiront par décourager ces échanges: ils se tourneront (1932-33) vers le Nord, accentuant, ainsi, la dépendance (ou l'intégration) du canton vers le reste de la Suisse. Nous retrouvons, ici, l'hypothèse de BOTTINELLI (1980, in AST, no. 84) sur la réorientation du système relationnel en période d'imperméabilité de la frontière.

Par ailleurs, les "grands" marchés de consommation (les villes) sont déjà couverts par d'autres entreprises privées: l'Etat ne voulait, donc, pas s'engager dans une entreprises aux contours incertains.

Après la deuxième guerre, la politique du Canton (dans les faits, en tout cas) change. Cela ne touchera plus directement notre vallée, mais elle mérite une mention. En 1949, d'abord, et en 1953, ensuite (cf. ROMERIO, 1985, p. 76), un Consortium est créé en vue de l'exploitation des eaux de la Vallée de Maggia et de la Vallée de Blenio. Il est composé, principalement, par des collectivités publiques suisses alémaniques: le Canton du Tessin n'avait pas les moyens financiers suffisant à réaliser, à lui seul, ces deux initiatives (cf. ROMERIO, 1985, p. 83). Mais là où se révèle le changement d'attitude de la nouvelle classe politique tessinoise, c'est au niveau des accords réglant la concession. Celle-ci arrive à terme (cf. figure no. 20, plus haut) vers le milieu du siècle suivant et ne prévoit pas la possibilité de rachat par le Canton (cf. ROMERIO, 1985, p. 83). Cette situation met, ainsi, le canton dans une position particulière: la plupart de son énergie prend la voie des centres urbains de la Suisse, sans qu'il ne puisse plus intervenir; et les profits réalisés avec la vente de l'énergie produite dans le canton sont imposés au domicile de l'"entrepreneur" et là où ils se réalisent, à savoir, hors du Tessin. En plus, ce système de concession à long terme (à petite échelle temporelle, donc) se révèle absurde: la Confédération prévoit plusieurs taxes d'utilisation de l'eau, variant entre Fr. 12.- et 20.- par cheval brut, selon le type d'utilisation des eaux:

> "Cette norme a été introduite en 1952 dans le but d'encourager l'exploitation rationnelle des forces hydriques. En effet, l'utilisation des crues, la création de réserves hydriques et la régularisation des débits des eaux nécessitent la réalisation de grands bassins d'accumulation dont la construction demande des sommes d'argent très importantes. Dans ces conditions, la taxe pour le supplément de force qui résulte de la création des accumulations est sensiblement réduite de façon que les frais auxquels les entrepreneurs ont dû faire face pour construire les barrages soient pris en considération de manière adéquate." (ROMERIO, 1985, p. 155)

Cependant, comme l'explique ROMERIO (1985, p. 155), entre-temps, la situation sur l'échelle nationale s'est modifiée: l'apparition de centrales nucléaires a permis, avec d'autres centrales thermiques ou au fil de l'eau de développer une énergie "de base", transformant les centrales hydro-électriques (situées dans les zones de montagne) en producteurs d'énergie "de pointe". La valeur de l'énergie produite par ces dernières a, ainsi, été réévaluée (cf. ROMERIO, 1985). En plus, les bassins d'accumulation ont régularisé les débits des rivières et, par là, la masse d'eau utilisée par les centrales de plaine: les cantons "de plaine, (...) bénéficient d'une augmentation de la force motrice imposable au taux maximal. Le système des degrés de qualité de l'eau favorise donc les centres de consommation des plaines aux dépens des cantons de montagne." (ROMERIO, 1985, p. 155).

Si nous avons mentionné ces aspects qui touchent, seulement de loin, notre vallée, c'est pour montrer que, désormais, un système relationnel moderne s'articule sur une échelle spatiale qui dépasse les limites locales ou cantonales. Les choix effectués par la nouvelle génération politique se révèlent dangeureux parce qu'ils ont porté sur une petite échelle temporelle: la vieille génération, celle de la fin du siècle dernier, avait au moins compris que la modernité impliquait l'instabilité, la déterritorialisation et reterritorialisation des relations. Et notamment quand

elle refusa la convention de 1896 avec Agostino Nizzola parce qu'elle "ne respectait pas les normes de la Loi cantonale sur l'utilisation des eaux de 1894 (en particulier, on demandait une concession pendant 60 ans, au lieu de 40)" (ROMERIO, 1985, p. 45). Le contenu de la concession sera reformulé en 1898: la suite nous la connaissons.

Cette conscience du pouvoir transformateur de la modernité industrielle n'est, certainement, pas due à la préoccupation de (faire, avant tout) respecter les lois: nous avons vu, le long de ces pages (par exemple, celles touchant à l'agriculture) comment elles sont souvent destinées à rester sans application. Il est toutefois possible qu'en 1894, le Pouvoir politique centrale ait achevé, en quelque sorte, son processus d'imposition sur les Pouvoirs politiques locaux: le contexte politique, en somme, a, sans doute, changé; cependant, cette prudence face à l'aliénation de nouvelles ressources reste remarquable. Avec la deuxième guerre mondiale, par contre, les Pouvoirs cantonaux semblent s'orienter vers une politique renonciatrice:

> "(...) dans l'avenir le canton risque de <u>devoir acheter des quantitatifs d'énergie électrique à des prix de plus en plus élevés</u>, provenant de centrales à haut coût, et d'<u>assister impuissant à l'exportation de l'énergie de la Maggia et de Blenio</u> qui, relativement aux centrales de nouvelle construction, est en train de devenir de plus en plus meilleur marché. (ROMERIO, 1985, p. 118)

Comprendre les problèmes dans leurs implications spatiales (articulation des échelles) et ne pas s'engager (quand on est dans une situation de faiblesse politique comme l'était le Tessin à la sortie de la deuxième guerre: cf. ROMERIO, 1985) dans des accords sur une échelle temporelle trop petite, c'est peut-être une leçon à retenir si l'on veut organiser une politique économique cantonale et régionale capable d'exploiter consciemment les opportunités que la position géographique confère à notre canton.

Cela dit, une analyse plus approfondie du système relationnel de l'hydroélectricité (quelles entreprises, quels liens entre elles, quelles personnes, quelles relations personnelles entre politiciens et "entrepreneurs", etc.) nous permettrait de mieux répondre au pourquoi, sinon de l'attitude, du moins du sentiment qui aurait pu engendrer cette attitude renonciatrice de la classe politique du dernier après-guerre. Il s'agirait d'une analyse géographique, certes, dans la mesure où nous verrions se dessiner des relations en rapport avec des lieux: un dessin - ce n'est qu'une supposition - où apparaîtront des intermédiaires (comme dans tout système de pouvoir) orientant les relations vers le Nord.

Si ce schéma se révélait correcte, on devrait, alors, compléter celui qui nous est proposé par BOTTINELLI (1980, in AST, no. 84), l'orientation des relations vers le Nord ne se faisant plus, uniquement, à cause de la fermeture des frontières, mais aussi (facteur supplémentaire hypothétique) par l'action d'acteurs intermédiaires (tessinois) intéressés économiquement ou politiquement. C'est une piste qui mériterait d'être suivie.

Mais revenons à notre problème concernant l'industrialisation en Leventina. Focalisons, cette fois-ci, notre attention sur le deuxième après-guerre, pour essayer de déceler d'éventuelles perspectives.

4.3. Le dernier après-guerre

Il est inutile de rappeler le contexte d'expansion économique de l'après-guerre: sa caractéristique principale réside dans les investissements extensifs opérés par l'ensemble des entreprises et qui se concrétise par un appel massif de main-d'oeuvre étrangère. La Leventina n'échappe pas à cette logique.

Pour notre vallée, un élément très important de l'après-guerre est l'apparition d'une grosse entreprise métallurgique: la Monteforno S.A. que nous avons déjà mentionnée plus haut. Elle peut, ainsi, occuper le vide

laissé par la faillite ou la destruction des usines d'avant-guerre. Son importance réside, surtout, dans l'effet de taille qu'elle joue localement.

TABLEAU NO. 22: LEVENTINA, PERSONNES OCCUPEES DANS LES FABRIQUES ET PERSONNEL DE MONTEFORNO, 1950-1980 (51)

ANNEE	MAIN-D'OEUVRE INDUSTRIELLE	MONTEFORNO	
		Nombre d'ouvriers	En % de la m-d'o ind.
1950	605	210	34.7%
1960	1186	567	47.8%
1970	1668	812	48.6%
1973	1719	878	51.0%
1983	1173	621	52.9%

Les sources étant disparates (par ailleurs, celles qui concernent les données de l'Office de Recherches Economiques le sont déjà, elles aussi: cf. URE, 1975, p. 24) les chiffres ne sont qu'indicatives: cependant, l'on se rend vite compte de l'importance que joue une usine comme celle de la Monteforno. Sa croissance (et même sa ... décroissance) a fini par englober plus de la moitié du personnel industriel de notre vallée. Il faut d'ailleurs remarquer (cf. tableau précédent) que Monteforno semble accentuer son poids sur le plan de la main-d'oeuvre locale: paradoxalement, les effectifs diminuent mais la proportion d'ouvriers employés par cette usine (par rapport à l'ensemble de la main-d'oeuvre industrielle) augmente. Une crise dans cette branche ne peut que provoquer d'importants dégâts au tissu social local, surtout dans celui de la partie basse de la vallée où réside la plupart des travailleurs: licenciements, départs de population, problèmes sociaux provoqués par l'incertitude face au poste de travail, etc.

---

(51) Sources: URE, 1975, p. 24; PINI, 1977, p. 53; BFS, Statistique de l'industrie, 1983.

A ce propos, dans la commune de Bodio (une des Communes, sinon la commune la plus polluée du canton: cf. CRIVELLI, 1985) le Curé du village, avec l'aide d'autres citoyens, a ressenti le besoin de créer un Centre d'Accueil dont le but est de se mettre à la disposition des personnes ..."à bout de souffle", pour chercher, avec elles, une solution. Si les cas traités sont de l'ordre de deux par an, en moyenne (Don RUSPINI Angelo, entretien du 2.5.1985), les personnes potentiellement touchées par cette initiative sont bien plus nombreuses, s'agissant de familles ouvrières que le chômage ou la menace du chômage met dans une situation difficile: problèmes d'argent (endettements), problèmes de départ (surtout pour les jeunes de la deuxième génération ayant pratiquement grandi dans le village et s'y étant intégrés), mais aussi problèmes d'alcoolisme, etc.

Le travail du Centre d'Accueil ne s'effectue pas de manière isolée: dans un bulletin rédigé peu après sa création, il s'adresse à d'autres Institutions et Syndicats pour leur proposer de travailler en collaboration. Ce besoin de se référer à d'autres services nous paraît intéressant, parce qu'il montre que ce travail, pour être efficace, doit faire appel à une information sur plus petite échelle. Les problèmes sociaux - leur compréhension et leur solution - ne sont pas spécifiquement locaux.

Que le développement industriel de la région soit en relation étroite avec ce qui se passe ailleurs, cela se voit dans l'évolution même des entreprises:

TABLEAU NO. 23: EVOLUTION DES ENTREPRISES INDUSTRIELLES EN LEVENTINA ENTRE 1950 ET 1983 (52)

ANNEE	NOMBRE D'ENTREPRISES INDUSTRIELLE
1950	13
1960	10
1970	16
1973	16
1983	12

Pour permettre une comparaison entre les données de 1983 et les autres, nous n'avons pas retenu, dans les chiffres du tableau précédent, les usines hydroélectriques. La diminution des entreprises entre 1973 et 1983 est frappante. Cette diminution s'accompagne d'une évolution semblable dans l'effectif des personnes occupées (cf. tableau no. 22) ainsi que dans la population résidente qui passe, entre 1970 et 1980, de 11'927 à 11'699 personnes (-2%, environ).

Il est aussi intéressant d'observer les entreprises elles-mêmes. Le tableau suivant (no. 24) nous montre, tout d'abord, que le chemin de fer joue un rôle important, aujourd'hui encore: toutes les localités où se situent les fabriques sont touchées par le chemin de fer et possèdent une gare. La Leventina présente, ainsi, une structure spatiale linéaire: elle recalque le schéma du Tessin ferroviaire dont nous avons parlé plus haut.

Il nous est possible de constater que les entreprises les plus fragiles, celles plus sensibles à la conjoncture en somme(54), ont pratiquement disparu de la région: sur cinq disparitions, dans notre tableau, trois concernent la branche de l'habillement. Le cas de la Galvanica, par contre, semble rentrer dans le problème de la

---

(52) Sources: URE, 1975; BFS, 1983, Statistique des industries.

(54) En cela, la période 1973-1983 est intéressante parce qu'il s'agit de la période postérieure au début de la crise économique.

restructuration: elle s'est "déplacée" vers la zone industrielle de Biasca, à l'entrée de notre vallée, "absorbée" par ... sa propre filiale. Ce cas nous semble, malgré tout, anticipateur.

TABLEAU NO. 24: LISTE DES ENTREPRISES INDUSTRIELLES EN LEVENTINA, D'APRES LA STATISTIQUE FEDERALE, 1973-1983 (53)

LOCALITE	ENTREPRISES	BRANCHE	(1)	(2)
Airolo	F.lli TENCONI SA	Métallurgie	86	77
Quinto	TENSOL SA	Métallurgie	126	102
	OFF. DI PIOTTA SA	Métallurgie	53	20
	Adolfo JURI	Mécanique	39	19
Prato	Marco TENCONI	Métallurgie	5	4
Faido	BALLY SA	Habillement	54	38
	DELOGU David	Habillement	25	43
	BRAUNSCHWEIG A. & E. AG	Habillement	24	14
	MAGLIFICIO ADA	Habillement	3	-
	GALVANICA SA	Métallurgie	61	-
Giornico	FEHLMANN AG	Habillement	44	-
	MONTEFORNO SA	Métallurgie	834	621
Bodio	Marilena VIGLEZIO -COSAZZA	Habillement	15	-
	OFF. DEL GOTTARDO	Chimie	116	104
	O E M B SA	Mécanique	45	44
Pollegio	BRENTINI SA	Bois	8	-
	BUZZI Giancarlo	Horlogerie	-	8
TOTAL	du personnel de production		1538	1094
	des entreprises		16	12

(1) Personnel de production en 1973;
(2) Personnel de production en 1983.

Remarque: La production de GALVANICA SA a été transférée auprès d'une de ses filiales, en 1975, la SCHMIEDEMECCANICA SA: cf. URE, 1975, note 2;

---

(53) Sources: URE, 1975, p. 6; BFS, Statistiques des industries, 1983.

En effet, les Tessinois sont en train de faire un effort pour rendre attractive la zone industrielle de Biasca: s'il est difficile de prévoir son développement, il y a un certain nombre de facteurs qui intéressent, particulièrement, l'analyse géographique et qui peuvent jouer un rôle stratégique. La structure spatiale actuelle de la Leventina, nous l'avons vu, est déterminée par le facteur chemin de fer. Désormais terminée, l'autoroute représente un nouveau facteur: cependant, sa logique spatiale diffère de celle de la route ferrée, par le fait que les points de "rupture de charge" sont nettement plus espacés que ceux du premier. Une sortie est prévue à Airolo, une deuxième à Quinto, une troisième à Faido (Chiggiogna, si on veut être précis). La "quatrième" est située hors de la Leventina: à Biasca, précisément. Un choix apparemment paradoxal parce que la Basse Leventina représente, tout de même, le plus gros centre industriel (du moins jusqu'à maintenant). En somme, avec l'autoroute, nous n'avons plus que quatre points de rupture dont le plus important est situé sur la plaine qui se situe aux pieds des vallées du Nord tessinois. Est-ce à dire que le chemin de fer ne joue plus aucun rôle? Certainement pas, car Biasca peut devenir un point stratégique, si à sa fonction de "halte" autoroutier se joint celle de "halte" ferroviaire: le tunnel de base du St. Gothard déboucherait dans cette partie du Nord du canton. En somme, si le Conseil fédéral se décidait de sortir de sa léthargie face à ce projet, on verrait, probablement, se dessiner une nouvelle structure spatiale pour notre vallée. Mais nous reviendrons là-dessus (cf., d'ailleurs, notre figure 24), dans la partie consacrée aux perspectives (point 5 de cette Section).

Sans doute, le développement industriel de la Leventina mériterait encore d'autres considérations, mais limitons-nous à relever, encore d'après le tableau précédent, la forte présence de la métallurgie, ainsi qu'une diminution presque générale des effectifs de la main-d'oeuvre. Dans

cette branche principale, les effectifs semblent, toutefois, diminuer moins vite que dans les autres.

Un autre secteur, d'une certaine importance pour la vallée, du moins parce qu'il a suscité beaucoup d'espoirs: c'est le tourisme. Apparu avec l'achèvement de la ligne ferroviaire, il a, tout de suite, placé la Leventina dans un système de relations international, surtout celui de Milan, grâce à la fonction touristique de Faido. Ambrì-Piotta et Altanca, aussi, deviennent des localités renommées, grâce, surtout, à la présence d'un Sanatorium pour les malades de la tuberculeuse. La première guerre mettra en crise cette première initiative touristique.

En réalité, le tourisme n'est pas une activité importante: dans la branche des hôtels et auberges, en 1970, la population active ne repésente que le 4.9% du total (URE, 1975, p. III/1). Il est tout de même intéressant car il permet toute une série d'activités saisonnières à temps partiel et en induit d'autres, comme le commerce par exemple. Il reste, cependant, que ce type d'activité est très fragile car très sensible à la conjoncture économique et politique: vouloir bâtir une économie sur la base du tourisme, c'est un choix dangeureux.

En Leventina, nous distinguons trois grands types de tourisme dont les deux derniers pourraient présenter un certain intérêt pour l'avenir: le tourisme de passage, celui des résidences secondaires et le tourisme pédestre.

Le premier est lié à la structure hôtelière et se concentre, surtout, dans les zones de Airolo et de Faido (cf. Atlas IMHOF, feuille no. 64). Il s'agit, pour la plupart, de "pensions ou de simples restaurants avec quelques chambres. Leur dimension est modeste: le 65% dispose de moins de 20 lits ..." (URE, 1975, p. III/20). Mais, surtout, le taux d'occupation des lits est assez faible: il variait, en 1974, entre 9.6% en hiver et 31.3% en été (cf. URE, 1975, p. III/37). Le taux moyen varie autour de 15%: cependant, Airolo et Faido arrivent à des taux moyens oscillant entre 20% et 25% (cf. URE, 1975, pp.

III/37-38). Pris par tranches semestrielles, Airolo obtenait, en 1974, 18% en hiver (novembre 1973 - avril 1974) et 30% en été (mai - octobre 1974) et Faido 8%, respectivement, 37% . "Faido au semestre d'été (...) continue une longue tradition de centre hôtelier et de vacances estivales" (URE, 1975, p.III/39).

Le deuxième est le tourisme des résidences secondaires.

En parlant des maisons et des appartements de vacance au Tessin, LOMBARDI (1977) nous dit que "leur construction a eu lieu pendant les 25 dernières années" (LOMBARDI, 1977, p. 34): dans la période d'après-guerre, donc.

D'après les données du Bureau Fédéral de Statistique (BFS, Grille d'information informatisée), nous constatons que le total des immeubles habités en 1980 sont en nombre de 2'227 tandis que les résidences secondaires sont au nombre de 2'393: c'est dire l'importance de ce type de résidences[55].

La phrase de LOMBARDI (1977) mérite une précision:

TABLEAU NO 25: RESIDENCES SECONDAIRES EN LEVENTINA, EN 1980, SELON LA DATE DE CONSTRUCTION[56]

ANNEE DE CONSTRUCTION	N ABS.	%
Avant 1947	1288	53.8
Entre 1947 et 1960	206	8.6
Entre 1961 et 1970	427	17.9
Entre 1971 et 1975	292	12.2
Entre 1976 et 1980	180	7.5
TOTAL	2393	100.

Paradoxalement, les chiffres nous montrent que plus de la moitié des résidences secondaires a été construite avant

---

(55) Selon l'URE, en 1970, les résidences secondaires étaient de l'ordre de 1'500 avec plus de 6'000 lits disponibles (cf. URE, 1975, p. III/27).

(56) Sources: BFS, Grille d'information, sur UNIVAC, CUI Genève.

1947: il s'agit, ici, de résidences - anciennes - rénovées. Le parc de résidences secondaires est, ainsi, composé, pour un peu plus de la moitié, de résidences rénovées et, pour presque la moitié, de maisons récentes.

Un regard plus détaillé sur la période d'après-guerre nous renseigne sur le rythme de construction: plus de 30% des maisons sont réalisées entre 1960 et 1975, après un démarrage (1947-1960) relativement bas. Aujourd'hui, il semblerait (cf. 1976-80) que le phénomène se ralentit: d'un côté, les espaces disponibles (et surtout ceux bon marché) sont, sans doute, plus restreints; de l'autre, le coût de la construction et la situation de crise économique ne doivent pas favoriser les initiatives. Mais il faut, aussi, tenir compte d'une certaine prise de conscience de la part des Communes, aujourd'hui moins disponibles à effectuer des investissements d'infrastructures pour une population qui ne rapporte - en définitive - que peu aux collectivités locales et, surtout, d'une volonté (qui commence à se manifester) de garder des terrains pour les résidents qui voudraient construire leur propre maison d'habitation (entretien avec Remo CROCE, ancien maire de la commune de Quinto, 21.2.85). Par ailleurs, peut-être en conséquence d'un jeu d'héritages dans une société qui vient de sortir d'un système de relations rural, le nombre de propriétaires, en Leventina, est loin d'être négligeable.

TABLEAU NO. 26: PROPRIETAIRES D'IMMEUBLES ET LOCATAIRES EN LEVENTINA, 1985 (57)

TYPE DE LOGEMENT	NOMBRE	
Maisons mono-familiale	2537	
Total des logements occupés	3843	
- dont en propriété ou co-propr.	1571	(41.0%)
- dont en location	1976	(51.4%)
- dont de service	239	(6.2%)
- dont autres	57	(5.4%)

(57) Sources: UCS, 1985, Comuni, pp. 344-345.

Bien que majoritaire, la population en location n'occupe que le 57.6% des logements (y compris ceux de service): ceux qui habitent leur propre maison approche de la moitié.

Si, sur le plan fiscal, la résidence secondaire ne représente pas la meilleure solution pour les Communes, elle peut se révéler intéressante sur le plan des activités induites. En passant en revue quatre villages parmi les plus touchés par le phénomène des résidences secondaires, Nante, Dalpe, Carì et Calonico, LOMBARDI (1977) nous renseigne sur les effets induits dans l'économie locale:

TABLEAU NO. 27A: OUVRAGES EXECUTES A NANTE: NOMBRE DE CAS (58)

OUVRAGES:	EXECUTES PAR ENTREPRISE dont le domicile était Levent.	Tessin	Hors Tessin	ou PROPRIETAIRE
Maçonnerie	2	5	-	-
Charpent.	6	1	-	-
Chalet	4	-	-	-
Electric.	7	-	-	-
Plomberie	4	-	-	-
Peinture	6	-	-	1
TOTAL	29	6		1

TABLEAU NO. 27B: OUVRAGES EXECUTES A DALPE: NOMBRE DE CAS (59)

OUVRAGES:	EXECUTES PAR ENTREPRISE dont le domicile était Levent.	Tessin	Hors Tessin	ou PROPRIETAIRE
Maçonnerie	36	5	-	1
Charpent.	28	7	-	-
Chalet	17	3	1	2
Electric.	28	8	-	1
Plomberie	34	1	-	2
Peinture	35	3	-	4
TOTAL	178	27	1	10

---

(58) Sources: LOMBARDI, 1977, enquête présentée dans son mémoire, p. 120.

(59) Sources: LOMBARDI, 1977, idem, p. 142.

Pour Dalpe, "il faut relever qu'une seule entreprise de construction a exécuté la plupart des travaux de maçonnerie" (LOMBARDI, 1977, p. 142).

TABLEAU NO. 27C: OUVRAGES EXECUTES A CARI: NOMBRE DE CAS (60)

OUVRAGES:	EXECUTES PAR ENTREPRISE dont le domicile était Levent.	Tessin	Hors-Tessin	ou PROPRIETAIRE
Maçonnerie	24	3	-	3
Charpent.	15	7	-	4
Chalet	10	5	2	6
Electric.	19	8	-	2
Plomberie	27	2	-	1
Peinture	16	2	-	11
TOTAL	111	27	2	27

En ce qui concerne Calonico, "presque tous les propriétaires ont fait exécuter les travaux de leurs résidences secondaires à des entreprises leventinaises" (LOMBARDI, 1977, p. 164).

Même si les données sont, peut-être, un peu "maigres" pour être significatives sur le plan statistique (par exemple, celles de Nante), elles révèlent que, pour l'ensemble de la vallée, les résidences secondaires ont stimulé la branche de la construction.

Si cela paraît réjouissant (du moins pour le passé, car la construction revêt un aspect temporaire), sur le plan des autres avantages, les choses sont moins positives. Le commerce local a, certes, été touché lui aussi, mais (cf. LOMBARDI, 1977) ce sont surtout les gros centres comme Faido, desservis par de grands magasins (Migros, Innovazione) qui en profitent davantage. Sur le plan fiscal et écologique, la situation n'est pas, non plus, réjouissante: à Calonico, par exemple, les constructions

---

(60) Sources: LOMBARDI, 1977.

n'ont pas été contenues dans des endroits précis, elles se répartissent un peu partout dans les prés, dans les bois, etc. (cf. LOMBARDI, 1977, p. 156). A la différence de Nante, Dalpe et Carì, où le contingent des hôtes est en bonne partie formé par des Tessinois (de la région de Lugano, par exemple, ou parfois des originaires de la région habitant les villes), à Calonico nous avons, surtout, des Suisses alémaniques: la fréquence d'occupation est, donc, plus élevée pour les trois premières Communes que pour celle de Calonico, dans laquelle, en outre, à l'époque de l'enquête de M. LOMBARDI, plus de la moitié des propriétaires enregistrés (32 contre 20, sur un total de 52) ne l'étaient pas auprès du syndicat d'initiative local (Ente Turistico di Leventina) et échappaient, ainsi, aux taxes de séjour.

La spéculation n'a pas, par ailleurs, épargné nos villages. Carì est un exemple frappant, certes, mais très significatif: "tout de suite après la deuxième guerre mondiale, le coût du terrain variait entre 50 centimes et un franc par mètre carré tandis qu'aujourd'hui il varie entre Fr. 60.- et Fr. 100.- le mètre carré" (LOMBARDI, 1977, p. 182).

Spéculation et "boom" de la construction que permettait la forte présence de capitaux, italiens ou allemands, par exemple, qui ont développé le secteur bancaire tessinois:

> "Il ne serait pas possible de comprendre le phénomène de la construction cantonale sans tenir compte du flux abondant de capitaux en fuite de l'Italie et même de l'Allemagne, dû à la mauvaise situation de la lire et à la préoccupation devant un gouvernement de centre-gauche en Italie et aux craintes de la social-démocratie en Allemagne." (LOMBARDI, 1977, p. 25)

Tous les capitaux ne sont pas restés dans les banques tessinoises, ceux qui y sont restés ont alimenté l'activité du bâtiment. Entre 1955 et 1965, "les constructions ont absorbé plus de trois quarts des investissements effectués annuellement dans le canton" (LOMBARDI, 1977, p. 26). Remarque tout à fait plausible si on la compare aux données

de M. BILLET (1972): entre 1964 et 1969, la moyenne des investissements privés dans la branche du bâtiment a été de Fr. 351'194 dont 223'178 dans la construction d'habitation et de 128'016 dans des constructions industrielles. Cela représente 64% d'investissements privés pour les habitations privées et 36% pour les constructions industrielles (cf. BILLET, 1972, p. 301, note 8).

Sur la base de ces considérations, le système de relations, sur lequel reposent les résidences secondaires, apparaît, schématiquement, comme celui de la figure suivante (cf. figure no. 21).

Maintenant, il nous reste encore à analyser la troisième catégorie de tourisme, celle du tourisme à la journée. Sous cette dénomination, nous classerons le tourisme engendré par la pratique du ski, exercé principalement dans les stations de Airolo et Carì (à côté desquelles nous trouvons quelques petites stations locales, comme celle de Bedretto, par exemple); la "Strada Alta" (Haute Route) qui permet de parcourir longitudinalement, en quelques jours, la vallée dans son entier; et, enfin, les cabanes alpines.

En ce qui concerne les stations de ski, il faut préciser que leur dimension est à placer dans le contexte tessinois qui est, par ailleurs, le plus gros fournisseur de clients pour ces stations (cf. URE, 1975, pp. III/14ss).

Les fréquentations dans les stations de Airolo et de Carì sont résumées dans le tableau suivant:

TABLEAU NO. 28: TYPE DE FREQUENTATION DES STATIONS DE AIROLO ET DE CARì, 1972/73 (61)

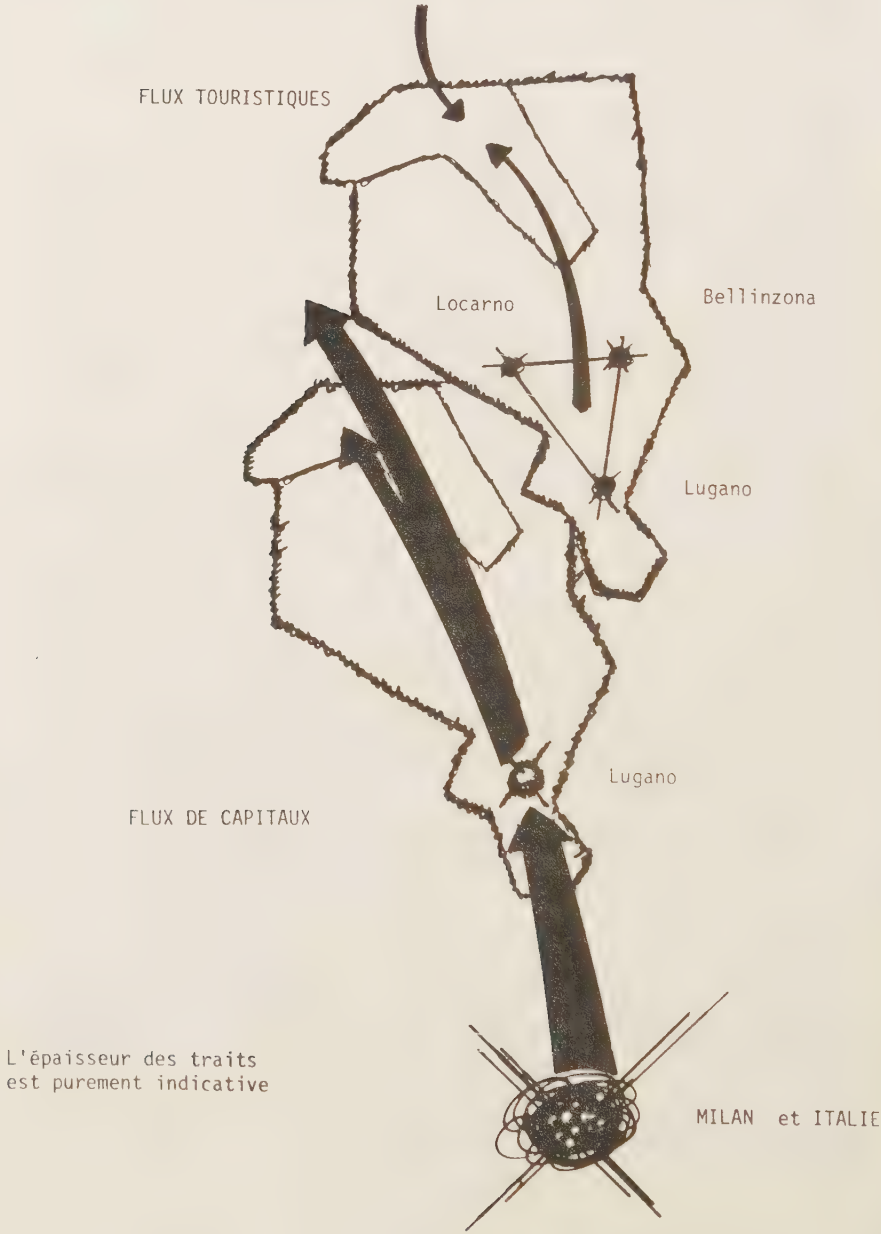
LOCALITE	(1)	(2)	(3)	(4)
Airolo	30.8%	18.8%	50.3%	100%
Carì	29.4%	33.1%	37.4%	100%

(1) Fréquentation sans nuitées; (2) fréquentation avec 1 ou 2 nuitées; (3) vacances de ski; (4) Total.

---

(61) Sources: URE, 1975, p. III/15.

FIGURE No. 21 : Le système de relations des résidences secondaires



Le séjour pendant les vacances est, donc, très important, mais la journée de ski avec retour au domicile représente une proportion non négligeable (presque un tiers des fréquentations): à cette pratique journalière, il faudrait encore ajouter "les skieurs de la zone de frontière et de Milan qui ne figurent pas dans les données du tableau précédent" (URE, 1975, pp. III/15-16).

Le tourisme d'été, celui de l'excursion dominicale ou de la "Strada Alta", revêt, aussi, une certaine importance. Pendant une belle journée de juillet 1975, vers 13 heures, une enquête effectuée sur les lieux a pu compter, à Bedretto, 250 véhicules et environ un milliers de personnes dont la provenance (d'après les plaques minéralogiques des voitures) se répartissait en 70% de Tessinois, 20% de Confédérés et 10% d'étrangers (cf. URE, 1975, p. III/17). "En 1974, les touristes qui ont parcouru entièrement ou partiellement la Strada Alta de la Leventina sont évalués à 110'000" (URE, 1975, p. III/14). Même si une partie seulement a séjourné sur place, on peut déduire, facilement, l'importance de cette forme de tourisme.

Toujours dans le cadre du tourisme, appelons-le, pédestre, il faut ajouter les cabanes alpines. Elles représentent une partie de l'hébergement para-hôtelier qui, avec une dizaine de cabanes et presque 600 lits de capacité, une douzaine de colonies de vacances avec plus de 1'000 lits à disposition, concurrence le secteur hôtelier (cf. URE, 1975, pp. III/22-24).

Le genre de tourisme qui se révèle important pour notre vallée est, donc, celui des résidences secondaires et celui de la pratique du ski et de l'excursion. La branche hôtellière semble avoir quelques difficultés, bien que la diminution du nombre moyen de nuitées laisse penser que "la tendance spontanée du tourisme hôtelier est sa transformation de tourisme de séjour en tourisme de passage" (URE, 1975, p. III/57).

Le secteur para-hôtelier (séjour chez l'habitant: par exemple, "Strada Alta", cabanes alpines et colonies de vacances) semble prendre toujours plus d'importance.

Les retombées du tourisme en Leventina sont, donc, difficiles à évaluer car elles sont, surtout, indirectes. A notre avis, les bénéfices majeurs doivent se concentrer - pour le commerce, par exemple - dans les localités plus importantes, là où les grands commerces se sont installés: à Airolo, à Faido et, même, à Biasca, en dehors de la Leventina. Le touriste itinérant apporte peu au commerce local: s'il ne séjourne qu'une journée ou deux, il se contentera, souvent, de son pic-nic.

Les distances par rapport aux centres (Bellinzona, Lugano, Milan ou les villes de Suisse alémanique) diminuant (à cause de l'autoroute), le tourisme à courte durée risque de prendre davantage de poids: il est important d'y être attentif pour éviter les nuisances.

Voici l'avenir qu'il est peut-être temps d'aborder.

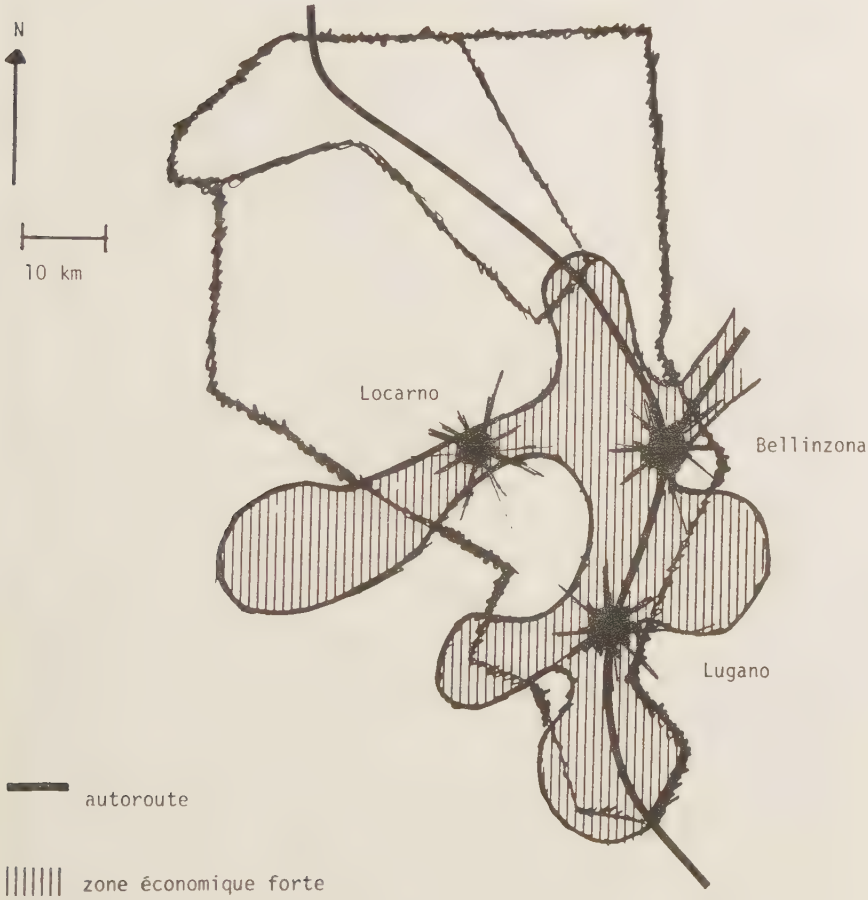
5. CONCLUSION: QUEL AVENIR DANS LA MODERNITE ?

Pour cerner les perspectives d'évolution dans lesquelles notre région pourrait s'engager dans l'avenir, il est nécessaire d'élargir l'horizon d'observation et de se référer à l'évolution cantonale.

Le modèle de développement auquel nous nous référons, est celui que BOTTINELLI (1980, in AST, no. 84) a récemment publié et auquel nous avons déjà fait référence plus haut: ce modèle se présente, à notre avis, comme un des plus intéressants et cohérents et, à notre connaissance, il est la seule tentative récente de cerner les problèmes spatio-économiques actuels. Nous l'avons repris, plus grossièrement, dans la figure no. 22, à la page suivante.

Cette structure territoriale (économique et démographique) que BOTTINELLI (1980, p. 541) appelle "la trame routière", contraste de manière frappante avec "la trame ferroviaire" dont nous avons déjà parlé auparavant. En

FIGURE No. 22: La structure spatiale du Tessin autoroutier



Source: figure d'après BOTTINELLI, 1980, p. 541
et BAER Oscar, 1984, p. 163.

gros, elle repose sur le développement du trafic routier, plus souple que celui ferroviaire, et montre un Tessin où la zone économique clé est un Sottoceneri débordant, au Sud, sur la zone frontalière italienne et au Nord, sur les deux villes du Sopraceneri et le long de l'axe autoroutier.

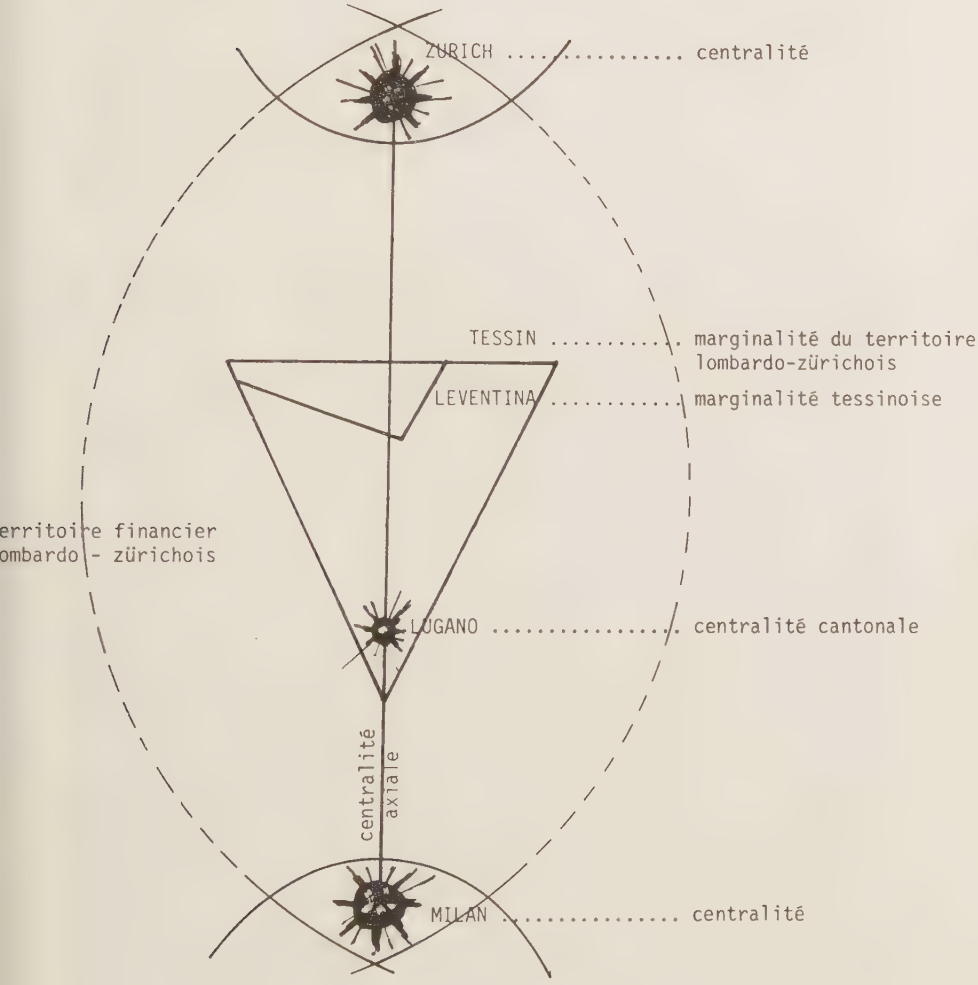
Notre vallée se trouve, ainsi, en marge de cette "zone forte" cantonale, à l'intérieur d'un système d'échelles où le Tessin figure, aussi, à son tour, en marge de "zones fortes" internationales comme Milan ou Zürich. En somme, la territorialité de la Leventina pourrait être schématisée selon la figure no. 23 (cf. page suivante). A la marge de la marginalité, en quelque sorte, contrairement à sa position précédente où le chemin de fer l'avait placée à la marge de la centralité (l'axe ferroviaire).

Dans ces conditions, il est fort probable que de nouvelles activités se placeront à l'endroit, marginal, le plus proche du noyau central tessinois: la politique cantonale (cf. Plan Directeur, 1984) semble, en effet, aller dans ce sens quand elle prévoit de développer la zone industrielle de Biasca. L'hypothèse de nouvelles implantations repose, donc, sur l'idée qu'elles se concentreront, non plus sur l'axe ferroviaire, mais sur l'axe routier et à l'endroit le plus proche possible des centres urbains. L'importance de Biasca, nous l'avons dit, pourrait augmenter avec la construction du tunnel de base du Gothard: dans ce cas, le chemin de fer renforcerait la fonction de "point de rupture" de ce pôle que la sortie de l'autoroute lui confère, déjà, en partie. Chemin de fer (sortie du tunnel) et autoroute feraient, probablement, de la région de Biasca (avec la Basse Leventina, donc) la frontière nord du Tessin industriel.

Quelles seraient, alors, les perspectives des activités économiques de la Leventina, d'après ce scénario hypothétique?

L'agriculture, nous l'avons vu, repose sur deux grandes variables: l'élevage du gros bétail, pratiqué essentiellement à plein temps; l'activité à temps partiel,

FIGURE No. 23: La territorialité de la Leventina



La Vallée de la Leventina est située, à la fois,
sur un axe central et à la marge d'une marginalité.

comprenant l'élevage du petit bétail et la culture de la vigne. L'activité à temps partiel est celle qui, probablement, risque d'être la plus touchée par le scénario dégagé ci-dessus, bien que de façon indirecte: elle pourra subsister dans la mesure où l'existence d'activités économiques dans la région et un réseau routier "court" (c'est-à-dire à grande vitesse) permettront de garder une population sur place. L'activité à temps partiel dans l'agriculture ne serait qu'un élément de retention supplémentaire et un élément de maintien de la fertilité dans des régions pratiquement abandonnées par l'activité d'élevage moderne.

Plus intéressants, par contre, les effets sur l'industrie et le tourisme, les deux autres variables de l'économie de cette vallée.

Lors d'une récente exposition concernant la branche de la construction qui eut lieu - est-ce un hasard ? - à Biasca[62] et lors d'une visite à une importante usine de la vallée (Tensol de Piotta), nous avons pu remarquer un certain nombre d'éléments importants. Tout d'abord, les liens très étroits avec la Suisse alémanique, voire l'Allemagne, et les liens très faibles avec le reste du Tessin. Sauf, peut-être, pour ce qui concerne une légère pénétration sur le marché de Lugano, l'essentiel de l'industrie de la région (Biasca et Leventina) est orientée vers le Nord. Ensuite, autre variable importante, l'aspect avancé de certaines activités: utilisation et fabrication d'appareils basés sur un fonctionnement électronique (Tensol, par exemple), voire recherche dans le domaine des applications en ingénierie électronique (Tino Celio, par exemple), préparation de peintures isolantes pour façades d'immeubles, etc.

En somme, la spécialisation poussée des petites entreprises, l'emploi de l'électronique tant dans la

---

(62) Organisée (cf. Catalogue 1985) du 1.5 au 5.5.1985 par un entrepreuneur de la région, M. Marzio Maurino.

production que dans la commercialisation sont tous des facteurs qui touchent aussi notre vallée et qui la place dans le cadre de ce nouveau système technique dont l'électronique et l'informatique sont la base. L'autoroute et le chemin de fer seraient, alors, les cordons ombilicaux de l'activité industrielle: l'autoroute, pour les transports des personnes surtout (les contacts personnels entre les entrepreneurs n'ont pas diminué d'importance avec l'ère informatique, bien au contraire...) et le chemin de fer, pour le matériel.

Mais le chemin de fer est, aussi, une variable fondamentale pour la production elle-même: l'industrie métallurgique leventinaise dépend, en bonne partie, des commande que passent les CFF et non seulement de leur rôle de transport. La concurrence internationale joue un rôle dans ce cadre aussi, les CFF s'approvisionnant, entre autre, à l'étranger où la production du matériel ferroviaire, pour différentes raisons, est, parfois, meilleur marché (entretien avec M. TENCONI, de Tensol S.A., le 21.2.1985): la diversification de l'activité industrielle (production, aussi, de machines, à côté de celle du matériel ferroviaire, dans le cas de la Tensol, par exemple) s'impose, donc.

Dans l'hypothèse du tunnel de base, les entreprises de la Haute Leventina seront, sans doute, confrontées à des choix de localisation: les CFF garderont-elles encore en exercice la ligne actuelle? Des raisons stratégiques (fortifications militaires) permettront, peut-être, de garder ouverte la ligne: mais à quelles conditions? Les prix de revient des transports (kilométrage plus long, vitesse plus lente, par rapport à ceux qui peuvent utiliser directement le tunnel de base) risqueront d'être plus élevés sur l'"ancienne" ligne que sur la "nouvelle".

Si l'électronique pourra représenter une chance pour assurer un avenir aux activités industrielles, le problème qui se pose déjà maintenant, et qui s'est toujours posé (cf. URE, 1973 et URE, 1975, p. II/46), est celui de la formation de la main-d'oeuvre. Il se présente sur deux plans: celui

des entrepreneurs pour qui la main-d'oeuvre qualifiée a toujours fait défaut et sur le plan syndical. A ce propos, TENCONI (entretien du 21.2.85) a déjà remarqué l'existence, dans son entreprise, de problèmes de compétence entre une main-d'oeuvre plus jeune, et plus qualifiée, et une main-d'oeuvre plus âgée, souvent aux postes de chef, et moins à l'aise devant les nouvelles machines. La formation de la main-d'oeuvre (avec l'ouverture d'une école technique dans la région, par exemple) est donc un point important: elle est, par ailleurs, une variable fondamentale pour tout le canton. Nous avons vu, plus haut, dans l'un des tableaux synoptiques (cf. figure no. 3) que la branche "instruction" perd de poids par rapport aux autres branches: il est sans doute important d'en tenir compte. Renoncer à des efforts dans cette direction signifie aggraver la situation de l'emploi, pour les jeunes surtout. Cela signifie, aussi, renforcer cette tendance faisant de la Suisse un pays de plus en plus conservateur en matière politique et économique, au fur et à mesure que l'âge moyen de sa population augmente. Une formation par une école est d'autant plus précieuse qu'elle peut enrayer une formation "sur le tas": un retard dans ce domaine signifie développer la spécialisation au détriment de la qualification. Si la spécialisation représente une solution à court terme, profitable surtout aux entreprises qui pourraient, ainsi, faire face plus vite à la concurrence, elle se révèle dangeureuse pour les travailleurs qui, en cas de difficultés, trouveraient difficilement un autre emploi. La spécialisation représente un danger pour les travailleurs dans la mesure, aussi, où les entreprises visant le court terme (produisant, surtout, avec de la main-d'oeuvre spécialisée), se trouveraient tôt ou tard devant de nouvelles difficultés et les placeraient, de nouveau, devant des perspectives de chômage. Mais ce manque de main-d'oeuvre qualifiée est ressenti comme un "handicapp", par les entreprises, aussi: preuve en sont les doléances des entrepreneurs locaux (cf. URE, 1973).

Il est, donc, indispensable que l'informatisation, appliquée pour les besoins de rentabilisation du Capital, ne se fasse pas au détriment du Travail.

L'atout le plus important de la Leventina est sa position sur l'axe du Gothard. Le chemin de fer se révèle important pour son industrie, très liée au travail des métaux. Dans l'hypothèse du tunnel ferroviaire de base, son pôle risque bien de sortir des limites du district et de se déplacer vers le bas. L'axe de passage (route et chemin de fer) prendra, vraisemblablement, la forme que nous avons schématisée dans la figure no. 24 (page suivante).

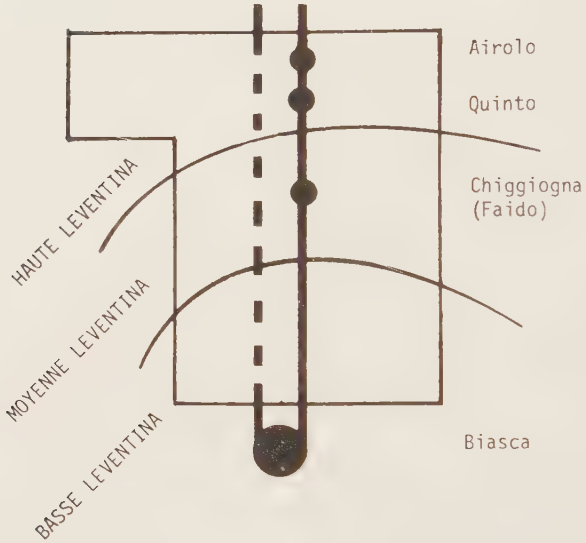
Une sortie en Moyenne Leventina et deux en Haute vallée porteront l'autoroute à assumer un rôle important surtout par rapport au tourisme. La sortie de Moyenne vallée dessert les zones touristiques de Calonico, Anzonico, Carì (avec sa station hivernale), etc., où la présence des résidences secondaires est loin d'être négligeable; la sortie de Varenzo (Quinto) permettra d'atteindre les résidences de Dalpe, etc., et celle de Airolo, d'atteindre la station de ski et les Communes de vacances environnantes.

Mais, l'autoroute placera, aussi, la Leventina à quelques heures de Milan et de Zurich: le tourisme à courte durée (journée de ski, promenade dominicale, "week-end" en cabane ou Strada Alta) pourrait se renforcer. Les résidences secondaires aussi, peut-être davantage celles liées à la rénovation de vieilles maisons ou étables: dans ce cas, la pénétration sera, probablement, l'oeuvre de gens provenant du Nord, ceux du Sud (Italiens) étant "handicappés" par les Lois réglant la propriété des étrangers.

En définitive, donc, tout semble se jouer - une fois de plus - sur l'axe de transport: cependant, le contexte a changé. La territorialité actuelle de la Leventina, celle qui est en train de se dessiner, pourrait être celle de la figure no. 25 (plus loin).

Dans ce cas, on ne parlera plus de Leventina comme d'une unité en soi (et dans notre discours, nous n'avons jamais voulu la considérer telle car nous l'avons toujours étudiée

FIGURE No. 24: La structure de l'axe de transports gothardien, perspectives.



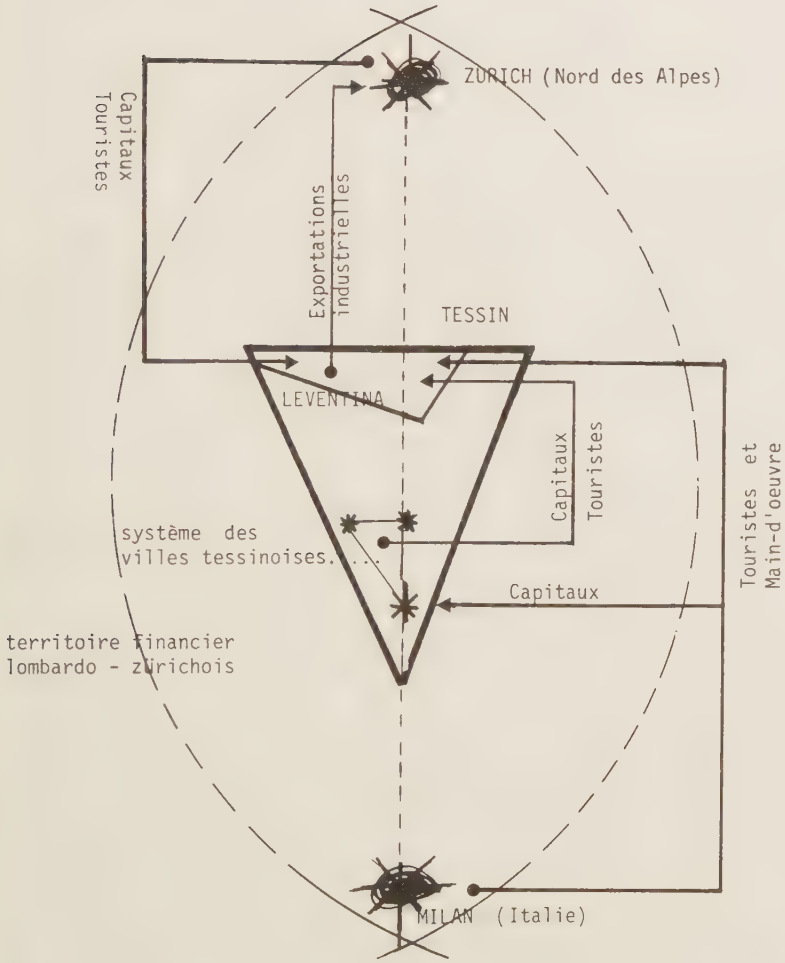
chemin de fer (tunnel)

sortie autoroute

autoroute

sortie autoroute et chemin de fer

FIGURE No. 25 : La territorialité leventinaise



en rapport avec d'autres échelles spatiales): les problèmes qui se posent, aujourd'hui déjà, sont ceux des relations de pouvoir (politiques, économiques ou sociales) qui se nouent sur une multitude d'échelles spatiales. La complexité du système de relations fait qu'il n'est plus possible de prendre les problèmes à des niveaux locaux: dans ce cas, la grande échelle (la commune, par exemple) perd de plus en plus de sa pertinence, surtout sur le plan économique. Le pouvoir s'exerçant sur un territoire, il faut, alors, trouver celui dont la pertinence est la plus vraisemblable: la "Région" (qui, aujourd'hui, est entrée dans le langage courant des politiciens, aussi), représenterait-elle une meilleure solution géo-politique ? Nous n'en sommes pas convaincu.

En effet, et nous avons essayé de le montrer dans ces dernières pages, le territoire de la Leventina s'est fondu et se fond de plus en plus avec, surtout, celui qui est situé à ses pieds où Biasca représente un pôle attractif. Nous avons vu aussi que la Leventina est une marginalité de Lugano ou Bellinzona (résidences secondaires, ski) de Milan (tourisme), des centres industriels de Suisse alémanique (Monteforno, industries hydroélectriques), etc.

Par ailleurs, la seule entité de pouvoir qui se révèle efficace, pour l'instant, c'est le Canton: il a entamé un processus d'érosion des pouvoirs locaux et il est en train de l'achever. La bourgeoisie tessinoise a mis presque deux siècles pour se créer un système de relations à elle, un territoire où organiser à sa façon les éléments constituants. Dans cette optique, qui est celles des relations de pouvoir, la "Région", si elle passait du stade de "projet" de développement à celui d'entité politique (avec un Exécutif et un Législatif démocratique), pourrait se révéler un instrument de péréquation du pouvoir. Autrement dit, on verrait des forces locales (probablement une bourgeoisie locale) qui, dotées d'un territoire, exploiteraient ses potentialités de façon plus cohérente, en compensant les actions d'une bourgeoisie cantonale. Dans

cette optique, la régionalisation ne représenterait qu'un changement de forme et non pas de contenu dans les relations.

Pour modifier le contenu, ce n'est, donc, pas au territoire concret qu'il faut s'attaquer en priorité: ce n'est pas du territoire concret qu'il faut partir, mais des relations, du territoire abstrait qui se manifeste dans les relations entre acteurs sociaux. C'est là, à notre avis, qu'apparaît la richesse du discours géographique et de la théorie de la territorialité qui montre que le territoire sur lequel nous devons agir est celui des relations. Paradoxe?

Certes, mais c'est d'autant plus enrichissant. Les nouvelles technologies sont une réalité, même en Leventina, où le système de relations cybernétique, dont parlait MOSCOVICI (1977), est une réalité. Vues d'un point de vue économique, ce sont des inéluctabilités: vues d'un point de vue relationnel, tout le système de relations se prête à discussion. Et la discussion ne peut se faire que sur la base d'une question: quelles finalités ?

Ce qui ne peut qu'orienter l'attention sur le Travail: c'est - à notre avis - dans ce territoire, qu'il faut chercher des formes de pouvoir. Le Capital l'a déjà compris depuis longtemps.

CONCLUSION GENERALE

Nous arrivons, ainsi, à la fin de cette brève "incursion/excursion" en Leventina. Nous n'avons nous pas épuisé le sujet, mais le but n'était pas là: d'autres pistes, qu'elles soient fondées ou non sur les lacunes de ce texte, sont à suivre.

D'aucuns pourraient nous "reprocher" qu'en somme, notre thèse procède de la géographie régionale. C'est, tout à la fois, vrai et faux.

Elle s'apparente à des recherches habituelles en géographie régionale, dans la mesure où elle a étudié une portion de territoire. Mais elle n'a pas de caractère régional, dans la mesure où notre objectif n'était pas celui d'étudier la Leventina pour elle-même. Notre vallée, au fond, nous a servi de prétexte à un discours géographique sur la société: un discours - le discours géographique - qui prétend, à la fois, être théorique et appliqué. Théorique, dans le sens où il repose sur des critères qui se veulent généralisables et capables de forger une représentation de la société; et appliqué, dans le sens où il prétend être en mesure, à travers les données statistiques, les témoignages des gens, l'observation directe, etc., de retrouver dans des cas précis (la Leventina, par exemple) les éléments de la représentation.

S'il est vrai qu'aujourd'hui la géographie manque de théories, il est aussi vrai que les géographes font des efforts pour essayer de les bâtir. Peut-être moins par souci de retrouver une spécificité "perdue" que pour être en mesure d'éclairer les différentes facettes de la vie sociale et, pourquoi pas, de poser des jalons permettant aux hommes de choisir leur avenir. Pour faire cela, les géographes sont obligés de regarder autour d'eux, de capter, en somme, dans des "espaces environnants" (les autres disciplines) les éléments pour "fabriquer" leurs propres "territoires".

Pour comprendre la vie sociale, il faut pouvoir en cerner les aspects quotidiens (activités, comportements,

etc.) et leur devenir. C'est derrière cela que nous pouvons retrouver des rapports à la matière spécifiques donnant corps à des "états de nature" (MOSCOVICI) particuliers, ainsi qu'un tissu complexe de relations donnant naissance à un jeu dynamique d'échelles spatiales et temporelles. La territorialité, du moins celle que nous empruntons à Claude RAFFESTIN, nous a permis de montrer la formation d'un système de relations: celui de la Leventina, celui de ses habitants.

Notre discours géographique (nous ne disons pas dit: le discours géographique) vise surtout à comprendre la nature de notre quotidienneté afin de s'interroger sur les finalités de nos activités. L'interrogation de la Leventina nous renvoie alors à une interrogation sur la société.

Par exemple, s'il est indéniable que la nature "moderne" (mécanique et cybernétique, pour employer les mots de MOSCOVICI (1977) a pris pied dans notre vallée, en s'exprimant tant dans les activités de travail que dans les autres activités quotidiennes (famille, associations, etc.), il est par contre moins évident que la nature "traditionnelle" (celle basée sur des rapports organiques à la matière) ait totalement disparu des activités humaines, comme en témoignent, par exemple, les activités agricoles à temps partiel. Présence et mélange d'"états de nature": c'est la quotidienneté qui permet cela. Cependant, s'il fallait établir des proportions, nous dirions que la nature organique[1] reste relativement marginale (et c'est peut-être pour cela qu'elle est socialement et scientifiquement intéressante), les états mécanique et cybernétique se partageant l'ensemble de la quotidienneté.

Une quotidienneté, celle que nous avons étudiée, qui repose sur un système de relations moderne. La Leventina

---

(1) Nature qui n'est pas un résidu ancien, mais qui connaît sa propre évolution: c'est, ici, une piste à suivre, par exemple.

a progressivement abandonné le monde - pauvre et contraignant - de la tradition, pour entrer dans celui de la modernité (progressivement depuis le début du siècle jusqu'à la veille de la deuxième guerre et définitivement depuis la fin de cette dernière), dans le sens qu'elle s'est insérée dans un système multiscalaire: elle est devenue une des marginalités de deux grands systèmes géographiques et économiques (celui de Zurich et celui de Milan). Le destin des gens dépend pour beaucoup des décisions et des possibilités existant ailleurs que localement. Mais elle est entrée dans la modernité aussi parce que la quotidienneté de ses habitants repose sur un système (moderne) où connaissances et pratiques sont distinctes: grâce à la diffusion de la scolarité, par exemple. Cependant, il faut bien admettre, ici, l'existence d'une contradiction: insérée dans un contexte économique et social très moderne, l'éducation ne suit pas l'évolution. L'apprentissage d'un métier, par exemple, est encore un mélange plus ou moins savant (de moins en moins!) d'heures de travail (usine, chantier, bureau) et d'école. A la longue, une formation de ce type ne peut que se révéler inadéquate car la formation de l'apprenti - devant l'évolution du travail - se trouvera de plus en plus dévaluée et il aura de plus en plus de peine à trouver une place: sa qualification sera insuffisante face à celle d'autres jeunes formés dans un "cursus" scolaire plus long (plus théorique, plus moderne). Pour éviter la formation d'une couche sociale fortement exploitée, il est nécessaire d'introduire plus de connaissances et moins de pratiques (plus d'information et moins d'énergie - humaine -) dans la formation des apprentis: en allongeant leur scolarité, par exemple. Mais ceci n'est pas un discours propre à notre vallée: il concerne tout le monde du travail et celui des Alpes, surtout!

Choisir la modernité n'est pas choisir l'"inéluctable"! C'est choisir un mode de vie fondé sur

l'échange (d'idées, d'information, surtout), un mode de vie fondé sur l'ouverture, sur le mélange (de cultures, d'hommes)[2]. La modernité n'est pas synonyme de pollution (atmosphérique, lacustre, etc.). Celle-ci est fonction de finalités probablement héritées de la tradition: la tradition accepte ce que la pratique vérifie comme étant positif. Un peu comme pour l'ancienne habitude de piller les essaims d'abeilles que regrettait un auteur du siècle dernier que nous avons mentionné dans le point traitant de l'agriculture: tant qu'on trouve des abeilles, on continue avec la même pratique. Tant qu'il y a de l'oxygène dans l'air, on continue à y déverser nos fumées! Tant que l'eau reste buvable, on continue à y déverser nos déchets (radioactifs ou pas)!

La modernité pose les problèmes à un autre niveau: en détachant la connaissance de la pratique, elle permet d'appréhender le monde comme un tout. La tradition implique l'expansion car une société qui ne trouve plus assez de ressources sur son territoire, ou bien elle décline, ou bien elle en prend d'autres[3]. La modernité permet de rester à l'intérieur d'un même système, tout en changeant la disposition des éléments.

L'avenir? A notre avis, il se joue à la fois sur l'axe de transport et dans l'intégration à un système de relations plus complexe. Il se joue sur l'axe, dans la mesure où il représente un des principaux médiateurs de la territorialité: ce qui veut dire organiser le

---

(2) Les actuelles poussées nationalistes, xénophobes et conservatrices sont, à notre avis (mais cela n'est pas nouveau), l'expression d'un conflit entre tradition et modernité.

(3) Ou bien elle sacrifie une partie de ses individus: autrefois les plus faibles mourraient de faim et de maladies, aujourd'hui ils meurent de drogue, d'alcool ou ne trouvent pas de travail, faute d'un système scolaire insuffisant.

territoire de façon à rester branchés sur ce médiateur[4] (réseaux de communication suffisamment développé, possibilités de logement, possibilités culturelles et associatives dans la vallée, etc.). Il se joue, aussi, dans l'intégration à un système de relations plus complexe: dans la mesure où ce système engendre une hiérarchie et une répartition des fonctions économiques et donc de centralités (Biasca, Bodio-Giornico, Faido, Quinto-Airolo, etc. pour ne rester que dans celles de notre étude).

Mais aussi dans la mesure où l'on fera un effort important pour la qualification du facteur travail. C'est en se nourissant d'information que l'on peut faire face aux contradictions d'un système.

Et c'est en se nourissant de théorie que la géographie pourra poser ses questions à la société.

Post-scriptum

"Post-scriptum", un mot pour dire "après l'écriture". "Après l'écriture", dans le sens où nous avons choisi de publier le texte ("l'écriture") tel qu'il avait été présenté au jury et d'y ajouter, en bref, quelques unes des remarques faites par des membres du jury. Remarques qui peuvent être considérées comme autant de pistes à explorer dans l'avenir, autant de portes d'entrées pour entamer d'autres recherches.

Le paysage, par exemple. C'est un peu le grand absent de cette thèse, certes, et il mériterait peut-être, un jour, qu'on en parle. Un paysage "se donne à voir", il "s'affiche": celui de la Leventina présente beaucoup d'intérêt. Mais un paysage cache aussi beaucoup de

---

(4) Ou, encore, prendre des décisions pour "renforcer" le poids de cet axe: mais ne bousculons pas, ici, le Conseil Fédéral!

choses, par exemple les réseaux de relations entre les hommes. Si nous prenons notre vallée, nous pouvons découvrir, derrière les formes du relief, derrière la croûte, tout un système de tunnels (par exemple pour la captation de l'eau) qui forme un réseau (méconnu) expression d'une complexité moderne. Le paysage devient alors élément d'analyse intéressant dans la mesure où on le dépasse, dans la mesure où il est "pré-texte" (la porte d'entrée dont on parlait ci-dessus) à la lecture de ce qui se cache: notamment l'ensemble de ces réseaux abstraits qui fondent nos quotidiennetés.

Parmi les réseaux de communication, il y en a un qui a été négligé et qui méritait plus d'attention, surtout pour cerner un devenir possible: celui - abstrait - des télécommunications. L'échange de marchandises entre le Nord et le Sud reste très important et les Alpes représentent un lieu obligé de passage: le Gothard est un de ces points. La société actuelle développe de plus en plus l'échange d'informations. Une question reste alors ouverte: dans quelle mesure les Alpes (et par conséquence, notre "région") seront capables d'exploiter ces nouveaux réseaux d'échanges ? Nous laissons la question ouverte parce que nous manquons, pour le moment, d'éléments suffisants pour y répondre. Une chose nous semble certaine: ce problème dépasse l'échelle strictement locale.

Deux points, celui du paysage et celui de l'échange de l'information, que nous allons retenir comme autant d'interrogations pour d'autres recherches.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

REMARQUES

La bibliographie générale ne comprend que les sources et les ouvrages cités dans le texte. Pour les ouvrages collectifs ou pour les périodiques nous avons retenu leur référence générale: les auteurs sont repris dans une liste ci-dessous, comprenant aussi les personnes interviewées, directement mentionnées dans le texte.

1. SOURCES

ASCB (Archivio Storico Cantonale Ticinese, Bellinzona)
Documentation relative au Commissaire du district de Leventina, diverses années.

Stato della popolazione del Cantone Ticino formato nell'anno 1808 in virtù del decreto del Piccolo Consiglio del giorno 19 gennaio dello stesso anno, données (incomplètes) concernant la Leventina.

Conti-Resi del Consiglio di Stato (cf CRCS)

BUREAU FEDERAL DE STATISTIQUE (OFFICE FED. DE STAT.)
1867-1871, Naissances, Décès et Mariages dans la Suisse; Berne.

1871-1890, Naissances, Décès et Mariages dans la Suisse; Berne.

1888 (etc.), Mouvement de la population suisse pendant l'année 1888 (etc.), Berne.

1983, Statistique de l'industrie

Recensement fédéral de la population, (diverses années).

Recensement fédéral des entreprises, (diverses années).

Grille d'information, données concernant plusieurs recensements, informatisée.

CANTONE TICINO
1984, Piano Direttore Cantonale, Documenti di informazione e di consultazione, Repubblica e Cantone del Ticino, Bellinzona.

CONSEIL FEDERAL
1976, Cinquième rapport sur l'agriculture, Berne, 1976, 284 p.

CRCS (Conti-Resi del Consiglio di Stato)
1844 (etc.), déposés aux Archives Cantonales de Bellinzona (ASCB).

GIORNICO (Comune di)
1855 (etc.), Registro di Stato Civile.

GRAN CONSIGLIO TICINESE
1978, Relazione introduttiva al Rapporto della Commissione speciale per lo studio della politica agraria, (dactylographié)

IMHOF Eduard
(mise à jour constante), Atlas de la Suisse, Service Topographique Fédéral, Wabern-Bern.

UFFICIO CANTONALE DI STATISTICA
Annuario Statistico del Cantone Ticino, diverses années, Bellinzona, Dipartimento Economia Pubblica.

UFFICIO delle RICERCHE ECONOMICHE (URE)
1973, Situazioni e tendenze nel settore industriale del Cantone Ticino, rapporto sull'inchiesta dell'Ufficio delle Ricerche Economiche presso le aziende industriali del Cantone Ticino, Bellinzona.

1975, Analisi dei settori produttivi della Regione Tre Valli, Vol.I: Agricoltura e foresticoltura; Vol.II: Il settore secondario; Vol.III: Turismo e servizi, Bellinzona.

1976, Analisi dei settori produttivi della Regione Tre Valli, Vol.IV: Sintesi, Bellinzona

1985, Lo sfruttamento idroelettrico in Ticino .... cf ROMERIO, 1985

2. BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVIO STORICO TICINESE (par Gilardoni Virgilio)
1977, No. 70, Archivio Storico Ticinese, Bellinzona, pp. 67-116.

1980, No. 83, Archivio Storico Ticinese, Bellinzona, pp. 408-454.

1980, No. 84, Archivio Storico Ticinese, Bellinzona, pp. 511-552.

1982, No. 92, Archivio Storico Ticinese, Bellinzona, pp. 271-352.

ASSOCIAZIONE CULTURA POPOLARE BALERNA
1983, Per conoscere la Svizzera Italiana, Edizioni Fondazione Piero Pellegrini, Lugano, 168 p.

BALLINARI Fiorenzo
1981, L'interesse per una cultura agricolo-pastorale attorno alla metà dell'Ottocento: «Il Contadino che Pensa», Lavoro per il conseguimento della Patente di Maestro di Scuola Maggiore, 260 p. (dactylographié)

BARANZINI Anna et al.
1982, Camera del Lavoro, Contributi per una storia del movimento sindacale nel Cantone Ticino, Camera e Segretariato del Lavoro del Cantone Ticino, Lugano, 207 p.

BERGER John, MOHR Jean
1981, Une autre façon de raconter, Coll. Voix, Maspéro, Paris, 301 p.

BERTA Paolo, SABORIT Raphaël
1984, L'agriculture à temps partiel: une alternative située entre la tradition et la modernité, étude de cas: la valléée de la Léventine (TI), Mémoire de Licence en Géographie, Faculté des Sciences Economiques et Sociales, Université de Genève, 276 p. (dactylographié)

BERTIN Jacques
1967, Sémiologie graphique, les diagrammes, les réseaux, les cartes, Mouton/Gauthier-Villars, Paris-La Haye/Paris, 417 p.

1977, La graphique et le traitement graphique de l'information, Nouvelle Bibliothèque Scientifique, Flammarion, Paris, 277 p.

BILLET Jean
1972, Le Tessin, Imprimerie L'Allier, Grenoble, 533 p.

CAIZZI Bruno, JAUCH Dino (a cura di)
1983, Il San Gottardo e l'Europa, Genesi di una ferrovia alpina, 1882-1982, Atti del Convegno di studi, Bellinzona, 14-16 Maggio 1982, Arti Grafiche A. Salvioni & Co. SA, Bellinzona, 261 p.

CESCHI Raffaello et al.
1971, Le condizioni degli operai nel Ticino agli inizi del nostro secolo, Scuola Cantonale di Commercio, Lavoro di Seminario di Storia, Classe Quinta Economica, Anno scolastico 1970-71, 75 p. (dactylographié)

CESCHI Raffaello, GAMBONI Vasco, GHIRINGHELLI Andrea
1980, Contare gli uomini, fonti per lo studio della popolazione ticinese, Centro Didattico Cantonale, Dipartimento della Pubblica Educazione, Bellinzona, 124 p. (dactylographié)

CHEDA Giorgio
1979 (Ie Ed.: 1976), L'emigrazione ticinese in Australia, Armando Dadò Editore, Locarno, 2 Vol., 991 p.

CHIERI Fulvio
1985, "La fatica di nascere", in Cooperazione, No 13: 28 marzo 1985, pp. 5-6.

CRIVELLI Ruggero
1979, Structures agraires et politiques d'aide à l'agriculture en Leventine dans la perspective de l'évolution d'un espace agricole, Pré-mémoire de Géographie, Faculté des Sciences Economiques et Sociales, Université de Genève, 144 p. (dactylographié)

1985, Bodio, un cas de pollution atmosphérique, rapport pour la Commune de Bodio sur les mesures de pollution (dactylographié).

D'ALESSANDRI Claudio
1978, Un Comune leventinese all'inizio del 1800: Faido tra il 1819 e il 1830, Lavoro per il conseguimento della Patente di Maestro di Scuola Maggiore, 124 p. (dactylographié)

ENGELS Friedrich
1973 (Ed. or.: 1845), La situazione della classe operaia in Inghilterra, Editori Riuniti, Roma, 356 p.

FERRIER Jean-Paul
1981, Prolégomènes au discours géographique suivi de Discours géographique sur la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Thèse d'Etat, Université d'Aix-Marseille II, 1049 p. (dactylographié).

FRANSCINI Stefano
1977 (Ie Ed.: 1848), La Svizzera Italiana, a cura di Piero CHIARA, con un saggio di Giuseppe MARTINOLA, Banca della Svizzera Italiana, Lugano, 692 p.

GALLI Antonio,
1937, Notizie sul Cantone Ticino, Istituto Editoriale Ticinese, Lugano-Bellinzona.

1943, Il Ticino all'inizio dell'Ottocento, nella descrizione topografica e statistica di Paolo GHIRINGHELLI, con note, raffronti ed aggiunte, Istituto Editoriale Ticinese, Bellinzona-Lugano, 139 p.

GEOPOINT 84
1985, Géopoint 84: systèmes et localisations, Groupe Dupont, Université d'Avignon, 296 p.

GUICHONNET et al.
1980, Histoire et Civilisation des Alpes, Privat/Payot, Toulouse/Lausanne, 2 Vol., 834 p.

HAGGETT Peter
1973 (Ie Ed. or. angl.: 1965), L'analyse spatiale en géographie humaine, Coll. U, Armand Colin, Paris, 390 p.

HELLER Agnès
1975, Sociologia della vita quotidiana, Editori Riuniti, Roma, 431 p.

HERGE
1971, "Tintin au Pays de l'Or Noir", in Les Aventures de Tintin, Castermann.

HOFER Andrea,
1971, Funzioni e importanza dei Patriziati nell'economia sopracenerina attuale, (con particolare riguardo all'evoluzione del periodo 1957-1967), Thèse Faculté de Droit et Sciences Economiques et Sociales de l'Université de Fribourg, Arti Grafiche Luinesi, Luino, 266 p.

JARDINI Piergiorgio
1971, L'évolution de la structure foncière et des modes de faire-valoir dans la vallée de la Léventine, Mémoire de Licence en Sciences Economiques et Sociales, Fribourg, 157 p.

JUNGER Ernst
1970 (Ie Ed. Orig. All.: 1954), Le traité du sablier, Christian Bourgois, Ed. du Seuil, Coll. Points, Paris, 199 p.

KUCZYNSKI Jürgen
1967, Nascita della classe operaia, Edizioni Il Saggiatore, Milano.

LEFEBVRE Henri
1968, La vie quotidienne dans le monde moderne, Coll. Idées, Gallimard, Paris, 376 p.

L'HEBDO
1982, No. 30, Ringier SA, Zürich.

LOMBARDI Felice
1977, Le residenze secondarie nei villaggi di Dalpe, Nante, Carì e Calonico, Lavoro per il conseguimento della Patente di Maestro di Scuola Maggiore, 193 p. (dactylographié)

LURATI Ottavio
1968, Terminologie e usi pastorizi di Val Bedretto, Thèse, Società svizzera per le tradizioni popolari, Basilea, 183 p.

LEON Pierre
1954, La naissance de la grande industrie en Dauphiné, fin du XVIIIe siècle-1869, Presses Universitaires de France, Paris.

MAFFIOLETTI Ugo
1975, Aspetti e problemi di Airolo nel decennio 1872-1882. La scomparsa di sorgenti, lo stato della strada e i rapporti tra stranieri e Airolesi durante lo scavo della galleria, Lavoro per il conseguimento della Patente di Maestro di Scuola Maggiore, 158 p., (dactylographié)

MEYER Karl
1977 (Ie Ed. or. all.:1911), Blenio e Leventina. Da Barbarossa a Enrico VII: un contributo alla storia del Ticino nel Medio Evo, traduzione di BIUCCHI Basilio, Arti Grafiche Salvioni & Co. S.A., Bellinzona, 380 p.

MONDADA Giuseppe
(sans date), La nostra emigrazione, Giuseppe Fransioli di Dalpe, Nuova Società Elvetica, Gruppo della Svizzera Italiana, Grassi & Co., Bellinzona, 37 p.

MORISOLI Natalino, TADDEI Claudio
1975, Momenti dello sviluppo economico della Bassa Leventina, dalla fine dell'Ottocento al primo Dopoguerra, Lavoro per il conseguimento della Patente di Maestro di Scuola Maggiore, Giornico, 318 p. (dactylographié)

MOSCOVICI Serge
1977 (Ie Ed.: 1968), Essai sur l'histoire humaine de la nature, Coll. Champs, Flammarion, Paris, 569 p.

PERRET Maurice Edmond
1950, Les colonies tessinoises en Californie, Thèse, Librairie de l'Université, F. Rouge & Cie, Lausanne, 310 p.

PINI Giuseppe
1977, La Basse Leventine, L'industrialisation en milieu rural, Mémoire de Licence en Géographie, Faculté des Sciences Economiques et Sociales, Université de Genève, 125 p. (dactylographié)

RACINE J-B., RAFFESTIN Cl., RUFFY V.
1980, "Echelle et action, contributions à une interprétation du mécanisme de l'échelle dans la pratique de la géographie", in Geographica Helvetica, Vol. 35 No. 5 (numéro spécial), pp. 87-94.

RAFFESTIN Claude
1974, "Espace temps et frontière", in Cahiers de Géographie de Québec, Québec, pp. 23-33.

1980, Pour une géographie du pouvoir, Editions Litec, Paris, 249 p.

1981/82, Cours de géographie sociale, Université de Genève, Notes du cours.

1983, Geografia politica: teorie per un progetto sociale, Unicopli, Milano, 147 p.

RAFFESTIN Claude, BRESSO Mercedes
1979, Travail Espace Pouvoir, l'Age d'Homme, Lausanne, 166 p.

1982, "Tradition, modernité, territorialité", in Cahiers de Géographie de Québec, No. 68, Québec, pp. 185-198.

RAFFESTIN Claude, CRIVELLI Ruggero
1985, "L'industrie alpine du XVIIe au XXe siècle: défis et adaptations", communication présentée à la rencontre Le Alpi e l'Europa, Lugano 14-16 Mars 1985 (à paraître)

RICHARD Jean-François
1975, "Paysages, écosystèmes, environnement: une approche géographique", in L'Espace Géographique, No. 2, Doin, Paris, pp. 81-92.

ROMERIO Franco
1980, L'évolution de la population et de la population active au Tessin, 1850-1970. Comparaisons avec la Suisse, Mémoire de Licence en Histoire Economique, Département d'Histoire Economique, Université de Genève, 245 p. (dactylographié)

1985, Lo sfruttamento idroelettrico in Ticino: analisi delle componenenti storiche e problemi attuali, Quaderni 17, UFFICIO delle RICERCHE ECONOMICHE, Dipartimento dell'Economia Pubblica, Cantone Ticino, Bellinzona, 234 p.

SCHNEIDERFRANKEN Ilse
1938, Le industrie nel Cantone Ticino, Istituto Editoriale Ticinese, Bellinzona, 158 p.

SPIEGEL Murray R.
1976 (Ed. or.:1961), Statistica (teoria ed applicazioni di), Collana SCHAUM, Etas Libri, Milano, 357 p.

ZUCCHETTI Luca
1980, La Région Tre Valli dans le cadre des rapports centre-périphérie, Mémoire de Licence, Département de Géographie, Université de Genève, 282 p. (dactylographié)

3. LISTE DES AUTEURS ET DES PERSONNES directement mentionnées

Altum, in Raffestin
Archivio Storico Ticinese
Ballinari
Baranzini et al.
Berger (cf Berger, Mohr)
Berger, Mohr
Berta (cf Berta, Saborit)
Berta, Saborit
Bertin
Bertoni, in Cheda
Billet
Bottinelli
Bresso (cf Raffestin, Bresso)
Broggini
Busino
Cairoli et al.
Caizzi
Caizzi, Jauch
Caroni
Cattaneo, in Caizzi
Celio Alberto, Quinto (Ambrì)
Celio Ausilia, Quinto (Ambrì)
Celio Giuseppina, Quinto (Ambrì)
Ceschi
Ceschi et al.
Ceschi, Gamboni, Ghiringhelli
Cheda
Chieri
Cocquio
Crivelli
Croce Remo, Quinto
D'Alessandri
Engels
Ferrier
Forni (Don) Paolo, Giornico
Franscini
Galli
Gamboni (cf Ceschi, Gamboni, Ghiringhelli)
Ghiringhelli (cf Ceschi, Gamboni, Ghiringhelli)
Ghiringhelli, in Galli
Giaccone, in Martinetti
Gianella Battista, Dalpe
Giornico (Comune di)
Goldsmith, in Raffestin
Gramsci, in Moscovici
Greimas, in Raffestin
Haggett
Heller
Hergé
Hessen, in Raffestin

Hofer
Imhof
Jardini
Jauch (cf Caizzi, Jauch)
Jünger
Kuczynski
Lacaita
Lefebvre
Le Moigne
Lombardi
Lurati
Léon
Martinetti
Marx
Meyer
Mohr (cf Berger, Mohr)
Mona, in Ballinari
Mondada
Morisoli (cf Morisoli, Taddei)
Morisoli, Taddei
Moscovici
Naumann, in Raffestin
Nesti Otello, Giornico
Nicolas-Obadia, in Ferrier
Niederer
Parona, in Peduzzi
Pavillon
Peduzzi
Pelto, in Haggett
Perret
Perroncito, in Martinetti
Picasso, in Ferrier
Pini
Racine (cf Racine, Raffestin, Ruffy)
Racine, Raffestin, Ruffy
Raffestin
Raffestin, Bresso
Raffestin, Crivelli
Richard
Romerio
Ruffieux
Ruffy (cf Racine, Raffestin, Ruffy)
Ruspini (Don) Angelo, Bodio
Saborit (cf Berta, Saborit)
Schneiderfranken
Taddei (cf Morisoli, Taddei)
Taviani (Paolo et Vittorio)
Tenconi Dani, Quinto (Piotta)
Wandruszka
Willugby, in Raffestin
Zucchetti

LISTES DES TABLEAUX ET DES FIGURES

PAGE

1. LISTE DES TABLEAUX

Première partie

1) Unités de surfaces traditionnelles échelle G 25

2) Exemples d'échelles temporelles 27

Deuxième partie

1) Distances entre gares en Leventina 119

Troisième partie, section a

1) Hypothèses de périodisation 133

2) Population active de Leventina 138

3) Naissances, décès et mariages en Leventina, 1870-1980 157

4) Lieux des naissances au Tessin, 1941-1980 162

5) Mortalité infantile dans la vallée de la Leventina, 1871-1969 163

6) Mortalité infantile au Tessin entre 1910 et 1981 164

7) Quelques maladies des organes de la respiration en Leventina, 1888-1970 169

8) Evolution des mariages en Leventina, 1875-1980 175

Troisième partie, section b

1) Evolution en % des trois secteurs économiques, 1860-1980 184

2) Evolution en % de l'origine de la population active en Leventina, 1837-1980 185

PAGE

3) Evolution de l'activité de travail en Leventina, 1860-1980 194

4) Valeurs standardisées par année sur l'ensemble des activités, 1860-1980 195

5) Valeurs standardisées par activité sur l'ensemble des années, 1860-1980 201

6a) Corrélations (Pearson) entre les années 203

6b) Corrélations (Pearson) entre les activités 204

7) Les absents de Leventina, 1808 208

8) Destinations des émigrants en 1808 211

9) L'âge des émigrants, Leventina 1808 212

10) Prix de quelques denrées alimentaires, en Francs ou en Centimes 216

11) Quelques salaires journaliers du milieu du XIXe siècle au Tessin 218

12) L'émigration tessinoise par district 219

13) L'émigration tessinoise d'outre-mer, 1843-1873 222

14) L'émigration tessinoise d'outre-mer, 1854-1926 229

15) Les cultures de mûriers en Leventina 238

16) Vallée de la Leventina: évolution du nombre de personnes occupées de façon permanente, par entreprise agricole, 1929-1980 245

17) Vallée de la Leventina: évolution de la dimension des entreprises agricoles, 1939-1980 245

18a) Vallée de Leventina, évolution de la mécanisation, 1950-1975 246

18b) Vallée de la Leventina, évolution de la mécanisation, 1975-1980 247

19) Evolution du cheptel bovin et des installations de traite mécanique, 1946-1980 249

20) Répartition de la population résidente, entre 1870 et 1970, en Leventina, par Communes 269

PAGE

21) Salaires journaliers dans le bâtiment, en 1899, calculés sur 14 heures de travail 276

22) Leventina, personnes occupées dans les fabriques et personnel de Monteforno, 1950-1980 292

23) Evolution des entreprises industrielles en Leventina, 1950-1983 294

24) Liste des entreprises industrielles en Leventina, d'après la statistique fédérale, 1973-1983 295

25) Résidences secondaires en Leventina, en 1980, selon la date de construction 298

26) Propriétaires d'immeubles et locataires en Leventina, 1985 299

27a) Ouvrages exécutés à Nante: nombre de cas 300

27b) Ouvrages exécutés à Dalpe: nombre de cas 300

27c) ouvrages exécutés à Carì: nombre de cas 301

28) Type de fréquentation des stations de Airolo et de Carì, 1972/73 303

2. LISTE DES FIGURES

Première partie

1) Les éléments du système de relation 30

2) Le rapport de l'homme à la matière dans l'état de nature organique 34

3) Le rapport de l'homme à la matière dans l'état de nature mécanique 34

4) Le rapport de l'homme à la matière dans l'état de nature cybernétique 35

5) Les Communes du district de Leventina 63

6) La Leventina et ses voies de communication 64

PAGE

7) La vallée de la Leventina dans le contexte spatial de la Suisse 65

8) La situation de la vallée dans le contexte des échanges internationaux 66

Deuxième partie

1) Le "médiateur" de la territorialité leventinaise 70

2) Tunnel du Gothard: travailleurs journaliers à Airolo, 1873-1881 89

3) Permis de domicile: Tessin, 1872-1883 90

4) Tunnel du Gothard: accidents mortels et non-mortels, 1872-1881 97

5) Leventina, Airolo, Faido, Giornico: évolution de la population, 1850-1900 105

6) Tessin, expulsions: totales et d'Italiens, 1870-1882 109

7) Tessin, détenus: par district et Tessinois, 1870-1882 110

Troisième partie, section a

1) Leventina et Tessin: évolution de la population résidente, 1799-1980 132

2) Suisse, Genève et Leventina: population résidente active par secteur économique, 1870-1980 137

3a) Pyramides des âges, Tessin, 1860-1970 140

3b) Pyramide des âges, Tessin, 1980 141

4a-b) Pyramides des âges, Leventina, 1860-1980 145-146

5a) Pyramide des âges, Faido, 1824 149

5b) Pyramide des âges, Faido, 1980 150

6) Ratio de masculinité par âge, 1824 151

PAGE

7) Suisse et Tessin: taux brut de mortalité (o/oo), 1870-1981 153

8) Tessin: mariages, naissances et décès, 1880-1981 155

9) Tessin: mariages, naissances et décès, en o/oo, 1870-1981 156

10) Leventina: mariages, naissances et décès, 1870-1980 158

Troisième partie, section b

1a) Population active résidente, Leventina, évolution 1860-1980 187

1b) Population active résidente, Leventina, évolution 1860-1980 189

2a) Leventina, évolution de la population résidente selon l'origine 190

2b) Leventina, évolution de la population résidente selon l'origine 191

3) Tableau synoptique des valeurs standardisées par année, sur l'ensemble des activités 198

4) Tableau synoptique des valeurs standardisées par activité, sur l'ensemble des années 202

5) La territorialité des Communes au début du XIXe siècle 210

6) Leventina, âge des émigrants, 1808 213

7) La territorialité des Communes tessinoises après le milieu du XIXe siècle 228

8) La territorialité au XIXe siècle 232

9) Leventina: évolution de la population se consacrant à l'agriculture, 1860-1980 243

10) Leventina, évolution du bétail 244

11) La territorialité du Tessin pré-ferroviaire 259

12) La territorialité tessinoise tradionnelle 261

PAGE

13) La territorialité du Tessin ferroviaire 264

14) La population résidente en Leventina, 1870, 1970 et 1870-1970 268

15) Le système de relation interne à la Leventina 271

16) Les carrières de gneiss aux pieds du St. Gothard, entre 1882 et 1900 273

17) L'évolution de la production de pierre au Tessin, entre 1883 et 1905 274

18) Motor-Columbus et la production d'électricité au Tessin, en 1938 282

19) Motor-Columbus et la production d'électricité au Tessin, en 1980 283

20) Début et fin des principales concessions 284

21) Le système de relations des résidences secondaires 304

22) La structure spatiale du Tessin autoroutier 307

23) La territorialité de la Leventina 309

24) La structure de l'axe de transport gothardien, perspectives 314

25) La territorialité leventinaise 315

TABLE DES MATIERES

PAGE

AVANT-PROPOS 1

INTRODUCTION GENERALE 3

PREMIERE PARTIE: L'HOMME FORGE ET TRANSFORME SON ENVIRONNEMENT 9

1. Introduction: problématique implicite ou problématique explicite? 11

2. La recherche géographique: un regard sur la quotidienneté? 13

3. Espace et Temps 15

3.1. Espace et territoire 15

3.2. Temps et histoire 16

a) Le temps individuel 17

b) Le temps social

3.3. Une mesure, les échelles d'espace et de temps 22

a) Echelles d'espace 22

b) Echelles de temps 26

4. L'homme forge son environnement 30

4.1. Nature et culture 30

a) L'idéologie du défi 30

b) Nature et culture 32

c) Les passages d'un état de nature à un autre 40

4.2. La quotidienneté 47

4.3. La territorialité 50

a) Derrière nos pratiques banales 50

b) La territorialité: "dimension latente de la quotidienneté" 51

PAGE

c) La territorialité en tant que structure relationnelle 51

d) Territorialité traditionnelle et territorialité moderne 54

5. Premières conclusions 58

a) Nature, quotidienneté et territorialité 58

b) La vallée de la Leventina 60

DEUXIEME PARTIE: LE CHEMIN DE FER MEDIATEUR DE LA MODERNITE EN LEVENTINA 67

1. Introduction 69

2. Le système de relations du chemin de fer 71

2.1. Le chemin de fer: symbole d'un changement 71

2.2. Le chemin de fer: symbole de la modernité industrielle 73

a) L'aspect politique 74

b) Les aspects technique et économico-scientifique 81

3. Le premier impact de la modernité 88

3.1. La quotidienneté des travailleurs du Gothard 88

a) Les conditions dans le travail 88

b) Les conditions hors du travail 103

3.2. Les conséquences locales des travaux 108

a) Airolo: une centralité de conflits 108

b) Faido: un exemple de changements 117

4. Conclusions 122

PAGE

TROISIEME PARTIE: LES TRANSFORMATIONS ENGENDREES PAR LA MODERNITE' EN LEVENTINA 127

Section a: Vers un comportement démographique moderne 129

1. Introduction 129

2. La population résidente 131

2.1. L'évolution de la population résidente 131

2.2. L'évolution de la population résidente active 135

2.3. L'évolution de la structure par âge 138

a) Le Canton du Tessin 139

b) La vallée de la Leventina 144

3. Natalité, mortalité et nuptialité 152

3.1. L'échelle cantonale 152

3.2. L'échelle leventinaise 154

3.3. La natalité au quotidien 159

3.4. La mortalité au quotidien 165

3.5. La nuptialité au quotidien 172

3.6. Religiosité et quotidienneté 177

4. Conclusions 178

Section b: Vers une modernité économique 182

1. Introduction 182

2. L'évolution des activités de la population 184

2.1. Les trois secteurs économiques 184

2.2. L'évolution des principales branches d'activités 192

3. Agriculture et émigration 206

3.1. L'émigration 207

PAGE

3.2. L'activité agricole 229

4. Industrialisation et tertiarisation: un processus moderne 257

4.1. La Leventina dans le contexte tessinois 257

4.2. L'apparition de la modernité en Leventina 266

a) L'industrie de la pierre 270

b) La production de l'électricité, ou la première phase d'industrialisation 280

4.3. Le dernier après-guerre 291

5. Conclusions: quel avenir dans la modernité? 306

CONCLUSION GENERALE 319

BIBLIOGRAPHIE GENERALE 327

1. Sources 329

2. Bibliographie 330

3. Liste des auteurs et des personnes directement mentionnées 336

LISTE DES TABLEAUX ET DES FIGURES 339

1. Table des tableaux 341

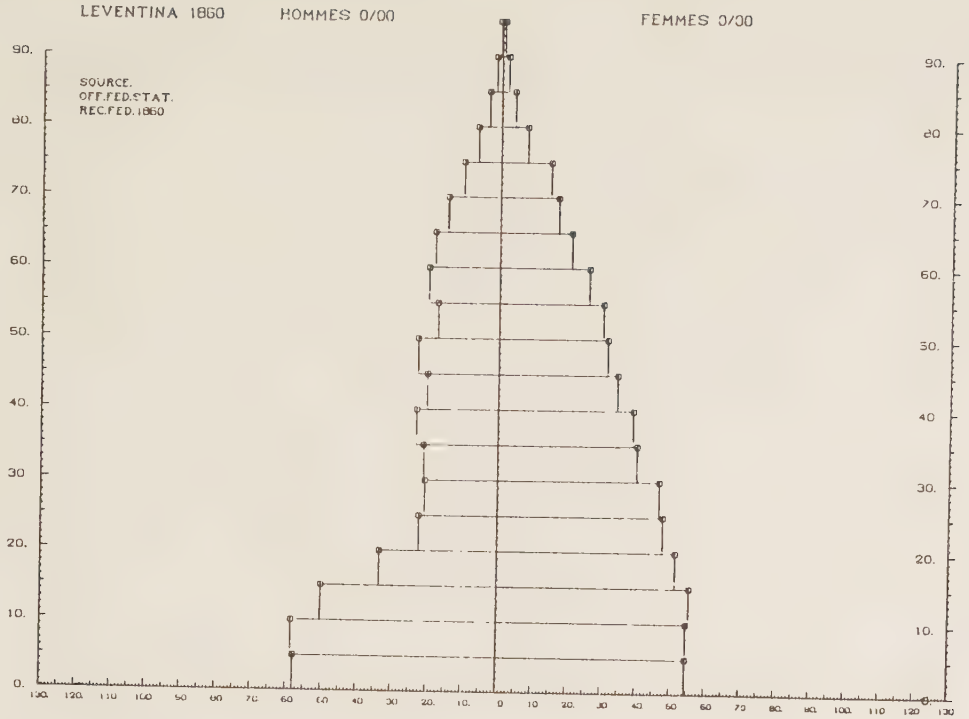
2. Table des figures 343

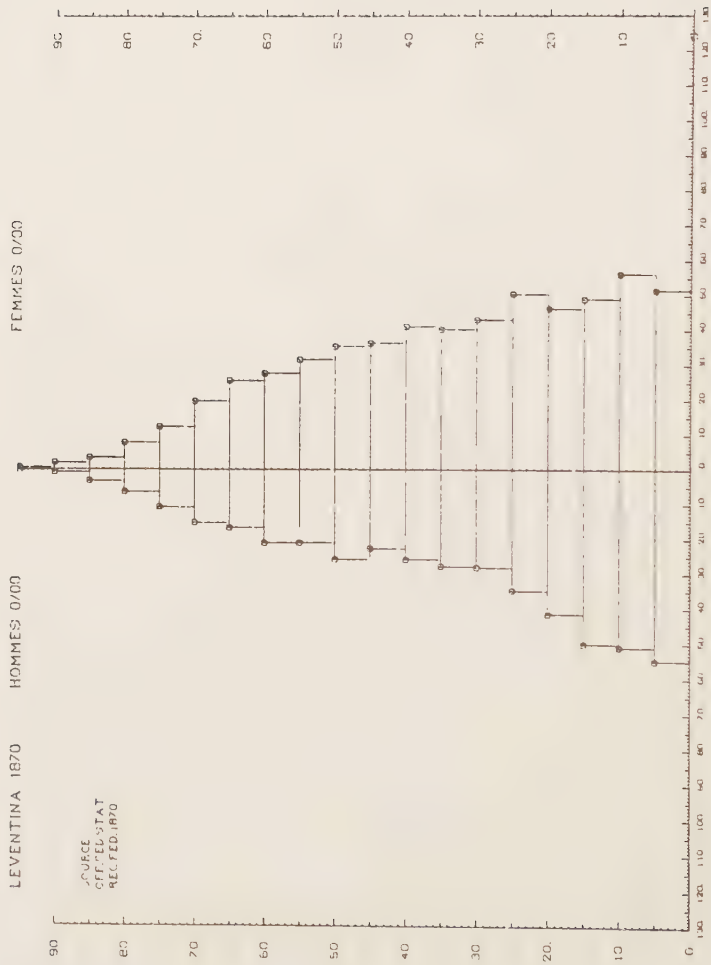
TABLE DES MATIERES 347

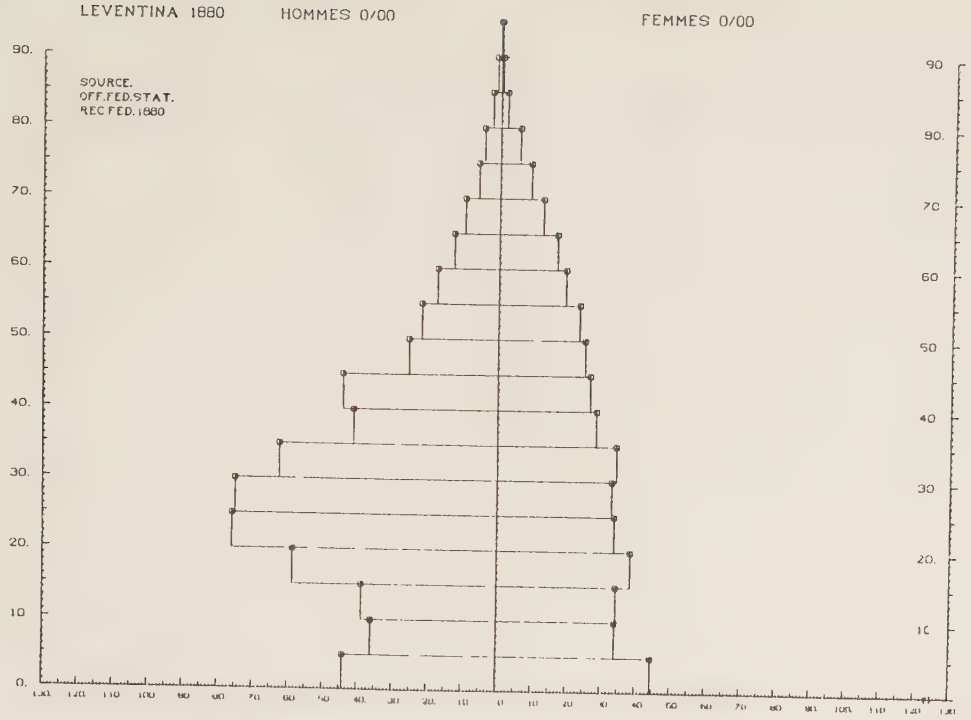
ANNEXES 353

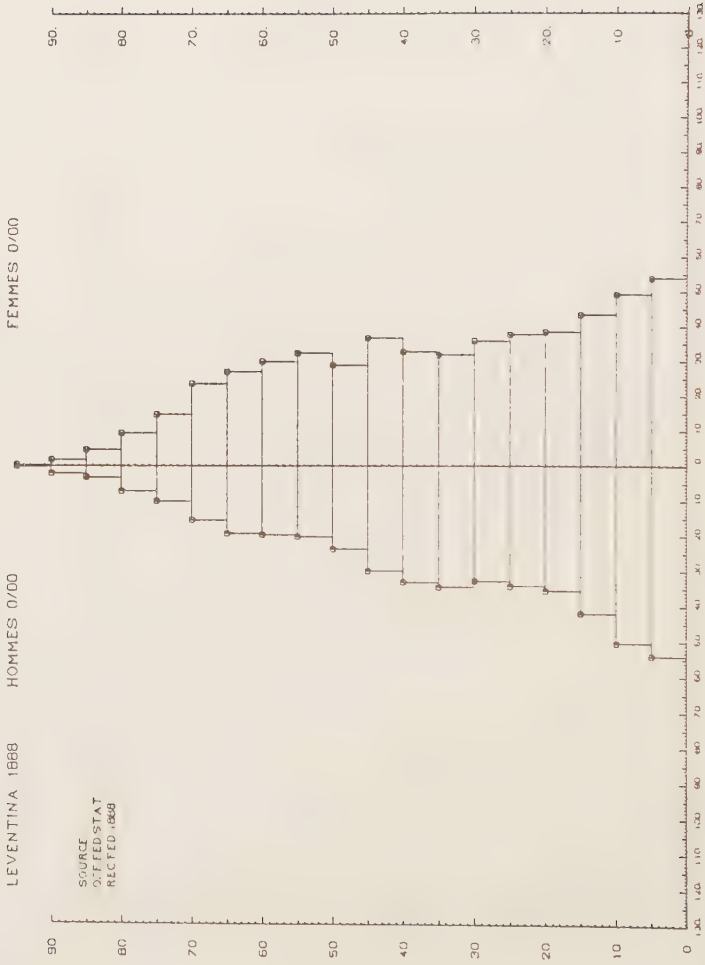
(Pyramides des âges, Leventina, 1860-1980)

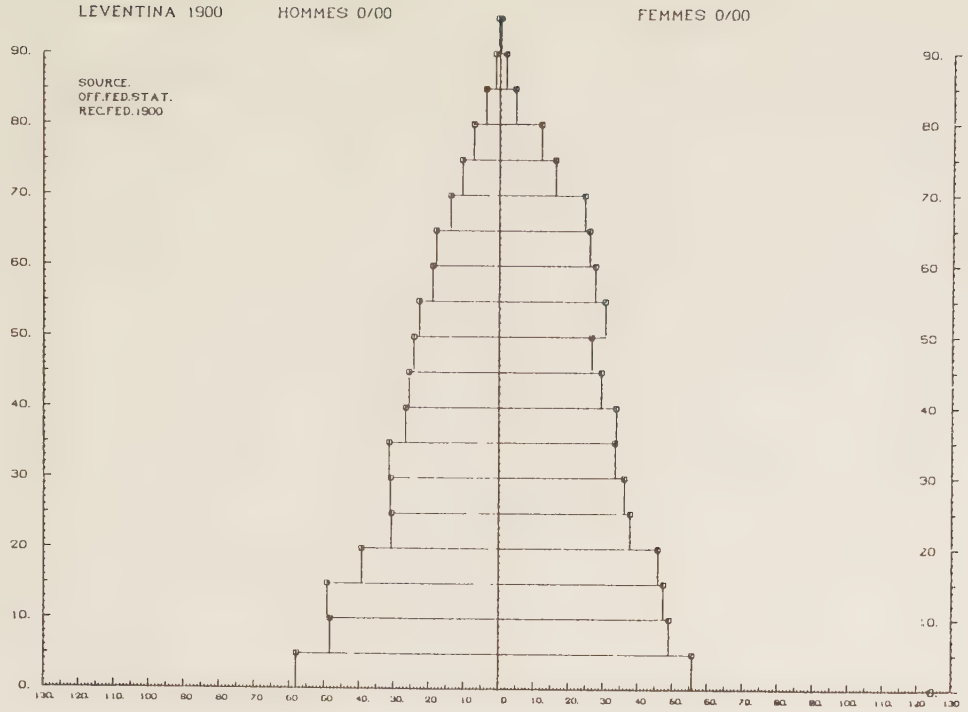
ANNEXES

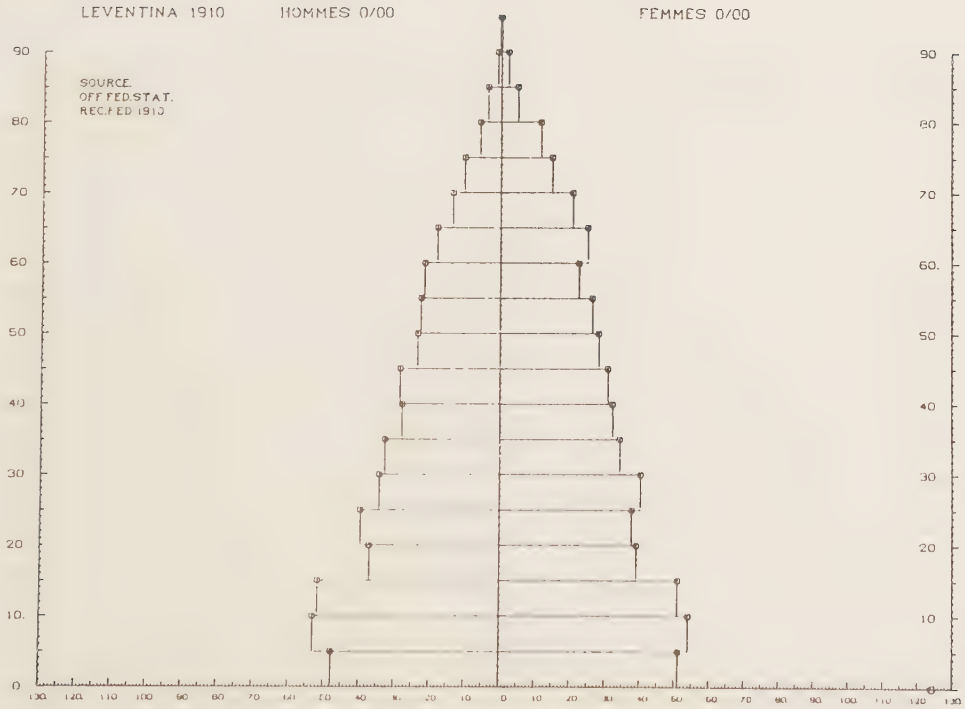

LEVENTINA 1860
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
REC.FED.1860
90.
80.
70.
60.
50.
40.
30
20.
10.
0.

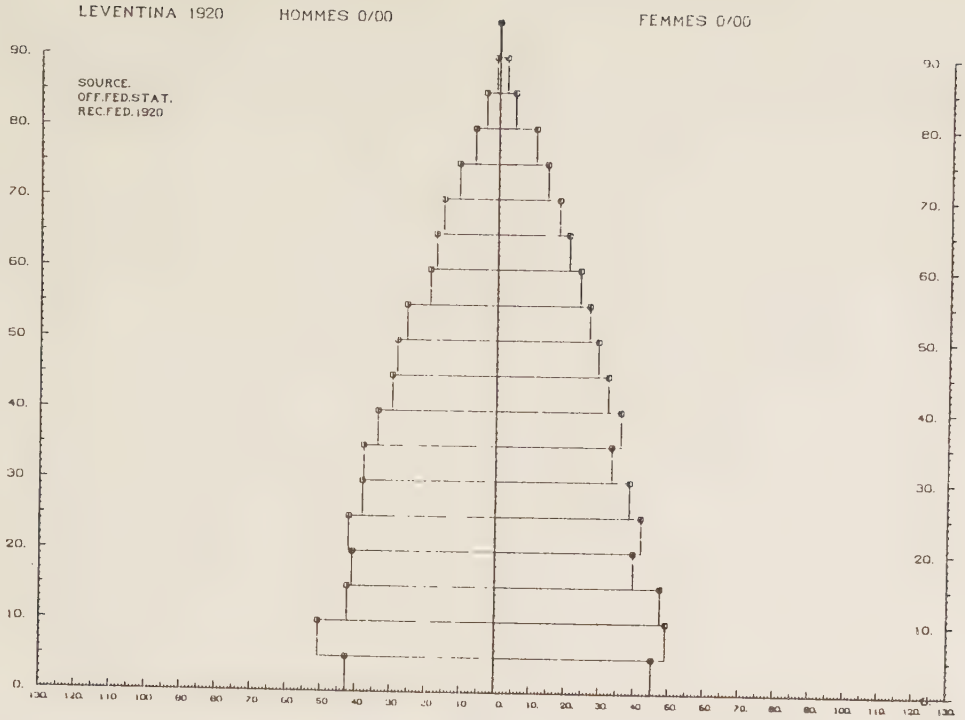

LEVENTINA 1870
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE
OFFICED STAT
RECIFED 1870

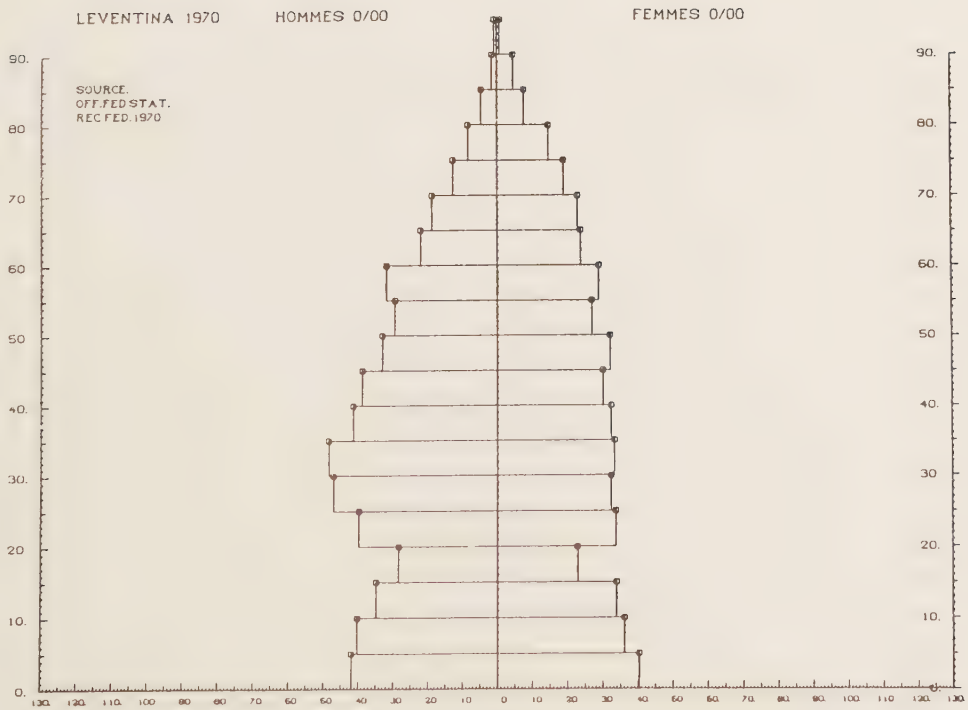

LEVENTINA 1880
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
REC FED.1880
90.
80.
70.
60.
50.
40.
30.
20.
10
0.
90
90.
70
60
50
40
30
20.
10

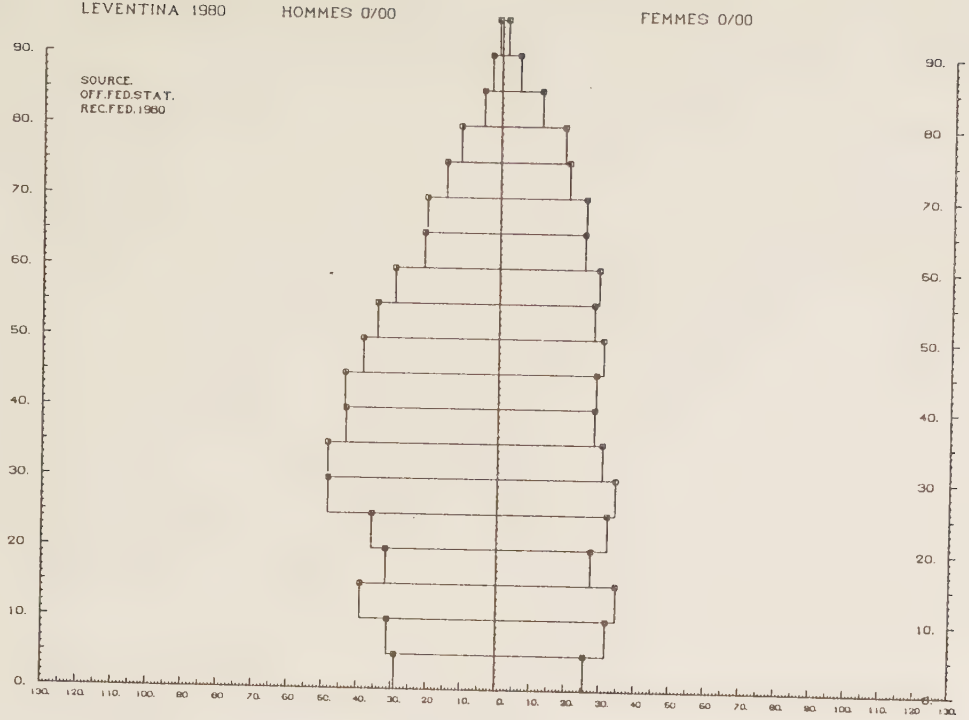

LEVENTINA 1888
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE
OFFEED STAT
RECFED 1888


LEVENTINA 1900
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
REC.FED.1900
90.
80.
70.
60.
50.
40.
30
20
10.
0.


LEVENTINA 1910
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF FED.STAT.
REC.FED 1910
90
80
70
60
50
40
30
20
10.
0


LEVENTINA 1920
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
REC.FED.1920
90.
80.
70.
60.
50
40.
30
20.
10.
0.
130 120 110 100 90 80 70 60 50 40 30 20 10 0 10. 20. 30 40 50 60 70. 80. 90 100 110 120 130


LEVENTINA 1970
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
REC.FED.1970
90.
80
70
60
50
40.
30.
20
10.
0.
130 120 110 100 90 80 70 60 50 40 30 20 10 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120 130


LEVENTINA 1980
HOMMES 0/00
FEMMES 0/00
SOURCE.
OFF.FED.STAT.
REC.FED.1980
90.
80.
70.
60.
50.
40.
30.
20
10.
0.
130. 120. 110. 100. 90 80 70. 60 50. 40. 30. 20 10. 0. 10. 20. 30. 40 50 60 70. 80. 90 100. 110. 120 130.

LE CONCEPT MODERNE / EDITIONS

LA LEVENTINA:

ESSAI SUR LA TERRITORIALITE D'UNE VALLEE DU SUD DES ALPES

Ruggero CRIVELLI

Située aux pieds du Saint-Gothard et sur un des axes de communication les plus importants entre le Nord et le Sud des Alpes, la vallée de la Leventina se trouve assez tôt confrontée avec le monde industriel.

Déjà en crise, au moment de l'arrivée du chemin de fer, le système de relation traditionnel, incapable de répondre aux besoins de sa population, entame définitivement sa phase de déclin. Il sera remplacé par celui de la "ville".

L'ancienne quotidienneté, aux rythmes circulaires des saisons, du soleil et de la foi, va être modifiée et remplacée par celle de la montre, des machines et de l'industrie. Une autre nature se construit : une nature où les instruments de travail, de plus en plus puissants et complexes, éloignent l'homme de la matière. Le rapport à l'environnement devient de moins en moins concret.

Le système de relation se tourne vers l'extérieur de la vallée et insère cette dernière dans une multitude d'échelles spatiales qui en conditionnent simultanément la vie. C'est une nouvelle territorialité qui s'est dessinée depuis un siècle environ : les référentiels spatiaux se sont éloignés et sont devenus plus abstraits.

L'analyse géographique, qui a mobilisé l'histoire et la réflexion théorique, a mis en évidence ce contexte : pour l'avenir, la vallée (si on peut encore parler en termes de vallée) semble devoir évoluer dans ce cadre.

Jacques Lecquyo 1987

ISBN: 2-88242-005-6